



Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest



H. F. FARRER

Z
662.0
F8
N9

NOTICES ET EXTRAITS
DES
MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES

PARIS
C. KLINCKSIECK, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 11

NOTICES ET EXTRAITS
DES
MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES

PUBLIÉS
PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

TOME TRENTE-NEUVIÈME
PREMIÈRE PARTIE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCXC

Lerquern
Ford-Musser

PREMIÈRE PARTIE

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TOME XXXIX.

	Pages.
NOTICE SUR LE MANUSCRIT LATIN 886 DES NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE CONTENANT DIFFÉRENTS OPUSCULES MATHÉMATIQUES DE GERBERT, UN TRAITÉ DE JEAN D'ARGILLY, ETC., par M. H. Omont	1
UN MANUSCRIT ARABICO-MALGACHE SUR LES CAMPAGNES DE LA CASE DANS L'IMORO, DE 1659 à 1663, par MM. E.-F. Gautier et H. Froidevaux	31
LE LIVRE DE JEAN DE STAVELOT SUR SAINT BENOÎT, par M. L. Delisle	179
LES PAPIERS DE GUILLAUME DE NOGARET ET DE GUILLAUME DE PLAISIANS AU TRÉSOR DES CHARTES, par M. Ch.-V. Langlois	211
NOTICE SUR LA <i>BIBLE DES SEPT ÉTATS DU MONDE</i> DE GEUFROI DE PARIS, par M. Paul MEYER	255

NOTICES ET EXTRAITS
DES
MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

NOTICE
SUR
LE MANUSCRIT LATIN 886
DES NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
CONTENANT
DIFFÉRENTS OPUSCULES MATHÉMATIQUES DE GERBERT,
UN TRAITÉ DE JEAN D'ARGILLY, ETC.,
PAR M. H. OMONT.

Le manuscrit latin 886 des Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale est un petit volume, de format in-12, composé de 185 feuillets de parchemin, mesurant 155 millimètres sur 100 et recouverts d'une ancienne reliure en parchemin blanc avec ais en bois⁽¹⁾. Aucun ex-libris, aucune note n'indique sa provenance ancienne; mais on sait par quelques lignes, tracées, à ce qu'il semble, de la main de Nicolas Le Febvre⁽²⁾, le précepteur de

⁽¹⁾ Ce volume a figuré sous le n° 1577 du catalogue de vente de la *Bibliothèque André Laveille* [Steyert] (Lyon, Louis Brun, 11-22 décembre 1905).

⁽²⁾ Ce manuscrit paraît bien être celui auquel il est fait allusion dans des papiers de Papipe Masson, acquis par Baluze, à Paris, « sur le quay de la Tournelle, au mois de juillet

1700 », et qui sont aujourd'hui classés dans le volume 129 de la Collection Baluze, à la Bibliothèque nationale (voir Gerbert, édition Boubnov, p. LXVII-LXX). On lit en effet au fol. 131 de ce volume 129, de la main de Papipe Masson, la note suivante : « Il n'y [a] que cecy en Beda au ms. de S. V[ictor], qu'il faut faire copier. Mais j'ay non seulement ce que

Louis XIII, sur un premier feuillet de garde à demi coupé, que ce volume, avant de lui avoir appartenu, faisait partie, au début du XVII^e siècle, des collections d'un célèbre chanoine de Troyes, Nicolas Camuzat : « Hoc volumen fuit mihi missum anno 1609, decembri mense, ex urbe Trecensi, a Nicolao Camuzæo, Trecensi canonico ⁽¹⁾. »

Dans son état actuel, le manuscrit est formé par la réunion de cinq parties nettement distinctes, copiées par des mains et à des dates différentes, qui peuvent varier de la fin du X^e à la fin du XI^e siècle, et qui contiennent les textes suivants :

1^o FEUILLETS 1-64.

Fol. 1-52 v^o. — « *Incipit liber Ricardi de patriarchis. Benjamin adolescentulus in mentis excessu. Audiant adolescentuli...* — ... divine revelationi humana ratio applaudit. Explicit. » — C'est le *De præparatione animi ad contemplationem, seu Benjamin minor* de Richard de Saint-Victor (Migne, *Patr. lat.*, t. CXCVI, col. 1-64).

Fol. 52 v^o-64 v^o. Thèmes de sermons, sans titre. « Duo sunt genera humilitatis : primum ad se, secundum ad alios... — Tres sunt motus in homine : motus mentis, motus corporis, motus sensualitatis... »

2^o FEUILLETS 65-83.

Fol. 65 v^o-70 v^o. — Vers anonymes.

I. *Reboa hec laudatio Spiritui paraclito.*

Spiritus alme, vale, tibi sit decus imperiale,

.....

dessus, mais la suite, laquelle commence par cet article, en rouge et lettre capitale : « *INCIPIUNT ALIÆ REGULÆ. Rationes numerorum abaci, etc.* » Et contient x. fois d'avantage que la copie cy dessus. Après il y a un traité aussy-tost intitulé : *De ratione minutiarum*, assez long ».

La copie de ce traité, intitulé : « *Incipiant aliæ regulæ. Rationes numerorum abaci...* » pars est novenarius », suit dans le volume 129 de Baluze, aux fol. 132-172. Elle reproduit les différents traités transcrits aux fol. 125 v^o-162 du nouveau ms. et dont on trouvera plus loin le détail.

⁽¹⁾ La Bibliothèque nationale possède plu-

sieurs autres mss. ayant fait partie des collections de Nicolas Camuzat; tels sont les mss. latins 13355, 13404, 13435, donnés par Camuzat à D'Achery et passés dans les collections de l'abbaye de S^t-Germain-des-Prés. Il semble qu'on doive aussi reconnaître la main de Nicolas Lefebvre dans un autre ms. ayant fait partie de la bibliothèque de l'abbaye de S^t-Victor et qui porte aujourd'hui le n^o 15074 du fonds des mss. latins de la Bibliothèque nationale. On lit en effet au haut du premier feuillet de ce volume la note suivante : « Ce livre m'a esté donné et envoyé par M. Camuzat, chanoine de l'église de Troyes, l'an MDCXI. »

II. *De tribus ista feris sunt versibus edita veris.*Excubat in nemore latitans lupus et fremit ore,
.....III. *Ecce metam mortis docet exhortatio sortis.*Vos moneo, quantum valeo, ne quid rapiatis,
.....IV. *Splendidior stella describitur illa puella.*Virgo fuit quedam, quam vobis versibus edam,
.....

Cf. A. Poncelet, *Index miraculorum B. V. Mariæ*, dans les *Analecta Bollandiana* (1902), t. XXI, p. 356, n° 1772.

Fol. 71. — *Versus de Missa.*

Scribere proposui qui mistica sacra priorum
.....

Est simul in Christo, quia glorificatur et ipse.

C'est le poème d'Hildebert du Mans, *De mysterio Missæ*, incomplet de la fin et s'arrêtant au quatrième vers avant : *Oremus. Præceptis. Pater noster* (Migne, *Patr. lat.*, t. CLXXI, col. 1177-1190, l. 4.)

3° FEUILLETS 84 ET 85.

Fol. 84-85 v°. — Lettre de B. . . ., publiée plus loin, p. 24-27, sous le n° III.

4° FEUILLETS 86-106.

Fol. 86-91. — Traité de comput, sans titre et incomplet du début : « . . . qualiter distat ab extimo circulo, quia non eodem uterque centricatur centro . . . — . . . obstare ne possit, se transmittit. » L'auteur anonyme fait de nombreux emprunts au livre VIII (*De astronomia*) de Martianus Capella. — Voir plus loin, p. 27-30, sous le n° IV.

Fol. 91-106. — Lamentation de Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Étienne de Dijon, sur la mort de son frère Aimeri (28 août 1152), accompagnée de lettres d'envoi à Gui et P., chanoines de Saint-Denys de Reims, aux moines de Saint-Mihiel, avec réponse de ceux-ci, et à Guillaume, doyen de Verdun. — Voir plus loin, p. 15-24, sous le n° II.

5° FEUILLETS 107-185.

Fol. 107. — Hymne pour la fête de Pâques, imprimée plus loin, p. 4-5.

Fol. 107 v°-185 v°. — Opuscules mathématiques de Gerbert et de Hériger de Lobbes. — Voir ci-après, p. 4-15, sous le n° I.

I

OPUSCULES MATHÉMATIQUES DE GERBERT
ET DE HÉRIGER DE LOBBES.

La plupart des manuscrits des œuvres mathématiques de Gerbert conservés dans les bibliothèques françaises et étrangères ont été récemment étudiés par M. N. Boubnov, professeur à l'Université de Kiev, à qui l'on doit la dernière et la plus complète édition des *Gerberti, postea Silvestri II papae, opera mathematica* (Berolini, 1899, in-8°). Mais ce savant n'a pas connu et n'a pu utiliser pour son édition les textes contenus dans ce nouveau manuscrit, resté jusqu'ici ignoré dans une bibliothèque particulière⁽¹⁾.

C'est la dernière, et la plus ancienne en date, des cinq parties du manuscrit, dont on vient de voir le détail, qui renferme les opuscules mathématiques de Gerbert et de quelques-uns de ses commentateurs. Comme il arrive fréquemment dans les manuscrits anciens, le recto du premier feuillet, au verso duquel se trouve le début des textes mathématiques, avait été laissé en blanc par le copiste; on y a transcrit, à une date peu postérieure, une hymne latine pour la fête de Pâques, qui ne se trouve mentionnée dans aucun des volumes du *Repertorium hymnologicum* de M. l'abbé Ulysse Chevalier⁽¹⁾ et dont voici le texte (fol. 107) :

Adam novus veterem duxit ad astra,
Creatorem recolit jam creatura;
Gratulantur angeli dragma reperta,
Sed Maria Jacobi cum Magdalena
Et Maria Salome ferunt unguenta;
Adhuc putant Dominum in sepultura,
Quibus fulgens angelus in alba stola :
Dicite discipulis benigna verba,
Vos precessit Dominus in Galilea.
Modulatis vocibus nostra camena
Laudes promat Domino in die ista,
Qua purgatur generis humani culpa.

⁽¹⁾ Extrait des *Analecta Bollandiana* (Louvain, 1889-1904, 3 vol. in-8°).

Dum vident in manibus signa clavorum,
 Consolantur pectora discipulorum.
 Resurrexit hodie rex angelorum,
 Frustra signas lapidem plebs Judeorum.
 Quid credis fallaciis Phariseorum?
 Quid seris in posteros scelus majorum?
 Resurrexit Dominus Deus deorum,
 Quem tremiscit impius, dux infernorum,
 Alligatus vinculis suppliciorum.
 Jungere jam populo Xpistianorum
 Ducitur de tenebris turba piorum,
 Reseratur aditus regni celorum.

Aux fol. 107 v^o-112 se trouve une copie de la *Ratio numerorum abaci* de Hériger, abbé de Lobbes, publiée par M. N. Boubnov aux pages 221-224 de son édition des *Opera mathematica* de Gerbert. Mais ce nouveau manuscrit offre avec le texte imprimé un certain nombre de différences qu'il importe de signaler. Le traité de Hériger y est précédé d'un petit poème, en dix vers, publié par M. M. Cantor dans ses *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik* ⁽¹⁾, d'après le manuscrit 5327 du Vatican, avec lequel il présente quelques variantes, qui ont fait juger utile d'en reproduire à nouveau le texte :

VERSUS DE NOMINIBUS CHARACTERUM ARABICORUM AD ABACUM PERTINENTIIUM.

- Ordine primigeno nomen jam ^(a) possidet Igin.
 Andras ecce locum mox vindicat ^(b) ipse secundum.
 Ormis post numerus non compositus sibi primus.
 Denique bis binos succedens indicat Arbas.
 5. Significat quinos facto ^(c) de nomine Quimas.
 Exa ^(d) tenet Caltis ^(e), perfecto nomine ^(f) gaudens.
 Zemis ^(g) enim digne septeno fulget honore.
 Octo beatificos Zemenias ^(h) exprimit imos ⁽ⁱ⁾.
 Terque novant ^(j) trinum Celentis nomine rihtmum ^(k).
 10. Insequitur ^(l) Sipos, est qui rotā nempe vocatus ^(m). »

⁽¹⁾ 2^e édition (1894), t. I, p. 839; cf. p. 544.

Variantes du ms. 5327 du Vatican :

^(a) Sibi nomen p. — ^(b) Previndicat. — ^(c) Ficto. — ^(d) Sexta. — ^(e) Calcis. — ^(f) Munere. — ^(g) Zenis.
 — ^(h) Le ms. de Paris ajoute entre lignes : vel T. Ms. du Vatican : Temenias. — ⁽ⁱ⁾ Unus. — ^(j) Notat.
 — ^(k) Rithmum. — ^(l) Hinc sequitur. — ^(m) Namque vocatur.

Immédiatement après ce petit poème on trouve la copie du traité de Hériger de Lobbes intitulé (fol. 107 v°) :

REGULE NUMERORUM ABACI ABBATIS HERIGERICI.

Le texte de ces *Regulæ* est précédé d'un prologue, qui n'est point dans l'édition de M. Boubnov et qui mérite aussi d'être reproduit :

Ex coadunatione omnium numerorum secundum ordinem prolatorum si vis scire quanta summa concrescat, hæc tibi regula sufficiat. Si tantum coadunatio illa ab unitate incipiat, et sic per ordinem continuum procedat, per ipsius medietatem qui ultimus appellatur, si par fuerit sequens numerus non aggregetur, sed adunationi proximus multiplicetur. Verbi gratia. Si I., II., III., IIII., V., VI., VII., VIII., velis scire quot sint, per octonarii medietatem qui ultimus aggregatur, subsequens numerus, id est VIII., multiplicetur et fient XXXVI., quoniam eandem summam reddet dicta coadunatio. Si autem impar ultimus aggregatur, per maiorem partem idem multiplicetur⁽¹⁾.

Un petit feuillet intercalé dans le manuscrit, en regard de ce prologue, contient une copie contemporaine de la Table de Pythagore (fol. 108 v°), telle qu'on la trouve dans l'*Arithmétique* de Boèce et ailleurs⁽²⁾; puis le traité débute par le titre (fol. 109) :

INCIPIUNT REGULE DE MULTIPLICATIONE.

Singularis quemcumque multiplicat... secundum eandem regulam. » (Boubnov, p. 221-222.)

Mais un nouveau paragraphe suit dans le manuscrit (fol. 109 v°) et vient prendre place entre le premier et le second chapitre de l'édition :

DE DIVISIONE SINE DIFFERENTIA⁽³⁾.

« Si^(a) volueris simpliciter sine differentia dividere, pone dividendum et divisorem, quos volueris. Si in eadem jacuerint linea, debes inspicere quotiens dividendus contineat divisorem, et tot unitates ad denominationem in eadem^(b) dare linea, quia in qua(m)

⁽¹⁾ Une partie de ce texte se retrouve cependant dans la *Geometria incerti auctoris* (IV, 51), publiée par M. Boubnov, p. 359.

⁽²⁾ Livre I, chapitre 27; Migne, *Patrologia latina*, t. LXIII, col. 1103-1104; cf. col. 1334. Cf. aussi le *Bullettino di bibliografia e di storia*

delle scienze matematiche, de B. Boncompagni (1882), t. XV, p. 139.

⁽³⁾ Le même texte, à quelques variantes près, a été publié par M. Boubnov (p. 224, note), d'après le ms. 17 de St. John's College d'Oxford.

Variantes du ms. 17 de St. John's College d'Oxford :

^(a) Sans titre. — ^(b) Eandem.

divisor jacuerit, in eadem debet poni denominatio^(e), et si quid relictum fuerit extra divisorem, relinque, et sic semper in primo statu^(d) divisio simplicis facta esse de multiplicatione probatur. Sin^(a) autem major^(f) dividendus quam divisor^(g), non ponantur^(h) in una linea, sed si dividendus fuerit in centeno, divisor in deceno, si in deceno, in unitate, et tunc denominatio sumatur ad comparisonem quam habet singularis ad decenum. »

Immédiatement après commence le second chapitre du traité de Hériger, avec le titre (fol. 110) : « DE DIVISIONE. Si volueris dividere singularem . . . ut ceterę differentię per denominationes particularitatis multiplicatur. » C'est, à quelques variantes près, le texte publié aux pages 222-224 de l'édition de M. Boubnov.

Le verso du feuillet 112 a été laissé en blanc et, aux fol. 113-119 v^o, on trouve la copie de différents opuscles mathématiques, dont il ne sera pas sans intérêt non plus de donner le détail. Ce sont d'abord deux petits chapitres, sans titre, sur la *divisio cum differentia*⁽¹⁾ :

Si inęqualitatem ad ęqualitatem reducere scire laboras, divisores in primo statu collocabis, dividendos vero in tercio; tunc divisoribus differentias dabis secundum divisionis regulam, excepto ultimo. Hunc enim cum ultimo dividendo comparabis, et quot a dividendo superabitur, tot erit ejus differentia, uno tantum minus. His igitur ita dispositis, omnes differentias ad secundum statum trahes, quas singulas cum singulis sub se positis dividendis perpendes, eorumque quantitatis numerum, differentiis ejectis, in earum locis ordinabis; solus ultimus dividendus hac perpensione carebit. Quo ad finem perducto, divisores ipsis inventis aggregabis, ex quibus factis articulis, dividendorum summam adęquatam miraberis. Si vero divisores novenarii fuerint, primus differentiam habebit, ceteri carebunt; sed ipsi idem, id est differentia carentes, cum dividendis perpendantur, quorum quantitates in medio collocentur, et sic ęqualitas conficietur.

ALITER.

Divisoribus quidem, cum propriis differentiis necnon et dividendis, ut superius ordinatis, singulos divisores atque differentias cum singulis dividendis taxabis, quorum summa in medio collocata, divisores cum differentiis proicies. Et nota quod ultimus dividendus cum suo divisore, sicut ceteri, numerabitur; si vis enim, divisor cum differentia sua atque invento, si affuerit, ejus summa restituet. Si vero hoc idem sine differentia temptare, seu

⁽¹⁾ Le chapitre premier du livre II de l'*Arithmétique* de Boèce, intitulé : « Quem- admodum ad ęqualitatem omnis inęqualitas reducatur », est tout différent.

^(e) Denominatio debet poni. — ^(d) Tractu. — ^(a) Si. — ^(f) Major fuerit d. — ^(g) Le ms. de Paris ajoute en interligne : scilicet fuerit. — ^(h) Ponatur.

inter divisores dividendosque distanciam scire volueris, sic accipe. Disponantur igitur divisores in suo ordine sine differentiis, dividendi autem subtus dupliciter in secundo scilicet statu atque in tercio, dividendis vero secundi status sit ratio, subterioribus testimonio recumbentibus, auferatur quidem ultimus divisor de ultimo dividendo, reliquis ibidem remanentibus, ex quibus secundus ab ultimo divisor de primo articulo auferatur, reliquiis in antea una linea permutatis super dividendum si affuerint, de quibus iterum alter divisor eodem ordine auferatur, atque hoc ad aureæ divisionis similitudinem usque ad primos divisores caute prosequeris. Tunc vero in eodem statu, scilicet secundo, rite dimensam divisorum dividendorumque animadvertes distanciam, quam si divisoribus aggregaveris, subteriorum testium summam rata quantitate mirabiliter equabis. Explicit.

Puis, aux folios 114 v^o-119 v^o, le texte d'un autre petit traité sur l'*aurea divisio sine differentia* :

INCIPIT AUREA DIVISIO SINE DIFFERENTIA ⁽¹⁾.

Aurea quidem divisio simpliciter et composite fit. Composite vero, continue et cum interruptionibus et simplex taliter fit. Pervidebis quotiens divisor fuerit in ultimo dividendo, et si semel ibi fuerit, unitatem denominationi dabis, si bis, binarium; si ter, ternarium, et deinceps. Reliquias vero si affuerint in eadem linea relinques, si de digito denominationem acceperis, sed si de articulo una linea in antea permutabis. Hoc et denominationes servabunt. Nam si singularis dividat denominationem digiti in eadem linea subdividendo pones, articuli vero secundabunt. Si decenus dividat, digitus secundat, articulus tertiat; si centenus, digitus tertiat, articulus quartat; et deinceps ad hunc modum. Et ita omnes dividendos divisor in ordine prosequetur et hoc de simplici sufficiat.

INCIPIT CUM ⁽²⁾ DIFFERENTIA.

Conposita vero taliter fit. Sicut superius taxabis quot vicibus divisor ultimus in ultimo dividendo continetur. Tunc juxta simplicis regulam abstrahes inde denominationem, excepto quod tociens divisorem a dividendo accipere debes, ut alterum divisorem, id est ultimo proximum per denominationem multiplicatum a reliquiis eicere possis. Sed illam multiplicationem ejectam ventis tradens, reliquias in antea una linea transmutabis ac de eisdem ipsis reliquiis tertium divisorem, si tot aderint, eodem ordine abstrahes; et post quartum deinde quintum et deinceps, donec omnes divisores quotquot fuerint de dividendis ablatos habeas. Denominationes autem digitorum post totidem lineas pones, quoto

⁽¹⁾ Des textes différents sur l'*Aurea* (et *ferrea*) *divisio* ont été publiés par M. P. Treutlein, d'après le ms. 14689 (S. Emmeran, G. 73) de Munich et d'après le ms. 5327 du Vatican, dans le *Bullettino di bibliografia e di storia*

delle scienze matematiche e fisiche, de B. Boncompagni (1877), t. X, p. 607-640, et t. XV, (1882), p. 154 et suiv.

⁽²⁾ Le ms. porte à tort : *cum*; il faut lire : *sine*.

loco ultimus divisor a singulari sederit. Articulorum vero una longius linea; et notandum quod si duo paria divisorum, vel tria, vel quodlibet in una eademque linea a reliquiis auferantur, secundus ab ultimo de primo articulo deceno videlicet auferetur, tercius de secundo scilicet centeno, quartus de tercio, id est milleno, et deinceps. Et ad hunc modum ita divides, donec non habeas, abaci margine constrictus, quo denominationes trabas; tunc vero divisores dividendosque conferes, qui dividendi, si minores fuerint, minutiis deputabuntur; sin autem aut equales aut majores fuerint, quoties fuerint in eis divisores, toties unitas, ut ita dicam, in singulari ponetur, ipsique foras eicientur, dimissis ibidem, si forte fuerint, reliquiis. Verbi gratia. Sint divisores trecenti quinquaginta quatuor, dividendi vero sex milia quingenti, quibus in abaco collocatis, dicatur: Ternarius quoties est in senario? Bis. Si modo binarium denominationem faceremus, nichil remaneret, unde quinarium ternario proximus auferetur. Accipiat ergo ternarius semel de senario et remanebunt tres in eodem loco, et sit unitas denominatio que ponatur in decena, id est in tercia, ternarius nempe divisor ultimus in tercio loco a singulari sedet. Age nunc: multiplicetur divisor proximus ultimo per denominationem, omnisque hec multiplicatio eiciatur de reliquiis. Sed semel quinque non possumus de ternario eicere; eiciatur ergo de triginta et remanebunt xxv., xx. scilicet in eodem loco, v. vero una linea in antea super quinarium videlicet. Multiplicetur autem tercius ab ultimo, id est quaternarius per denominationem eandem dicaturque: Semel III^{or} , aut de ducentis milleni, aut de quinquaginta centeni, quod unum atque idem valet; quod si de ducentis acceperimus, centum nonaginta sex remanent, id est centum in millena, nonaginta in centena super duos quinarios et sex in decena. Sed nunc de quinquaginta semel III . auferamus et remanebunt quadraginta sex; quadraginta scilicet super quinarium in centena, sex vero in decena. Nunc autem quaternarium et quinarium aufer de centena et pone pro illis in eodem loco novenarium; adhuc autem est dividendum, sed divisor ternarius non continetur in binario. Dicatur ergo: Ternarius sexies est in viginti et remanent II . Sed si hoc faceremus, sexies v. non posset auferri de xx^{ti} ; accipiat ergo quinquies et erit quinarium denominatio; que ponatur in singulari, id est quarta, nam de articulo accipitur, v. vero remanebunt, qui ponentur in centena super novenarium. Nunc quoque quinarium divisorem per denominationem multiplica sic: Quinquies quinque aufer de quinquaginta, remanent xxv., viginti in centena, quinque in decena. Aufer et quinquies quaternos aut de ducentis, aut de quinquaginta, sed nunc libet de ducentis et remanent centum, id est unitas in eodem loco super novenarium, et octoginta in antea super quinarium et senarium. Agantur nunc de dividendis articuli; sed octo, quinque et sex decem et novem sunt, quibus novem in eodem loco remanentibus, x^{com} , id est unitatem in centena repones, sed novem et duę unitates xi^{cim} sunt. Ponatur ergo x., id est unitas in millena, remanente unitate in centena. Dividatur etiam adhuc eodem ordine, accipiat bis ternarius de denario, ponaturque binarius denominatio in singulari supra quinarium, quatuor vero qui remanent in centena supra unitatem; auferantur bis quinque de quadraginta xxx., remanent in eodem loco, bis quatuor de trecentis, ducenti in eodem loco, lxxx. in decena, duo in singulari. Agantur etiam nunc articuli. Sed adhuc sunt dividendi qua-

dringenti octoginta duo; sed adhuc est dividendum. Accipe semel ternarium de quaternario; pone unitatem denominationem in singulari, quia de digito accipitur, et remanebit unitas in centena. Aufer semel quinque de decem, remanent quinque quos pones in decena, et aufer semel quatuor de quinquaginta, remanent III^{r} . in eodem loco supra octonarium et sex in singulari supra binarium. Age et nunc articulos et fient reliquie centum xx . octo, que, quoniam divisoribus minores sunt, minutiis deputabuntur. Sed et denominationes decem et octo habentur, si autem recte divisisse diffidis per denominationes divisores omnes multiplica; quibus multiplicationibus cum reliquiis jure dispositis, articulisque inde factis, priores sex milia quingentos te restaurasse letaberis.

Interrupta autem divisione evenire necesse est quicquid in hac evenit, excepto quod quot lineę vacuę divisore fuerint, post totidem articulos auferentur de reliquiis multiplicationes divisoris per denominationem. Articulos autem nunc voco decem, centum, mille, sequentesque abaci terminos. Verbi gratia. Si una linea vacua fuerit, decenus transilietur et per centum fiet ablatio; si duę, decenus et centenus pretermittentur et millenus operabitur, et sic per omnia. Nec illud silendum videtur quod divisor proximus ultimo multiplicatur, quot lineas inter se et reliquias habebit, cum de primo articulo auferetur, totidem et sequentes, et quot cum de secundo articulo auferetur, id est centeno, totidem et alii, atque hunc per omnia imitantes, rato ordine quasi previum prosequuntur.

Les *Regulę de numerorum abaci rationibus* de Gerbert (éd. Boubnov, p. 6-22) occupent les feuillets 119 v° à 125 v° du manuscrit et sont précédées de ce titre transcrit en capitales rouges au bas du fol. 119 v° :

GIRBERTUS LATIO NUMEROS ABACIQUE FIGURAS.
DE NUMERIS ABACI GIRBERTI REGULA DOCTI.

Au fol. 120 débute la lettre d'envoi du traité :

EPISTOLA GIRBERTI AD THEOPHILUM. THEOPHILO SUO GIRBERTUS SCOLASTICUS.

Vis amicitie pene impossibilia redigit ad possibilia . . . plena fide compara tam.

Puis suivent, sans aucun titre, et sans même un alinéa, les *Regulę multiplicationis*, dont le manuscrit reproduit celle des rédactions que M. Boubnov qualifie de *textus genuinus* (fol. 120^u v°-122) :

A. Si multiplicaveris singularem numerum per decenum, dabis unicuique digito decem, et omni articulo centum.

F. Si decenum per decenum, dabis unicuique digito centum, et omni articulo mille.

G. Si decenum per centenum, dabis unicuique digito mille, et omni articulo decem milia.

L. Si centenum per centenum, dabis unicuique digito decem milia, et omni articulo centum milia.

M. Si centenum per millenum, dabis unicuique digito centum milia, et omni articulo decies centena milia.

S. Si millenum per millenum, dabis unicuique digito decies centena milia, et omni articulo cencies centena milia.

B. Si singularem per centenum, dabis unicuique digito centum, et omni articulo mille.

C. Si eundem per millenum, dabis unicuique digito mille, et omni articulo decem milia.

H. Si decenum per millenum, dabis unicuique digito decem milia, et omni articulo centum milia.

R. Si centenum millenum per centenum millenum, dabis unicuique digito decies milies mille milia, et omni articulo cencies milies mille milia.

Q. Si decenum millenum per centenum millenum, dabis unicuique digito milies mille milia, et omni articulo decies mille milia.

V. Si millenum per centenum millenum, dabis unicuique digito cencies mille milia, et omni articulo milies mille milia.

O. Si centenum per centenum millenum, dabis unicuique digito decies mille milia, et omni articulo cencies mille milia.

K. Si decenum per centenum millenum, dabis unicuique digito mille milia, et omni articulo decies mille milia.

E. Si singularem per centenum millenum, dabis unicuique digito centum milia, et omni articulo mille milia.

P. Si decenum millenum per decenum millenum, dabis unicuique digito cencies mille milia, et omni articulo milies mille milia.

T. Si millenum per decenum millenum, dabis unicuique digito decies mille milia, et omni articulo cencies mille milia.

N. Si centenum per decenum millenum, dabis unicuique digito mille milia, et omni articulo decies mille milia.

I. Si decenum per decenum millenum, dabis unicuique digito centum milia, et omni articulo mille milia.

D. Si singularem per decenum millenum, dabis digitis decem milia, et articulis centum milia.

Les lettres capitales, qu'on remarque en marge, semblent avoir été mises

de première main dans le manuscrit pour permettre de rétablir l'ordre suivant, dont la fin paraît avoir été intervertie :

A	$1 \times 10.$	L	$100 \times 100.$
B	$1 \times 100.$	M	$100 \times 1.000.$
C	$1 \times 1.000.$	N	$100 \times 10.000.$
D	$1 \times 10.000.$	O	$100 \times 100.000.$
E	$1 \times 100.000.$	P	$10.000 \times 10.000.$
F	$10 \times 10.$	Q	$10.000 \times 100.000.$
G	$10 \times 100.$	R	$100.000 \times 100.000.$
H	$10 \times 1.000.$	S	$1.000 \times 1.000.$
I	$10 \times 10.000.$	T	$1.000 \times 10.000.$
K	$10 \times 100.000.$	V	$1.000 \times 100.000.$

La copie des *Regulæ divisionis*, qui suit (fol. 123-125 v°), sans titre et précédée (fol. 122 v°-123) de la table de ses neuf chapitres, appartient au *textus interpolatus* de l'édition de M. Boubnov :

Cap. I. Quomodo dividatur singularis per singularem, vel decenus per decenum, vel centenus per centenum, vel millenus per millenum. — In parçicione numerorum abaci sicut se habent singulares ad singulares . . . (VIII) . . . denominationes mittunt ad extremos digitos.

Les *Commentarii in Gerberti regulas de numerorum abaci rationibus* (éd. Boubnov, p. 246-280) suivent immédiatement après dans le manuscrit (fol. 125 v°-148), précédés de ce seul titre :

INCIPIUNT ALIÆ REGULÆ.

Rationes numerorum abaci et subtiliter interna mentis acie . . . — . . . quod patenter declarant subjecti divisores.

Le manuscrit se termine par différents opuscules mathématiques, que les éditeurs ont rattachés aux œuvres de Gerbert; il suffira de les énumérer sommairement :

I (fol. 148 et v°). *Ratio numerorum abaci secundum Herigerum* (éd. Boubnov, p. 221-222). Le texte du manuscrit est plus développé que celui de l'édition:

il commence par les mots : « *De singulari. Singularis quemcumque multiplicet in eodem digitum, ponet in ulteriore articulos . . .* » et se termine par : « *Centenus mille millenus conpositus denominationem nonabit ad partes.* »

II (fol. 148 v^o-153). *Epistolæ quorundam [de abaco]* (éd. Boubnov, p. 285-290). Elles débutent sans titre : « *Adiit me quilibet prius verbis et postmodum scriptis . . .* » et finissent par : « *. . . Hec diligenter attendite et ita sese rem invenietis habere.* »

III (fol. 153-161 v^o). *Herigeri regulæ in abacum* (éd. Boubnov, p. 210-221). Elles commencent, sans aucun titre et sans le petit prologue, par les mots : « *Prima divisio quæ fit per simplicem in eadem dividendi linea positum . . .* » et se terminent par « *. . . Stadia VIII. unum miliarium vel stadia XII. unam leguam.* » Le texte est interpolé au début, avec des renvois à différents chapitres des *Regulæ divisionis* de Gerbert.

IV (fol. 161 v^o-162). Deux courts extraits mathématiques, dont le premier débute ainsi : « *Digitus est minima pars aggestium mensurarum . . .* » et se termine par : « *. . . Duę leuę sive miliaria III^a restam efficiunt.* » — Sous le titre de *De protensione quarundam mensurarum terræ* on trouve ce petit texte, qui n'est autre que les *Regulæ de numerorum abaci rationibus* de Gerbert, imprimé à la suite du *De numerorum divisione libellus* attribué à Bède (*Patr. lat.*, t. XC, col. 684).

Le second de ces extraits commence ainsi : « *Vicenari tertia pars est senarius et remanet binarius . . . Tricenarii quarta pars . . . Quadragenarii quinta pars . . .* » et finit par : « *Nonagenarii x. pars est novenarius.* »

V (fol. 163-185 v^o). *Incertus de minutiis* (éd. Boubnov, p. 228-244). — Le texte de ce petit traité, qui termine le manuscrit, mérite d'arrêter encore l'attention; il est précédé (fol. 163 et v^o) d'un paragraphe préliminaire, donné sous une forme différente dans l'édition (p. 227-228) et qui est intitulé :

DE RATIONE MINUTIARUM.

Duo calci faciunt ceratem unum. Duo cerates obolum. Duo oboli scripulum. Duo scripuli dimidiam sextulam. Tres scripuli dragmam. Quatuor scripuli sextulam. Sex sicilicum. Octo duellam. Duodecim semunciam. Viginti quatuor unciam unam. Uncia et dimidia, id

est xxxvi. scripuli, faciunt sescunciam. Duę uncię, id est xlviii. scripuli, sextantem. Tres uncię, id est lxxii. scripuli, quadrantem. Quatuor uncię, id est xcvi. scripuli, trientem. Quinque uncię, id est cxx. scripuli, quincuncem. Sex uncię, id est cxliiii. scripuli, semissem. Septem uncię, id est clxviii. scripuli, septuncem. Octo uncię, id est cxcii scripuli, bissem. Novem uncię, id est ccxvi. scripuli, dodrantem. Decem uncię, id est ccxl. scripuli, dextantem. Undecim uncię, id est cclxiiii. scripuli, deuncem. Duodecim uncię, id est cclxxxviii. scripuli, assem. Ideo hos numeros scripulorum cuique minutię annotavi, ut si nescieris quota pars queque assis existat, facile videre possis ex annotato numero. Si nescieris enim quota pars sicilicus sit assis, vide quota pars sit senarius ex ⁽¹⁾ cclxxxviii. et tota pars erit sicilicus assis.

Le traité, tel qu'il est imprimé ⁽²⁾, débute au fol. 164, avec le titre :

RATIO DE MULTIPLICATIONIS SIMILITUDINE IN MINUTIIS.

Cum passione contraria, id est augmentatione vel diminutione, omnis ad infinitum tendat quantitas . . .

Mais tandis que l'édition s'arrête aux mots : « . . . Bis semuncia, uncia. Bis duella, semuncia et sextula. Bis dragma, sicilicus », avec la mention *Cetera desunt*, le texte continue ainsi dans le manuscrit (fol. 183 v°, l. 6 et suiv.) :

Sedecim ergo as, dextans, sescuncia, sextula, sicilicus, cum viii. sextula, semis, quadrans, sextans, semuncia, sicilicus, qui superius ex denominationibus excreti remanserant, faciunt xxx., id est dextans, sescuncia, sextula. Rursus medietas sumpta de xxx. fit unitas in denario limite, altera unitate semota et servata. Hęc enim ad denominationem in singularem lineam secundata per differencias divisorum multiplicetur. Semel viii. viii., semel deunx deunx; semel semuncia semuncia; semel duella duella; semel dragma dragma. Octo enim et dextans, sescuncia, duella, dragma, cum xi. dextans, sescuncia, sextula, qui supra ex xxxi. dextans, sescuncia, sextula remanserant, fiunt xv. et dextans, sescuncia, dragma. Iterum medietas accepta de xx. fit iterum unitas in denario limite, quę ad denominandum in singularem lineam retracta per differencias sepe jam dictas multiplicetur. Semel viii. viii.; semel deunx deunx; semel semuntia semuntia; semel duella duella; semel dragma dragma. Hi igitur, id est viii. deunx, semuncia, duella, dragma, cum deunce, semuncia, dragmate, qui ex xx., deunce, [semuncia,] dragmate remanserant, conjuncti efficiunt viii., deunx, semuncia, dimidia sextula. Erunt igitur in denominationibus vi., ii., i., i., qui simul juncti faciunt x. Erunt igitur tandem in cxx. decies xi. et scripulus, remanentibus in singulari linea viii., deunce, semuncia,

⁽¹⁾ Variante ajoutée entre les lignes : vel in. tableaux des pages 241 et 242 de l'édition

⁽²⁾ Le manuscrit ne présente pas les deux Boubnov.

dimidia sextula. Qui quoniam diminuta quantitate in denarium non ascendunt, in singulari relinquuntur. Ablatis vero differentiis divisorum, fiat multiplicando comprobatio ita. Semel unus a denario vel ad in decenum, fit unus in centenario. Item semel unus a deceno ad singularem fit unus in deceno. Rursus a deceno ad singularem semel scripulus scripulum f[ac]it in deceno. Qui scripulus in deceno cum dimidia sextula in singulari reddunt semunciam. Quę semuncia adjuncta semuncię, quę in singulari remansit, facit unciam, quę copulata cum deunce, quę in singulari superfuit, conficit assem; adjuncto vero asse cum novenario, reddit decem. Qui conjunctus superiori denario, qui in comprobatione confectus est, reddit xx. Sunt autem perfecti cxx. Hec ergo cautissime et penitus inspecta mittunt ad reliqua obscuriora.

Quamcunque unciarum copulationem, id est aut deuncis, aut dextantis, vel ceterarum, considerare desideras quid sint in se aut in invicem, hanc certus facilem cape regulam : XII^m partem cujuscumque copulationis volueris cum proprio unciarum numero, duces secundum hoc quod sunt in se, vel cum alieno numero unciarum, secundum hoc quod sunt in invicem. Deinde collige summam ejus, si potes, in uncias, sin in minucias, vel, si ita contigerit, in utrumque, et hoc habeto pro hoc quod sunt in se aut in invicem. Verbi gratia. Si vis scire quid sit deunx in se, cum habeat xi. uncias, in his nequit XII^m pars inveniri, nisi forte in scripulis, nam habet scripulos CC^{to} LX^{ta} III., quorum XII^m pars sunt XX^{ti} II. scripuli, quos cum proprio numero unciarum multiplices, hoc est cum xi., nam undecies XXII. sunt CC[X]LII., que colligenti in uncias et minutias fiunt x. uncię ac remanent II^o scripuli. Verum deunx in se est dextans et dimidia sextula; si vero miraris quid sit deunx in trientem, sume iterum deuncis XII^m, id est XXII., et multiplica cum numero unciarum...

Le manuscrit, incomplet sans doute d'un dernier cahier, se termine brusquement au milieu de cette phrase, et c'est ici qu'il faut de nouveau ajouter : *Cetera desunt.*

II

LAMENTATION DE JEAN D'ARGILLY,

CHANOINE DE SAINT-ÉTIENNE DE DIJON,

SUR LA MORT DE SON FRÈRE AIMERI (1152).

Le nom de Jean d'Argilly apparaît aujourd'hui pour la première fois dans l'histoire littéraire de la France, au XII^e siècle, et il ne semble pas que la *Lamentation* qu'il a composée pour déplorer la perte prématurée de son frère Aimeri, mort en 1152, ait encore été signalée dans aucun autre manuscrit

que celui-ci. Aussi tout ce qu'on sait présentement sur Jean d'Argilly se réduit-il aux quelques détails qu'il donne sur sa personne et sur celle de son frère Aimeri dans ce petit traité et dans les lettres d'envoi qui l'accompagnent ⁽¹⁾.

Argilly, d'où la famille de notre personnage tirait vraisemblablement son origine, est aujourd'hui une commune du canton de Beaune, arrondissement de Nuits, dans la Côte-d'Or. Jean ne nous a pas conservé le nom de son père, mais rapporte seulement que celui-ci était : « Vir magnæ honestatis et nominatissimæ suo tempore autoritatis. . . Me solum habuit, ajoute-t-il, ut supereset post mortem ejus vivens de ossibus suis et caro de carne sua ad exorandum Deum devote pro anima sua. » Instruit en vue de l'état ecclésiastique, auquel il était ainsi destiné, Jean entra bientôt chez les chanoines réguliers de Saint-Étienne de Dijon, dont son père avait été le bienfaiteur. Plus tard, revenu à Dijon, après un séjour de quatre ou cinq ans à Verdun, et sans doute à Saint-Mihiel, Jean d'Argilly appela près de lui son frère utérin Aimeri; celui-ci le suivit bientôt dans le diocèse de Besançon, où l'archevêque Humbert lui conféra la tonsure; peu après il prenait, à l'exemple de son frère, l'habit de chanoine régulier de Saint-Augustin dans l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon. Mais, au bout d'une année à peine, la maladie l'obligeait d'interrompre ses études, puis de quitter l'abbaye et d'aller dans la campagne voisine, en compagnie de son frère, chercher un remède et un soulagement à la maladie de poitrine qui devait bientôt l'emporter. Aimeri revint mourir à Dijon, le 28 août 1152, et son corps fut inhumé dans la partie sud du cloître de Saint-Étienne, près la porte du dortoir, au-dessous de la lampe qu'on y allumait pour

⁽¹⁾ Est-ce à Jean d'Argilly, ou à un autre religieux du même monastère, qu'il est fait allusion dans une lettre de saint Bernard, qui peut dater de 1143 ou 1144 et est adressée à Herbert, ou Humbert, premier abbé régulier de Saint-Étienne de Dijon, de 1125 à 1157 (*S. Bernardi epistola 234*; Migne, *Patr. lat.*, t. CLXXXII, col. 421-422):

« Si frater Johannes dixit in nos vel scripsit quod non decuit, vel quomodo non decuit, non tam nos læsit quam se ipsum. Magis namque ita scribendo suam prodidit levitatem, quam nostrum deprehendit errorem. Quan-

quam etsi læsisset in aliquo nostrum, tamen non erat reponere malum. Attendens proinde non quod ille meretur, sed quod me decet, donari juveni etiam a vobis hanc culpam rogo et supplico, quæ magis gloriam quam malitiam redolere videtur: ita tamen, ut manum deinceps inhibeat a scribendis tractandisque quæ supra ipsum esse constiterit. Nam, ut liquido satis apparet, in hoc exiguo quod præsumpsit, opus erat stilo et animo maturiori. Certum enim sit vobis, hominem, licet in brevi pagina, aut non scripsisse ut sensit, aut non sensisse ut debuit. »

l'office de la nuit. Jean d'Argilly, inconsolable de la mort de son frère, écrivit alors cette *Lamentation*, d'un accent de sincérité particulièrement simple et touchant. On en trouvera plus loin les parties essentielles, dégagées de longues et insipides amplifications de rhétorique⁽¹⁾, avec le texte de plusieurs lettres à son sujet, qu'il adressa vers le même temps au doyen de la cathédrale de Verdun et à différents religieux des abbayes de Saint-Mihiel et de Saint-Denys de Reims.

On ignore l'époque de la mort de Jean d'Argilly; mais son nom figure, à la date du 12 mai, et celui de son frère Aimeri à la date du 28 août, dans un nécrologe de Saint-Étienne de Dijon, du xv^e siècle, aujourd'hui conservé aux archives départementales de la Côte-d'Or (G. 167), comme M. Ch. Oursel, bibliothécaire de la ville de Dijon, a bien voulu le vérifier :

III. idus maii. O[bierunt] Ebradus et Vivianus, sacerdotus et canonici regulares; et Acelina, conversa nostra; et *Johannes de Argilleo*, sacerdotes et canonici regulares. » (Fol. 66.)

« v. kalendas septembris. Obiit *Aymericus de Argilleo*, acolitus, canonicus regularis; et Aluys conversa . . . » (Fol. 85 v^o.)

LAMENTATIO MAGISTRI JOHANNIS SUPER AYMERUM FRATREM SUUM⁽²⁾.

Placet, mihi, frater Aymere, ut plangam te, delectat me lugere te; non possum impere mihi quin prosequar lacrimis fugientem te. In die transitus tui non habui copiam alloquendi te vivum, nunc alloquor vel defunctum; tunc me satiare non potui aspectu et afflatu tuo, nunc saltem alloquendo te satisfaciam desiderio meo. Indulge, mi frater; solebam ante capituli matutinalis horam visitare te, sed eo die, infortunio meo cecatus, non visitavi te. Peccavi, peccavi, parcat mihi misericordia universalis. Forsitan non placebit tibi lamentatio mea; si tamen lacrimabor super te, resolver in lacrimas, luctu pascar.

Frater meus uterinus eras, id est de matre tantum, nam pater meus me solum habuit filium, vir magnę honestatis et nominatissime suo tempore autoritatis. Me solum habuit, ne, ut dicere solitus erat, totus in corpore moreretur. Me solum habuit, ut superesset post mortem ejus vivens os de ossibus suis et caro de carne sua ad exorandum Deum devotius pro anima sua. Proinde litteris me applicuit et regulari vitę per amicos suos mancipavit, multa pro me Divionensi ecclesię Sancti Stephani beneficia conferens. Hanc ipsam intentionem, fratercule mi, circa te habui, quando te mihi conjunxi. Nam de civitate Verduno

⁽¹⁾ Il n'a été fait exception que pour une digression sur la nature de l'âme, à laquelle Jean d'Argilly lui-même fait allusion dans sa

lettre au doyen de Verdun, comme on le verra plus loin.

⁽²⁾ Fol. 93 v^o-104 du ms. Nouv. acq. lat. 886.

reversus, in qua satis honorifice quadriennio peregrinatus fueram, te ad me accersivi, et licet tarde litteris aspirare coegi. Primus versiculus quem didicisti ob honorem beate Dei genitricis Marię hic fuit : « Ave, Maria, gracia plena, Dominus tecum. » Inde ad archiepiscopum Chrisopolitanum⁽¹⁾, in cujus tunc diocesi manebam, te transmisi, ut ab eo clerici signum acciperes. Quod et ipsi et clero ejus in tantum placuit, ut ex multa jocunditate cultellulum tibi redderet cum quo criniculum tuum inciderat, praeipiens eum clerico suo, qui sibi quasi jure ipsum assumpserat. Solacio mihi est etiam minima commemorare.

Postmodum te Divionem reduxi et regulari habitu indui, ut gauderem cum amicis tuis de profectu tuo, de conversatione tua, de consortio tuo. Sed adversata est mihi voluntas eterna et facta est infortunata voluntas mea. Per integrum annum claustralis pondus ordinis adolescentulus portasti, jam incipiens egrotare et pectoris angustiis molestari. Urgebam tamen te ut disceres, sed tu vix poteras, non tam parvitate ingenii quam imbecillitate corporis. Exinde claustrali labori exemptum perduxi te ad habilem quendam locum spaciandi causa. Et ibi, me tecum manente, cepisti aliquantulum convalescere cum majori elegantia corporis, donec die quadam, perturbato sanguine per nimietatem laboris, quam ad recreationem assumere solebas, et subeunte frigore post calorem, ex toto decubuisti. Tunc, fratercule mi, ab abbate tuo, qui per Dei providentiam aderat, inoleatus es, tunc in area positus, per tres fere horas quasi extinctus jacuisti. Ego autem id solum clamabam, id instanter orabam, ut tantillum tibi vitę spacium concederetur, donec te Divionem redacto, aut de tua evasione letarer, aut de morte minus gravarer. Quod, Deo gratias, divinitus permisum est. Reduxi, immo revexi te. Languisti itaque fere per m^{or} menses; desperabam jam penitus de salute tua, quia et communis cognitio et phisice artis ratio nichil boni pollicebantur. Nam febris non bene terminata, emoptoicus factus es, et empicus, cum tussi laboriosissima, que omnia viscera tua dissecabat. Michi tamen valde placebat virilis animus tuus, quo te confortabas adversus morbum, adversus contemptum, adversus arrogantiam. Et sustentabam vitam tuam qualiter poteram, invocans Creatorem et amicos ejus ad auxilium tuum. Posueram ad caput tuum librum miraculorum S. Martini, appenderam collo tuo hanc orationem : « O Martine, o pie, quam pium est gaudere de te⁽²⁾. » O, quoties audiebant qui juxta te jacebant lacrimas tuas atque suspiria, tuas preces ad beatam Mariam virginem et beatum Martinum, quibus te commendaveram, ut tibi consulerent, ut tibi, si placeret, salutem impetrarent. Non placuit eis, non placuit Creatori tuo, quia Deus aliter judicat, aliter homo. Quando te graviorem videbam, si solum te invenirem, flebam. Tibi vero ille lacrimę non placebant, sed increpabas imprudentiam et pusillanimitatem meam, dicens equaliter te curare vitam et mortem tuam; et hec beati Martini verba fuerunt.

⁽¹⁾ Humbert, archevêque de Besançon (1134-1161).

⁽²⁾ Antienne de la fête de la Réversion de Saint Martin (de Burgundia), le 13 décembre

(voir *Breviarium nobilis et insignis ecclesię S. Martini Turonensis*, cum consensu Capituli recens editum. Pars hiemalis [Turonibus, 1748, in-12], p. 397).

Sollicitum tamen te esse de luctu amicorum tuorum, quem intolerabilem eis futurum esse presentiebas. Consulendo etiam suggerebas mihi ut in loco tuo substituerem Tebaudum, consobrinum meum, quem habui mecum in Lotaringia apud Virdunum, ubi per quinquennium didaxavi. Sed mihi videbatur, dum hec diceres, quod cor meum vulnerares. Ammirabar ergo patientiam et magnanimitatem tuam, quam in tanta valitudine non amittebas, stupebam de prudentia quam in pluribus ostendebas. Ego notabam qualiter se haberent fratres et ministri tui erga te, sed tu prudentius animadvertebas et gravius commovebaris adversus eos qui me conturbabant. Sed quibus hec narro? Quare?

Quid plura? Ventum est ad ultimam secundam feriam augusti mensis, ultimam revera et mensis et fratris. Melius habuisti te, fratercule mi, eadem die et nocte sequenti; commendavi te ferventissima fide tutele sanctorum, quorum in crastino festum futurum erat, id est Augustini, Hermetis et Juliani. Mane vero tercię ferię, dum essemus in capitulo cum majori frequentia propter sollempnitatem beati Augustini, me jam volente incipere sermonem, cepisti cum magna defectione vomere copiam sanguinis, et cum tali cruciatu pasmum et suffocationem incurristi; nam esses jampridem viribus destitutus, facile te prostravit repentinus egritudinis impetus. Ibi etiam, ultra quam credi potest, apparuit prudentia et magnanimitas tua. Cum multo enim conatu ultra vires tuas de altitudine lecti tornatilis ad terram prosiluisti, indignando contra detinentes, puto ne qua sorde tui lectus tuus inquinaretur, et, si mori contingeret, ne in pluma deficeres. Cum magno dolore divulsus sum a te, ut secretius liceret mihi lugere te; calentem adhuc te dimisi et nescio utrum exanimem. Hoc viderunt qui te postea tractaverunt. Totus conventus ad te convenerat, sicut de capitulo egressus erat; mox ablutus es juxta morem et in ecclesia delatus. Sub presentia tui corporis bis oblatum est sacrificium ad majus altare; inde ad sepulchrum elatus es. Sepultus vero es in claustro Sancti Stephani Divionensis, ad australem plagam, juxta ingressum dormitorii, ubi lampadium dependet ad illuminandum claustrum in tempore matutinorum. Ita, frater, peristi, ita perdidisti te. « Justus perit et nemo est qui recogitet ⁽¹⁾. »

Frater, frater Aymere, existimo te esse immolatum pro me et sanguinem fudisse pro me. Tanta est iniquitas mea, ut eam oportuerit lavari sanguine tuo. Tu etiam baptismo cruoris tui denuo purificatus es, martyrio continuo per ^{III}^{or} menses excruciatus.

Bis contigit me priorem esse et provisorem quarumdam domorum; ubique mecum fuit, ubique prudentie ac temperantię sue reliquit exemplum. Si quando durius aliquos tractabam, opponebat se mihi pro illis.

Hodie est octava dies mortis tuę; utinam hec eadem prima esset octave etatis mundi et ultima vitę mee. Statim, ut credo, resurgeremus, statim raperemur in nubibus obviam Christo in aera, finito luctu et miseria. Tam cito parcat Deus nostris excessibus quam cito manus inicerem tu isamplexibus. Nunc autem nichil superest de te, cui possim manus inicere. Corpusculum in terra depositum nec audit, nec loquitur, et, ut dixi, movere se non

⁽¹⁾ *Isaïe* LVII, 1.

potest. Quid igitur illud est quod alloquor, dum alloquor te, rogans et perurgens ut venias ad me? Anima ne, an spiritus, an utrumque, id est et anima et spiritus? Nam Paulus facere videtur differentiam inter animam et spiritum, dicens quibusdam : « Ut integer spiritus vester, et anima et corpus in diem Domini nostri Jhesu Christi servetur ⁽¹⁾. » Nomine spiritus forsitan innuit spiritualem virtutem, que fundatur in corde, nomine anime animalem, que fundatur in cerebro, nomine corporis naturalem, que fundatur in epate, quia corporis nutrimenta et incrementa per eam subsistunt. Non est meum de his nunc agere, cui propositum est plangere, non docere. An forte per animam animalitatem, quia dicuntur animales homines, per spiritum spiritualitatem, quia spirituales vocantur, voluit signari? Sed hæ sunt virtuales partes ejus simplicis nature sive essentiæ, que vocatur anima. Frater mi, frater mi, Aymere, animam tuam alloquor, dum alloquor te; sed nescio quid anima tua sit aut ubi sit. Dum viveres in hac vita, scire poteram facilius et dicere quid esset anima tua aut ubi esset. Dicere poteram animam tuam esse naturalem vigorem, quo movebatur corpus tuum secundum habilitatem membrorum. Dicere poteram, secundum Moysem, animam tuam esse vim naturalem que est in sanguine. Dicere poteram animam tuam esse essentiam moventem se et aliud. Hec et alia dicere poteram et disserendo confirmare; sed nunc mihi cavendum est ne te mendacio meo offendam, cum de te loquor, ne incaute peccem in te et in Creatorem tuum, affirmando aliquid de te quod affirmandum non sit. Omnia profecto, que supra tetigi de anima tua, facile poterant conici ex ipsis motibus corporis tui, dum in eo esset anima tua. Sed modo quibus experimentis percipiam illud esse per quod movebaris, vigebas, calebas, cum non movearis, nec vigeas, nec caleas? Ignosce mihi, frater. Dolor dicit, non infidelitas. Aliud est tamen credere, aliud scire et minus est opinari quam credere. Quid sis, aut ubi sis, nec opinor, nec scio, et si scio, non nisi per fidem scio. Ut igitur sciam quod credo, veni ad me, certifica me; certifica me de essentia, de felicitate tua. Credo te esse formam sive essentiam rationalem incorpoream, similitudine humanorum membrorum insignitam. Credo te esse in paradiso cælesti, id est in æterna beatitudine. Porro, si beatus es, quod vis, potes; in beatitudine non est differentia potentiæ et voluntatis. Beata res quicquid vult potest et e converso. Ergo, si vis, potes venire ad me et consolari me; sed forsitan non vis, quia quid velle ac nolle debeas, melius scis; donet voluntas eterna, ut et velis et possis, et si quid boni minus habes, perficiat qui te fecit. Ego vero, quandiu vixero, advocabo te, nec desinam desiderare te; et si nossem aliquem locum, in quo aut vi aut sponte maneres, ibi, quantum ratio pateretur, laborarem invenire te; laborarem revera quantum possem, absque offensione Creatoris et tui. Eneas, desiderio paternæ colloctionis accensus, inferos adisse dicitur per immolationem Miseni ⁽²⁾. Saul ab inferis evocavit Samuelem per Phitonissam, coactusurbatione urgentis necessitatis. Sed uterque modus illaudabilis fuit, uterque modus Creatori displicuit. Unde et Samuel ille velut iratus dixit Sauli : « Quare inquietasti me, ut suscitarer ⁽³⁾? » Absit a me, frater Aymere, iste vel iste modus. Absit ut inquietem te contra bene-

⁽¹⁾ Pauli ad Thessal. ep. 1, v, 23. — ⁽²⁾ Virgil. *Æneid.*, VI, 162. — ⁽³⁾ *I Regum*, xxviii, 15.

placitum voluntatis eternę. Absit a me ut inquietem te, qui paratus sum quemlibet subire laborem pro tua quiete. Etiam si in inferno esses, id est in pena, nichil enim aliud est infernus quam pena, inde, si possem, labore meo eruerem te. Fierem tibi quod Pilades Oresti, quod Jonatas David, quod Pollux Castori. Pilades opponebat se Furiis pro Oreste. Jonatas pro David paternę iracundię, Pollux morti pro Castore.

Ego autem, etiam si nullius trahar exemplo, talis sum erga te, ut corporalia si qua sunt inferni loca, paratus sum irrumpere propter te. Si esses in illis, ut dicitur, flammivomis Sicilie locis, ibi succurrerem tibi etiam cum periculo corporis mei.

Vale, frater Aymere, vale, et, si potes, secundum voluntatem eternam descende ad me et consolare me. Defunctus es et reliquisti me anno Dominice [incarnationis] M.C.LII., v^o kalendas septembris, luna xiii^a, feria iii^a ⁽¹⁾. Docuisti me morte tua quam instabilis sit fortuna mea; docuisti me morte tua ut omne quod potest manus facere, instanter operet, quia nec opus, nec ratio, nec scientia erunt apud inferos.

Iterum, frater Aymere, dico vale, et, si quid potes apud Deum, adjuva me.

Explicit libellus lacrimosę lamentationis super Aymerum, fratrem magistri Johannis.

Epistola magistri Johannis, Divionensis canonici, ad monachos Sancti Michaelis in Lothoringia de obitu fratris sui Aymeri ⁽²⁾.

Venerabilibus discipulis et amicis suis Tyrrico de Line, Emmalrico, Gauterio de Rupe, Alberto, Girardo de Legia, Lanzoni ⁽³⁾ et ceteris omnibus monachis Sancti Michaelis in Lothoringia, magister Johannes Burgundus, canonicus Sancti Stephani Divionensis, salutem. Frater Robertus de Britinnecurt, amicus noster fidelis, nobis extitit nuncius prosperitatis vestrę et perseverantis erga nos amicicię. Dixit etiam vos vehementer ammirari mentis nostrę duriciam, quia per tot annos ex quo recessimus a patria nostra, nichil vobis scripsimus, nichil mandavimus. Confiteor, justa querela hec est; meruistis enim a nobis non solum scriptum salutationis nostrę, sed etiam obsequium remunerationis nostrę. Reminiscor nunc beneficiorum vestrorum erga me, que quanta fuerint longum est explicare. Recepistis me advenam, fovistis inopem; tandiu me fovit liberalitas vestra, donec alas habui, quibus avolare potui. Quod me non ditastis, non parcitatis vestrę, sed levitatis meę fuit; rara facundia est in tenui panno, sed preciosus eram in oculis vestris etiam cum tenui panno. Unde dominus Tyrricus de Line scripsit abbati Lanzoni de me inter alia sic: « Vilibus indutus preciosa dat iste magister; vilia tolle, pater, videatur ut esse magister. » Cavere sibi solent quamplurimi ab ignotis et inexpertis, ego autem repente fui inter vos quasi unus ex vobis.

Scribo ergo vestrę pię sollicitudini de fortuna mea, immo de infortunio meo. Scribo

⁽¹⁾ En 1152, le 28 août était un jeudi et non un mardi.

⁽²⁾ Fol. 92-93 v^o du ms. Nouv. acq. lat. 886, avant la *Lamentation* de Jean d'Argilly.

⁽³⁾ Lanzon fut plus tard abbé de Saint-Mihiel, second de ce nom, en 1179 (*Gallia christiana*, XIII, 1277); Manegaud était alors abbé (vers 1150-1175).

vobis, sed scribendi luctuosa materia est. Fratrem habebam adolescentulum, acolitum, canonicum, Aymerum nomine, cujus mihi jocunda societas erat; tertia die antequam saluaret me frater Ro[bertus] ex parte vestra, adolescens ille defecerat. Quantum eum dilexerim, subscriptus lamentationis nostre libellus ostendit, in quo et dolori meo satisfeci et ejus utilitati in posterum providi. Nec id displicere debere puto, cum melius sit ire ad domum luctus quam ad domum convivii. Communem defleo sortem, omnes nos expectat similis ruina; mors eque involvit celsum et humile caput, turres regum et tabernas pauperum; non sum securus, paries cum proximus ardet. Misi ergo ad vos libellum doloris mei, indicium fortunę mee, arram presentię mee; desidero enim adire vos, ut aliquem impartiamini mihi fructum gratię pecialis, consolando me per eam, quę invicem est, fidem vestram atque meam. Dum libellum hunc tenetis et legitis, credite me apud vos esse; certe, si apud vos essem, cum favore ac studio ad me undique conveniretur, sollempnis refectio pararetur, et locus idoneus ad quiescendum. Hoc totum libello et fratri meo defuncto impendite; libello quidem ut reverenter tractetur et diligenter legatur, defuncto vero ut specialis ei refectio super mensam dominicam preparetur, et memoriale nominis ejus in loco idoneo, id est in kalendario, secundum consuetudinem ascribatur sic: « v. kalendas septembris obiit Aymerus, acolitus, canonicus, frater magistri Johannis Burgundi Argilleiensis ⁽¹⁾. » Valet; orate pro me, ut tandem aliquando prosperum iter habeam in voluntate Dei veniendi ad vos.

Incipit rescriptum monachorum Sancti Michaelis in Lothoringia ad magistrum Johannem de consolatione ⁽²⁾.

Karissimo amico et magistro suo Johanni Burgundo Tirricus de Line precordialis ejus amicus seipsum. Oh! si diutius me habuisses, qualem me reddidisses; sed fortuna meis invidit successibus, cum tam cito te mihi alienum fecit. Valde itaque condoleo dolori tuo, quem super fratrem tuum te habere decenter exposuisti, eumque in kalendario nostro scripsi sicut petisti. Cesset, rogo, prudentia tua ab afflictione tam diuturnę lamentationis, cum noveris esse talem viam universę carnis, et juxta Apostolum: « Non constristeris sicut et ceteri, qui spem non habent ⁽³⁾ », vel juxta quod dicitur: « Et noluit consolari quia non sunt ⁽⁴⁾. » Misisti nobis libellum salutationis et lamentationis; ego quoque remissem tibi libellum consolationis, sed obstat pondus magnę infirmitatis. Plurima igitur tibi scribere nullo modo differam quam cito convaluero, et, ut tu mihi similiter facias, mando et rogo quatinus nostra absentia consolationem vicissim recipiat hujus alternationis studio. Vale. Multo magis gauderem, si te presentialiter aliquando viderem. Salutant te omnes quos salutasti et etiam omnes alii cenobii nostri fratres. Iterum vale.

⁽¹⁾ Je n'ai pu vérifier si cette mention existe dans un obituaire de Saint-Mihiel, du xv^e siècle, qui se trouvait dans la collection Marchand, vendue par le libraire Tross en 1854 (A. Molinier, *Obituaires français*, n° 319).

⁽²⁾ Fol. 104 et verso du ms. Nouv. acq. lat. 886, immédiatement après la *Lamentation* de Jean d'Argilly.

⁽³⁾ *Pauli ad Thessal. ep.* I, IV, 12.

⁽⁴⁾ *Matth.*, II, 18.

Item epistola magistri Johannis ad decanum Viridunensis ecclesie Willelmum ¹.

Venerabili Viridunensi decano Willelmo ⁽²⁾ magister Johannes salutem. Accipe, pater, hanc absentis amici salutationem eo vultu quo solebas presentis allocutionem; inveniatur te talem littera nostra qualem solebat habere presentia nostra. Certe ubique inveniēbam erga me hylarem vestrum et vultum et animum; nunquam inhumanus mihi, nunquam nubilus apparuistis; semper me amastis et honorastis ultra meritum sensus et census mei. Si quando vos adirem vel casu obvius essem, non ore tacente nec oculo dormitante preteribatis pretereuntem, sed prior me alloquebamini sermone modesto cum blandimento paterno. Questiones vestre exercitabant animum meum, quas amor, non ignorantia formabat. Ego illis interrogationibus proficiebam; profectui meo vestra deserviebat affabilitas. Tunc erat mihi gaudium et exultatio; nunc autem mesticia et tribulatio; tunc mihi fortune vultus arridebat, nunc vero fallacem mutavit vultum. Hucusque in summis rotę fui, modo autem impetu volubilitatis in ima cecidi.

Frater erat mihi adolescentulus, acolitus, canonicus, solacium vite mee; nuper illum mihi sustulit atra dies et funere mersit acerbo. Tricesimus erat dies mortis ejus, cum ex parte vestra me salutavit Arnaudus. Quantus mihi amor in eum fuerit indicat lamentationis ejus libellus, a me statim post ejus obitum editus, quem ad monachos Sancti Michaelis transmissi per Robertum monachum, qui mihi salutes multas de partibus illis attulerat. In fine autem epistole illi libello premissę, id potissimum rogavi, ut memoriale fratris mei in kalendario suo annotarent cum tali designatione: « Obiit Aymerus, acolitus, canonicus, frater magistri Johannis Burgundi de Argilleio. » Talis quippe designatio et mihi prodesse poterit et illi. Peto igitur etiam a vobis ut idem faciatis fieri in majori ecclesia, et apud Sanctum Vitonum, et apud Sanctum Paulum et apud Sanctum Agericum ⁽³⁾. Mementote quod, si apud vos essem, consolarem me multis sermonibus; sed hec mihi gratior erit consolatio, si huic petitiuncule mee vos satisfacisse cognovero. Cognoscam autem quia, si Deus permiserit, non multo post vos adire temptabo; vellem preterea ut libellum supramemoratum apud vos haberetis, per eum namque conici potest quantum diligendus fuerit et mihi et omnibus. Sunt etiam in ipso libello quedam, que nonnichil utilitatis studiose legentibus in transitu promittunt, de anima, de paradyso, de inferno, de resurrectione; de quibus, ut in eo libro mentionem facerem, dolor et meror prestitit, sed ne inde sufficienter dissererem, dolor quoque ac meror obstitit. Valete.

Salutate mihi dominum episcopum; salutate magistrum Emelinum, cujus hospitio.

⁽¹⁾ Fol. 105 et 106 du ms. Nouv. acq. lat. 886.

⁽²⁾ Guillaume II, doyen de Verdun, assista en 1152 au concile de Trèves (*Gallia christiana*, XIII, 1260).

⁽³⁾ M. Fr. Bonnardot, conservateur de la Bibliothèque municipale de Verdun, a bien

voulu rechercher cet obit, mais n'en a trouvé mention dans aucun des obituaires, conservés aujourd'hui dans la bibliothèque confiée à ses soins, de la cathédrale (ms. 6), de Saint-Airy (mss. 10 et 11), Saint-Paul (ms. 12) et Saint-Vannes de Verdun (ms. 7).

cujus mensa, cujus opibus participavi. Saluto omnes absque exceptione dominos, et clericos et amicos meos, et peto ut, si me diligunt, in fratre meo defuncto id experiar.

[*Johannis Divionensis epistola ad W. et P., canonicos Sancti Dionysii Remensis*⁽¹⁾.]

Dilectis suis W. et P., canonicis Sancti Dionysii Remensis, magister Johannes Divionensis. Misimus, ut promisimus tibi, carissime Wido⁽²⁾, quedam de ludicris adolescentiæ nostræ, ut haberetis certa indicia dilectionis nostræ. Multa vero præter hec jamdudum cudi-
dimus, que pariter mittenda forent, sed clericorum festino raptu a nobis alienata difficile recolligi valent. Tuis itaque obsecrationibus satisfacere studuimus, dum hec paucula vix reperta compilavimus. Sit apud vos horum contemplatione nostri memoria, nec reputetis absentem cujus vobis sunt scripta presentia. Salutate nobis dominum abbatem, priorem, prepositum ceterosque omnes, quorum benigna nos assiduitas et jocunda confovitur affabilitas. Moneo tamen ne hoc libellulum omnibus exhibeatis, sed amicissimis tantum et carentibus omni suspitione livoris et ypocrisis. Valete.

III

LETTRE RELATIVE AUX ŒUVRES D'UN AUTEUR CHAMPENOIS

DE LA FIN DU XII^e SIÈCLE.

La lettre qui suit se trouve sur deux feuillets ajoutés au milieu du ms. latin 886 des Nouvelles acquisitions (fol. 84 et 85), transcrite en une petite écriture élégante, communément employée pour la copie des chartes au XIII^e siècle. Le nom ainsi que le titre du destinataire de cette lettre ont été grattés, à la première et à l'avant-dernière ligne, et il ne subsiste plus que l'initiale *B* du nom de l'auteur au début de la seconde ligne. Quoi qu'il en soit de la réalité des événements, assez compliqués et obscurs, relatés dans la première partie de cette lettre, il suffira de retenir que l'auteur était clerc, possédait des bénéfices et des biens, qui, après avoir été dévolus à l'église de Saint-Étienne de Troyes, lui furent restitués grâce à la protection de l'archevêque de Reims, Guillaume aux Blanches-Mains (1176-1204), et du comte de Champagne, Henri II (1180-1192). La seconde partie de la lettre

⁽¹⁾ Fol. 91 et v^o du ms. Nouv. acq. lat. 886.

tard abbé de Saint-Denis de Reims vers 1188-

⁽²⁾ C'est peut-être le même que Gui, plus

1197 (*Gallia christiana*, IX, 391-392).

mentionne diverses œuvres littéraires dues à son auteur : plusieurs traités de grammaire, de dialectique et de rhétorique, des recueils de lettres en vers et en prose, une compilation liturgique intitulée *Pantaglossa*, une autre compilation hagiographique, en vers, intitulée *Sanctilogium*, ainsi qu'une traduction en vers de la Bible, qui fait involontairement penser à un écrivain contemporain bien connu, l'auteur de l'*Aurora*, le chanoine de Reims Pierre Riga, mort en 1209⁽¹⁾.

Domino suo et pre ceteris dilecto B. suus quidem servus. Hactenus quidem offitium stili presseramus, rem taciti considerantes attentius; expectavimus enim potius a vobis preveniri in benedictionibus dulcedinis et consolationis, desolati fuimus et fortassis audistis causam nostre desolationis. Cum transisset de hoc mundo frater noster H. bone memorie, presentes non fuimus; testamentum fecit, necessitati nostre multa dereliquit. Cum autem non venissemus, omnia sua et ex parte nostra ecclesiis erogavit et pauperibus, unde et Deo gratias agimus. Oramus benignitatem vestram quatinus pro eo orare dignemini et confratres vestros orare moneatis. « Multum enim valet deprecatio justi assidua⁽²⁾. »

Eodem tempore quo viam universe carnis ingressus est, Leodium ivimus. Cum vero Namutium transissemus, equo ruente, altera de tibiis confracta est nobis, longa egritudine, diutino languore eodem detenti sumus. Tunc temporis clerici ab ecclesia Beati Stephani Trecensis recesserunt. De nobis multi asserebant, quia duo crura nostra comminuta essent et amplius reverti non possemus. Domos itaque nostras suppellectilemque domuumstrarum ex magna parte amisimus, preterea vineas et prebendas beneficiumque quod auct[oritate] assignatum est nostre necessitati. Dei autem gratia, a quo omnis gratia, convalessimus, immo convaluimus; invenimus etiam gratiam in oculis domini metropolitani G[uillelmi] Remensis et serenissimi principis nostri H[enrici], palatini comitis. Principibus placuisse viris non ultima laus est; dominus comes apud majestatem domini metropolitani benigne et misericorditer pro nostra parvitate intercessit; dominus metropolitanus ipsius verbum benigne suscepit sic et affectui nostro respondit effectus. Omnia enim ecclesiastica et temporalia cum augmento reddiderunt nobis beneficia. Triginta autem libras, que super tres domos claustrales et super stipendia prebende N., prepositi Sezannensis, debentur nobis, nondum recepimus, sed posse recuperare non desperamus.

Nos itaque facti sumus sicut consolati; consolationes enim tue, miserator et misericors Domine, letificaverunt animam nostram. Ad tuam igitur misericordiam confugimus, satiati sumus ab uberibus domini Remensis et miseratione illustrissimi principis nostri. Visitavit parvitatem nostram oriens ex alto⁽³⁾ et consolatus est nos. Ad ecclesiam ergo tanquam ad asilum confugimus et Scriptura sancta saginamur Scriptura sancta

⁽¹⁾ Voir *Histoire littéraire de la France*, t. XVII, p. 26-35.

⁽²⁾ *Jacobi ep.*, v, 16.

⁽³⁾ Cf. *Luc.*, 1, 78.

meretrix est, ad quoslibet sensus accommodata; sicut enim meretrix multis, immo quamplurimis sese exponit, ita in littera multiplex est sensus. Est enim sensus historialis, allegoricus, tropologicus; ad sinus itaque matris Ecclesie et ad Scripturam sanctam recurrimus et confugimus et aure diligenti audimus. . . . Hec enim audivimus et armariolo cordis recondimus.

- Omnis vel tota cum sit tibi littera nota,
 Sillabica junge, lege, construe, fine remota.
 Artes, philosophos, auctores scire labora;
 Attendas vero que sunt in eis potiora.
 5 Artes auditas a limine quasque saluta,
 Has ut Sirenes fugias, non est mora tuta;
 Scire ipsas laus est, quas est addiscere sanctum.
 Gloria quanta libet quid erit, si gloria tantum?
 Esse sophus, per quod tu desinis, estne sophia?
 10 Per quod opinaris, est illud philosophia?
 Fabula quid confert tibi sive comedia leta,
 Sive tragedia tristes expromere sueta?
 Aut prodesse cupit, aut delectare poeta.
 Ennius emuerit Calabris in montibus hortos,
 15 Non modo metra juvant nostris in finibus ortos.
 Pagina divina sancta est anime medicina;
 Dat Galienus opes et sanctio Justi[ni]ana,
 Et Decreta Patrum, sed precipue Gratiana;
 In reliquis paleas et in istis collige grana.
 20 Quid tibi pre cunctis aliis rebus mage carum?
 Spiritus et corpus, servare hec non sit amarum.
 Ergo Augustinum tu perlegis et Galienum,
 Et sic utrumque servare potes per utrumque.

Hec quidem audivimus et pro modulo nostre capacitatis memorie commendavimus; que autem in eis dicta moraliter reperimus, ungula defloranti decerpimus. Composuimus itaque summulam de grammatica, summulam de dialectica, themata sumpsimus, causas juxta precepta artis rhetorice executi sumus. Preterea epistolas metricas, epistolas etiam prosaicas ab aliis docti alios docuimus. Cum vero factus sum vir, evacuavi que erant parvuli; librum itaque de tribus maximis circumstantiis gestorum, id est personis, locis et temporibus gessimus, qui et *Cronica* dicitur. Scripsimus et librum qui et *Pantoglosa*, id est omnium lingua, nuncupatur, quia omnes vel magis auctentici in eo loquuntur, vel in eo de omnibus sollempnitatibus agitur ab adventu Domini usque adventum Spiritus sancti. Executi sumus et *Sanctilogium* metricum, de passionibus et vita omnium sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, et librum de capite et menbris, id est de Christo et Ecclesia; preterea et omeliarium metricum, et librum de vitiis et virtutibus et de sacramentis.

Addidimus etiam Pentateucum metricè; perstrinximus et librum Josue, Judicum, Regum, Cantica canticorum, Machabeorum, Jheremie, Ysaie, Tobiam vero a principio usque ad finem historice et allegorice, Daniel, Judith, preterea Hester metricè. Cum nil intactum nostri liquere magistri, omnes auctores perlegimus et potiores hiis in plerisque transcurrimus expositores. Et cum duo Testamenta tribus ordinibus distingantur, Vetus hiis : Lege, Prophetis, Agiographis; Novum vero hiis : Evangelio, Apostolis, Agiographis, legendo vel audiendo pleraque transcurrimus. Nunc metricè, nunc prosaice tetigi latus omne historie veteris historieque nove. Misericordie vestre genibus mentis flexo poplite humiliter affusi, karitatis vestre affluentiam affectuose rogamus, sicut affectuose consequi necesse est, nobis quatinus gratia Dei, a qua omnis gratia, apud dominum episcopum pro necessitate nostra scripta vestra deprecatoria et commendaticia dirigatis. Valete.

IV

TRAITÉ ANONYME DE COMPUT⁽¹⁾.

On n'a pas le nom de l'auteur de ce petit traité de comput, dont le début manque dans le présent manuscrit. La partie qui nous en a été conservée traite particulièrement de l'année solaire et on y remarquera de nombreuses citations empruntées au livre VIII de Martianus Capella; mais ce ne sont peut-être pas là des indices suffisants, semble-t-il, pour l'attribuer à Abbon de Fleury, dont Aimoin, son biographe, nous dit : « De solis quoque ac lunæ, seu planetarum cursu a se editas disputationes scripto posterorum mandavit notitiæ⁽²⁾ », plutôt qu'à tel ou tel des nombreux computistes du x^e ou du xi^e siècle⁽³⁾.

.....
qualiter distat ab extimo circulo, quia non eodem uterque centricatur centro. Neque enim terra, quæ centrum est aplanis, centrum est circuli solaris, ejus quippe non tenet medium, quod proprie vocatur centrum; siquidem sol, qui circa terram per aera discurrit, non semper equaliter distat a terra, sed aliquando deprimitur, aliquando elevatur. Sed esto. Si terra centrum est solaris circuli, quero cur diutius in hoc quam in illo signo sol moretur. Constat autem apud philosophos amplius quod III. diebus amplius quam in Sagittario

⁽¹⁾ Fol. 86-91 du ms. Nouv. acq. lat. 886.

⁽²⁾ Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, VI, 1, 39.

⁽³⁾ Voir P. M. von Böck, *Die sieben freien Künste im elften Jahrhundert* (Donauwörth,

1847, in-8°), et S. Günther, *Geschichte des mathematischen Unterrichts im deutschen Mittelalter* (Berlin, 1887, in-8°). Ce volume forme le tome III des *Monumenta Germaniæ pædagogica*.

moratur sol in Geminorum signo. Morari vero in aliquo signo est sub ipso esse, id est sub aliqua partium ejus; manifestum est namque solem non esse in firmamento superiori, quemadmodum fixa sidera cælo, sed in aere, ut dictum est, sicut et ceteros planetas. Quid sibi vult itaque tanta morarum solarium inequalitas, cum omnium signorum sit par quantitas eademque distantia? Et cum sol semper eadem velocitate fertur, quomodo alia signa citius, alia tardius pertransit? Illi ergo qui volunt terram in medio solaris circuli esse, quid respondent, cum eos ista questio urget? Coartantur utique, et fortassis, obstinacia jubente, fingunt quod monstrare nequeunt; pretereunt enim aure surda Martiani Minei Felicis Capelle verba, quibus contra eos agit, dicens: « Hunc errorem opinio inveterata composuit, quam omnes hactenus crediderunt, quod quemadmodum ipsi mundo spereque postremæ centron est terra, ita etiam solaris circuli sit eadem centron. Quod omnino falsum esse dubium non est; nam, ut diversa sunt spatia celestis ambitus circuli que medialis, ita et diversis centrorum signis punctisque torquentur. Quo fit ut terra non sit centron solaris circuli, sed ecentron⁽¹⁾. » Et paulo post: « Quis, inquit, dubitet Cancrum Geminosque in mundi ardua sublimari rursumque Sagittarium et Capricornum pererratis deflexibus infimari? Quod cum ipse zodiacus signaque celo coherentia tantundem a terris undique secus interstitii detineant, solaris tamen circulus, qui subtermeat, aut evehitur, aut descendit⁽²⁾. » Hucusque Martianus. Cum igitur contentiosorum inscitia hac auctoritate et ratione vel convicta, vel compressa fuerit, nos econtra rationis et auctoritatis ductu ad premissam solaris anni formulam revertamur, atque in ejus consideratione questionem ipsam facillime solvamus. Quia enim semita solaris, id est circulus, non equaliter distat a terra, ideo in Geminis versus aplanem elevatur, in Sagittario versus terram deprimitur; ubi autem elevatior est, diutius manet; ubi depressior, minus moratur. In Geminis ergo diutius quam in ceteris manet propter amplitudinem altioris cursus; in Sagittario minus propter brevitatem inferioris spatii.

Hac itaque questione sic explicata, ad premissæ figuræ dispositionem expositionemque redeamus. Nam, quantum in singulis signis sol moretur, in ea diligenter expressimus; nec id quolibet ad placitum modo, sed regulariter et probabiliter fecimus. In Geminis quippe consistens xxx^{ta} ii^o. vi. punctis minus perficit dies, et, detractis inde xii. horis, moratur in Cancro xxxi^o diebus, x. horis et dimidia, id est duobus punctis sive xx. momentis, que equivalentia sunt. Inde, nichilominus demptis xii. horis, manet sol in Leone xxx. diebus, xii. horis et semis; de quo rursus numero subtractis xii. horis et semis consummat in signo Virginis dies xxx., horas x. et semis. Et inde, denuo remotis xii. horis, perficit in Libra xxix. dies, horas xx. duas et semis; itemque, ademptis de eadem summa xii. horis, transigit in Scorpio xxix. dies, horas x. et semis; et, de eodem numero rejectis xii. horis, transcurrit in Sagittario xxviii. dies, vi. punctis minus, id est xxviii. dies, xxii. horas, cum xx. momentis. Est quippe hoc signum infimum supremó, id est Gemi-

⁽¹⁾ *Martianus Capella*, Fr. Eyssenhardt rec. (Lipsiæ, 1868, in-8°), lib. VIII, p. 314-315. —

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 315.

nis, oppositum. Sicut ergo descendisti a supremo ad infimum detrahendo xii. horas in detrimento dierum, ita rursus in augmento dierum ascende gradatim ab imo ad summum apponendo xii. horas, que est differentia morarum solis per singula signa. Pones itaque tantum in Capricorno quantum in Scorpio, tantum in Aquario quantum in Libra, tantum in Piscibus quantum in Virgine, tantum in Ariete quantum in Leone, tantum in Tauro quantum in Cancro; que omnia ut facilius insinuarentur ad maiorem scilicet evidentiam in premissa solaris anni formula descripsimus.

Hec autem non solum de fonte rationis, sed etiam de torrente autoritatis hausimus; ita enim aliqua ratione rimamur, ut ipsa rationis conjectura ab autoritate derivetur. In duobus nempe signis supremo et infimo quantum sol maneat invenimus; in ceteris vero quantum minime invenimus. Dicit tamen Martianus oportere «adici vel detrahi signis aliquas portiones⁽¹⁾». Ex quibus verbis aperte conicimus moras solis paulatim per minutias extendendas esse in ascensu, ab imo ad summum, et iterum contrahendas esse in descensu a summo ad imum. Quantum vero adici vel detrahi oporteat, non dicit, sed legentium exercitio committit. Siquidem plerumque sic faciunt doctores, vias quidem intelligentie demonstrando, sed ejusdem certitudinem non exprimendo, ut videlicet per ea que expriment doctrinam faciant, et per ea que tangunt prudentis ingenium exerceant. Si quis vero calumpnietur de vi. punctis que Geminis et Sagittario detraximus, quasi contra autoritatem fecerimus, quam defendere videmur, respondemus nos non autoritati contraire, sed expositioni subservire. Qui enim ascripserunt Sagittario xxviii. dies et Geminis xxxii. a majori parte unum diem integrum posuerunt, non curantes de minutiis, quamvis integer non sit, deest namque xvi. pars. Sed ea comparatione xv. partium brevissima est, quod nullatenus commemorassem, nisi minus peritorum loquacitatem presentirem, qui, quoniam multa loqui, sed facere nulla noverunt, aliena scripta mordendi semper occasionem querunt. Si qui tamen sunt qui nobis adhuc mordacius insistant, ostendant, queso, ipsi quid valeant et solaris anni figuram alio aptiori modo, salva a[u]ctoritate, disponant. Quo facto sua dicta nostris comparent et, cessante mugitu vocum, ex suis melioribus nostra esse deteriora comprobent. Sed hec alias.

Notandum est autem quia sol, de cujus anno loquimur, mutat ortum et occasum clxxxiii. fere vicibus per annum. Deinde per eosdem gradus et per easdem lineas ad nos revertitur, et ita completur annus ccclxvi. fere diebus. Que diversitates solaris ortus et occasus, ut attentius notentur, paralleli⁽²⁾ a Martiano vocantur, id est circuli pariter distantes (cc)clxxxiii. Qui videlicet circuli non sunt ab invicem discreti, sed per principia copulati. Habent enim planete duos motus, genuinum videlicet, quo contra firmamentum moveri dicuntur, et accidentalem, quo ad ortum et occasum cotidianum impetu non suo feruntur. Hinc procedunt diversorum volumina ortuum, quibus sol infra aplanem volvitur circulariter quidem, sed ita ut nunquam de eodem redeat ad idem, sicut cotidie videtur. Nam si hodie solis ortum notes, non deprehendes eum in eodem oriri loco donec clxxxiii. dies

⁽¹⁾ *L. cit.*, p. 314, l. 18. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 303.

transierint. Per hos ergo **CLXXXIII.** recedit a nobis sol descendendo a Cancro per Libram usque ad Capricornum, et per eosdem rursus revertitur, ascendens a Capricorno ad Cancrum. Quamvis autem **CLXXXIII.** sint paralleli solares, id est ortus et occasus mutationes, tres tantum ex illis propriis designantur vocabulis, hoc est brumalis solstitialis, estivus solstitialis et medius eorum equinoctialis. Per hos omnes, ut diximus, sol a summo descendit, et per eos iterum ab imo ascendit. Descendens vero dies abbreviat, ascendens prolongat; nec solum dies, sed etiam moras quas facit in signis certo modo et extendit in ascensu et contrahit in descensu, quem scilicet modum nos aliquatenus explicavisse putamus, sed nulli perspicacius explicanti prejudicamus.

Habemus igitur in predicta figura dies **CCCLVII.**, horas **CXC.** duas, que faciunt dies **VIII.**, et ita fiunt dies **CCCLXV.**; de duobus autem punctis **XII^m** ductis fiunt **VI.** horę, quaternis punctis unicuique deputatis horę. Quibus quaterpositis efficitur dies unus, qui semper in quarto anno superabundat, his posita flittera **VI.** kalendas martii. Que causa facit illum diem nominari bisextum, et totum annum illum bisextilem. Et nos sic fecimus, ut a philosophorum vestigiis non recederemus. At vero sunt qui eadem in quantitate solis moras singulis signis ascribunt et in **XII.** partes equas annum solis distribuunt, quarum singule constant **XXX.** diebus, **X.** horis et dimidia; que omnia duodecies ducta reddunt **CCCLXV.** dies et sex horas.

Item est aliud utilissimum quod in premissa figura diligens inspector advertat. Nam per mediam latitudinem zodiaci circinavimus eclipticam lineam, quam solaris cursus nunquam excedit; per transversum vero latitudinis lunarem cursum signavimus ab una extremitate ad alteram extremitatem, juxta Martianum, qui dicit lunam ascendentem et descendentem secare solarem lineam ⁽¹⁾ aut acutis aut spaciosis angulis. Que designatio multum valet ad considerationem et intelligentiam lunaris et solaris defectus. Nam, ut luna eclipticetur, necesse est eam esse quartam decimam et sub ecliptica linea et soli oppositam, quando videlicet centra et diametra solis, telluris ac lune omnino sibi opposita sunt. At vero id semel tantum evenire infra **XIX.** annos testatur Martianus, ubi ait: « Lunam non posse ad idem reverti, ita ut est posita, eadem mensis parte, eadem latitudinis portione, nisi mense **[c]c^{mo} xxx^{mo} v^{to}**, hoc est anno **XIX^o** ⁽²⁾. » Unde dicit item: « Lune defectus fit, cum in contrario luna posita, hoc est **XIII^a**, in ecliptica linea umbra terre metaliter infuscatur. Nam sol umbram terre in suam lineam mittit, que si lunę corpus intrarit, quando videre lumen solis, terra obstante, non poterit, luminis soliti ademptione fatiscit ⁽³⁾. » De defectu vero solis ita ait: « Luna scandens descendensve, ubi solarem lineam inciderit, si **xxx^{ma}** est, hoc est omni corpore subjecta soli, obscuracionem ejus terris facit; quam obscuracionem non cunctis mensibus facit, quia non semper **xxx^{ma}** in eadem linea reperitur, sed aut sursum aut deorsum posita, obstare ne possit, se transmittit ⁽⁴⁾. »

⁽¹⁾ *L. cit.*, p. 322-323. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 322. — ⁽³⁾ *Ibid.*, p. 323. — ⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 323.

UN MANUSCRIT ARABICO-MALGACHE
SUR
LES CAMPAGNES DE LA CASE DANS L'IMORO,
DE 1659 À 1663,
PAR
MM. E.-F. GAUTIER ET H. FROIDEVAUX.

CHAPITRE PREMIER.

LE MANUSCRIT ANTAIMORO CONCERNANT LA CASE,
PAR M. E.-F. GAUTIER.

Le manuscrit. — Le manuscrit dont les feuillets LXV à LXXXV font l'objet de la présente publication a été envoyé à l'École des Lettres d'Alger par M. le général Galliéni. Les feuillets LI à LXV ont déjà été publiés par moi-même ⁽¹⁾, mais d'une façon que j'estime aujourd'hui très défectueuse.

C'est un manuscrit malgache écrit en caractères arabes. On sait que l'écriture arabe a été adoptée le long de la côte orientale d'Afrique, par les populations de langue Souahéli (Zanzibar). C'est par cette voie apparemment que l'alphabet arabe a atteint Madagascar. On l'y retrouve, aujourd'hui encore, en deux points : à Majunga, sur la côte Nord-Ouest, mais là il est presque exclusivement en usage chez les Comoriens fixés dans l'île; il a donc conservé un caractère étranger; pourtant l'écriture en caractères arabes joue un certain rôle officiel auprès des roitelets indigènes (Sakalava) qui ont souvent à leur service des scribes comoriens; il existerait des Annales du Royaume sakalave en caractères arabes et en langue malgache; on ne les a pas encore retrouvées malheureusement.

C'est sur la côte Sud-Est, en pays Antaimoro, c'est-à-dire dans le bassin inférieur de la rivière Matitana, que l'alphabet arabe a conservé le plus de vitalité; les Antaimoro sont assurément d'origine étrangère, mais leur éta-

⁽¹⁾ E.-F. Gautier, *Notes sur l'écriture Antaimoro dans Publications de l'École des Lettres d'Alger.*

blissement est vieux de plusieurs siècles, et leur assimilation complète; ce sont des indigènes indiscernables des autres, noirs de peau et crépus de cheveux; il est remarquable que ces indigènes aient des écoles où ils ont conservé la tradition de l'écriture; ils savent fabriquer du papier et de l'encre par des procédés et avec des matériaux du pays; en fait notre manuscrit est écrit sur du papier, avec une encre et des plumes de fabrication malgache; il est relié grossièrement en cuir cru.

Les manuscrits Antaimoro sont relativement nombreux : on en trouvera une liste dans Flacourt, la Bibliothèque nationale en possède un stock, quelques-uns sont épars dans des bibliothèques privées. Ils ont excité jusqu'ici peu de curiosité. M. Ferrand est le seul érudit qui s'en soit occupé avec suite ⁽¹⁾. On les a jugés en général tout à fait dépourvus d'intérêt; encore que les Antaimoro aient matériellement une écriture nationale, ils ne soupçonnent pas ses emplois sociaux multiples; c'est chez eux un instrument de culture en puissance, à l'état statique. Voici, en règle générale, quel est le rôle social de l'écriture en pays Antaimoro : d'abord c'est un adjuvant indispensable de la sorcellerie; on écrit ou on conserve par écrit, afin de pouvoir les prononcer, des formules magiques destinées à rendre les charmes efficaces : on n'a pas encore fait d'étude sérieuse et complète de ces formulaires, mais ceux qui ont été examinés sont des recueils de phrases du Coran, horriblement déformées, assurément inintelligibles pour les Antaimoro, et difficilement reconnaissables pour l'érudit Européen ⁽²⁾. En outre, dans une société divisée en castes, où l'aristocratie de naissance est toute-puissante, et qui d'ailleurs a le culte de ses morts, on a senti le besoin de conserver par écrit les généalogies; tout noble Antaimoro est tenu de savoir la sienne par cœur, chacune des castes supérieures tire ses droits et son unité d'un ancêtre commun; beaucoup de manuscrits sont donc des listes toutes sèches d'ancêtres, et ces listes sont la base même de l'État, l'armature sociale et politique. Mais leur importance les a livrées à toutes les falsifications; les généalogies ont été remaniées au gré des castes et des individus intéressés; en fait, il n'y en a pas deux de semblables. Formulaires de sorcellerie et listes généalogiques, voilà à peu près toute la

⁽¹⁾ Voir en particulier Gabriel Ferrand, *Les Musulmans à Madagascar*, dans *Publications de l'École des Lettres d'Alger*.

⁽²⁾ *Antananarivo Annual*, Antananarivo, 1894, p. 205.

littérature Antaimoro signalée jusqu'ici, et on comprend qu'elle ait excité peu d'enthousiasme. Il est déconcertant de déchiffrer péniblement un texte pour y découvrir des phrases altérées du Coran ou des listes de noms propres dont la simple comparaison montre qu'ils ont été jetés pêle-mêle.

À vrai dire l'énumération qui précède des genres littéraires Antaimoro n'est pas entièrement exhaustive : il reste à signaler quelques fragments de folklore, car ce serait trop dire d'histoire, mêlés aux généalogies ⁽¹⁾. Ils se rapportent à d'anciennes migrations maritimes, à des conquêtes étrangères ayant amené la formation des dynasties et des castes. Mais ce sont quelques lignes brèves et confuses, et elles ne nous apprennent rien qui ne soit déjà plus net et plus complet dans le livre de Flacourt.

En résumé il faut bien reconnaître que le dépouillement des manuscrits Antaimoro, poussé d'ailleurs avec mollesse, avait donné des résultats négatifs et décourageants. Le présent manuscrit me paraît très supérieur à tous ceux qui ont été signalés, infiniment plus intéressant, et c'est peut-être un gage que de tout ce fatras attristant il serait possible d'extraire quelques faits nouveaux.

Le manuscrit rentre dans la catégorie des généalogies, mais les listes de noms propres remplissent un petit nombre de pages au commencement et à la fin; le corps du volume, des pages XX à LXXXV, contient une suite de récits historiques dont le théâtre est le bassin de la Matitana et dont les héros sont les rois Antaimoro. C'est une histoire de la province écrite et composée par les indigènes, c'est-à-dire un document tout à fait à part parmi ceux que nous possédons sur Madagascar. De cette histoire la présente publication fait connaître un épisode seulement (feuillet LXV à LXXXV); il est à la fois plus intéressant et plus clair que les autres, parce qu'il se rapporte à l'établissement de la France à Madagascar au XVII^e siècle et à des expéditions militaires parties de Fort-Dauphin; il a donc été possible de l'éclairer, de le contrôler et de le dater, à l'aide de documents français publiés et manuscrits; c'est la tâche dont M. Henri Froidevaux a bien voulu se charger.

Commentaire Vergely. — Il est pénible et dangereux d'avoir à se débrouiller à distance, loin de toute information orale indigène, avec un manuscrit où les

⁽¹⁾ Ferrand, *l. c.*

noms inconnus de lieux et de personnes abondent, et où, par surcroît, les formes dialectales inusitées ne sont pas rares. J'ai donc adressé un questionnaire à l'Académie malgache de Tananarivo, et, par ses soins, j'ai reçu une réponse détaillée, un petit volume, de M. Vergely, administrateur adjoint, chef du district d'Ambohipeno; c'est actuellement la dénomination officielle du pays Antaimoro. Ce document, que j'appellerai désormais le commentaire Vergely, m'a rendu les plus grands services; je doute que sans son assistance la publication eût été possible, et je prie M. Vergely d'agréer mes plus vifs remerciements.

Manuscrit B. — Les indigènes interrogés par M. Vergely ont rédigé sur son ordre un second manuscrit où se trouvent relatés les mêmes événements que dans le manuscrit en ma possession. M. Vergely a bien voulu joindre à son commentaire ce second manuscrit, que j'appellerai le manuscrit B, en donnant au premier le nom de manuscrit A. La comparaison des deux m'a été fort utile, encore que B présente une énorme lacune. Cette comparaison est d'ailleurs intéressante, on y reviendra, par la lumière qu'elle jette sur la façon dont se rédigent les manuscrits Antaimoro.

Contenu du fragment publié. — On trouvera plus loin une traduction du fragment publié, mais on s'y est efforcé naturellement de serrer le texte de près; la surcharge des noms malgaches et des allusions aux coutumes indigènes nécessitant des notes explicatives nuit à la clarté de l'ensemble. Il ne sera peut-être pas inutile de résumer et de commenter l'épisode relaté dans notre texte.

Le théâtre des événements est la basse Matitana; c'est une grande plaine d'alluvions entre les montagnes et la mer; la Matitana, à partir de son confluent avec son affluent de gauche, l'Ambahive, y serpente pendant une centaine de kilomètres, jusqu'à son embouchure. Ce coin de pays, très fertile, est par surcroît dans une heureuse position géographique; il est à la hauteur d'une brèche très profonde dans la haute muraille montagneuse qui longe l'Océan Indien sur toute l'étendue de la côte orientale; cette brèche est la grande vallée de l'Ivondro, qui fut, par une nécessité géographique, une grande voie d'accès dans l'intérieur de l'île des migrations et des influences d'outre-mer.

Cette plaine basse de la Matitana porte aujourd'hui le nom d'Imoro (litt. : les rives) et ses habitants celui d'Antaimoro (litt. : les riverains) ⁽¹⁾. Flacourt, qui ne connaît pas cette dénomination d'Imoro, en emploie une autre, aisément reconnaissable, les « Matatanes » (Matitana).

La plaine d'Imoro est surpeuplée, ce qui suffirait à lui faire une situation à part dans la grande île aux trois quarts vide. D'ailleurs on chercherait vainement dans tout Madagascar, l'Imerina mise à part, une population aussi originale, aussi éloignée du type général. Non seulement les Antaimoro ont une ancienne écriture nationale, mais ils ont conservé le souvenir et l'orgueil de leur origine étrangère, ils tiennent à l'écart et méprisent leurs voisins : lorsqu'ils affirment, comme ils le font, leur provenance mekkoise, il faut évidemment se garder de les en croire sur parole; ils se rattachent certainement à la Mekke par des liens religieux, ils sont le résidu d'une migration islamique partie peut-être des Comores ou de Zanzibar. « Ici ce n'est pas notre pays; nous venons d'au delà de la mer; Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand ⁽²⁾. » Ainsi se termine un texte Antaimoro publié par Ferrand.

Dans ce même pays d'Imoro, d'ailleurs, au-dessous des traces laissées par la dernière migration, on distingue aisément un substratum provenant de migrations antérieures, en particulier de la grande migration Zafy-Raminy, sur laquelle Flacourt nous donne tant de détails. L'Imoro, en somme, semble, sur la côte orientale malgache, une sorte de cicatrice ombilicale, attestant l'ancien rattachement de l'île aux régions transocéaniques de vieille culture.

Ce coin de terre, si important malgré son peu d'étendue, a vivement frappé Flacourt, quoiqu'il n'y soit jamais allé de sa personne, semble-t-il. Il nous représente le « Matatane » comme le centre religieux et, pour ainsi dire, intellectuel, de tout le Sud; les sorciers du Matatane font croire tout ce qu'ils veulent « à ces pauvres idiots de Nègres ». La possession de ce point vital est l'objet de ses convoitises mêlées de quelques appréhensions. Il conseille à « ces messieurs de la Compagnie » d'y mettre un poste très fort, mais il les prévient que l'entreprise n'ira pas sans quelque risque.

Il faut que les successeurs de Flacourt aient suivi ses conseils encore que

⁽¹⁾ On écrit aussi Imorona et Antaimorona; c'est même l'orthographe officielle Hova. —

⁽²⁾ Ferrand, *l. c.*, p. 143.

les sources françaises nous renseignent mal à ce sujet, puisque notre manuscrit nous raconte précisément la conquête de l'Imoro par une armée d'Européens partie du Trano-vato (la maison de pierre) de Fort-Dauphin, et commandée par un certain iLagasy, qui est apparemment le fameux La Case.

Les sources françaises d'ailleurs ne sont pas complètement muettes. M. Froidevaux, d'après Carpeau du Saussay et Souchu de Rennefort, admet qu'en 1663 La Case ravagea le pays de Matitana, et en contraignit les habitants à reconnaître la domination des Français. En tout cas Souchu de Rennefort déclare qu'au mois de février 1664 la domination française s'étendait jusqu'à 22° 20' de lat. Sud, ce qui s'applique précisément à l'embouchure de la Matitana. Dans des expéditions ultérieures de pillage contre les tribus de l'intérieur, nous voyons les « Matitanoï » figurer comme les plus sûrs alliés des Français. Cinq cents d'entre eux accompagnent La Case dans une razzia exécutée, à ce qu'il semble, au commencement de 1665 (antérieurement au 14 juillet). Immédiatement après, entre le 14 juillet 1665 et le 20 février 1666, M. Froidevaux a reconstitué le récit détaillé d'une autre expédition de La Case, en compagnie de « deux chefs du pays de Matitana : Andrian dRamahay et Andrian dRamahirak ». Le premier amenait avec lui 1500 Malgaches, l'autre 3800.

Or ces deux chefs Antaimoro nous sont bien connus par le manuscrit. L'un d'eux est précisément le héros de la résistance nationale, son nom revient à chaque instant; c'est Andrian dRamanirakarivo. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à la légère différence orthographique (Ramahirak au lieu de Ramanirak); les deux lettres *h* et *n* sont également inadéquates; il s'agit de rendre un son malgache pour lequel nous n'avons pas d'équivalent dans notre alphabet, un son à la fois aspiré et nasillé, que Flacourt rend par *ngh* et qui a quelque affinité avec celui de l'*ñ* espagnole. L'autre chef Antaimoro mentionné par les sources françaises, Andrian dRamahay, joue également un rôle important dans notre manuscrit.

Il y a donc entre les sources françaises et notre récit malgache une concordance très satisfaisante; ils se complètent et se confirment; l'un raconte la conquête même, qui dut nécessairement laisser aux indigènes des souvenirs cuisants et détaillés; les autres insistent sur les conséquences de la conquête, dont nous pouvons désormais fixer approximativement la date. Elle se place

évidemment entre 1655, année où Flacourt a quitté son gouvernement, et février 1664. Dans un alinéa consacré à la chronologie Antaimoro, je dirai pourquoi nous pouvons, avec l'aide de notre manuscrit, être beaucoup plus précis; il me paraît certain que la première expédition des Français dans l'Imoro eut lieu exactement en avril 1659, à la fin du mois.

Ils trouvèrent le pays désuni et surent habilement profiter de ses divisions. Il y a toujours eu trois grandes tribus Antaimoro : les Antaiony, établis à l'embouchure du fleuve et sur le bord de la mer; les Antaimahazo, en amont, sur les deux rives de la Matitana, et les Antaisambo, dans le bassin de l'Ambahive⁽¹⁾. Ces trois tribus, ou du moins leurs castes dirigeantes, se déclarent issues d'un ancêtre commun; mais ce sont des sœurs ennemies. Théoriquement elles reconnaissent l'autorité d'un chef suprême, auquel on donne le nom d'Andrianony; ç'a toujours été le roi des Antaiony, résidant à la ville sacrée d'Ivato, où se trouve le tombeau du premier ancêtre. Mais l'Andrianony ne peut compter que sur ses sujets immédiats, les Antaiony. Le roi des Antaimahazo et celui des Antaisambo n'ont jamais pris au sérieux le lien de vassalité, dont il serait tout à fait inexact de dire qu'il les unissait au roi Antaiony, puisqu'il était au contraire une cause permanente de jalousie et de discordes. Toute l'histoire Antaimoro, telle qu'elle est exposée dans la première partie (non publiée) de notre manuscrit, est le récit de guerres civiles entre les trois tribus, mais plus spécialement entre les Antaiony et les Antaimahazo.

1^{re} campagne. — La petite armée française qui envahit l'Imoro en avril 1659, et dont nous pouvons supposer qu'elle se composait de quelques Européens et de nombreux auxiliaires indigènes, se garda bien d'attaquer à la fois les trois tribus. La première bataille et les premiers pillages eurent lieu à Antobivaha et à Vatoharaña, qu'on trouvera sur la carte dans le coin occidental du pays Antaimahazo, au Sud de la rivière.

2^e campagne. — Cette première campagne fut très courte; sa durée ne dépassa pas un mois. L'année suivante, c'est-à-dire en février 1660, nouvelle expédition, qui mit à sac le même coin de pays, c'est-à-dire le pays Antaima-

⁽¹⁾ Cf. la carte jointe.

hazo. Le quartier général de l'armée envahissante fut à Maharovitsy, qu'on trouvera sur la carte au Sud du confluent de la Matitana avec l'Ambahive; tous les villages brûlés dont on nous donne les noms : Nameha, Karinoro, Ambodiriana, sont dans le voisinage, au centre du pays Antaimahazo. Tout fut fini en une quinzaine de jours.

Ces deux premières campagnes réglèrent la question Antaimahazo. Et tout de suite, sans interruption, la seconde campagne put continuer en changeant d'objet. La petite armée se transporta au pic Vohilozo, sur la frontière des tribus Antaimahazo et Antaiony (4 mars 1660); les Antaimahazo firent leur soumission; leur roi Rafonony conclut avec les envahisseurs une alliance à laquelle il restera fidèle et les nouveaux alliés attaquèrent de concert les Antaiony, qui furent battus à Fotsivava (à côté d'Ivato), le 9 mars 1660. Le roi Antaiony, Andrianony ou grand chef de toute la confédération Antaimoro, était alors Ramarofatana. Mais il meurt quelques jours après la bataille et son fils Ramanirakarivo lui succède; c'est le Ramahirak des documents français.

3^e campagne. — Contre lui la lutte fut relativement longue et compliquée; pour échapper à un nouveau retour offensif, il s'enfuit à 200 kilomètres dans le Nord; il alla s'établir, avec une bonne partie de ses sujets, auprès de Mananjary, à Fisanga. Aussi la troisième expédition, en janvier 1661, laisse de côté le pays Antaiony abandonné par ses habitants, et elle se tourne contre la troisième tribu Antaimoro, les Antaisambo, qui avait été épargnée jusque-là. Le quartier général fut à Ivohitso, sur la petite rivière Sahasambo, affluent de l'Ambahive; une bataille sanglante fut livrée à Iomby, un peu au Nord d'Ivohitso; parmi les villages brûlés on cite Tsiarifela, Tsaravanony, Vohimasy, tous situés au cœur du pays Antaisambo. Toutes ces campagnes, ou plutôt ces razzias, sont très brèves; celle-ci dura une vingtaine de jours.

4^e campagne. — À partir de la quatrième campagne (mars 1662) la guerre change de théâtre et de caractère; elle se transporte au Nord dans la région de Mananjary, où Ramanirakarivo s'est réfugié, et elle devient une sorte de duel entre lui et La Case, dont le nom apparaît alors pour la première fois; on assiste à un effort conscient et persévérant de La Case pour forcer Ramanirakarivo, l'Andrianony, le chef officiel de tout l'Imoro, à rentrer dans son pays

et à reconnaître la suprématie française. La Case eut pour allié Ramahay, le chef Antaimoro dont il est question dans les documents français; il semble bien que ce soit le nouveau roi Antaimahazo, successeur de Rafonony, quoique le manuscrit ne le dise pas. La quatrième campagne débuta en pays Antaiony; les villages d'Ifalivelo, de Mahasoà, d'Ivohitrakondro, que le manuscrit nous dit avoir été brûlés, sont tous les trois sur les bords de la Matitana, tout près de l'embouchure; il en est de même de Manaba (aujourd'hui Sava), qui fut le point de ralliement de l'armée.

Du pays Antaiony comme base, La Case poussa une pointe au Nord jusqu'à Mananjary et il brûla Fisanga, la nouvelle capitale de Ramanirakarivo. Déraciné de toute attache territoriale, Ramanirakarivo prit le parti habituel en pareil cas; il se fit chef de bande, vécut de pillage, et se rendit redoutable en pays Antavarary (c'est une tribu Betsimisaraka).

5^e campagne. — Mais son armée, ainsi reconstituée, fut anéantie en une seule bataille par La Case, au cours d'une cinquième campagne, en mars 1663, pendant laquelle nous voyons La Case établir son quartier général à Mananjary même. Cette fois le succès fut décisif. Le manuscrit nous raconte naïvement le découragement de Ramanirakarivo : « j'ai de la chance de n'être pas mort, j'en ai assez. » Le vaincu alla se jeter aux pieds de La Case à Mananjary; l'entrevue fut cordiale; Ramanirakarivo et La Case reprirent tous deux le chemin de la Matitana, où La Case s'efforça d'organiser la pacification générale de l'Imoro sous son autorité. Il plante, nous dit le manuscrit, des bornes frontières, apparemment entre les pays Antaiony et Antaimahazo. « Ce pays-ci est partagé entre mes deux Benjamins (évidemment Ramanirakarivo et Ramahay) et il leur restera à tous deux. Si quelqu'un enfreint mon ordre, venez me chercher, je compterai avec lui. »

Quoique les dernières lignes du manuscrit semblent indiquer le contraire, il faut bien admettre, sur le témoignage formel des sources françaises, que l'entente ainsi conclue fut durable; l'Imoro resta attachée à la fortune de La Case jusqu'à sa mort.

Telles sont les grandes lignes de ce récit curieux; il est en somme très cohérent et très clair. La Case n'y apparaît nommément que dans la seconde

partie; on est tenté de croire pourtant qu'il est déjà le héros anonyme de la première. D'abord la série si logique de ces cinq campagnes affirme une pensée directrice, la volonté opiniâtre d'un homme; on a peine à croire qu'une entreprise officielle du gouverneur de Fort-Dauphin aurait été menée avec cette rigueur patiente pendant quatre années consécutives; en tout cas une entreprise officielle aurait eu ses panégyristes; la conquête du « Matatane » préconisée par Flacourt était une grosse affaire, dont un gouverneur eût été soucieux de se faire honneur. Or les sources françaises, nous l'avons dit, sont à peu près muettes sur ce gros événement. Au moment où il s'accomplissait (1659-1663), La Case, déjà très puissant auprès des indigènes et tout à fait brouillé avec le gouverneur, habitait la vallée d'Ambolo, où il remplissait les fonctions de prince-consort indigène; il était donc dans d'excellentes conditions pour conquérir l'Imoro, sans que, à Fort-Dauphin, on daignât s'en apercevoir. Notre manuscrit est donc une contribution capitale à la biographie de La Case.

Il me semble aussi que ce récit indigène d'une entreprise française fait aux documents français une contre-partie curieuse, et qu'il jette une lumière sur les causes qui amenèrent la chute de nos établissements. On incrimine en général l'insouciance de la métropole, les basses jalousies des gouverneurs qui n'ont pas su utiliser d'admirables instruments comme La Case et plus tard Benyowski; tout cela est vrai, mais quelle est l'entreprise coloniale, pour ne pas parler des métropolitaines, qui n'a pas eu à compter avec l'indifférence des uns et les erreurs des autres?

Le manuscrit Antaimoro est curieusement dépourvu d'indignation, d'amertume et de haine : tout au plus un membre de phrase, à la fin, montre-t-il discrètement que Ramanirakarivo, personnellement, garde à son vainqueur quelque ressentiment. L'atonie du récit, la précision sèche et simplement énumérative avec laquelle sont relatées des scènes de carnage et de sac, suggèrent l'idée que de semblables scènes étaient en pays Antaimoro trop fréquentes et trop banales pour émouvoir le narrateur indigène; elles rendent l'impression plus tragique pour le lecteur français : l'impartialité évidente du récit en fait un terrible réquisitoire. On sait d'ailleurs par les sources françaises que le seul but de la conquête, à tout le moins son seul résultat, fut de permettre à La Case d'aller razzier plus loin avec l'aide des Antaimoro, pillés de la veille

et désireux de se refaire. Quel avenir pouvait espérer un établissement qui n'apportait pas aux indigènes la paix et l'ordre, seule excuse possible et seul but pratique imaginable d'une conquête coloniale? Il serait puéril naturellement de reprocher à La Case ses pilleries; ses contemporains, ses prédécesseurs, y compris Flacourt, et ses successeurs, ne furent ni meilleurs ni pires que lui; tous ont obéi à la même nécessité. « La Case, dit notre manuscrit, revint à Fort-Dauphin, dans la maison de pierre; il y ramena dix mille bœufs, dix mille captifs. » Et les sources françaises, d'autre part, nous disent avec quels transports de joie il était accueilli au Fort par ses compatriotes affamés. La garnison de Fort-Dauphin fut chroniquement acculée à la même nécessité que l'Andrianony Ramanirakarivo. (L'Andrianony, dit notre manuscrit, réunit le peuple : « je vais aller voler, parce que le peuple meurt de faim. ») On touche ici du doigt le germe de décadence que notre établissement à Fort-Dauphin portait en lui-même. Il a échoué parce que Madagascar ne pouvait pas payer ses frais de colonisation, dans un siècle qui n'avait pas au même degré que le nôtre les énormes accumulations de capitaux et de ressources qui permettent les longues patiences. Il a échoué pour la même raison qui fit que les Portugais, les Hollandais et les Anglais, commerçants mieux renseignés, touchèrent à la côte malgache sans s'y fixer, et allèrent chercher en Extrême-Orient les vieux pays surpeuplés, riches et rémunérateurs.

Structure et âge du récit. — Si les faits relatés dans notre manuscrit sont en eux-mêmes intéressants, la structure du récit et sa langue ne le sont pas moins par les conclusions qu'elles autorisent sur son âge, sa composition, et sur les conditions dans lesquelles a pris naissance, au milieu d'une population tout à fait primitive, ce qu'il faut bien se résoudre à appeler un ouvrage d'histoire, encore que rudimentaire.

Les manuscrits sont tout à fait modernes : on sait que le manuscrit B fut écrit en 1902 sur l'ordre de M. Vergely. Quant au manuscrit A, il est à peine plus ancien, puisque quelques-uns de ses feuillets portent la signature de Ramahasitrakarivo, personnage bien connu, actuellement gouverneur d'Ambohipeno. Le récit au contraire est indubitablement très vieux; il faut qu'il ait été recopié maintes fois. La langue même en porte témoignage, encore que d'une façon intermittente.

Il est clair que, sous la plume de tant de copistes, insoucieux d'être adéquats, la langue s'est singulièrement modernisée; il serait facile de montrer l'influence du dialecte Merina, qui n'a pu se faire sentir qu'au XIX^e siècle, après les conquêtes de Radama et l'établissement de l'empire Hova. Ainsi on rencontre des formes comme *telo ambiny folo*, ce qui signifie « treize », et qui est exclusivement Merina, au lieu de *folo telo amby*, qui serait la forme Antaimoro correcte. Si la langue du manuscrit est en somme presque partout intelligible, on le doit au rajeunissement qu'elle a subi, et à l'influence du dialecte Merina. Pourtant on rencontre çà et là des formes archaïques caractéristiques. M. Ferrand leur a fait la chasse avec beaucoup de sagacité dans le fragment antérieurement publié⁽¹⁾. Il est incontestable que des formes comme Ontaimoro, Ontaipasana, qui reviennent à différentes reprises dans le manuscrit, sont tout à fait désuètes (on dit aujourd'hui Antaimoro, Antaipasana); mais elles étaient au contraire exclusivement en usage au XVII^e siècle, nous le savons par Flacourt. Il est donc bien probable qu'elles sont dans notre manuscrit une ancienne notation orthographique machinalement recopiée. Particulièrement intéressant est le petit mot *naho*, qui revient fréquemment, et qui fut longtemps pour moi une énigme indéchiffrable; on le cherchera vainement dans les dictionnaires malgaches récents. M. Ferrand l'a retrouvé dans le dictionnaire de Flacourt; c'est une préposition qui a le sens de « pour »; M. Ferrand a certainement raison d'indiquer sa survivance dans le mot actuel *nahoana* « pour-quoi ». Mentionnons d'ailleurs que, dans notre manuscrit, cette préposition *naho* se retrouve exclusivement dans des membres de phrase contenant des indications chronologiques : « *naho* vola i Maka, au mois de Maka; *naho* andro Alarobina, au jour de mercredi; *naho* vintana Asaratan, sous l'influence astrale d'Asaratan. » Ce sont des clichés non seulement chronologiques, mais encore astrologiques, c'est-à-dire un peu mystérieux et sacrés, que le copiste a dû se croire astreint à reproduire mot pour mot, méticuleusement; ce sont des fragments particulièrement incorruptibles; et on comprend très bien qu'une vieille préposition morte s'y soit fossilisée. On peut encore relever quelques noms propres, des noms de caste, qui sont d'un autre âge. Un personnage, par exemple, est qualifié d'*ontsoa*; je ne crois pas que cette dénomi-

⁽¹⁾ *Revue de Madagascar*, 10 novembre 1903, p. 473 et suiv.

nation soit encore en usage; du temps de Flacourt elle était courante, pour désigner une caste spéciale, celle des simples hommes libres. D'autres personnages sont appelés *voajiry* (*voajiry mafana*, *voajiry hatsiny*); Flacourt connaît très bien les *voajiry*, qui sont une caste Antanosy au *xvii^e* siècle; d'après le commentaire Vergely, « les *voajiry* étaient les notables; d'après une autre tradition, les *voajiry hatsiny* étaient les chefs de village, et les *voajiry mafana* étaient les seconds chefs ». Nous apprenons ainsi du même coup que l'appellation n'est plus en usage, et que les souvenirs des indigènes à son sujet, encore qu'un peu confus, ne laissent pas de concorder avec les affirmations de Flacourt. Signalons encore des noms de lieu, tombés en désuétude et dont les indigènes connaissent l'équivalent moderne. Maharovitsy, par exemple, qui fut le point de ralliement pendant la seconde campagne, n'a pu être identifié par M. Vergely qu'avec l'aide des souvenirs indigènes; le point a été débaptisé et s'appelle aujourd'hui Andemaka : aussi le manuscrit B, rédigé sur l'ordre de M. Vergely, porte expressément : « Maharovitsy atao hoe Andemaka, Maharovitsy autrement dit Andemaka. » Manaba, en pays Antaiony, qui fut le point de ralliement de la sixième expédition, a pareillement perdu son nom et s'appelle aujourd'hui Sava.

Tout à fait caractéristiques aussi de l'antiquité du récit sont les longues listes détaillées de morts et de prisonniers. « Ramarofela fut tué, et Rafononony, et Laingoa, et Rainifandrony, etc. » L'énumération s'allonge sur plusieurs lignes, sur des pages entières. Il est inconcevable que de pareilles listes aient pu être dressées à un autre moment qu'au lendemain même de la bataille, ou qu'elles aient jamais pu avoir un intérêt pour d'autres que des contemporains immédiats. Il faut admettre qu'elles datent du *xvii^e* siècle.

Chronologie Antaimoro. — Le manuscrit fourmille d'indications chronologiques; elles ne sont pas seulement intéressantes en elles-mêmes, elles jettent une lumière sur la nature et le but du récit, puisqu'elles lui donnent un caractère d'Annales. Pour les comprendre, il faut se résigner à une digression préliminaire sur la chronologie Antaimoro; à quelques obscurités près, on arrive à en dresser un tableau, grâce au manuscrit, à l'ouvrage de Flacourt, à celui d'Ellis et au commentaire Vergely.

Il est superflu de mentionner l'existence bien connue à Madagascar de la semaine, dont les jours portent des noms arabes déformés.

Les mois Antaimoro sont lunaires et au nombre de douze; il en est de même d'ailleurs dans toute l'île de Madagascar. Mais leur nomenclature est tout à fait différente sur les hauts plateaux et sur la côte Est; les Hova par exemple ont bien les mêmes mois que les Antaimoro, mais ils leur donnent des noms différents. Voici ces deux nomenclatures équivalentes :

MOIS HOVA.	MOIS ANTAIMORO.
Adijady.	Fisakavy.
Adalo.	Volambita.
Alahotsy.	Asaramasay.
Alahamady.	Asarabe.
Adaoro.	Vatravatra.
Adizaozy.	Asotry.
Asorotany.	Hatsiha.
Alahasaty.	Volasira.
Asombola.	Fosa.
Adimizana.	Maka.
Alakarabo.	Hiahia.
Alakaoza.	Fisakamasay.

J'emprunte cette liste au commentaire Vergely; on la retrouvera d'ailleurs dans Ellis ⁽¹⁾; aussi bien notre manuscrit suffirait à établir la succession des mois Antaimoro et leur nomenclature, telle exactement qu'elle est donnée ci-dessus. Enfin Flacourt nous donne une liste des mois Antanosy qui s'accorde d'une façon satisfaisante avec celle des mois Antaimoro, à une ou deux incertitudes près, qui semblent bien devoir être mises sur le compte de l'auteur ⁽²⁾. Tant de témoignages concordants ne laissent place à aucun doute.

Nous connaissons fort bien aussi les divisions du mois, grâce à Ellis ⁽³⁾, que je vais me borner à résumer et à traduire. Chaque mois est divisé en sections de deux à trois jours chacune, qui sont consacrées à des influences astrales différentes. Soit le tableau suivant que j'emprunte textuellement à Ellis.

⁽¹⁾ Ellis, *History of Madagascar*, I, p. 445. — ⁽²⁾ Flacourt, éd. de 1658, p. 177, ch. XLII. —

⁽³⁾ *Loc. cit.*, p. 449.

Chaque mois :

trois jours sont consacrés à Alahamady (Aries), à savoir le 1^{er}, le 2 et le 3;
deux jours sont consacrés à Adaoro (Taurus), à savoir le 4 et le 5;
deux jours sont consacrés à Adizaozy (Gemini), le 6 et le 7;
trois jours sont consacrés à Asorotany (Cancer), le 8, le 9 et le 10;
deux jours sont consacrés à Alahasaty (Leo Major), le 11 et le 12;
deux jours sont consacrés à Asombola (Virgo), le 13 et le 14;
trois jours sont consacrés à Adimizana (Libra), le 15, le 16 et le 17;
deux jours sont consacrés à Alakarabo (Scorpion), le 18 et le 19;
deux jours sont consacrés à Alakaoza (Sagittaire), le 20 et le 21;
trois jours sont consacrés à Adijady (Capricorne), le 22, le 23 et le 24;
deux jours sont consacrés à Adalo (Aquarius), le 25 et le 26;
deux jours sont consacrés à Alahotsy (Pisces), le 27 et le 28.

Pour être complet, il suffit de mentionner l'adjonction, à la fin de chaque mois, d'un ou deux jours intercalés, qui sont placés sous l'invocation de la constellation éponyme du mois. Le mois de Maka par exemple (*alias* Adimizana) aura un 29^e jour, outre les 15, 16 et 17, consacré à Adimizana.

Désormais nous sommes en état de déchiffrer sans difficulté les formules chronologiques abstruses qui remplissent notre manuscrit : par exemple « au mois de Maka, le mercredi, sous l'influence d'Asorotany », signifie tout simplement, « un mercredi, du 8 au 10 de Maka ». Ou bien encore cette phrase : « sous l'influence d'Adijady, d'Adalo, d'Alahotsy, d'Alahamady, d'Adaoro, d'Adizaozy, pendant 13 jours ils restèrent à Maharovitsy », devient d'une grande limpidité avec l'aide de notre tableau : elle signifie simplement : « depuis le 22, 23 ou 24 de ce mois, jusqu'au 6 ou au 7 du mois suivant, pendant 13 jours ils restèrent à Maharovitsy. » Nous connaissons maintenant d'une façon précise la notation du quantième du mois en chronologie Antaimoro.

Reste l'année; ici malheureusement les incertitudes commencent. Les Malgaches connaissent l'année solaire; comment un peuple agriculteur pourrait-il l'ignorer? Ils distinguent ses quatre saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver; mais ils ne vont pas plus loin⁽¹⁾. Tout leur calendrier est lunaire; leurs douze mois lunaires sont groupés dans une année également lunaire. À vrai

⁽¹⁾ Le printemps porte en dialecte Merina le nom de *loha-taona*, litt. « tête de l'année ».

dire il n'est pas facile de s'en assurer aujourd'hui; dans la plus grande partie de l'île le calendrier grégorien, introduit par les missionnaires, a partiellement supplanté le vieux calendrier indigène, et les mois lunaires malgaches, restés encore vivaces, ont dû s'accommoder tant bien que mal à l'année solaire européenne.

Les Malgaches, ou du moins les tribus les plus avancées, les Hova par exemple, et les Antaimoro, ont l'habitude séculaire de fêter en grande pompe le premier jour de l'année. Cette solennité est précisément ce que les Européens appellent la fête du Bain. Or, à Tananarivo, depuis 1883, date de l'avènement de Ranaivalona III, la fête du Bain s'est célébrée régulièrement au 22 novembre de notre calendrier, anniversaire de la naissance de la reine.

Ainsi donc, depuis un demi-siècle à peu près, l'année officielle malgache est solaire, incontestablement. Mais elle ne l'était pas auparavant; Flacourt nous laisse là-dessus dans l'incertitude; il est manifeste qu'il a complètement ignoré la question; mais Ellis, qui a vécu à Tananarivo dans la première moitié du XIX^e siècle, nous donne des renseignements précis et détaillés : « Alahamady est invariablement le premier mois de l'année malgache (lisez Merina); en 1821 il tombait en juin; en 1829, en avril; et... il continuera à reculer d'année en année, jusqu'à ce que, au bout de 33 ans à partir de 1821, il se retrouve derechef en juin ⁽¹⁾. » Voilà donc un témoignage décisif; il s'applique à l'année Merina seulement, mais elle est identique à l'année Antaimoro, dont apparemment elle procède. Nous sommes donc fondés à affirmer que l'année malgache était lunaire, et que la fête du Bain, qui l'ouvrait, était annuellement en retard de onze jours et quart sur l'année solaire, ce qui en fait un équivalent de la fête musulmane à la fin du Ramadan. Aussi bien n'est-il pas douteux que les Malgaches aient emprunté aux Arabes leur calendrier comme leur écriture.

Malheureusement ils n'ont pas adopté l'ère de l'hégire, et ils n'ont pas su lui substituer une ère nouvelle; ils n'ont pas compté leurs années; et il est probable même qu'ils n'ont pas su conserver à chacune d'elles une durée rigoureusement fixe. En effet l'année Merina, nous venons de le voir, commence au mois d'Alahamady; or l'année Antanosy, en 1650, commençait, au dire de

⁽¹⁾ Ellis, *loc. cit.*, t. I, p. 446.

Flacourt, au mois de Vatravatra (Adaoro); et l'année Antaimoro, d'après notre manuscrit, au mois d'Asaramasay (Alahotsy)⁽³⁾; il semble par surcroît que, de province à province, la correspondance des mois n'existe plus; c'est-à-dire que tel mois Antaimoro n'est plus du tout contemporain de son homonyme Merina. En somme ce calendrier malgache, emprunté aux Arabes, mais décapité de toute réglementation fixe en ce qui concerne la succession et le numérotage des années, a manifestement joué considérablement; la chronologie n'a pas marché du même pas dans les différentes provinces; ce qui revient à dire qu'elle a été vraisemblablement inadéquate partout.

La chronologie Merina est la seule malheureusement qui ait été l'objet d'une monographie détaillée (Ellis); nous ne savons même pas avec certitude si les années Antaimoro et Antanosy commencent aujourd'hui par les mêmes mois qu'au temps de La Case et de Flacourt. Des lacunes de ce genre, qu'il serait pourtant si facile de combler, ajoutent encore à l'incertitude des conclusions possibles.

Pourtant les Malgaches du Sud-Est (Antaimoro et Antanosy) ont fait, en matière de chronologie, un pas de plus que les Hova; ils ont essayé de compter les années à leur manière. « Les années, dit Flacourt, se comptent par les jours de la semaine, savoir l'année du Dimanche, celle du Lundi et ainsi en continuant. » — « Chaque année Antaimoro, d'après le commentaire Vergely, porte le nom d'un jour de la semaine. L'année actuelle (1902) s'appelle l'année du Vendredi. La seule raison que les Antaimoro donnent de cette dénomination, c'est que l'année précédente s'appelait l'année du Jeudi. » D'autre part notre manuscrit nous apprend que la série des expéditions françaises dans l'Imoro a commencé l'année du Dimanche, et s'est continuée pendant les années du Lundi, du Mardi, du Mercredi et du Jeudi. Il est clair que les Antaimoro ont créé des semaines d'années, par un processus psychologique analogue à celui qui a conduit les Grecs à créer l'olympiade et les Latins le lustre; à l'égrènement des années isolées dans la mémoire ils ont voulu remédier par leur groupement en septaines et par leur sériation, dans l'intérieur de chaque septaine, au moyen de dénominations simples et claires, universellement connues, les noms des sept jours de la semaine. En matière d'années ils

⁽³⁾ Noter cependant que ces mois sont tout voisins l'un de l'autre.

ont su du moins compter jusqu'à sept, et c'est être sept fois plus avancés que les plus intelligents parmi les autres Malgaches. Il restait un pas à franchir, un seul, qui a malheureusement dépassé les facultés généralisatrices des Antaimoro; il aurait fallu compter les semaines d'années; faute de l'avoir fait, les Antaimoro n'ont eu qu'une chronologie enfantine, puisqu'il lui manque précisément la seule chose indispensable, un lien commun. Il ne faut pas se dissimuler pourtant que les semaines d'années ont dû rendre dans les limites d'une vie humaine, et d'une mémoire individuelle, d'appréciables services mnémotechniques. La preuve en est qu'avec leur aide nous allons arriver à préciser et à serrer de très près la chronologie des expéditions de La Case. Flacourt nous dit en effet : « l'année 1650, ils la comptaient pour l'année du Vendredi, en laquelle ils faisaient la circoncision, et non aux autres années, principalement à Anossi et aux *Matatanes*. » Nous voici donc certains que « aux *Matatanes* » l'année 1650 était une année du Vendredi; et par conséquent 1651 était l'année du Samedi, 1652 du Dimanche et ainsi de suite. Or d'autre part il faut placer, nous l'avons vu, les expéditions de La Case entre les années 1655 et 1664; et la première eut lieu dans une année du Dimanche; de 1655 à 1664, l'année 1659 fut manifestement une année du Dimanche et ce fut la seule. Nous pouvons donc affirmer avec une quasi-certitude que la première expédition de La Case eut lieu en 1659; non pas exactement dans notre année 1659, du 1^{er} janvier au 31 décembre, mais dans l'année lunaire malgache approximativement correspondante.

Allons plus loin : Flacourt nous apprend que, de son temps, c'est-à-dire en 1650 apparemment (quoiqu'il ne le dise pas expressément), « le premier mois (celui de *Vatravatra*) commence à la nouvelle lune de mars ». En 1650 la nouvelle lune de mars est tombée le 4 du mois⁽¹⁾. Nous avons donc cette équivalence chronologique : 4 mars 1650 = 1^{er} *Vatravatra*.

Admettons qu'elle soit exacte, non seulement pour la région de Fort-Dauphin, mais encore pour la province voisine et étroitement apparentée de la *Matitana*; et sans doute c'est un postulat insuffisamment établi, mais qui n'a pourtant rien de trop risqué. Il est clair que nous avons la clef de toutes les indications chronologiques éparses dans notre manuscrit.

⁽¹⁾ D'après M. Trépied, directeur de l'Observatoire d'Alger, auquel je saisis l'occasion d'ex-

primer toute ma gratitude pour son inépuisable complaisance.

Un calcul très simple, en effet, établit que l'année du Dimanche finit, et celle du Lundi commence le 16 septembre 1659; l'année du Mardi commence le 5 septembre 1660; l'année du Mercredi commence le 25 août 1661; l'année du Jeudi commence le 14 août 1662. Dans ce cadre nous allons pouvoir dater à quelques jours près tous les événements principaux.

La première expédition et la première mise à sac du pays Antaimahazo commencent « l'année du Dimanche, un mercredi, au mois de Maka, sous l'influence d'Asorotany ». Qu'on se reporte aux indications précédemment données; qu'on se souvienne : 1° que l'influence d'Asorotany préside aux 8^e, 9^e et 10^e jours du mois; 2° que le mois de Maka est le huitième de l'année; 3° que l'année du Dimanche finit le 16 septembre 1659; la date cherchée sera approximativement 25 à 27 avril 1659.

Par un raisonnement analogue, on arrive à établir que la seconde expédition a commencé dans les premiers jours de février 1660 (un samedi). — La paix faite avec les Antaimahazo, cette expédition a ravagé le pays Antaiony dans la seconde quinzaine de février et les premiers jours de mars (soit, en chronologie Antaimoro, année du Lundi, du samedi 22-24 d'Hatsiha au lundi 25-26 de Volasira).

Notre manuscrit mentionne à différentes reprises qu'on plante le riz aux mois d'Asarabe et de Vatravatra; or dans les années 1659, 1660, 1661, ces mois correspondaient à septembre, octobre, novembre, et c'est une époque tout à fait convenable en effet pour semer le riz à Madagascar. « Septembre et octobre, dit Sibree, sont les mois où le riz se sème partout⁽¹⁾. » Je relève ce petit détail qui semble confirmer l'exactitude de notre calcul.

La troisième expédition commença l'année du Mardi, un samedi 8-10 Hatsiha, soit du 10 au 12 janvier 1661; elle prit fin le 22-24 Hatsiha, soit environ du 24 au 26 janvier.

La quatrième expédition, pendant laquelle La Case pousse jusqu'à Mananjary, à la poursuite de Ramanirakarivo, et tout particulièrement la prise de Fisanga, capitale de ce dernier, se placent en mars-avril 1662.

Enfin la cinquième et dernière campagne, et la soumission définitive de l'Imoro, sont de mars 1663 (année du Jeudi, mois de Maka). Or, on l'a déjà

⁽¹⁾ Sibree, *Madagascar before the conquest*, p. 53.

dit, Souchu de Rennefort, cité par M. Froidevaux, place précisément la soumission de la Matitana en 1663.

Avec les indications chronologiques de notre manuscrit, nous sommes donc arrivés à établir que les expéditions de La Case dans l'Imoro vont exactement d'avril 1659 à mars 1663. C'est un résultat inespéré et presque paradoxal.

Les fastes Antaimoro. — Il le paraît moins cependant, si on envisage la place énorme que tient la chronologie dans notre récit. Tous les événements importants sont complètement datés; on nous donne méticuleusement l'année, le mois, le quantième et le jour de la semaine. Exemple : « Lorsque arriva l'armée des Blancs, c'était l'année du dimanche, au mois de Maka, le mercredi, sous l'influence d'Asorotany; c'est alors qu'arriva l'armée des Blancs. » Dans l'intervalle des expéditions, c'est-à-dire lorsqu'il ne se passe rien, le manuscrit ne manque jamais de mentionner méticuleusement l'écoulement des mois, la succession des années, et même les travaux agricoles qui laissent deviner la succession des saisons. Exemple : « L'armée des Blancs resta trois jours, jusqu'au samedi, à Vatoharana; et le dimanche elle commença à partir, l'armée. Le peuple fit la récolte du riz. Les mois de Fisakamasay, de Fisakavy, de Volambita s'écoulaient. L'année du Dimanche est finie, l'année du Lundi commence. Les mois d'Asaramasay, d'Asarabe, de Vatravatra, d'Asotry s'écoulaient : le peuple plante son riz; et dans le mois d'Hatsiha, un samedi, sous l'influence d'Adijady, voici qu'arrive encore une fois l'armée des Blancs. »

Il est clair que nous avons sous les yeux des Annales, au sens étymologique du mot; on pourrait presque dire un journal; la chronologie est l'armature même du récit, les faits sont notés au jour le jour, ou du moins au mois le mois. En réalité pourtant, les mots « annales » et « journal » ne sont pas tout à fait adéquats : la chronologie n'intéresse l'annaliste Antaimoro que par le lien étroit qui l'unit pour un Malgache à l'astrologie. Flacourt nous a dit que l'année du Vendredi était la seule où les astres permettaient la circoncision; il est caractéristique de trouver le quantième du mois désigné non par un chiffre, mais par le nom d'une constellation. Les dates précises apparemment n'intéressent pas l'annaliste au point de vue historique, puisqu'il ne s'est pas soucié de les rattacher à une ère quelconque; elles sont pour lui une contribution intéressante à l'étude et à la classification des jours fastes et néfastes,

ou, comme disent les Malgaches, des « destinées » (*vintana*), qui jouent un rôle prépondérant à Madagascar, jusque dans la vie quotidienne la plus humble. Ce que nous avons sous les yeux en feuilletant notre manuscrit, ce sont des « fastes » Antaimoro. L'histoire est née sur les bords de la Matitana à peu près comme à Rome, à cette différence importante près, qu'elle y est mort-née.

Le manuscrit A, abstraction faite des vingt premières pages et des trois dernières (qui contiennent exclusivement des listes généalogiques), est tout entier un volume de fastes. On y trouve relatés les principaux événements de l'histoire Antaimoro sous trois règnes successifs, celui d'Andriamasy (pages XX à LI du manuscrit), celui d'Andriamarofatana (nom posthume Randriamarozato)⁽¹⁾, et celui de Ramanirakarivo (nom posthume Andriamanafolanitra). Notre manuscrit nous donne la certitude que ces trois personnages — tous Antaiony — se sont succédé directement dans la dignité élective d'*Andrianony lehibe*, ou chef suprême, au moins en théorie, de toutes les tribus Antaimoro. Nous savons d'autre part qu'Andriamarofatana a survécu de peu de jours à la prise de sa capitale par La Case le 4 ou 5 février (?) 1661; et comme il semble résulter du contexte que son père et lui ont eu chacun un assez long règne, on ne s'écartera pas beaucoup de la vérité en admettant que l'avènement d'Andriamasy doit se placer au début du XVII^e siècle, disons par exemple en 1620. Le manuscrit nous a donc conservé les fastes de la dynastie Antaimoro de 1620 (?) à février 1664.

Cette dynastie Antaimoro nous est bien connue par Flacourt; il lui donne le nom de Kazimambou, qui s'est conservé d'ailleurs, et qu'on retrouve çà et là dans le manuscrit. D'après Flacourt, l'accession de ces Kazimambou au pouvoir est de date récente. « Et depuis 25 ou 30 ans que les Zaffecasimambou, voyans que les Zafferahimina les vouloient maistriser, ils les tuèrent tous. . . . Les Casimambou sont venus en cette isle. . . depuis cent cinquante ans seulement⁽²⁾. »

⁽¹⁾ Une guerre civile entre Andriamarofatana et son frère Andriamanoro d'une part, tous deux chefs des Antaiony, et Andriampanolaha d'autre part, chef des Antaimahazo, est relatée dans le manuscrit A, p. LI à LXVI; ces pages

ont été publiées intégralement, mais d'une façon peu satisfaisante, dans E.-F. Gautier, *Notes sur l'écriture Antaimoro*.

⁽²⁾ Flacourt, éd. de 1658, chap. VII, p. 17.

Notre manuscrit en effet, dans son prologue généalogique, fait d'Andriamasy le *second* chef seulement de la lignée Antaiony, et le propre petit-fils de Ramarohala, l'ancêtre unique de toutes les lignées Antaimoro. Nous sommes donc en 1620 (?) tout près des origines de la dynastie, et il devient loisible de formuler à peu près ainsi nos conclusions : au commencement du XVII^e siècle, une dynastie étrangère, de culture arabe, s'est établie en pays Antaimoro, et, pendant la plus grande partie du XVII^e siècle, elle est restée assez consciente d'elle-même, elle a défendu sa culture et sa cérébralité supérieure contre les influences ambiantes, avec assez d'énergie, pour conserver le besoin d'avoir des fastes écrits.

La transmission des fastes. — Rien ne prouve que ce besoin se soit prolongé au delà de l'année 1664; il paraît certain en tout cas que les Antaimoro ont perdu depuis longtemps l'habitude d'écrire leurs annales. — Il reste donc à se demander comment les Annales du XVII^e siècle se sont conservées et sont parvenues jusqu'à nous, et ce qui en peut avoir survécu.

On a déjà dit que nos manuscrits A et B sont des copies toutes récentes, et qui ont été précédées apparemment par bien d'autres copies successives; on a montré plus haut le rajeunissement de la langue, auquel ont échappé, dans les locutions chronologiques et dans les noms propres, c'est-à-dire dans des éléments plus particulièrement incorruptibles de la phrase, des archaïsmes d'expression et d'orthographe. Le scribe a donc copié avec une fidélité relative, la seule d'ailleurs dont on peut imaginer qu'un Malgache soit capable, et dont une comparaison des manuscrits A et B, dans leurs parties communes, donne assez bien la mesure. Ces deux manuscrits sont tout à fait concordants en matière d'indications chronologiques, ils racontent les mêmes événements et ne se contredisent nulle part sur le fond; très souvent des phrases entières sont parfaitement identiques dans les deux manuscrits; j'ai relevé, dans les notes de la traduction française, un certain nombre de variantes, les principales; elles sont insignifiantes; en général le manuscrit B est plus complet que le manuscrit A; ses listes de morts sont plus longues; certains épisodes sont nouveaux, par exemple celui de Mahavano, qui eut sa pipe à fumer le chanvre et sa mâchoire brisées par la même balle. En somme la comparaison des deux manuscrits témoigne chez le scribe Antaimoro d'un

effort d'exactitude très honorable; et d'autre part, si l'on songe que le manuscrit A était à Alger pendant que M. Vergely faisait rédiger à Farafangana le manuscrit B, on est conduit nécessairement à la conclusion qu'il existe dans l'Imoro, en dehors de A et de B, d'autres manuscrits contenant des fastes Antaimoro. Voici comment M. Vergely annonce l'envoi du manuscrit B : « C'est, dit-il, un exposé des mêmes événements, — plus clair, paraît-il, que le manuscrit original, — écrit également en arabe, et dû à la collaboration de deux anciens frères ennemis, deux Katibo : l'un Antaiony, l'autre Antaimahazo. » Cette rédaction un peu vague laisserait à supposer que, dans l'esprit de M. Vergely, les deux Katibo ont prétendu rédiger et mettre au point des souvenirs et des traditions, faire œuvre originale. S'ils l'ont prétendu, ils ont incontestablement menti; ils ont fait œuvre de copistes et reproduit purement et simplement un ou plusieurs manuscrits inconnus, sources communes de A et de B. Toute autre hypothèse doit être absolument écartée; il est impossible que deux textes soient aussi semblables sans avoir une source commune. La comparaison des deux manuscrits nous conduit à la certitude qu'il existe, actuellement encore, en pays Antaimoro, ce qu'on pourrait presque appeler des bibliothèques de manuscrits historiques. M. Vergely dit encore : « Chaque fois que j'ai tenu Kabary avec les chefs et les anciens du pays, ils ont eu recours à de jeunes lettrés de leurs tribus respectives, pour avoir des renseignements. » Il est clair que les jeunes lettrés sont allés chercher les renseignements demandés dans un manuscrit. Que M. Vergely, administrateur à Farafangana, ait ignoré, si j'interprète correctement son silence, l'existence de ces bibliothèques, voilà qui prouve avec quel soin on les cache, et par suite en quelle estime on les tient. Il faut donc admettre que jusqu'à nos jours, en pays Antaimoro, la conservation et la copie, sinon peut-être la tenue à jour, des fastes aient été une institution sérieusement organisée.

Il est certain en revanche que ces fastes, contenus dans notre manuscrit A, ne forment pas un bloc, un tout homogène. Ils sont sectionnés en quatre tronçons, tout à fait distincts. Le scribe les a séparés graphiquement par ce qu'on pourrait appeler des culs-de-lampe. Chacun de ces quatre alinéas commence par la formule *intsy ny talily* . . . « voici l'histoire de . . . », et finit par la formule correspondante *tampitry ny talily* . . . « ici finit l'histoire de . . . ». Laissons de côté les deux premiers chapitres, celui qui a trait aux guerres

d'Andriamasy, et celui qui raconte les exploits d'Andriamanoro et d'Andriampanolaha; je les connais encore trop mal pour en parler. Mais à propos des deux derniers, qui font l'objet de la présente publication, il est facile de montrer combien ils sont différents d'esprit et de caractère. Ils traitent du même sujet en se suivant et en se complétant, puisqu'ils exposent la série des expéditions de La Case. Mais la première partie (p. LXV à LXXII) ignore le nom d'*iLagasy* (La Case); elle dit simplement *tafiky vazaha* « l'armée des Blancs »; elle est sèche, hérissée d'indications chronologiques et de listes de noms, elle raconte les faits de guerre qui ont eu pour théâtre le sol même de l'Imoro, et elle épuise son sujet, elle forme un tout bien défini, puisque la guerre ensuite a été transportée à Mananjary; elle a dû être rédigée par un Antaimoro non émigré, rallié de bonne heure à la nouvelle domination; on la soupçonnerait volontiers d'être l'œuvre d'un Antaimahazo. Tout autre est la seconde partie (p. LXXII à LXXXV); sa chronologie est très lacunaire; son auteur anonyme a des tendances littéraires, il met de longs discours dans la bouche de ses personnages; comparée à la première partie, la seconde prend tout de suite une petite allure de *conciones*; on sait d'ailleurs que les Malgaches sont grands parleurs, et adorent l'éloquence. Il a quelquefois d'heureuses trouvailles de mots; « *izaho nahazo vody ahitra malalaka*, dit Ramanirakarivo; j'étais bien tranquille, tapi sous ma touffe d'herbe. » Il cherche à camper ses personnages; il a deux figures de premier plan, La Case et Ramanirakarivo; il les oppose et il les fait assez vivants. Enfin il traite, lui, de la fuite à Mananjary, de la poursuite acharnée de La Case; il a été sans doute un émigré, un Antaiony, compagnon de Ramanirakarivo et qui a résisté jusqu'à la fin. Aussi bien cet alinéa est le seul de tout le manuscrit qui soit signé et il porte la signature de Ramahasitrakarivo, le descendant et le successeur lointain de Ramanirakarivo. Il sort évidemment d'archives de famille.

Cette seconde partie est si différente de la première, et elle s'est transmise d'une façon si indépendante, qu'elle fait complètement défaut dans le manuscrit B. M. Vergely explique très bien pourquoi. « La dernière partie du manuscrit, comprenant les dernières guerres faites par La Case aux chefs de la Matitana est peu connue des Antaimoro. Ce n'est qu'en leur lisant la traduction de M. Gautier qu'on parvient à réveiller chez eux quelques vagues réminiscences et à leur arracher quelques eh! eh! d'approbation. » En d'autres

termes le ou les manuscrits sur lesquels a été copié le manuscrit B ne contiennent pas le dernier alinéa du manuscrit A.

Ainsi notre manuscrit est une réunion d'historiettes rédigées et transmises indépendamment les unes des autres; on peu dire un *selectæ*, car elles sont évidemment choisies et disposées en ordre chronologique. Ce ne sont pas tant des fastes que des fragments de fastes juxtaposés. Rien ne prouve que ces fragments soient les seuls qui aient survécu; le contraire est beaucoup plus probable. Si le manuscrit A contient un fragment qui fait défaut dans les sources de B, l'inverse a de grandes chances d'être vrai. Ainsi donc les manuscrits historiques inconnus, dont nous sommes forcés d'admettre l'existence actuelle en pays Antaimoro, ne sont pas de simples répliques de notre manuscrit A. Il est vraisemblable et en tout cas possible qu'ils nous réservent des surprises.

CHAPITRE II.

LA CASE D'APRÈS LES DOCUMENTS FRANÇAIS,

PAR M. H. FROIDEVAUX.

Celui qui, sans idée préconçue ni le moindre parti pris, étudie l'histoire de l'occupation française à Madagascar dans la seconde moitié du XVII^e siècle, ne tarde pas à sentir son attention retenue sur un colon qui, passé dans l'île en l'année 1656 sans la moindre fonction officielle, fut véritablement, de 1663 à 1671, le défenseur et le soutien de l'établissement de Fort-Dauphin. Aussi bien dans les ouvrages de Souchu de Rennefort que dans les autres documents originaux de l'époque, Le Vacher, dit La Case, apparaît comme l'homme nécessaire, sans lequel la colonie, au milieu des difficultés de toutes sortes dans lesquelles elle se débat, ne tarderait pas à sombrer. On finit par s'en apercevoir en haut lieu, puisque La Case fut, en l'année 1671, nommé major de Fort-Dauphin; mais la mort ne lui laissa pas le temps de rendre à la colonie tous les services qu'on avait attendus de lui, ni de marquer sa trace d'une manière durable dans l'histoire de Madagascar.

Sa vie n'en mérite pas moins d'être très soigneusement étudiée. Malheureusement, aucun de ceux qui s'en sont occupés jusqu'à présent, ni le regretté R. de la Blanchère⁽¹⁾, ni M. de Richemond⁽²⁾, n'ont eu à leur disposition, sans parler des curieux manuscrits Antaimoro rapportés de Madagascar par M. E.-F. Gautier, un certain nombre de documents inédits qui viennent confirmer ou compléter le récit de Souchu de Rennefort. C'est à l'aide de ces documents et des ouvrages de celui qui fut, à Madagascar même, l'admirateur et l'ami de La Case, que nous avons entrepris de retracer d'une manière aussi complète que possible, l'histoire de ce « héros »⁽³⁾.

⁽¹⁾ Un épisode d'histoire coloniale. *Le Vacher de la Case à Madagascar*. Discours prononcé dans la séance solennelle de rentrée des Écoles d'enseignement supérieur de l'Académie d'Alger, le 5 février 1884 (Alger, Adolphe Jourdan, 1884, in-8° de 15 p.)

⁽²⁾ *Vacher de la Case, prince d'Amboule,*

(*Bull. de la Société de géographie de Rochefort*, année 1900, t. XXII, p. 137-144). Il y a eu un tirage à part de cet article en 8 p. in-8°.

⁽³⁾ Expression employée par Souchu de Rennefort à propos de La Case dans sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*, p. 268.

LES SOURCES FRANÇAISES.

1° DOCUMENTS IMPRIMÉS.

Ce serait une erreur de croire que cette tâche soit aisée; assez peu nombreuses en effet sont les sources de la biographie de La Case, et combien d'entre elles se réduisent simplement à de trop courtes mentions, à de brèves et passagères indications! Même en ne négligeant aucun de ces textes, en les rapprochant soigneusement, en les critiquant les uns par les autres, l'historien ne devrait pas songer à entreprendre de reconstituer dans ses grandes lignes la vie de Le Vacher, dit La Case, si les ouvrages de Souchu de Rennefort ne lui fournissaient la base solide sur laquelle il est possible d'étayer les divers renseignements épars dans nombre d'autres documents.

Souchu de Rennefort. — Urbain Souchu de Rennefort, passé à Madagascar en l'année 1665 sur la première flotte envoyée dans l'île par la Compagnie des Indes en qualité de « Secrétaire du Conseil de la France Orientale »⁽¹⁾, demeura pendant huit mois à Fort-Dauphin (juillet 1665-février 1666) et s'y lia avec La Case d'une étroite amitié. Les récits de ce colon lui-même, ceux des Français qui l'accompagnèrent dans ses différentes expéditions dans l'intérieur des terres, ceux des autres habitants de Fort-Dauphin lui firent connaître les traits saillants de la vie de La Case et ses principaux exploits. À l'aide de ces renseignements, recueillis sur place, coordonnés et reliés les uns aux autres, Souchu de Rennefort a pu, à deux reprises différentes, s'étendre longuement sur le rôle joué à Madagascar par son ami; dès 1668, dans sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*

⁽¹⁾ Sur le titre même de la *Relation* dont il va être question un peu plus loin, Souchu de Rennefort porte le titre de « Secrétaire de l'État de la France Orientale ». Après avoir, d'autre part, raconté dans son *Histoire des Indes Orientales* qu'on expédia à Pierre de

Beausse « des lettres du Président du Conseil de la France Orientale », il ajoute : « Le sieur de Rennefort, à qui l'on venoit de supprimer une Charge de Trésorier des gardes du Corps du Roy, eut pour récompense des Lettres de Secrétaire de ce Conseil » (p. 7-8).

ou *Dauphine*⁽¹⁾, puis dans son *Histoire des Indes orientales*⁽²⁾, publiée en 1688, il a raconté, dans des termes souvent presque identiques, ce qu'il avait appris à Fort-Dauphin de la biographie de La Case, jusqu'au moment où il partit lui-même de Madagascar⁽³⁾. S'il est beaucoup plus bref sur les faits et gestes de La Case pendant la période suivante, cela tient à ce que, à l'époque de M. de Montdevergue, le rôle de ce colon a été en apparence moins considérable, et aussi, selon toute vraisemblance, à ce que Souchu de Rennefort n'a pas eu, sur les courses alors dirigées par son ami à l'intérieur de Madagascar, des renseignements détaillés. Tels qu'ils sont toutefois, en dépit de leurs insuffisances et de leurs lacunes, les récits de Souchu de Rennefort demeurent toujours la source capitale à consulter pour connaître la biographie de Le Vacher, dit La Case.

Baudon. — Convient-il de mettre sur le même plan le récit publié en 1765 par l'abbé Delaporte dans son ouvrage intitulé *Le Voyageur français*⁽⁴⁾? Il ne me le semble pas. Contrairement à M. de Richemond, qui paraît y voir un texte du xvii^e siècle, mis pour la première fois en lumière par ce vulgarisateur⁽⁵⁾,

⁽¹⁾ « Relation || du premier Voyage || de la Compagnie || des Indes Orientales || en l'isle || de Madagascar || ou || Dauphine. || Par M^r Souchu de Re[n]nefort, || Secrétaire de l'État de la || France Orientale. || A Paris; || chez François Clouzier, au Palais à l'Image || Nostre-Dame, proche l'Hostel de M^r le pre[m]ier Président, à la seconde boutique. || MDC.LXVIII. || Avec Privilège du Roy. » In-12 de 4 fnc. + 340 p.

⁽²⁾ « Histoire || des || Indes || Orientales. || [Vignette avec devise : *Sic itur ad astra*, dessinée par Sevin, gravée par Vermeulen.] À Paris, || chez Arnoul Seneuze, rue de la Harpe, vis-à-vis || la rue des Mathurins, à la Sphère; || Daniel Hortemels, rue Saint-Jacques, au || Mécénas. || M. DC. LXXXVIII. || Avec Privilège du Roy. » In-4° de 8 fnc. + 402 p. + 1 fnc. pour le privilège. — À la suite du privilège, on lit : « Le titre de ce livre devoit estre *Mémoires*

pour servir à l'Histoire des Indes Orientales. On s'est trompé en écrivant le privilège. »

⁽³⁾ Cf. les p. 59-115 de l'*Histoire des Indes Orientales*. Il serait très facile de signaler ici une longue suite de passages absolument identiques dans les deux ouvrages de Souchu de Rennefort; on en trouvera un certain nombre un peu plus loin, dans les notes qui accompagnent notre biographie de La Case.

⁽⁴⁾ *Le Voyageur français, ou la connaissance de l'Ancien et du Nouveau Monde*. A Paris, chez Vincent, 1765-1769, 42 vol. in-12. — Nos références sont données d'après la quatrième édition publiée chez L. Cellot en 1772; le récit de Baudon se trouve aux p. 196-216 du tome XIII de cette édition.

⁽⁵⁾ « Tel est le récit d'un Français du xvii^e siècle, Baudon, dont le manuscrit, conservé dans sa famille, a été publié par l'abbé Delaporte » (*art. cité*, p. 138).

nous inclinons à considérer ce court fragment du *Voyageur français* comme ne présentant aucune valeur et fabriqué de toutes pièces au XVIII^e siècle. Sans doute, l'abbé Delaporte a soin de mettre cette biographie de La Case dans la bouche d'un colon de l'île Bourbon ⁽¹⁾, un nommé Baudon, possesseur d'un manuscrit rédigé quelque quatre-vingts ans plus tôt par son aïeul qui, passé à Madagascar vers 1650 ⁽²⁾, aurait été le « parent et l'ami de La Case » ⁽³⁾. En dépit de ces attestations d'authenticité, susceptibles de constituer un préjugé favorable au récit de l'abbé Delaporte, il convient de remarquer : 1° que le *Voyageur français* est un ouvrage de pure vulgarisation, dont le cadre même est une fiction permettant à l'auteur de décrire sous une forme plus vive, plus mouvementée, plus attrayante que la forme didactique, les différentes parties du globe ⁽⁴⁾, dont quelques-unes, l'Asie au moins, n'ont pas été traitées par l'abbé Prévost; 2° que l'histoire de La Case, que l'abbé Delaporte déclare tenir du Bourbonnais Baudon, ne contient aucune indication nouvelle, ne raconte aucun épisode dont les ouvrages de Souchu de Rennefort résumés au tome VIII de l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost ⁽⁵⁾ ne fournissent un plus ample récit.

Etrange coïncidence, en vérité, qui se poursuit jusque dans les termes mêmes

⁽¹⁾ Le voyageur dont l'abbé Delaporte est censé publier les lettres parle du « récit d'un François dont la famille y est établie [dans l'Anosy] depuis plus d'un siècle » (*Le Voyageur français*, t. XIII, p. 196).

⁽²⁾ « Mon père étoit petit-fils de Pierre Baudon, procureur de Mantes. L'envie de voyager lui fit solliciter un emploi dans la Compagnie de Madagascar, fondée en 1642... Il y fut admis en qualité d'écrivain de vaisseau, et c'est d'un manuscrit fait de sa main, et qui s'est conservé dans notre famille, que j'ai tiré une partie de ce que je vais dire. » (Id., *ibid.*, p. 196.)

⁽³⁾ « L'avantage qu'avoit mon aïeul d'être le parent et l'ami de La Case. » (Id., *ibid.*, p. 215.)

⁽⁴⁾ « Comme son but, déclare l'auteur à la fin de son Avertissement (t. I, p. VIII), est d'in-

téresser et d'instruire, tout ce qui ne produit point ces deux effets ne lui semble pas digne de ses remarques. » À la page précédente, l'abbé Delaporte avait d'ailleurs déclaré vouloir « porter dans ses voyages le flambeau de la philosophie et de l'observation... Tous les objets faits pour inspirer la curiosité d'un philosophe, les lois, les mœurs, les usages, la religion, le gouvernement, le commerce, les sciences, les arts, les modes, l'habillement, les productions naturelles, en un mot, la connoissance de tous les pays et de toutes les nations de l'univers... sont la matière de toutes ses lettres. »

⁽⁵⁾ Édition in-4°, p. 552-596. — C'est d'après cette édition que sont données nos références, et non pas d'après le tome XXX de l'édition in-12 (Paris, Didot, 1750), p. 211 et suiv.

employés par les deux auteurs ⁽¹⁾, et bien faite pour amener à douter de l'existence réelle du manuscrit dans lequel le premier Baudon aurait consigné le

⁽¹⁾ En voici quelques exemples pris au hasard dans les premières pages du récit :

PRÉVOST.

P. 557. «A son arrivée, les François du Fort Dauphin, qui étoient en petit nombre, se trouvoient exposés à quantité d'insultes de la part de leurs voisins et de leurs tributaires... Son coup d'essai fut de tuer Dian Ramael, prince de Mandarerei... Bientôt après il vainquit dans un combat singulier, avec les armes du pays et à la vue des armées, Dian Dalax, allié de Ramael.»

P. 557. «Les victoires de La Case continuèrent avec beaucoup d'éclat... Mais Chamargou, qui étoit déjà gouverneur du Fort Dauphin, ne put voir sans jalousie la distinction dont un simple aventurier jouissoit parmi les Insulaires. La Case fut reçu froidement à son retour...»

P. 554. «Le missionnaire, persuadé que le règne de la paix est celui de l'Évangile, jugea qu'il étoit tems de penser à l'exercice de son ministère. Mais l'impétuosité d'un zèle mal entendu devint également funeste à l'établissement des François et à celui de la Religion.»

P. 555. «Malheureusement, le zèle l'emporta sur la prudence. M. Étienne, accompagné seulement d'un clerc, d'un autre François et de six Nègres qui portoient les ornemens sacerdotaux, se rendit chez Dian Manangue. Il y fut reçu civilement; mais on lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des espérances trompeuses. Il employa inutilement pendant quelques jours les prières et les exhortations. Enfin dans l'emportement de sa charité, sa prudence l'abandonna jusqu'à déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir.»

P. 571-572. Description de l'arrivée de Dian Nong à Fort-Dauphin.

P. 572. Portrait de Dian Nong, d'après Souchu de Rennefort.

DELAPORTE.

P. 198. «A son arrivée, trouvant les François exposés aux insultes de leurs voisins, son premier coup d'essai fut de tuer de sa propre main le prince Ramael; et bientôt après il vainquit dans un combat singulier le prince Dalax.»

P. 199. «Des victoires si multipliées, si continues, si éclatantes, excitèrent la jalousie du Gouverneur contre La Case. Il ne put voir sans chagrin la distinction dont un simple aventurier jouissoit parmi les Insulaires; aussi le reçut-il très froidement.»

P. 200. «Les missionnaires, persuadés que le règne de la paix est celui de l'Évangile, jugèrent qu'il étoit tems de penser à l'exercice de leur ministère; mais l'impétuosité d'un zèle mal entendu devint également funeste à l'établissement des François et à celui de la religion.»

P. 203. «Le zèle l'emportant sur la prudence, il ne se fit accompagner que d'un clerc et de six Nègres, qui portoient les ornemens sacerdotaux. Le Prince le reçut civilement; mais il lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des espérances vaines. Le prêtre employa pendant quelques jours les prières et les exhortations; et voyant que tout étoit inutile, l'emportement de sa charité lui fit déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir.»

P. 208-209. Description de l'arrivée de Dian Nong à Fort-Dauphin. Les termes sont exactement les mêmes; l'abbé Delaporte se contente d'ajouter : «Vous jugez bien que La Case avoit présidé à cette galanterie» (p. 208).

P. 209-210. «Le même manuscrit, où se trouvent tous ces détails, nous trace en ces termes le portrait de cette Princesse : Dian-Nong (c'est le nom sous lequel elle figure dans cette histoire) étoit...» Les expressions sont les mêmes.

On pourrait multiplier ces citations à l'infini; celles qu'on vient de lire nous semblent suffire à justifier le bien-fondé de notre opinion.

récit des événements auxquels il est censé avoir assisté à Madagascar, et peut-être de l'existence de Baudon lui-même ! Aussi ne voyons-nous, dans la biographie de La Case placée par l'abbé Delaporte dans la bouche de Baudon le jeune, et datée de 1752, qu'un artifice destiné à réveiller et à stimuler l'attention du lecteur, nullement un document original.

Les autres documents imprimés. — Ce n'est donc pas dans le récit de Baudon qu'il convient d'aller chercher un complément aux deux volumes de Souchu de Rennefort, mais bien plutôt dans les différentes relations de voyages relatives à Madagascar et aux Indes Orientales qui furent écrites au XVII^e siècle, et dont un certain nombre ont été publiées, soit à cette époque même, soit au début du siècle suivant. Si le médecin Dellon ⁽¹⁾ ne parle nullement de La Case et si on ne trouve que fort peu à glaner, soit dans les *Voyages du sieur D. B.* (Dubois) ⁽²⁾, soit dans les lettres écrites de Fort-Dauphin par les prêtres de la Mission qui travaillaient alors à l'évangélisation des indigènes de Madagascar ⁽³⁾, soit dans les *Mémoires* de Bellanger de Lespinay ⁽⁴⁾, on relève par contre de précieux renseignements dans le *Voyage de Madagascar* de M. de V. et dans le *Journal du voyage des Grandes Indes*.

Carpeau du Saussay (tel est le véritable nom de « M. de V. ») a résidé à Fort-Dauphin de 1663 à 1668; mais le récit de son séjour dans la grande île,

⁽¹⁾ *Relation d'un voyage des Indes Orientales...* Par M. Dellon... A Paris, chez Claude Barbin..., 1685, 2 vol. in-12 de 8 fnc. + 284 p. + 2 fnc. et de 4 fnc. + 172 p. + 62 p. (Traité des Maladies particulières aux pays orientaux et dans la route, et de leurs remèdes. Par M. C. D. D. E. M.) + 2 fnc., grav. — Une seconde édition, contenant la relation de l'Inquisition de Goa et diverses additions, a paru à Cologne, chez les héritiers de Pierre Marteau, en 1709 (2 vol. in-12, grav.)

⁽²⁾ *Les Voyages faits par le sieur D. B. aux isles Dauphine ou Madagascar, et Bourbon, ou Mascarenne, es années 1669.70.71 et 72...* A Paris, chez Claude Barbin, 1674, in-12 de 6 fnc. + 234 p. + 5 fnc. — On trouvera au

contraire dans cet ouvrage de précieux renseignements sur certains actes de M. de Champmargou, en particulier sur une expédition dirigée par lui en 1668 contre Andrian Rasaf (p. 142-145).

⁽³⁾ *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX. [*La Congrégation de la Mission à Madagascar.*] Paris, à la Maison principale de la Congrégation de la Mission, 1866, in-8° de 636 p.

⁽⁴⁾ *Mémoires de L. A. Bellanger de Lespinay, Vendômois, sur son voyage aux Indes Orientales (1670-1675).* Vendôme, typ. Charles Huet, 1895, in-8° de xxvi-219 p. Extraits des *Bulletins de la Société archéologique du Vendômois*, années 1893-1894-1895.

qu'il avait, à ce qu'il dit lui-même ⁽¹⁾, écrit avant de débarquer à Port-Louis, et que dès son retour il communiqua à Colbert, n'a été publié qu'en 1720 ⁽²⁾. Si cette relation avait alors paru sans remaniements, elle constituerait, pour la biographie de La Case comme pour l'histoire de Fort-Dauphin entre 1663 et 1668, une source de premier ordre, aussi précieuse que les ouvrages de Souchu de Rennefort; elle est loin, malheureusement, d'avoir la même valeur. De deux choses l'une, en effet : ou Carpeau du Saussay a rédigé ses mémoires avec une négligence extraordinaire, ou son manuscrit original a subi, avant d'être remis en 1719 au censeur royal Moreau de Mautour ⁽³⁾, des modifications très regrettables. Non seulement les dates y font totalement défaut ⁽⁴⁾; mais l'ordre chronologique même n'y est nullement respecté, et certains faits sur la date exacte desquels nous sommes parfaitement renseignés par ailleurs, y sont exposés avant d'autres que nous savons s'être passés auparavant ⁽⁵⁾. On serait volontiers porté à croire que Carpeau du Saussay a écrit ses mémoires en partant des faits les plus récents pour remonter aux plus anciens, ou plutôt, a raconté les faits tels qu'ils lui revenaient à l'esprit, sans aucun souci de leur succession ⁽⁶⁾, ou encore a rédigé ses différents chapitres sans les numéroter, de telle sorte qu'ils ont été, avant la publication, classés dans un ordre

⁽¹⁾ « Nous arrivâmes heureusement... au Port-Louis, où chacun prit son parti. Monsieur Langlois, directeur de la Compagnie, sçut que j'avois écrit mon voyage; il me pria de le lui prêter pour l'envoyer à Monsieur Colbert... Je ne put (*sic*) lui refuser cette grâce qu'il me demandoit avec instance... » (*Voyage de Madagascar...*, p. 300). Le manuscrit fut communiqué par Colbert aux directeurs de la Compagnie, et « après beaucoup de prières que je leur fit, ils me rendirent ma Relation » (*ibid.*, p. 301).

⁽²⁾ *Voyage de Madagascar, connu aussi sous le nom de l'isle de Saint-Laurent*. A Paris, chez Jean-Luc Nyon..., 1720, in-12 de 10 fnc. + 301 p. + 2 fnc. Il y en a eu plusieurs éditions ou tirages dans les années suivantes.

⁽³⁾ V. l'approbation du 3 juin 1719.

⁽⁴⁾ La seule date précise donnée par Carpeau

du Saussay dans son ouvrage est celle de son départ de Paimbœuf en 1663 (*op. cit.*, p. 64).

⁽⁵⁾ C'est ainsi que l'auteur parle au ch. VIII de la mort du maréchal de la Meilleraye, de l'abandon de ses droits fait par le duc de Mazarin au bénéfice de la Compagnie des Indes Orientales de 1664, et de l'arrivée du président de Beausse à Fort-Dauphin (éd. de 1722, p. 70-71), tous événements postérieurs à la mort de M. Étienne et à l'expédition qui la suivit, dont il n'est question que plus loin, aux chapitres XXII-XXVI.

⁽⁶⁾ Le début du chap. VIII : « Deux années s'écoulèrent insensiblement de la sorte... » (p. 67-68) semble tout à fait légitimer cette manière de voir. — Cf. aussi les faits racontés au début du chap. XXII (p. 183-184), dont le premier est postérieur au suivant de plusieurs mois.

arbitraire, ne répondant en rien à la succession réelle des événements, et raccordés le mieux possible les uns aux autres ⁽¹⁾. Il est vraiment difficile, dans de telles conditions, d'accorder au *Voyage de Madagascar* autant de confiance qu'aux écrits de Souchu de Rennefort. — Toutefois il convient, — du moins pour les événements auxquels Carpeau du Saussay a pris part personnellement, tandis que Souchu de Rennefort les a simplement connus par les récits qui lui en furent faits, et surtout pour ceux qui, par leur importance, devaient particulièrement le frapper ⁽²⁾, — de tenir soigneusement compte du témoignage de « M. de V. »; son livre vient, dans ce cas, ajouter des renseignements utiles à ce que rapporte l'ancien secrétaire du Conseil souverain de la France Orientale.

Plus précieux encore est ce *Journal du voyage des Grandes Indes* ⁽³⁾, dans lequel est racontée tout au long l'histoire de l'expédition commandée par Jacob Blanquet de la Haye, depuis son départ de La Rochelle à la fin du mois de mars 1670 jusqu'à son retour à Port-Louis au début de mai 1675. C'est en effet le seul ouvrage publié dans lequel on puisse trouver, sur les derniers mois de la vie de La Case, et sur l'expédition (à laquelle il prit part) dirigée par M. de la Haye contre Andrian Ramoussaye, des renseignements détaillés et précis ⁽⁴⁾. Le rédacteur inconnu de ce *Journal* a puisé d'ailleurs ses informations aux meilleures sources, c'est-à-dire dans quelques-uns de ces livres de bord ⁽⁵⁾ qui, par leur rigoureuse exactitude chronologique, et par l'abondance de leurs renseignements, comptent parmi les documents les plus utiles pour l'étude des débuts de la colonisation française dans la mer des Indes.

⁽¹⁾ En voici quelques exemples. Mention est faite à la page 183 d'une expédition militaire, dirigée par le marchand Cheruy, qui n'est arrivée à Fort-Dauphin qu'à la fin du mois d'août 1665; à cette époque Carpeau du Saussay attribue des faits très antérieurs : la révolte d'Andriamanana après la mort de M. Étienne et tous les événements qui suivirent. — À la p. 240, il ne fait s'écouler que « peu de temps » entre la répression de la révolte d'Andriamanana des premiers mois de 1665 et le départ de la *Vierge-de-Bon-Port* en février 1666.

⁽²⁾ Tel est le cas en particulier pour le récit de la bataille livrée par M. de Champmargou

à Andriamanana, et de l'intervention inopinée de La Case (p. 225-232).

⁽³⁾ *Journal du voyage des Grandes Indes*, contenant tout ce qui s'y est fait et passé par l'escadre de Sa Majesté envoyée sous le commandement de Mr. de La Haye, depuis son départ de La Rochelle au mois de mars 1670. Avec une description exacte de toutes les isles, villes, ports, bayes, mœurs, etc., religion des Indiens... A Orléans, et se vend à Paris, chez Robert et Nicolas Pepie, 1698, deux parties in-12 de 8 fnc. + 252 p. et 1 fnc. + 214 p. + 1 fnc.

⁽⁴⁾ Cf. les p. 43-66 et 76-94 de la 1^{re} partie.

⁽⁵⁾ V. plus bas, p. 65-66.

2° SOURCES INÉDITES.

À côté de ces différentes relations imprimées, le biographe de La Case a le devoir de consulter un certain nombre de documents inédits, qui se rapportent à peu près exclusivement au gouvernement du marquis de Montdevergue et au séjour de Blanquet de la Haye à Madagascar, c'est-à-dire à la dernière période de la vie de Le Vacher. C'est avec leur aide qu'il lui sera possible de suppléer au silence à peu près complet des documents publiés sur les faits et gestes de La Case entre 1666 et 1670.

Les lettres du marquis de Montdevergue et des directeurs de Faye et Caron. — De ces sources inédites la plus importante est la correspondance officielle, conservée presque exclusivement aux archives du Ministère des Colonies⁽¹⁾, de ceux qui, entre 1667 et 1670, présidèrent aux destinées des établissements français de Madagascar⁽²⁾. On peut trouver dans les lettres originales ou résumées du marquis de Montdevergue et surtout des directeurs de la Compagnie des Indes Orientales qui l'accompagnèrent à Fort-Dauphin, de Faye et Caron⁽³⁾, des renseignements assez précis sur une très importante expédition dirigée en 1667-1668 par La Case dans l'intérieur des terres. Sans doute, ces rapports officiels ne permettent pas de dresser, pour cette longue expédition, une sorte de journal de route, et ne sauraient pas suppléer à l'absence de relations détaillées; mais du moins devient-il possible, grâce à eux, de se rendre compte de la force du parti français placé sous la conduite de La Case, des régions de Madagascar où ce parti opérait, et des résultats multiples qu'il obtint. Ce sont là de très précieux renseignements, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

⁽¹⁾ Correspondance générale, Madagascar, C5, carton 1 (1642-1750). Voir aussi, aux archives des Affaires étrangères (Asie, vol. III, f. 19) une lettre du directeur Caron, en date du 15 octobre 1667.

⁽²⁾ M. G. Saint-Yves a publié naguère, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* (1900, n° 1-2, p. 177-191), un bon résumé de

ces différents documents sous le titre de *Quelques documents sur Madagascar au XVII^e siècle (1667-1671)*.

⁽³⁾ Cf. les lettres de MM. de Faye et Caron en date du 14 octobre 1667, du marquis de Montdevergue en date du 10 février 1668, du directeur de Faye en date du 23 février 1668 (arch. du Ministère des Colonies, C⁵, carton 1).

Les « Mémoires » de François Martin. — À la même époque de la vie de La Case se rapporte une partie des précieux *Mémoires*, conservés aux Archives nationales, dans lesquels François Martin a raconté, jusqu'en 1694, les événements auxquels il avait été mêlé pendant son séjour dans les pays baignés par la mer des Indes⁽¹⁾. On sait que cet homme remarquable, avant de se rendre à Surate avec le directeur de Faye, demeura pendant plusieurs années à Madagascar (1665-1668), soit au comptoir de Galemboulou en qualité de « sous-marchand » de la Compagnie, soit à Fort-Dauphin même. Malheureusement ce très important manuscrit⁽²⁾, plein des informations les plus abondantes et les plus précises sur l'histoire de l'occupation française à Madagascar durant tout le temps du séjour de son auteur dans l'île, ne fournit guère, sur les faits et gestes de La Case, les renseignements qu'on eût pu en attendre; on s'explique d'ailleurs aisément qu'il en soit ainsi en se rappelant que Martin, durant la majeure partie du temps qu'il demeura à Madagascar, a résidé sur la côte orientale, au Fort-Gaillard, et s'est par conséquent trouvé très éloigné du chef-lieu des établissements français et du théâtre des exploits de La Case. François Martin n'est donc pas, en ce qui concerne le Sud de l'île, un témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte; on doit néanmoins tenir le plus grand compte de ce qu'il dit, car les indications qu'il fournit ont toujours été puisées aux meilleures sources, et sont un résumé très fidèle des lettres qu'il reçut ou des récits qui lui furent faits, à peu de distance des événements, soit par leurs auteurs mêmes, soit par les personnages susceptibles de les connaître le mieux et de les apprécier le plus sainement.

Les journaux de bord du « Navarre ». — Les derniers documents inédits où il soit question de La Case sont les journaux de bord de quelques-uns des bâtiments qui constituaient l'*escadre de Perse*, envoyée en 1670 par Louis XIV dans les mers de l'Inde sous les ordres de Jacob Blanquet de la Haye. Rédigés au jour le jour par les écrivains ou les pilotes du bord⁽³⁾, présentant par

⁽¹⁾ « *Mémoires sur l'établissement des Colonies françaises aux Indes Orientales*, dressés par Messire François Martin, gouverneur de la ville et fort Louis de Pontichery. » Arch. nat., T 1169, registre in-folio de 662 feuillets,

dont 631 pour les *Mémoires* mêmes de Martin.

⁽²⁾ La partie relative au séjour de Martin à Madagascar s'étend du fol. 7 r° au fol. 63 r°.

⁽³⁾ « Suite du journal [du *Navarre*] et arrivée au Fort Dauphin en l'isle de Madagascart le

conséquent les garanties les plus complètes d'authenticité et de sincérité, ces documents ne fournissent pas tant (il fallait d'ailleurs s'y attendre) des indications nouvelles qu'une confirmation des faits déjà mentionnés dans le *Journal* (imprimé) *du voyage des Grandes Indes* dont il a été question plus haut. Du moins constituent-ils, à cet égard, un précieux instrument de contrôle, et contiennent-ils, par le seul fait qu'ils sont plus développés que le journal publié, certaines informations complémentaires dont le biographe de La Case peut tirer parti.

Telles sont les ressources que, depuis le jour où les archives anciennes, — naguère réunies au Ministère de la Marine, — de la Marine et des Colonies furent libéralement ouvertes au public, les historiens de l'occupation française à Madagascar au XVII^e siècle avaient à leur disposition pour écrire la vie de La Case. C'est à ces documents que M. E.-F. Gautier apporte aujourd'hui, avec les récits indigènes conservés dans ses manuscrits Antaïmoro, un nouvel appoint, tout à fait inattendu, et d'autant plus précieux qu'il fournit, à côté des témoignages français du XVII^e siècle, le témoignage de Malgaches contemporains de La Case lui-même.

LES DÉBUTS DE LA CASE À MADAGASCAR

(1656-1663).

La plus grande obscurité règne sur les premières années de la vie de La Case. Nous savons qu'il s'appelait Le Vacher ou Vacher et qu'il vit le jour à La Rochelle⁽¹⁾, mais nous ignorons à quelle date il naquit, et quels étaient ses prénoms, M. de Richemond, qui a fait dans les registres paroissiaux de La Rochelle de si heureuses trouvailles, n'ayant pas eu la bonne fortune de dé-

dimanche vingt-troisième novembre 1670. » (Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 150-163.) — « Départ de l'isle de Bourbon... » (*Ibid.*, fol. 320-326.) — « Suite du journal du sieur du Tremblay, commissaire à la suite de l'Escadre de Perse, qui commence du premier décembre 1670 jusques au quatriesme aoust 1671. » (*Ibid.*, fol. 63-93.)

⁽¹⁾ « Je le prendray à La Rochelle, lieu de sa naissance. . . . Il se nomme le Vacher de son nom de famille. » (Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*, p. 102.) Cf., du même auteur, *l'Histoire des Indes Orientales*, p. 59.

couvrir son acte de baptême comme il a découvert celui de Jacques Prony⁽¹⁾. Du moins cet érudit local a-t-il pu fournir sur la famille de ce colon quelques renseignements intéressants⁽²⁾ : « Son grand-père, Jacques Vacher, sieur de la Caze, avait été maire de La Rochelle en 1606, charge qui conférait la noblesse héréditaire depuis les lettres de Charles V en 1372. J'ai vu (ajoute M. de Richemond) l'original des lettres de bourgeoisie de son fils, Jacques Vacher, écuyer, datées du 4 juillet 1618, en la mairie de François Piquenyt, écuyer, sieur de la Martinière, conseiller du roi, maire et capitaine de la ville et commune de La Rochelle. » Ce second Jacques Vacher eut plusieurs enfants, dont les uns devinrent plus tard avocats dans leur ville natale, et dont un autre devait illustrer à Madagascar le nom de La Case.

C'est au mois d'octobre 1655, à une époque où il était probablement encore tout jeune, que notre Le Vacher quitta sa famille, échangea son nom patronymique contre celui de La Case, sous lequel il se fit désormais appeler⁽³⁾, et prit passage sur la flotte, montée par près de 800 matelots, soldats et colons, que le duc de la Meilleraye s'était, depuis un an déjà, occupé de réunir et d'armer dans la rade de Saint-Martin-de-Ré⁽⁴⁾. « Son inclination de voir le monde » aurait été, à en croire Souchu de Rennefort⁽⁵⁾, le seul motif de son départ, et rien ne paraît plus vraisemblable; n'est-ce pas là précisément le motif pour lequel, quelques années plus tard, le jeune Carpeau du Saussay, à peine âgé de quinze ans, a quitté sa famille, en dépit de ses oburgations, et s'est embarqué pour la même île de Madagascar, entraînant avec lui son frère aîné et quelques-uns de ses amis⁽⁶⁾? Ce penchant irrésistible pour les voyages, cette curiosité impérieuse, un jeune Rochelais, habitant un

⁽¹⁾ *Madagascar*, par Gabriel Gravier (*Bull. Soc. libre d'émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Infér.*, exercice 1902, note 1 de la page 289; ou tirage à part, note 1 de la page 134).

⁽²⁾ Dans son article intitulé *Vacher de la Caze, prince d'Amboule* (*Bull. Soc. Géog. Rochefort*, 1900, t. XXII, p. 138).

⁽³⁾ « La Case est celui [le nom] duquel il s'est fait appeler, depuis qu'il a quitté ses parents » (Souchu de Rennefort, *Relation*, p. 102). « Son nom de guerre estoit La Case »

(Idem, : *Histoire des Indes Orientales*, p. 59).

⁽⁴⁾ Voir dans Flacourt, *Histoire de la grande île Madagascar* (éd. de 1661), la « Relation de Madagascar depuis l'an 1656 jusques en l'an 1657 . . . », p. 423.

⁽⁵⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 56. Cf. la *Relation* du même auteur, p. 102 : « Son inclination l'embarqua. »

⁽⁶⁾ *Voyage de Madagascar . . . par M. de De V. . .*, p. 1-8. Noter les expressions du début du premier chapitre : « L'inclination naturelle que j'ai toujours eue de voyager . . . »

des ports de commerce les plus actifs de l'époque, la ville dont était originaire le premier « commis » de la Compagnie des Indes Orientales de 1642, devait les éprouver plus encore qu'un Parisien, à un temps surtout où se faisait encore sentir le contre-coup des différentes mesures très habilement prises par le cardinal de Richelieu pour stimuler en France l'esprit d'initiative et d'expansion coloniale⁽¹⁾. Une occasion se présentant à lui de donner satisfaction à ses aspirations, il est tout naturel que le jeune Le Vacher se soit empressé d'en profiter.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter longuement la navigation des quatre bâtiments placés par le maréchal de la Meilleraye sous le commandement suprême du capitaine de la Roche Saint-André⁽²⁾. La *Maréchale*, la *Duchesse*, le *Grand-Armand* et la flûte le *Saint-Pierre* (tel était le nom de ces navires), partis de France le 29 octobre 1655, arrivèrent au cap de Bonne-Espérance au mois de mars 1656, d'où le *Grand-Armand* se rendit directement au Fort-Dauphin pour « prendre connoissance de son estat », tandis que les trois autres vaisseaux se dirigeaient vers l'île de Sainte-Marie, où leurs capitaines « avoient résolu de s'accommoder et [de] préparer un virage de course dans la mer Rouge⁽³⁾ ». Que devint, durant la traversée, le jeune La Case? Accompagna-t-il à Fort-Dauphin le nouveau gouverneur, M. du Rivau? ou débuta-t-il au contraire par débarquer à Sainte-Marie? C'est ce qu'il est impossible de dire puisque Souchu de Rennefort n'a pas pris la peine d'indiquer avec précision (peut-être ne le savait-il pas lui-même) sur quel navire avait été embarqué notre Rochelais⁽⁴⁾. L'insalubrité de l'île de Sainte-Marie ayant bientôt amené

⁽¹⁾ Léon Deschamps, *Histoire de la question coloniale en France*, p. 74-83 et 129-130. Cf. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. II, p. 427-443.

⁽²⁾ Elle est racontée dans la « Relation de Madagascar depuis l'an 1656 jusques en l'an 1657 » que contient l'*Histoire de la grande île Madagascar* d'Étienne de Flacourt (éd. de 1661, p. 423-427), et dans le tome IX des *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, p. 257-266 (lettre de M. Dufour à saint Vincent de Paul); mais, pour en connaître tous les détails, il faut recourir au journal de bord

du chef d'escadre Gilles de la Roche Saint-André, conservé aux Archives du Ministère des Colonies (Correspondance générale, C¹, Madagascar, carton 1).

⁽³⁾ Tels sont les termes du procès-verbal du conseil du 31 mars 1656, inséré dans le journal de bord de M. de la Roche Saint-André (fol. 19).

⁽⁴⁾ « Dans un des quatre vaisseaux commandés par le capitaine La Roche », se borne-t-il à dire dans sa *Relation* (p. 102). Le texte de l'*Histoire des Indes Orientales* n'est pas plus précis (p. 59). Nous inclinons toutefois à pen-

son évacuation par les agents du maréchal de la Meilleraye, La Case ne tarda pas, — s'il n'y avait pas débarqué dès le 29 mai 1656, — à gagner le Fort-Dauphin; il y trouva, comme le dit exactement son historien⁽¹⁾, « les François dans un grand calme, mais les Nègres, leurs tributaires, en guerre contre leurs voisins, pour soutenir les reproches qu'ils leur faisoient à main armée de s'être soumis à de mal-heureux fugitifs que les crimes, disoient-ils, ou la nécessité de moyens, avoient fait sortir de leur pais ». Réduits jusqu'alors à l'inaction, par suite de leur petit nombre⁽²⁾ et du peu de confiance qu'ils avoient dans la fidélité des noirs établis à côté même de leur habitation⁽³⁾, les colons de Fort-Dauphin n'hésitèrent pas, après l'arrivée des secours que leur avait envoyés le maréchal de la Meilleraye, à intervenir dans les luttes que se faisaient les indigènes et à « combattre eux-mêmes pour leur querelle »⁽⁴⁾. Tout en maintenant au chef-lieu de leurs établissements « une garnison suffisante » pour le mettre à l'abri d'une attaque, et en y gardant les forces nécessaires pour faire à l'occasion des expéditions dans des parties éloignées de l'île, tout en occupant le plus solidement possible les alentours de Fort-Dauphin⁽⁵⁾, ils résolurent d'envoyer « à chaque Grand qui payoit tribut, des François pour aider à défaire leurs ennemis communs »⁽⁶⁾. Voilà comment La Case fut, avec « un autre qui y mourut presque aussi-tôt », dirigé vers la vallée d'Ambolo, et se vit assigner comme résidence le village d'un Grand du pays nommé Andrian Rasissate⁽⁷⁾.

ser que La Case se rendit directement à Fort-Dauphin; autrement, il est vraisemblable que Souchu de Rennefort eût fait mention de son passage à l'île de Sainte-Marie.

⁽¹⁾ *Relation* . . . , p. 102.

⁽²⁾ « Les François dans l'Isle attendoient chés eux le bruit des succès; et étans en trop petit nombre pour se disperser, ne se mesloient au jeu que d'affection pour ceux qui confirmoient leur servitude de toutes leurs forces » (Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 102-103).

⁽³⁾ Quelques mois plus tôt, « M. Gueston, gouverneur de la colonie, avoit fait reculer le Fort Dauphin d'une portée de mousquet, par ce qu'il estoit trop proche du village des Nègres, de qui on devoit appréhender quelque surprise

par le feu » (Lettre de M. Bourdaise à saint Vincent de Paul, 19 février 1657. *Mémoires de la Congrégat. de la Mission*, t. IX, p. 302).

⁽⁴⁾ L'expression se trouve à la fois dans la *Relation* de Souchu de Rennefort (p. 103) et dans son *Histoire des Indes Orientales* (p. 59).

⁽⁵⁾ Ces deux dernières mesures ressortent des renseignements fournis par M. Bourdaise, prêtre de la Mission, à saint Vincent de Paul dans sa lettre déjà citée (p. 311) et un peu plus tard par M. Étienne à M. Alméras (p. 345 et 347).

⁽⁶⁾ *Relation* . . . , p. 103. Cf. l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 59 : « Quelques-uns furent envoyez au secours des Grands qui payoient tribut. »

⁽⁷⁾ *Relation* . . . , p. 103.

Ce serait une erreur de croire que la présence de deux, ou même d'un seul Français constituât, pour un chef indigène, un secours à dédaigner; il suffisait à ce chef de se sentir soutenu pour apporter dans la lutte beaucoup plus d'initiative et d'audace, tandis que ses adversaires, au contraire, se démoralisaient et se décourageaient à proportion. Le sang-froid et la témérité des colons, — n'avait-on pas vu, vers la fin de l'année 1655 ou au début de 1656, un d'entre eux entreprendre de s'emparer à lui seul d'un village ennemi⁽¹⁾? — et plus encore les armes dont ils faisaient usage, plongeait les Malgaches dans une stupeur profonde; c'est ce que les chefs de Fort-Dauphin, et même les missionnaires avaient constaté de très bonne heure. Voilà pourquoi l'excellent prêtre de la Mission qu'était M. Nacquart n'hésitait pas, dès l'année 1649, à se faire toujours accompagner, dans ses courses évangéliques, par un Français porteur d'un fusil; « la crainte de nos armes, écrivait-il à saint Vincent de Paul, le 9 février 1650⁽²⁾, les tient tous en bride, et [ils] n'oseroient approcher, quelque grand nombre fussent-ils, lorsqu'ils voient une arme à feu. » Ainsi se légitime parfaitement la décision prise par les chefs de la colonie de Fort-Dauphin.

La vallée d'Ambolo, c'est-à-dire la partie supérieure du Manampanihy, qui prend à quelque distance de son embouchure le nom de Manatengha⁽³⁾, était alors une des plus riches contrées du Sud de Madagascar. « C'est, écrivait Flacourt vers ce moment-là même⁽⁴⁾, une très-fertile vallée pour les plantages et pour les ignames blanches principalement, qui y viennent en grande quantité. C'est en cette vallée où se fait l'huile de sezame ou Menachil. Il y a quantité de mines de fer et d'acier; c'est là où se forgent les plus belles sagayes et les

⁽¹⁾ « Un de nos François, nommé Grandchamp, fut assés mal avisé pour aller attaquer seul un village ennemi. Aussi fut-il puni de sa témérité, car les habitans le massacrèrent soudain, poussant des cris de joie horribles. » (Lettre de M. Bourdaise à saint Vincent de Paul, 19 février 1657. *Mémoires de la Congrég. de la Mission*, t. IX, p. 287.)

⁽²⁾ *Mémoires de la Congrég. de la Mission*, t. IX, p. 84.

⁽³⁾ « Cette rivière... se nomme Manampani

jusques près de son emboucheure qu'elle se nomme Manatengha. » (Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, éd. de 1658, p. 9.) Cf. la carte générale de Madagascar dressée par Flacourt. Le vrai nom est non pas *Manatengha*, mais *Manantena* (A. Grandidier, *Histoire de la géographie de Madagascar*, 2^e tirage, 1892, p. 106).

⁽⁴⁾ *Histoire de la grande isle Madagascar*, éd. de 1658, p. 9.

meilleurs ferremens; les pasturages y sont très-excellents; les bœufs et les vaches y sont très-grasses, et leur chair y est de très-bon goust. » Tel était le pays, assez étendu (Souchu de Rennefort le fait aller « depuis vingt-trois degrés cinquante minutes jusques à 24 degrés 24 minutes de latitude, et soixante et quinze degrés vingt minutes jusques à soixante et quinze degrés cinquante minutes de longitude ⁽¹⁾ »), auprès du chef duquel allait résider La Case ⁽²⁾.

Andrian Rasissate accueillit à bras ouverts, dans son village d'Ambolo, les deux Français qui venaient sur l'ordre du gouverneur de Fort-Dauphin prendre leurs quartiers dans son pays, et de l'assistance desquels il comprenait tout le prix. Il ne tarda pas d'ailleurs à recourir à l'intervention du survivant d'entre eux, c'est-à-dire de La Case ⁽³⁾. Un grand du pays situé immédiatement au Nord-Ouest de l'Ambolo, un grand du Mandrarŷ ⁽⁴⁾ « continuoit à vouloir ruiner les François et ceux des Nègres qui les maintenoient » ⁽⁵⁾; il s'appelait Andrian Ramaela; à la tête de forces considérables, — de 15,000 hommes, à en croire Souchu de Rennefort ⁽⁶⁾, — il envahit les terres d'Andrian Rasissate, brûla le premier village qu'il trouva sur son chemin, et déclara « hautement qu'il mettroit le feu à toutes les habitations et à tous les plantages de la vallée

⁽¹⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar ou Dauphine*, p. 103.

⁽²⁾ Ce chef était un des plus puissants de la province d'Anosŷ ou Anōchy, dont les limites sont à l'Ouest la crête de la chaîne côtière dirigée du N.-N.-E. au S.-S.-O. qui se termine auprès d'Andrahomananā et au pied Ouest de laquelle coule le Mandrarŷ, au Nord le Masianaka (par 23° 35' lat. Sud), à l'Est l'Océan Indien (A. Grandidier, *Histoire de la géographie de Madagascar*, tirage cité, note b de la p. 197). Le fait qu'il payait tribut aux Français se dégage nettement du texte de Souchu de Rennefort : « Ils [les François] résolurent de combattre eux-mêmes pour leur querelle, et quelques-uns furent envoyez au secours des Grands qui payoient tribut. La Case eut son quartier chez Dian Rasissate, Grand d'Ambouille » (*Histoire*

des Indes Orientales, p. 59; cf. la *Relation du premier voyage* . . . , p. 103).

⁽³⁾ Souchu de Rennefort est très affirmatif à cet égard dans sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 103 : « La Case et un autre qui y mourut presque aussi-tôt, eurent leur quartier chés Dian Rasissate. »

⁽⁴⁾ Sur la carte de Flacourt, le « pays de Mandrerei » est placé au Nord des sources du Manampanihy, à l'intérieur de la boucle que décrit le fleuve Mandrarŷ dans son cours supérieur.

⁽⁵⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 104.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 104. Cf., du même auteur, *l'Histoire des Indes Orientales*, p. 60. — Une partie des troupes lui avait été fournie par son allié Andrian Dalasse (*Relation* . . . , p. 104).

d'Amboulle, ou qu'il occuperoit le pais »⁽¹⁾. Pour résister à cette invasion, le chef du pays attaqué ne pouvait mettre sur pied que des forces inférieures de moitié à celles d'Andrian Ramaela; mais La Case était là, qui brûlait de se distinguer, et qui se mit immédiatement en campagne à la tête des défenseurs de l'Ambolo. Comme il « n'entendoit pas encore bien la langue de l'Isle, et [qu'il] ne pouvoit faire entendre la sienne aux Nègres », il laissa le commandement effectif des indigènes à Andrian Rasissate et à ses lieutenants, se réservant d'agir à sa guise dès qu'il se trouverait en présence de l'ennemi⁽²⁾.

C'est seulement à une journée de marche du bourg d'Ambolo que les deux armées prirent contact; Ramaela marchait lui-même en tête de son avant-garde. Déjà les traits commençaient à voler, lorsque, tout à coup, les envahisseurs prirent la fuite et allèrent porter la terreur dans le gros de leur armée. La Case, ayant su en présence de qui il se trouvait, avait soigneusement mis en joue Andrian Ramaela, et l'avait « renversé d'un coup de fusil ». Il n'en fallut pas plus pour amener la déroute des Mandraréens qui, privés de leur chef, et démoralisés par la présence de La Case et par l'effet foudroyant de son arme, se hâtèrent de repasser les montagnes, « de sorte que les partis ne se mêlèrent point, mais la queue des fuyards fut accourcie de quatre à cinq cents hommes »⁽³⁾.

Pour envahir l'Ambolo, Andrian Ramaela s'était uni avec un de ses voisins, le chef de la province de Fanghaterre⁽⁴⁾, située immédiatement à l'Est du Mandrarÿ et au Nord de la vallée du Manampanihy⁽⁵⁾. La mort du grand du Mandrarÿ faisait d'Andrian Dalasse, — tel était son nom, — « auparavant seulement auxiliaire de Ramaël, le capital ennemy de Rasissate »⁽⁶⁾. Ayant appris la défaite et la mort de son allié, il résolut de le venger et donna ordre à

⁽¹⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 104.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 104.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 104-105.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 104 : « Avec quinze mille hommes, . . . une partie desquels il avoit eue de Dian Dalasse, Grand de la province de Fanghatere. » Cf. *Histoire des Indes Orientales*,

p. 60 : « Dian Dalax alié de celui qu'il avoit tué. »

⁽⁵⁾ Voir la carte de l'Isle de Madagascar, autrement dicte Isle S' Laurens, dressée en 1657 par Étienne de Flacourt.

⁽⁶⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 105.

ses sujets de l'attendre dans le Mandrarÿ, où, avec des renforts, il vint les joindre au bout de trois semaines; puis, à son tour, il pénétra dans l'Ambolo. Il « n'avança guère, raconte Souchu de Rennefort ⁽¹⁾, sans trouver La Case qui venoit au devant de luy », et qui essaya d'abord sans succès de s'en débarrasser comme il s'était précédemment débarrassé de Ramaela, tandis que les indigènes en venaient aux mains à leur manière, c'est-à-dire commençaient par se jeter de loin les quatre dards dont ils s'étaient armés dans ce but, puis engageaient la lutte corps à corps en combattant avec la pique « qu'ils appellent mère sagaye, longue d'une toise et demie, et ferrée des deux bouts, mais perçante seulement par un » ⁽²⁾. La Case n'hésita pas, pour prendre part à l'action, à quitter les armes européennes; pensant « que l'épée ne le serviroit pas si bien que cette sorte de demy-pique », il se saisit de l'une d'elles, et « en poussa des coups terribles dans ces grands corps nuds » ⁽³⁾.

Puisqu'il se servait des armes indigènes, la lutte contre lui devenait possible; aussi le chef du pays de Fanghaterre ne craignit-il pas, au milieu de la mêlée, de provoquer en combat singulier, — tel un héros d'Homère, — son redoutable adversaire. La Case releva aussitôt le défi, et « à la vue des deux armées », le duel commença. Bien qu'il eût été blessé au bras par Andrian Dalasse, La Case, à force de vigueur et d'adresse, finit par « luy ouvrir la cuisse d'une grande playe » qui le mit dans l'impossibilité de continuer la lutte et le jeta « par terre à la discrétion de son vainqueur », tandis que son armée se dispersait en grand désordre ⁽⁴⁾. Pour compléter son triomphe conformément aux usages malgaches, La Case devait tuer son courageux adversaire;

⁽¹⁾ *L. cit.*, p. 105-106.

⁽²⁾ Ce passage de Souchu de Rennefort doit être rapproché de ce que dit Flacourt à la page 96 de son *Histoire de la grande île Madagascar*, éd. de 1658 : « A Androbeizaha, ils [les indigènes] se servent d'une grande sagaye de large fer et long, bien affilée, et portent dix, douze ou quinze dardilles, qu'ils nomment *Fitorach*, et la grande sagaye se nomme *Renelefo*, comme qui diroit mère sagaye ou javeline. » — Cf. aussi *Les voyages du sieur D. B...*, p. 120 : « Leurs armes sont des sagayes; il y en a qui en portent dix ou douze. Il y en a une

que l'on appelle Maistresse sagaye, qui est plus grosse et plus forte que les autres, qu'ils gardent pour la dernière, avec laquelle ils se battent main à main quand ils ont jetté leurs autres sagayes. »

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 106.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 106. Cf. l'*Histoire des Indes Orientales* du même auteur, p. 60 : « Dans un combat singulier, avec des armes du pays, à la vue des deux armées, il vainquit Dian Dalax. »

il s'en garda bien, et, peut-être par politique autant que par générosité, il lui laissa la vie, lui donna la liberté et lui fit restituer par Andrian Rasissate, sous promesse d'un tribut « que ce Grand promet de rendre tous les ans au Fort Dauphin », le commandement de sa province⁽¹⁾.

C'est probablement à la suite de ce succès qu'Andrian Rasissate, pénétré de reconnaissance pour son défenseur, et peut-être aussi désireux de se l'attacher plus étroitement, donna à La Case, lors de son retour à Ambolo, « pour le désennuyer pendant la paix », sa fille Andrian Nong, « belle entre les Nègres »⁽²⁾. Souchu de Rennefort, qui l'a vue quelques années plus tard à Fort-Dauphin, à un moment où la maternité avait déjà dû l'épaissir quelque peu⁽³⁾, en a tracé un portrait qui semble prouver que la réputation de beauté d'Andrian Nong n'avait rien d'usurpé. « Dian Nong, a-t-il écrit dans son *Histoire des Indes Orientales*⁽⁴⁾, estoit plutôt grande que petite; elle avoit la peau belle, la gorge bien faite, quoyqu'elle eût trois enfans du sieur de La Case, les dents admirables, le fond des yeux d'un blanc éblouissant, et la prunelle brune. » Douée de grandes qualités d'intelligence et de cœur, cette fille d'Andrian Rasissate prit immédiatement sur son mari une grande influence, que vinrent encore accroître un peu plus tard sa conversion au catholicisme⁽⁵⁾ et les immenses services rendus par elle à La Case.

Celui-ci dut d'ailleurs bientôt quitter sa femme, appelé à Fort-Dauphin par ses chefs, qui avaient besoin de lui. Tandis, en effet, qu'Andrian Dalasse regagnait sa province en proclamant la générosité de son vainqueur⁽⁶⁾, des événe-

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 107. Cf. aussi l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 60.

⁽²⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 113.

⁽³⁾ Souchu de Rennefort a séjourné à Fort-Dauphin du 10 juillet 1665 au 20 février 1666; Andrian Nong avait, à ce moment, donné à La Case trois enfans (*Histoire des Indes Orientales*, p. 77).

⁽⁴⁾ P. 77.

⁽⁵⁾ « Dian Nong... s'estoit rendue catho-

lique », dit Souchu de Rennefort (*ibid.*, p. 77). De ce fait, et de différents indices tels que le don de dix-huit paniers de riz fait en 1666 par La Case au séminaire fondé en 1664 par M. Étienne (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 536), nous concluons que La Case était catholique, sans pouvoir dire s'il était catholique de naissance ou s'il avait abjuré le protestantisme seulement depuis son départ de La Rochelle.

⁽⁶⁾ « Il fit rendre sa Province à Dian Dalax, qui publia toujours depuis sa générosité » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 60).

ments moins favorables au développement de l'influence française se passaient dans le Sud-Ouest de Madagascar. Les Français envoyés porter secours aux chefs Ampatres nommés Andrian Bel et Andrian Raval, « ou moins heureux ou moins vaillans » que La Case, soutenaient avec peine la lutte contre de nombreux ennemis ⁽¹⁾. D'autres Ampatres, réunis autour d'Andrian Siandrian, et différents chefs, qui commandaient certains cantons du pays de Carambolo et du pays des Mahafalÿ ⁽²⁾, ne cessaient de faire des incursions sur les terres de nos alliés, qui étaient dans l'impossibilité de venger leurs injures et ne parvenaient qu'avec peine, en dépit de la présence et de l'assistance de quelques Français, à sauvegarder leur indépendance. « Pour maintenir la domination française ébranlée de ce côté » ⁽³⁾, pour lui rendre son prestige, un vigoureux effort était nécessaire; le gouverneur de Fort-Dauphin, du Rivau, s'en étant rendu compte, fit donc partir La Case, à la tête de dix autres colons, au secours des chefs Ampatres qui avaient embrassé notre parti.

Tandis que des coureurs indigènes se rendaient rapidement auprès d'Andrian Raval et d'Andrian Bel, et leur annonçaient la prochaine arrivée du secours qui leur était envoyé ⁽⁴⁾, La Case lui-même se mettait en marche avec sa petite troupe, traversait le Mandrarÿ et pénétrait dans le pays « sans rivières et sans eau » occupé par les Ampatres ⁽⁵⁾, opérait sa jonction avec ses alliés, et prenait vigoureusement l'offensive. « La fortune qu'il avoit eue dans la partie septentrionale de l'isle le suivit, raconte Souchu de Rennefort ⁽⁶⁾, dans la méridionale », et sa réputation s'étant déjà, selon toute vraisemblance, répandue chez les tribus qu'il allait combattre, il n'eut qu'à paraître pour triompher. C'est du moins ce que donne à entendre son historien; « il fut contre eux,

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 107-108.

⁽²⁾ Le pays des Ampatres est délimité sur la carte de Flacourt par le Mandrarÿ et le Manambovô; celui de Carambolo par le Manambovô et le Menarandrä, enfin celui des Mahafalÿ par le Menarandrä et le Lintä. Les deux premiers sont des cantons du pays d'Androy; le dernier appartient au pays Mahafalÿ (A. Grandidier, *Histoire de la géographie de Mada-*

gascar, tirage de 1892, note a de la page 109 et note a de la page 197).

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 108.

⁽⁴⁾ Id., *ibid.*, p. 108.

⁽⁵⁾ L'expression est de Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, éd. de 1658, p. 35.

⁽⁶⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 108.

dit-il⁽¹⁾, [et] prit leurs familles et quantité de leurs sujets; » bientôt même les chefs eux-mêmes vinrent se remettre entre ses mains. « Son jugement luy représentant qu'il falloit parfaitement s'asseurer de la pointe de l'Isle », La Case se comporta en cette occurrence tout autrement que vis-à-vis d'Andrian Dalasse; « il dépouilla de leurs Provinces les Grands qui avoient été vaincus, et les envoya au Fort Dauphin avec beaucoup d'autres prisonniers. » Du Rivau et de Champmargou, suivant les déplorables errements de leur prédécesseur Des Perriers, déployèrent envers les chefs Ampatres, Carambolo et Mahafaly, une impitoyable rigueur; ils les firent tous, « excepté quelques enfans, fils de Grands », tuer à coups de sagaie⁽²⁾, comme l'avaient été précédemment les grands de l'Anosy⁽³⁾.

À cette lourde faute les chefs de la petite colonie en ajoutèrent une non moins lourde. Au lieu de maintenir les pays soumis par La Case dans l'état de division où ils se trouvaient, ils résolurent de les grouper sous l'autorité suprême d'un chef dont ils fussent sûrs; aussi, non contents de mettre à la tête de chaque canton un indigène allié de la France, cherchèrent-ils un grand à qui ils pussent confier le commandement suprême de la contrée⁽⁴⁾. Leur choix s'arrêta sur un chef Masikoro, « homme de fort bel esprit, sage, discret et courtois », avait écrit précédemment⁽⁵⁾ M. Bourdaise, entendant et même parlant fort bien le français, qui ne visait à rien moins en réalité qu'à reconstituer à son profit le grand empire dont la mort du « maistre de cent mille parcs », Andrian Baloualen, son père ou son oncle, avait amené le démembrement⁽⁶⁾. Andriamanana, — tel était son nom, — « qui commandoit auparavant seulement vers les frontières au Sud de la province d'Anossy... et le

⁽¹⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 60.

⁽²⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 108; *Histoire des Indes Orientales*, p. 60.

⁽³⁾ Voir la « Relation de ce qui s'est passé en l'isle de Madagascar depuis le 12 febr. 1655 jusques au 19 janvier 1656 » (Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, éd. de 1661, p. 410-422), aux pages 419-422.

⁽⁴⁾ Ce système ressort de la phrase suivante de Souchu de Rennefort : « L'investiture qu'on

luy donna des pais conquis, en nommant néanmoins d'autres Grands qui luy devoient obeïr » (*Relation...*, p. 109).

⁽⁵⁾ Dans sa lettre du 19 février 1657 (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 288).

⁽⁶⁾ Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, éd. de 1658, p. 44. Cf. un passage de la lettre déjà citée de M. Bourdaise, à la p. 288 du t. IX des *Mémoires de la Congrégation de la Mission*.

long de la rivière de Mandrerei », reçut donc l'investiture des pays conquis par La Case, « à la charge à luy de n'y agir qu'avec déférence à la volonté des Gouverneurs françois » ⁽¹⁾.

Convient-il de rendre, dans une certaine mesure tout au moins, La Case responsable de ces déplorables décisions ? Il ne le semble pas. Dès ce moment, en effet, les chefs de Fort-Dauphin, jaloux de ses succès, du prestige et de la popularité dont il jouissait parmi les indigènes ⁽²⁾, — ces derniers l'avaient surnommé Andrian Pousse, « du nom d'un Grand d'autrefois, qui avoit assujetty toute l'Isle, et dont les Nègres ne disent pas moins de miracles de valeur en leur guerre, qu'on nous en conte d'Alexandre » ⁽³⁾, — lui faisaient sentir la distance qui le séparait d'eux, et lui refusaient toute récompense pour les éminents services qu'il avait rendus à la colonie. « Par la force d'un trop grand mérite, a écrit Souchu de Rennefort ⁽⁴⁾, il [La Case] devint très-malheureux; et n'étant pas le premier en commandement, [il] commença à être persécuté de l'envie de ceux qui s'étoient assurés de sa supériorité... On luy refusa toute sorte d'employ permanent qui le différait des moindres ⁽⁵⁾; et après avoir surmonté tout ce qui paroissoit d'obstacle à la puissance françoise, été reconnu luy seul de tous les vaincus pour celui qui les avoit assujettis, il se vit contraint à

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 109. — Le même auteur est plus bref à la p. 60 de son *Histoire des Indes Orientales* : « Ce fut en ce temps, dit-il simplement, que la puissance de Dian Manangue, qui régnoit auparavant seulement vers la frontière au Midy de la province d'Anossy, s'accrût par l'investiture qui luy fut donnée des pays conquis. »

⁽²⁾ Il était « extrêmement redouté », dit Souchu de Rennefort dans sa *Relation* (p. 109); il avait en outre le talent, ajoute un peu plus loin le même auteur, de savoir parler le langage susceptible de faire le plus d'impression sur les Malgaches, dont il avait pénétré le caractère (*ibid.*, p. 110). — Cf. encore ce que le même auteur a écrit un peu auparavant : « La hardiesse de La Case à se mêler avec les ennemis, sa vigueur et son adresse à les battre, et le duel par lequel il venoit de donner la mort

à la fureur des peuples de deux grandes provinces en faisant leur chef prisonnier disposèrent les esprits des Nègres à une extrême vénération » (*ibid.*, p. 106-107). Enfin Martin constate aussi dans ses *Mémoires inédits* que « le sieur de La Case... estoit en réputation de bravoure parmy les Noirs par plusieurs partis qu'il avoit fait[s] avec succès » (Arch. nat., T 1169, f. 15).

⁽³⁾ *Relation* . . . , p. 109. Cf. l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 60.

⁽⁴⁾ *Relation* . . . , p. 109-110.

⁽⁵⁾ « Ny l'intelligence qu'il avoit acquise en peu de temps de la langue Madécasse, ny sa conduite capable d'attirer la Nation, ny ses services importants, ne pûrent pas luy faire obtenir la moindre charge » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 61).

l'exercice de simple sentinelle ! » À des mesures aussi vexatoires s'ajoutaient des appréciations désobligeantes sur la conduite de La Case : on diminuait systématiquement ses mérites⁽¹⁾, on refusait de le renvoyer au secours des chefs indigènes qui demandaient son assistance⁽²⁾, on le traitait en suspect⁽³⁾; on lui refusa une place d'enseigne, devenue vacante par la mort de celui qui en était pourvu⁽⁴⁾ !

Jusqu'alors, La Case avait supporté « avec beaucoup de douleur », mais avec patience, les vexations dont MM. du Rivau et de Champmargou se plaisaient à l'accabler; ce déni de justice l'exaspéra. « Il en parla d'abord avec dépit, puis avec menace; et après, songeant qu'il n'étoit pas sûr de se tenir sous la puissance de gens à qui il avoit peut-être fait peur⁽⁵⁾ », se tenant d'autre part pour assuré d'être bien accueilli par Andrian Rasissate⁽⁶⁾, il se décida à se mettre à l'abri des atteintes de ses ennemis. Accompagné de cinq Français et de trois cents nègres, « qui conduisoient leurs bêtes et portoient leurs commodités », il quitta Fort-Dauphin, puis gagna sans en être empêché, — en dépit des efforts faits par les chefs de la colonie pour l'arrêter dans sa marche, — la vallée d'Ambolo, dont le chef le reçut « comme un dieu tutélaire⁽⁷⁾ ».

La reconnaissance et l'affection, si elles entraînent indubitablement pour beaucoup dans cet accueil, n'étaient cependant pas les seuls sentiments qui poussaient Andrian Rasissate à recevoir ainsi La Case. Après avoir naguère, à l'instigation de sa fille Andrian Nong⁽⁸⁾, envoyé à Fort-Dauphin, « outre le tribut ordinaire, . . . des presens . . . , pour obtenir que La Case, qu'il appelloit

⁽¹⁾ « L'envie . . . s'attachoit à sa gloire; il entendoit avec beaucoup de douleur les diminutions que l'invention de la jalousie y vouloit donner. » (Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 110.)

⁽²⁾ Id., *ibid.*, p. 110-111. — Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 61.

⁽³⁾ « Il devint si suspect que . . . » (Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 61).

⁽⁴⁾ Id., *ibid.*, p. 61, et *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 111.

⁽⁵⁾ *Relation* . . . , p. 111.

⁽⁶⁾ Ce chef avait, raconte Souchu de Renne-

fort (*Relation* . . . , p. 110-111), « envoyé des presens au Fort pour obtenir que La Case, qu'il appelloit son protecteur, luy fust rendu en cette qualité, et faisoit des sollicitations continuelles qui ne lui gagnoient point ce qu'il demandoit ».

⁽⁷⁾ Id., *ibid.*, p. 111-112. Cf. *l'Histoire des Indes Orientales*, p. 61.

⁽⁸⁾ Souchu de Rennefort le donne nettement à entendre quand il écrit dans son *Histoire des Indes Orientales* (p. 62) que « sa fille appelée Dian Nong . . . n'avoit pas peu contribué aux empressemens que Rasissate avoit témoignés pour le retour de La Case ».

son protecteur, luy fust rendu en cette qualité », après avoir fait sans succès, dans le même but, « des sollicitations continuelles ⁽¹⁾ », ce chef n'avait pas hésité, pour parvenir à ses fins, à s'engager dans une guerre hasardeuse ⁽²⁾ contre un chef Masikoro, Andrian Pan. Prétendant que ce dernier avait prononcé à l'égard des Français des paroles injurieuses que lui-même, Andrian Rasissate, avait fabriquées pour les besoins de la cause, il s'était mis en campagne, et n'avait essuyé que des revers ⁽³⁾. Demander à Fort-Dauphin le secours de La Case avait alors été son premier soin, mais on n'avait pas répondu favorablement à sa requête ⁽⁴⁾; aussi Andrian Rasissate se trouvait-il dans une situation vraiment critique quand il vit, contre toute attente, celui dont il n'espérait plus la présence venir lui demander asile.

La Case auprès de lui, la situation changea immédiatement; le vaillant Andrian Pousse ne valait-il pas, à lui seul, une armée entière? Les Masikoro s'en aperçurent bientôt à leurs dépens. Andrian Rasissate ayant en effet délégué à La Case tous ses pouvoirs ⁽⁵⁾, une vigoureuse offensive succéda, de la part de ses sujets, à une molle défensive, et Andrian Pan essuya de telles défaites qu'il ne lui resta plus qu'à faire sa soumission et accepter la loi de son vainqueur ⁽⁶⁾.

La conduite de ce dernier mit alors dans tout leur jour les motifs auxquels il avait obéi en désertant. Une fois à l'abri des embûches de ses ennemis, La Case ne songea nullement à tirer parti de ses succès ni de son ascendant sur les indigènes pour substituer son autorité à celle de ses persécuteurs. « Le ressentiment ne luy fit rien concevoir de funeste à ses compatriotes, encore qu'il peust les détruire ⁽⁷⁾. Il ne tendoit point à la révolte, mais à s'écarter du

⁽¹⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 110-111.

⁽²⁾ « L'affection qu'il luy portoit [à La Case] le fit hazarder presque à se perdre pour le r'avoir; et jugeant que la guerre le devoit appeler nécessairement, il la fit commencer. » (*Relation...*, p. 111.) — Cf., à la p. 61 de l'*Histoire des Indes Orientales*, l'expression : « et même pour en faire naître une nécessité [du renvoi de La Case dans l'Ambolo]. »

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 111; *Histoire des Indes Orientales*, p. 61.

⁽⁴⁾ « Il [La Case] ne luy fut point envoyé au besoin qu'il témoigna en avoir. » (*Relation...*, p. 111.)

⁽⁵⁾ C'est ce qui nous semble résulter de cette expression employée par Souchu de Rennefort (*Relation...*, p. 112) : « La Case..., dans une absolue disposition de tout ce qui obeïsoit à Dian Rasissatte. »

⁽⁶⁾ « La Case soumit Dian Pan et l'obligea de... » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 61).

⁽⁷⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 113.

mépris; car il ne dispensa pas même son hôte du tribut accoutumé ⁽¹⁾. Quant à Andrian Pan, il « l'obligea de faire une reconnaissance annuelle au Fort Dauphin de cent onces d'or, deux cens bœufs et trois cens paniers de racines » ⁽²⁾.

De retour à Ambolo, La Case, protégé par l'affection des habitants de la vallée contre les entreprises de MM. du Rivau et de Champmargou, y coulait, en compagnie d'Andrian Nong, des jours tranquilles et honorés, lorsque la mort d'Andrian Rasissate vint le priver de son hôte et de son ami. Des fils de ce chef, lequel allait lui succéder ? La Case, dont l'audace et le courage étaient admirés de tous, dont le chef défunt avait encore accru l'ascendant en lui donnant « une absolue disposition de tout ce qui [lui] obéissoit » ⁽³⁾, dont les discours en langue indigène « s'accommodoient parfaitement au génie des Nègres qu'il avoit eu l'esprit de bien connoître » ⁽⁴⁾, se serait sans doute tenu à l'écart des compétitions que suscitait la succession d'Andrian Rasissate si sa femme n'eût été fille de ce chef; mais celle-ci ne pouvant s'en désintéresser, La Case intervint de tout le poids de sa grande autorité ⁽⁵⁾, et donna au conflit une solution tout à fait inattendue. « L'amour, écrit Souchu de Rennefort ⁽⁶⁾, prévalut sur la justice, et Dian Nong fut déclarée Grande et Souveraine de la province d'Amboulle. »

Une telle fortune acheva d'exaspérer contre La Case la haine des chefs de Fort-Dauphin, du commandant de Champmargou en particulier; aussi essayait-on à différentes reprises, sans le moindre scrupule, de le faire assassiner. On débuta par envoyer dans l'Ambolo des affidés, chargés de tuer partout où ils les trouveraient tous les Français qui s'étaient retirés dans ce pays; mais la mort tragique de l'un d'entre eux servit d'avertissement aux cinq autres, et les émissaires de Champmargou se trouvèrent dans l'impossibilité de perpétrer

⁽¹⁾ *Relation* . . . , p. 113.

⁽²⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 61-62.
Cf. *Relation* . . . , p. 112-113.

⁽³⁾ *Relation* . . . , p. 112.

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort. *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* . . . , p. 110.

⁽⁵⁾ « Dian Nong, par l'autorité de son amant,

fut déclarée grande et souveraine », dit Souchu de Rennefort dans l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 62. Cf. *ibid.*, p. 76 : « Dian Nong, qui estoit devenuë souveraine d'Amboulle par la protection du sieur de La Case, qui l'avoit épousée. »

⁽⁶⁾ *Relation* . . . , p. 113.

leur crime ⁽¹⁾. Peu s'en fallut, toutefois, que La Case ne finit par tomber sous les coups des indigènes dont le commandant de Fort-Dauphin armait le bras; un jour, en effet, « ils le surprirent endormy et sans garde chez luy, où ils alloient entrer si Dian Nong, la saguaye à la main, ne se fust mise en estat de les en empêcher, et n'eust donné à La Case le temps de se reconnoître » ⁽²⁾.

Ces tentatives répétées d'assassinat firent comprendre à La Case et à Andrian Nong, — sous le nom de laquelle il gouvernait en réalité le pays ⁽³⁾, — que même dans l'Ambolo, il leur était nécessaire à tous deux de veiller soigneusement à leur sûreté. Non contents d'entretenir à Fort-Dauphin des espions qui les renseignaient exactement sur tout ce qui se passait à l'intérieur de la petite colonie française, et sur tout ce qu'on y préparait ⁽⁴⁾, ils s'entourèrent donc d'une garde de trois cents nègres ⁽⁵⁾, et prirent une série de mesures que Souchu de Rennefort n'a pas énumérées, mais dont il a résumé l'objet en écrivant qu'« on veilla exactement dans tout le pais d'Amboulle pour la conservation de Dian Pousse » ⁽⁶⁾.

A ces mesures prises pour leur sûreté personnelle La Case et Andrian Nong en ajoutèrent une autre qui, dans l'occurrence, s'explique d'elle-même : ils s'abstinrent d'envoyer à Fort-Dauphin le tribut qu'avaient jusqu'alors payé avec exactitude les indigènes de l'Ambolo ⁽⁷⁾. C'était, pour la colonie française de Madagascar, un coup sensible; il le fut d'autant plus que les grands des provinces situées au Nord de la vallée du Manampani, voyant celui qui les avait naguère vaincus et forcés de payer tribut cesser de le faire, et « apprenant

⁽¹⁾ *Relation...*, p. 114, et *Histoire des Indes Orientales*, p. 62.

⁽²⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 129.

⁽³⁾ « La Case, écrit Souchu de Rennefort (*Relation...*, p. 113), la maintenoit en ce rang [de souveraine de la province d'Ambolo], et elle pour s'y assurer luy en rendoit tous les honneurs, de sorte qu'il gouvernoit la Province et la Princesse. » — Il « demouroit à Amboulle comme souverain », déclare-t-il ailleurs (*Histoire des Indes Orientales*, p. 63).

⁽⁴⁾ *Relation...*, p. 115. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 63 : « Les espions que Dian Nong tenoit au Fort-Dauphin rapportèrent que... »

⁽⁵⁾ Souchu de Rennefort ne dit pas exactement quand fut organisée cette « garde ordinaire de trois cens Nègres » dont il parle à plusieurs reprises (*Relation...*, p. 115, 232, 235; *Histoire des Indes Orientales*, p. 63, 111); mais il semble ressortir de son récit que La Case n'en avait point encore au moment de la seconde tentative d'assassinat dont il a été question un peu plus haut.

⁽⁶⁾ *Relation...*, p. 114.

⁽⁷⁾ « Le soin du tribut fut abandonné » (*Relation...*, p. 114; *Histoire des Indes Orientales*, p. 62).

qu'il étoit luy-mesme contraint de se défier des François », imitèrent son exemple et « reprirent leur première indépendance »⁽¹⁾. Les chefs récemment placés à la tête des provinces que La Case avait soumises dans le Sud de Madagascar, lors de sa lutte contre les adversaires d'Andrian Bela et d'Andrian Raval, s'agitèrent à leur tour, et « refusèrent d'obeir à Dian Mananghe, qui leur avoit été donné pour Grandissime »⁽²⁾. Par tout le pays, un mouvement se dessinait avec netteté contre les colons français de Fort-Dauphin.

À ce mouvement d'insubordination et de révolte, dont il étoit la cause involontaire, La Case assistait impuissant et navré; bientôt, sacrifiant son légitime ressentiment à l'intérêt général, il conçut le projet de se rendre à Fort-Dauphin et de se réconcilier, s'il étoit possible, avec ses persécuteurs. « Connoissant le préjudice de la désunion, [il] avoit résolu, raconte Souchu de Rennefort⁽³⁾, de venir demander la vie sans employ, et vouloit prier d'estre laissé en un pais duquel il payeroit tribut au Fort Dauphin, et le feroit payer par tous ceux qui se vanteroi[e]nt déjà d'en être exempts. » Il s'étoit mis en route dans cette intention, et se trouvoit à très peu de distance de l'habitation française, quand une nouvelle cruauté de M. de Champmargou vint lui montrer au-devant de quel péril sa générosité le faisait courir. Lors d'une revue de tous les Français du Fort, le commandant d'armes fit arrêter quatre soldats, « les accusa d'avoir conspiré, avec huit autres à qui il dist qu'il pardonnoit, de se saisir du premier vaisseau qui aborderoit l'Isle, et incontinent les fit pistoler. La Case entendit le bruit des coups; il craignit un si grand danger qu'on couroit si brusquement, et se resserra au milieu de sa garde ordinaire de trois cens Nègres. »

Ainsi s'explique que La Case se soit, durant les mois qui suivirent, désintéressé, du moins en apparence, du sort des colons de Fort-Dauphin, qui traversaient alors une des périodes les plus critiques dont l'historien de l'occupation française à Madagascar au XVII^e siècle ait à faire le récit. C'est le moment où se passèrent sans doute les faits auxquels M. Étienne, dans la lettre qu'il écrivit en janvier-février 1664 à M. Alméras, supérieur général des Prêtres

⁽¹⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*..., p. 114; *Histoire des Indes Orientales*, p. 62 et 64. Cf. *ibid.*, p. 49-50.

⁽²⁾ *Relation*..., p. 114; *Histoire des Indes Orientales*, p. 62.

⁽³⁾ *Relation*..., p. 114-115, et *Histoire des Indes Orientales*, p. 62-63.

de la Mission, a fait brièvement allusion⁽¹⁾ quand il a parlé d'un soulèvement général de l'Anosy, du massacre, en une seule journée, de 55 Européens disséminés dans la contrée et y vaquant sans méfiance à leurs occupations habituelles, et de la guerre qui s'ensuivit. En même temps, les maladies travaillaient sans relâche à diminuer le nombre des Français, qui se trouvèrent bientôt « réduits à moins de quatre-vingts »⁽²⁾. C'est alors que le gouverneur du Rivau, empêché par la maladie d'agir avec l'activité nécessaire, prit passage sur un bâtiment hollandais qui avait fait relâche à Madagascar, après avoir investi le commandant d'armes de Champmargou de l'autorité suprême⁽³⁾, tandis que « La Case, se trouvant plus éloigné que jamais de se rétablir avec ses compatriotes, se soû tint en Nègre souverain » dans l'Ambolo⁽⁴⁾.

Cependant, l'hostilité des indigènes contre les colons de Fort-Dauphin allait s'accroissant de plus en plus, et la situation des Français devenait chaque jour plus précaire. « Les tributs venoient lentement », raconte Souchu de Rennefort, car le chef malgache chargé du soin de les faire rentrer, Andriamanana, ne pouvait les percevoir que dans des pays ruinés depuis près de vingt ans par des guerres incessantes, et presque complètement épuisés⁽⁵⁾. C'est des provinces, non de l'Ouest ni du Sud-Ouest, mais du Nord, c'est des districts voisins de l'Ambolo, qu'on devait attendre de « fortes contributions »⁽⁶⁾; mais les chefs de ces cantons avaient, aussi bien que ceux du Sud-Ouest, profité de la querelle de MM. du Rivau et de Champmargou avec La Case pour

⁽¹⁾ *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 474.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation*, p. 116; *Histoire des Indes Orientales*, p. 63.

⁽³⁾ Id., *Relation* , p. 115-116; *Histoire des Indes Orientales*, p. 63.

⁽⁴⁾ Id., *Relation* , p. 116. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 63 : « La Case . . . demouroit à Amboulle comme souverain. »

⁽⁵⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar* , p. 117; *Histoire des Indes Orientales*, p. 63-64. — Voici ce que, sur l'état du pays, écrivait à M. Alméras M. Étienne, le 15 janvier 1664 : « Tout ce pays, auparavant si bien

cultivé et abondant en bestiaux, fruits, racines et riz, est maintenant stérile et désert. Les Français ne se sont pas contentés de ruiner le pays d'Anosse; ils ont encore fait en d'autres contrées des guerres sanglantes et des déprédations semblables. Par cette conduite, ils ont ruiné la terre jusqu'à 50 et même 60 lieues du Fort Dauphin, et l'ont réduite à un tel état qu'elle ne peut produire de 3 ou 4 ans. Et encore faut-il que la paix soit rétablie partout. » (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 475.)

⁽⁶⁾ *Relation* , p. 117-118; *Histoire des Indes Orientales*, p. 64.

s'affranchir de toute redevance. Sans doute, il n'eût pas été impossible de les réduire à l'obéissance ; mais n'eût-ce pas été irriter le chef de l'Ambolo ? N'aurait-il pas pris en mauvaise part cette intervention des Français dans les districts voisins de celui où commandait Andrian Nong ? « On n'attaquoit pas, crainte . . . qu'appréhendant qu'ils [les Français] ne luy minutassent une surprise parmy leurs autres desseins, il s'armeroit peut être pour [les] repousser, et donneroit le dernier coup à la ruine de sa nation en cette Isle⁽¹⁾. » Au total, et par le seul fait de sa présence dans l'Ambolo, ce La Case, naguère si dédaigné, si mal traité, entravait le gouverneur de Fort-Dauphin dans tous ses projets ; aussi M. de Champmargou, comprenant que la situation n'allait pas tarder à devenir intenable, songea-t-il, « dans la difficulté de faire subsister les François, et ne pouvant ôter La Case ny de son voisinage, ny du monde », à quitter, avec la poignée d'hommes qui lui restait, le Fort-Dauphin pour se transporter sur les bords, plus fréquentés par les navires européens, de la baie de Saint-Augustin⁽²⁾. Rien, toutefois, n'avait encore été décidé d'une manière ferme à ce sujet⁽³⁾ au moment où entra dans l'anse de Taolankorana, au début d'octobre 1663, le navire le *Saint-Charles*, envoyé par le maréchal de la Meilleraye à Madagascar⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Relation* . . . , p. 118. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 64 : « On ne les attaquoit pas de crainte qu'il [La Case] n'en prist ombrage. »

⁽²⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 64 ; cf. la *Relation* . . . , p. 118. — C'est très vraisemblablement ce projet qui a amené Dubois à écrire que « la plus grande partie [des colons] abandonna le Fort Dauphin et s'en alla sous la conduite du sieur La Casse, à dessein d'aller au Cap Saint-Augustin en ladite Isle, pour faire en sorte de trouver quelques vaisseaux Anglois ou Hollandois . . . pour les passer en Europe ou ailleurs » (*Les voyages faits par le sieur D. B.* . . . , p. 83-84).

⁽³⁾ M. Étienne (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 471) et Souchu de Rennefort (*Relation* . . . , p. 118) sont d'accord pour affirmer que la présence, dans la chapelle de Fort-Dauphin, d'hosties consacrées par M. Bourdaise avant sa mort empêcha les colons de prendre une détermination ferme jusqu'à l'arrivée du *Saint-Charles*.

⁽⁴⁾ Le nom de ce bâtiment et la date de son arrivée à Fort-Dauphin sont fournis par la lettre de M. Étienne publiée dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission* (voir les p. 461 et 468-470 du t. IX).

LA CASE ET LE GOUVERNEUR DE CHAMPMARGOU

(1663-1665).

Sur la précarité de la situation dans laquelle se trouvait alors la petite colonie française de Fort-Dauphin, tous les auteurs contemporains sont d'accord; ni le Lazariste envoyé à Madagascar avec les pouvoirs de Préfet apostolique pour reprendre l'œuvre de MM. Nacquart et Bourdaise, M. Étienne⁽¹⁾, ni le jeune Carpeau du Saussay⁽²⁾ ne s'expriment à cet égard autrement que Souchu de Rennefort⁽³⁾. L'état de délabrement de l'habitation, le petit nombre des colons, la joie qu'ils témoignèrent à la vue des nouveaux arrivants, le rationnement des vivres, constituaient autant d'indices qui éclairèrent immédiatement le capitaine du *Saint-Charles*, M. de Kercadiou. Ce marin s'était déjà rendu à Madagascar en 1656, en qualité de capitaine du *Saint-Pierre*⁽⁴⁾, et avait fait à cette époque la connaissance de La Case⁽⁵⁾, qu'il avait peut-être eu à son bord; une fois au courant de ce qui s'était passé, il lui parut que la seule chance de rétablir une situation aussi compromise était de former une étroite union entre tous les Français, et de ménager entre La Case et de Champmargou une réconciliation sincère. Fit-il facilement partager son opinion à celui à qui il venait d'apporter de France la commission de gouverneur de Fort-Dauphin? Nous l'ignorons; il est certain, dans tous les cas, qu'il moyenna le rappel de La Case... avec promesse d'entière seureté pour luy et pour ceux qui l'avoient suivy »⁽⁶⁾.

Immédiatement tout changea de face; les Français, qui, quelques mois auparavant, « sembloient incliner plutôt à leur anéantissement qu'à de nouvelles

⁽¹⁾ *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 474-476.

⁽²⁾ *Voyage de Madagascar...*, p. 62-63.

⁽³⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 119-120; *Histoire des Indes Orientales*, p. 64-65.

⁽⁴⁾ « La flûte [commandée] par le sieur de Kergadiou, gentilhomme bas-breton » (Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*,

éd. de 1660, p. 423). Il ressort du journal du capitaine de la Roche Saint-André que cette flûte s'appelait le *Saint-Pierre* (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1).

⁽⁵⁾ « Le capitaine Kercadiou... connoissoit La Case » (*Relation...*, p. 120). Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 65.

⁽⁶⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 65; *Relation...*, p. 120.

conquestes⁽¹⁾ », reprirent subitement, — grâce aux renforts que leur avait envoyés le maréchal de la Meilleraye⁽²⁾, grâce aussi à la bonne intelligence qui régnait désormais entre eux, — l'offensive; et les indigènes les virent avec stupeur recommencer, avec une nouvelle activité, la lutte contre ceux d'entre eux qui refusaient de reconnaître leur suprématie, et leurs courses en quête de vivres.

Pour remettre sous le joug les indigènes qui avaient rejeté la domination française, de Champmargou, continuant la politique de son prédécesseur, s'empessa en effet d'envoyer auprès d'Andriamanana quelques Français, avec mission de l'aider à soumettre les Andriana rebelles. Ce chef ambitieux, à qui ce secours longtemps attendu allait enfin permettre de réaliser ses visées ambitieuses⁽³⁾, entra immédiatement en campagne contre les grands des provinces de Fanghaterre et de Mandrarÿ qui avaient refusé le paiement du tribut, leur enleva leurs troupeaux et les soumit successivement⁽⁴⁾. En quelques mois à peine, tout était terminé, puisque, « à la fin du mois de février 1664, depuis la pointe de l'Isle à vingt-cinq degrés cinquante minutes au Sud, jusques à vingt-deux degrés vingt minutes, Madagascar étoit François »⁽⁵⁾.

Si La Case n'a pas pris part à ces expéditions, du moins n'est-il pas demeuré inactif. À peine revenu à Fort-Dauphin⁽⁶⁾, en effet, de Champmargou, qui semble s'être loyalement réconcilié avec lui, lui confia le commandement d'une troupe de vingt soldats, choisis parmi les meilleurs colons, et le chargea d'aller, avec ces Français et avec les noirs qui consentiraient à le suivre, faire une grande expédition de traite, ou plutôt une razzia dans l'intérieur du pays,

⁽¹⁾ L'expression est de Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 119.

⁽²⁾ C'est-à-dire 80 hommes sous la conduite d'un chef de colonie (*Relation...*, p. 77; *Histoire des Indes Orientales*, p. 49).

⁽³⁾ Aucun texte ne signale formellement, dans cette circonstance, la présence de Français auprès d'Andriamanana; mais cela nous semble résulter d'un passage de l'*Histoire des Indes Orientales*: « la présence et la valeur des François animant les troupes que Dian Manangue mettoit sur pied, tout, écrit Souchu de

Rennefort (p. 51), avoit fléchy où ils avoient paru. »

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 78; *Histoire des Indes Orientales*, p. 50.

⁽⁵⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 79.

⁽⁶⁾ « Presque aussi-tôt » après sa réconciliation, raconte Souchu de Rennefort (*Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 120), « il eut ordre de C... de choisir vingt François, et ... d'aller en party ».

« six vingt lieues avant dans l'Isle », selon un texte ⁽¹⁾, « soixante lieuës plus au Nord que les Matatanes », d'après un autre ⁽²⁾. La Case partit aussitôt, peut-être en compagnie d'Andrian Nong, qu'on sait avoir fréquemment suivi son mari à la guerre ⁽³⁾, ravagea le pays de Matitana, et en contraignit les habitants à reconnaître la domination des Français ⁽⁴⁾; puis, tandis que quelques-uns de ses compagnons revenaient à Fort-Dauphin, « chargez de butin, d'esclaves, de bœufs et de vaches », lui-même faisait sur le plateau central de Madagascar, — dans des régions qu'il est malheureusement impossible de déterminer avec précision ⁽⁵⁾, — une expédition extrêmement fructueuse; il avait pris « plus de cinq mille esclaves et quinze mille bêtes » ⁽⁶⁾ lorsqu'il fut rejoint par des courriers que lui avait dépêchés de Champmargou: il lui fallait revenir immédiatement en arrière, et gagner le plus vite possible, avec tous les secours indigènes qu'il lui serait possible de rassembler, le territoire d'Andriamanana pour y opérer sa jonction avec le gouverneur de Fort-Dauphin ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 120; *Histoire des Indes Orientales*, p. 65.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 50. — Ce texte est intéressant à relever, car il montre que Carpeau du Saussay a fait erreur en attribuant (*Voyage de Madagascar...*, p. 184-185) à La Case la direction d'un parti auquel il aurait été lui-même attaché, et qui serait revenu à Fort-Dauphin « après avoir ruiné le pais, chargé de butin, d'esclaves, de bœufs et de vaches ». Comme Carpeau du Saussay accompagna M. de Champmargou dans son expédition contre Andriamanana (*ibid.*, p. 202 et suiv.), qu'auparavant déjà il avait été question de lui pour accompagner M. Étienne dans le voyage au cours duquel il fut assassiné (*ibid.*, p. 188-189), il faut conclure ou que cet auteur a fait une confusion, ou plutôt encore qu'après avoir suivi le parti jusqu'à Matitana, il serait revenu à Fort-Dauphin avec le butin déjà fait en compagnie d'Andriamanana, qui avait pris part au début de l'expédition (*ibid.*, p. 186), tandis que La Case continuait sa route vers le Nord.

⁽³⁾ « Outre qu'elle a suivy fort souvent La Case à la guerre », écrit Souchu de Rennefort (*Histoire des Indes Orientales*, p. 129).

⁽⁴⁾ Si nous admettons ce que raconte Carpeau du Saussay (*ouvr. cité*, p. 184-185), du témoignage duquel nous inclinons à trouver confirmation dans la phrase dans laquelle Souchu de Rennefort déclare qu'au mois de février 1664 la domination française s'étendait jusqu'à 22° 20' de lat. S. (*Relation...*, p. 79).

⁽⁵⁾ Par suite du silence gardé sur ce point par Souchu de Rennefort dans ses deux ouvrages. Y aurait-il une indication quelconque à tirer du passage, d'ailleurs erroné, dans lequel Carpeau du Saussay dit qu'avant de partir en campagne contre Andriamanana, le gouverneur de Champmargou envoya La Case « en qualité de député à Manahamboule et dans les Andraffaces » (*Voyage de Madagascar...*, p. 207)?

⁽⁶⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 121; *Histoire des Indes Orientales*, p. 66.

⁽⁷⁾ Des textes des deux ouvrages de Souchu de Rennefort il ressort que Champmargou

La situation, qui semblait si brillante au moment où La Case avait quitté l'Anosy, était en effet devenue subitement des plus graves. Dans l'ardeur de son zèle évangélique, M. Étienne avait formé le dessein d'amener le puissant Andriamanana, dont plusieurs enfants avaient naguère été baptisés ⁽¹⁾, à embrasser lui-même le catholicisme : « Si, écrivait-il à M. Alméras en février 1664 ⁽²⁾, il vouloit suivre l'exemple de son fils aîné, baptisé par feu M. Bourdaise ⁽³⁾, il en résulteroit un très grand bien pour la religion. Plusieurs Grands en feroient autant ⁽⁴⁾, et, avec sa connoissance de la langue malgache, il pourroit nous fournir une quantité d'expressions que nous ne pouvons encore trouver de nous-mêmes pour expliquer nos mystères. » Ce projet une fois conçu, il s'attacha à le réaliser avec une ardeur impolitique et une obstination inconsidérée dont ne tardèrent pas à résulter les plus grands malheurs. Lui-même, et le Frère Patte, qui l'avait accompagné chez Andriamanana, en furent les premières victimes; tous deux furent assassinés par le chef malgache, dont, sourds à tous les avertissements, ils avaient accepté avec confiance l'hospitalité ⁽⁵⁾ !

envoya deux messages successifs à La Case, l'un avant de partir de Fort-Dauphin, pour le mettre au courant de la situation (*Histoire des Indes Orientales*, p. 65-66; *Relation...*, p. 121), le second un peu plus tard, après avoir quitté le donaka d'Andriamanana (*Relation...*, p. 122; cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 66). Au premier de ces deux messages Carpeau du Saussay a fait également allusion quand il a écrit que La Case reçut l'ordre d'assembler le plus de Manhamboullois et d'Andraffaces qu'il pourroit, et de venir en toute diligence nous joindre au grand village, où nous l'attendrions » (*Voyage de Madagascar...*, p. 207-208).

⁽¹⁾ M. Bourdaise le dit formellement : dans sa lettre du 19 février 1657 à saint Vincent de Paul, il rapporte qu'Andriamanana est venu « le voir et l'entretenir de quatre de ses enfants qui ont été baptisés autrefois » (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 288). Cf. une lettre postérieure de M. Étienne, *ibid.*, p. 486.

⁽²⁾ *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 486-487.

⁽³⁾ Cf. Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 88 : « Un de ses fils qui avoit été baptisé dès long-temps avant l'arrivée de ce dernier Vaisseau [le *Saint-Charles*] par un autre missionnaire qui étoit mort depuis... » Voir encore Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar...*, p. 186.

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort n'a donc pas eu tort d'écrire que M. Étienne considérait la conversion d'Andriamanana « comme un exemple qui se feroit suivre de cent mille autres conversions » (*Relation...*, p. 84), « comme un exemple qui seroit suivy de tous ceux qu'il commandoit » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 51).

⁽⁵⁾ Les textes relatifs à l'assassinat de M. Étienne se trouvent dans la *Relation...* de Souchu de Rennefort (p. 84-90) et dans l'*Histoire des Indes Orientales* du même auteur (p. 52-55), ainsi que dans le *Voyage de Madagascar* de Carpeau du Saussay (p. 187-194);

Andriamanana, « ayant commencé une si cruelle tragédie, se proposa, raconte Souchu de Rennefort, de ne la finir que par l'entière destruction des François »⁽¹⁾. Aussi poussa-t-il immédiatement son beau-frère Lavatanga, le « Grand du pays de la baye [de] Saint-Augustin » à attaquer et à massacrer⁽²⁾ une troupe de 40 Français, partie de Fort-Dauphin peu de temps auparavant « pour aller faire la guerre en la partie de la terre qui regarde la côte de Mélinde, plus haut qu'ils n'avoient encore pénétré »⁽³⁾; et travailla-t-il en même temps, lui qui « connoissoit . . . fort bien ce que pouvoient si peu d'hommes sans assistance »⁽⁴⁾, à fomentier un soulèvement général des indigènes au cours duquel seraient massacrés tous les Européens demeurés dans l'Anosy⁽⁵⁾. Mais il se garda bien de lever ouvertement le masque, et s'efforça de tout son pouvoir de retarder, par des pourparlers et par de feintes protestations d'amitié, le moment d'entrer lui-même en lutte ouverte contre les Français⁽⁶⁾. S'il ne put pas empêcher M. de Champmargou et ses compagnons de pénétrer dans le Mandrarŷ et de s'emparer de son donaka, du moins Andriamanana put-il immédiatement après grouper autour de lui une armée très considérable; avec cette armée il ne craignit pas de prendre l'offensive, et d'investir les Français dans son propre village, où ils s'étaient retranchés⁽⁷⁾ en attendant l'arrivée de La Case et des renforts qu'il devait amener avec lui de la vallée d'Ambolo et du pays des Andraffaces, dont les habitants étaient les « grands ennemis de Diamanhangue »⁽⁸⁾.

Cependant Andrian Pousse, mis au courant des événements qui avaient

c'est d'après ces relations contemporaines que nous avons raconté l'histoire de M. Étienne dans nos *Lazaristes à Madagascar au XVIII^e siècle*, p. 194-201.

⁽¹⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 55.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 91-95; *Histoire des Indes Orientales*, p. 55-56. Cf. aussi Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar* . . . , p. 185-186, qui attribue la défaite des Français à La Haye Foutchy, et non à Lavatanga.

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 80; cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 50.

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du pre-*

mier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar . . . , p. 83.

⁽⁵⁾ Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar* . . . , p. 196 et 203. — Cf. Souchu de Rennefort (*Relation* . . . , p. 124) : « Des gros de Nègres, à qui la révolte de Dian Mananghe avoit donné l'audace de se déclarer ennemis. »

⁽⁶⁾ Carpeau du Saussay, *ouvr. cité*, p. 205-206.

⁽⁷⁾ Carpeau du Saussay, *ouvr. cité*, p. 205-211. Cf. Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 96-97; *Histoire des Indes Orientales*, p. 57.

⁽⁸⁾ Carpeau du Saussay, *ouvr. cité*, p. 207.

rendu ennemis irréconciliables le chef Masikoro et ses amis de la veille, s'était empressé de prendre toutes les dispositions nécessaires pour voler au secours de M. de Champmargou. Ayant fait de son butin deux parts, il abandonna sans hésiter la moitié de ses prisonniers et les moins belles des bêtes qu'il avait raziées, et chargea quelques-uns de ses compagnons de ramener le reste à Fort-Dauphin ⁽¹⁾. Pour lui, précédé de courriers destinés à prévenir son chef de sa prochaine arrivée, il se mit en marche avec dix Français et mille noirs, « tous les plus résolus de son armée, avançant à grandes journées, et accourcissant son chemin autant qu'il étoit possible » ⁽²⁾.

Quelque grande diligence qu'il eût faite, il faillit arriver trop tard ! Le gouverneur de la colonie, en effet, dans son impatience de châtier l'assassin de M. Étienne, s'était mis en campagne sans emporter de vivres; à peine enfermés dans le donaka d'Andriamanana, où ils avaient résolu d'attendre l'arrivée de La Case, les Français souffrirent cruellement de la famine et de la soif. « Nous ne vivions, a raconté un des compagnons de M. de Champmargou, Carpeau du Saussay ⁽³⁾, que de vontacque, que nous cueillions près de nos palissades, et d'un peu de ris; encore n'y avoit-il que les François et quelqu'un des Grands nos alliez qui en mangeoient. Le reste de notre armée étoit dans une nécessité déplorable de toutes choses; ils étoient réduits à ne subsister que de vontacque, pauvre nourriture, peu propre à fortifier des guerriers ! M. de Champmargou étoit dans de grandes incertitudes; il appréhendoit que Diamanhangue n'eût gagné les Grands, chez qui La Caze étoit allé chercher du renfort, et qu'au lieu de lui en accorder, on ne l'eût égorgé; quand il considéroit que cet homme avoit épousé une fille du plus grand prince des Andraffaces, et qu'il étoit aimé et redouté dans tout ce païs, où on le regardoit comme un Dieu, il ne sçavoit que penser.

« Les réflexions ne servoient de rien; il falloit prendre un parti. Lassé d'attendre un secours qui ne venoit point, il falloit ou se résoudre à mourir de faim, faute de pouvoir à force ouverte trouver des vivres, ou décamper. » Ce

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 121 et 124; *Histoire des Indes Orientales*, p. 66.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 121-122; cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 66.

⁽³⁾ *Voyage de Madagascar...*, p. 223-223.

C'est dans cet ouvrage qu'on trouvera les détails les plus circonstanciés sur le siège subi par M. de Champmargou et ses compagnons dans le donaka d'Andriamanana (p. 206-211 et 217-226).

dernier parti, encore que très hasardé, était le meilleur à tous égards; ce fut celui que M. de Champmargou adopta, surtout quand il eût appris qu'Andriamanana avait renvoyé chez lui une partie de ses forces⁽¹⁾. Un matin il abandonna donc le village, après avoir mis le feu au donaka du chef du Mandraré, et, à travers les bois et les défilés, se dirigea aussi rapidement que possible, non sans être constamment harcelé par les ennemis, vers le pays de Manambolo avec ses compagnons, dont les escarmouches et les embuscades des jours précédents avaient sensiblement réduit le nombre⁽²⁾. On arriva enfin en rase campagne⁽³⁾, mais on s'y trouva en présence de toute l'armée d'Andriamanana, en sorte que la bataille parut inévitable. « Il étoit, a raconté Carpeau du Saussay⁽⁴⁾, six heures du soir, lorsqu'après avoir descendu un petit vallon, et regagné la hauteur, nous découvrîmes une grosse troupe de Noirs qui marchaient fort vite; nous crûmes aussi-tôt que Diamanhangue avoit fait couler une partie de son armée derrière les hauteurs, ce qu'il pouvoit faire sans que nous pussions nous en apercevoir. » M. de Champmargou prit donc ses mesures en conséquence et se porta en personne contre Andriamanana, tandis que quelques-uns de ses compagnons devaient faire face à ceux qui attaquaient de flanc la petite troupe, et que Carpeau du Saussay étoit chargé d'entrer en lutte contre les nouveaux arrivants. Bientôt, en dépit des assurances qu'Andriamanana leur avait données, affirmant « que les François étoient maudits, parce qu'ils s'étoient attaqués à détruire ses mystères, et devenus incapables de vaincre »⁽⁵⁾, les noirs commencèrent à reculer de tous côtés. « Il n'y eut, a rapporté Carpeau du Saussay⁽⁶⁾, que ceux que je devois charger qui ne branlèrent pas. Quand je fus à portée du fusil, ils s'arrêtèrent; un gros se

⁽¹⁾ Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar* . . . , p. 223-224.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 225-227. Cf. Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 99; *Histoire des Indes Orientales*, p. 58.

⁽³⁾ Étoit-ce près des bords du Mandraré? il est impossible de le dire, car Carpeau du Saussay (*ouvr. cité*, p. 227) et Souchu de Rennefort sont en absolu désaccord sur ce point. L'apparition d'Andriamanana revêtu des habits sacerdotaux de M. Étienne, placée par Souchu

de Rennefort au moment où le gouverneur de Champmargou et ses compagnons allaient, au cours de leur retraite, franchir le fleuve (*Relation* . . . , p. 100; *Histoire des Indes Orientales*, p. 58) est placée antérieurement par Carpeau du Saussay (*Voyage de Madagascar* . . . , p. 218-219).

⁽⁴⁾ *Voyage de Madagascar* . . . , p. 227-228.

⁽⁵⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 91-92. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 55.

⁽⁶⁾ *Ouvr. cité*, p. 230.

détacha, et sembloit venir contre moi; je défendis à mes gens de tirer qu'à bout portant! Le chef, voyant mes gens disposés à faire la décharge, me fit signe et vint au-devant de moi. Quelle fut ma joie quand je reconnus La Case! car c'étoit lui-même qui venoit à notre secours ⁽¹⁾. »

Cette arrivée si opportune changeait complètement la face des choses. Sa jonction une fois opérée avec ses compatriotes, La Case, sans perdre un instant, se mit avec ses noirs, « plus propres que les François à courir sur les montagnes », à la poursuite des troupes d'Andriamanana qui se retiraient en bon ordre, et les contraignit d'accepter une bataille qui, grâce à « sa terrible réputation » ⁽²⁾, grâce aussi à l'entrée en ligne de M. de Champmargou, ne tarda pas à se transformer, pour le chef du Mandrarÿ, en une complète déroute ⁽³⁾. « On fit un carnage horrible de ses troupes; presque tous y périrent ⁽⁴⁾; il fut lui-même sur le point d'être pris prisonnier » ⁽⁵⁾, et ne dut la liberté qu'au dévouement de son favori, qui se fit tuer pour protéger la retraite de son chef ⁽⁶⁾.

La Case, à qui M. de Champmargou et ses compagnons se trouvèrent ainsi redevables de la vie, demeura-t-il avec eux durant les jours qui suivirent, et participa-t-il à la dévastation méthodique du Mandrarÿ? La chose paraît ressortir des récits de Carpeau du Saussay et de Souchu de Rennefort ⁽⁷⁾; c'est donc seulement avec le gouverneur de la colonie que La Case rentra à Fort-Dauphin, où ne tardèrent pas à le rejoindre, « avec un reste peu considérable du grand pillage qu'ils avoient fait », ceux de ses compagnons dont il s'était

⁽¹⁾ Champmargou avait, du donaka d'Andriamanana, envoyé à La Case des émissaires chargés de l'avertir de l'endroit et de l'extrémité où il étoit » (Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 122). La Case rencontra ces coureurs (*Histoire des Indes Orientales*, p. 66) et put, grâce à leurs indications, arriver opportunément sur le terrain du combat.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 122. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 66 : « La Case... plus par la terreur de son nom que par la force ».

⁽³⁾ Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar...*, p. 232-233.

⁽⁴⁾ Voir les chiffres donnés par Carpeau du Saussay, *ouvr. cité*, p. 235.

⁽⁵⁾ Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar...*, p. 233.

⁽⁶⁾ Id., *ibid.*, p. 233-234. Cf. Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*, p. 123-124, et *Histoire des Indes Orientales*, p. 66.

⁽⁷⁾ « Nous envoyâmes... plusieurs partis dans les Madrarayes », dit Carpeau du Saussay (*ouvr. cité*, p. 237). — « Il joignit le Gouverneur », écrit Souchu de Rennefort (*Relation...*, p. 124; cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 66).

séparé naguère, lorsqu'il revenait du centre de l'île, pour voler au secours de M. de Champmargou ⁽¹⁾.

Dans tout le Sud de Madagascar, en effet, la révolte d'Andriamanana avait eu un grand retentissement, et partout elle avait porté un coup funeste à l'influence française. « Excepté Dian Nong, Grande d'Ambouille, Dian Ramousaye, Grand près l'ance aux Gallions, à vingt-cinq degrés et demy de latitude à la partie orientale de l'Isle, et quelques Matatanois, à vingt-deux degrés du mesme costé, tous les naturels de l'Isle qui connoissoient les François étoient leurs ennemis ⁽²⁾. » L'âme de tous les révoltés, celui qui leur avait donné l'audace de secouer le joug et qui ne cessait de les exciter à agir, c'était naturellement Andriamanana, « que le désespoir d'être jamais en amitié avec les François avoit fait résoudre à se perdre ou à les détruire » ⁽³⁾. Depuis le désastre que lui avaient infligé La Case et de Champmargou non loin des rives du Mandrany, il n'avait plus voulu, « pendant la guerre, posséder d'autre pays que le champ où son armée campoit » ⁽⁴⁾; et son instabilité même le rendait d'autant plus redoutable à ses ennemis. « Il surprenoit les gardes et enlevait les bêtes à la portée du canon du Fort Dauphin, puis disparoissoit sans qu'on peust rien entreprendre sur ses pistes qui finissoient toujours à l'entrée de quelque bois; ou bien il en faisoit marquer de fausses, pour ensuite donner aux endroits où il étoit le moins attendu » ⁽⁵⁾. Que de fois, en présence d'une telle audace et d'une telle activité, les colons de Fort-Dauphin durent regretter, au milieu de la déroute de son armée, de n'avoir pu s'en emparer !

Cependant M. de Champmargou, dont les récents événements auraient dû complètement dessiller les yeux, s'était enfin rendu compte, malgré les sentiments de défiance et de jalousie dont il ne cessait d'être animé à l'égard de La Case, que, dans de telles occurrences, « le nom de Dian Pousse étoit de deffence ⁽⁶⁾ ». Voyant d'autre part combien, pour repousser des attaques inces-

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *loc. cit.*

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 125; *Histoire des Indes Orientales*, p. 67.

⁽³⁾ Id., *ibid.*

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 67.

⁽⁵⁾ *Relation...*, p. 126.

⁽⁶⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 125; *Histoire des Indes Orientales*, p. 67. Cf. Carpeau du Saussay (*Voyage de Madagascar*, p. 207) : « Cet homme [La Case] étoit craint et considéré par toute l'Isle. »

santes et venues de tous côtés, ce brave se multipliait, il se décida, pour lui fournir une preuve de sa reconnaissance, à lui donner la satisfaction qu'il lui avait refusée quelques années plus tôt, et lui remit la commission « d'Enseigne des François et de Capitaine commandant les partis dans l'Isle » ⁽¹⁾.

La Case entreprit alors, en manière de remerciement, de débarrasser la colonie de son infatigable adversaire. À la tête de trente Européens et d'indigènes demeurés fidèles, il partit, avec l'assentiment du gouverneur, « pour aller chercher Dian Mananghe et, s'il ne le pouvoit joindre, retourner aux lieux d'où il étoit revenu et piller le pais, qui avoit été reconnu pour riche » ⁽²⁾. Une fois en campagne, il lui fut impossible, en dépit de ses efforts, de recueillir le moindre renseignement sur Andriamanana, « qui sçavoit le pais et ses retraites » ⁽³⁾; jugeant plus utile, dans l'occurrence, de pourvoir au ravitaillement de la colonie que de le chercher sans succès, il renonça momentanément à le joindre, et « poursuivit sa route. Passant aux Matatanes, il se fortifia de cinq cens sujets de Dian Ramahaye et de Dian Ramahirac, qui s'estoient maintenus dans l'aliance des François » ⁽⁴⁾, puis pénétra sur le plateau ⁽⁵⁾. Quelques semaines plus tard, les habitants de Fort-Dauphin, que leur insaisissable ennemi n'avait cessé, — dès qu'il avait été certain de l'éloignement d'Andrian Pousse, — de harceler et de presser de tous les côtés, auxquels il avait enlevé 1600 têtes de bétail et tué, en pénétrant nuitamment dans le petit fort de Mananbarra, 80 noirs, qu'il avait enfin resserrés dans l'habitation et « réduits à n'avoir que la mer libre pour échapper à sa puissance » ⁽⁶⁾, virent tout à coup reparaitre La Case, au moment où ils commençaient à considérer leur situation comme désespérée. « Cinq mille bêtes, la veüe de leurs compagnons et la deffence de Dian Pousse apportèrent un si grand changement en l'esprit des François qu'ils éclatèrent entr'eux en des réjouissances aussi grandes que l'avoit été leur abattement; et toujours dans une si juste reconnoissance pour La Case, qui

⁽¹⁾ *Relation...*, p. 126-127; *Histoire des Indes Orientales*, p. 68.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 127.

⁽³⁾ Id., *Histoire des Indes Orientales*, p. 68. Cf. *Relation...*, p. 127.

⁽⁴⁾ Ce sont là, sans aucun doute, les « quelques Matatanois » dont a parlé Souchu de Rennefort un peu plus haut.

⁽⁵⁾ Aucun texte ne le dit; c'est là de notre part une pure conjecture.

⁽⁶⁾ Souchu de Rennefort, *Relation...*, p. 127-130; *Histoire des Indes Orientales*, p. 68-69.

les secouroit si à propos que, par un dire commun, ils l'appelloient leur libérateur et leur père nourricier ⁽¹⁾. »

Ce n'est pas sans une secrète jalousie que le gouverneur de Champmargou avait assisté à cette explosion de reconnaissance. Craignant, en présence de la popularité de La Case parmi la poignée de colons qui constituait alors la population européenne de Fort-Dauphin, pour son autorité, il se résolut d'éviter toute entreprise susceptible de grandir encore une influence qui lui portait ombrage ⁽²⁾; aussi prit-il prétexte des menaces faites par Andriamanana aux alliés des Français pour laisser tranquille ce « diable volant » ⁽³⁾, dont il eût au contraire convenu avant toute chose de s'emparer, mais il lui semblait de nécessité beaucoup plus urgente d'éloigner de nouveau « le capitaine commandant les partis dans l'Isle ». Aussi était-il sur le point de l'envoyer encore une fois en expédition ⁽⁴⁾ au moment où l'arrivée du *Saint-Paul* dans l'anse de Fort-Dauphin ⁽⁵⁾ amena, le 14 juillet de l'année 1665, la prise de possession de Madagascar, pour le compte de la nouvelle Compagnie des Indes Orientales, par Souchu de Rennefort, secrétaire du Conseil souverain de la France Orientale ⁽⁶⁾.

LA CASE ET LE CONSEIL SOUVERAIN DE LA FRANCE ORIENTALE

(1665-1667).

Le grand changement survenu en France dans la direction des affaires de la colonie n'apporta guère, à Madagascar même, de modification sensible à l'état antérieur. M. de Champmargou, entré au service de la Compagnie des Indes Orientales et demeuré à Fort-Dauphin ⁽⁷⁾ en qualité de « commandant les

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 130-131. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 69.

⁽²⁾ « Ne voyant La Case auprès de luy qu'avec jalousie » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 69).

⁽³⁾ Expression de Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 128.

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* , p. 131, et *Histoire des Indes orientales*, p. 69. — Cf. les *Mémoires* de François Martin : « A l'arrivée du navire le *Saint-Paul* au fort Dauphin, tout estoit disposé à un party que le sieur

de Champmargou avoit résolu d'envoyer dans les terres pour en amener du bétail » (Arch. nat., T 1169, fol. 16).

⁽⁵⁾ Le 10 juillet 1665 (*Relation* . . . , p. 57, et *Histoire des Indes orientales*, p. 39).

⁽⁶⁾ *Relation* . . . , p. 65-69, et *Histoire des Indes Orientales*, p. 43-44).

⁽⁷⁾ On trouvera tous les renseignements relatifs à l'entente qui s'établit à ce sujet entre M. de Champmargou et Souchu de Rennefort dans les deux ouvrages de ce dernier : *Relation*

armes de l'Isle »⁽¹⁾, exerçait en réalité une influence prépondérante, celui qui était investi de l'autorité, M. de Beausse, frère utérin d'Étienne de Flacourt, s'étant trouvé, presque dès les premiers jours qui suivirent son arrivée, beaucoup trop malade pour pouvoir se rendre par lui-même un compte exact de ce qu'il convenait de faire⁽²⁾. La Case, « qui eust été facile à mettre au service de la Compagnie », se trouva par suite négligé et systématiquement tenu à l'écart comme par le passé⁽³⁾.

Il ne laissa pas toutefois de se montrer tel qu'il avait toujours été jusqu'alors, et engagea sa femme Andrian Nong⁽⁴⁾ à se rendre au fort, et à « faire sa cour et rendre ses hommages ». Celle-ci, se conformant aux conseils de son mari, « se fit, raconte un témoin oculaire⁽⁵⁾, apporter dans un tacon, qui est une manière de civière que deux hommes soutiennent sur leurs épaules, accompagnée de douze femmes qu'on portoit de mesme, de cinquante autres femmes et de quatre cens hommes à pied. Elle s'arresta à cinq cens pas du Fort Dauphin, où, s'étant fait descendre, elle marcha, précédée de vi[n]gt gardes armez de saguayes et de boucliers, à la teste desquels estoit le sieur de la Case, et suivie de ces douze femmes et de cinquante autres, le reste de sa suite ayant campé sur le lieu où elle s'estoit arrestée... Elle estoit, ajoute le même auteur⁽⁶⁾, vestuë d'un petit corset sans manches, qu'on appelle un acange; un tapis de soye, de cotton et d'herbes la couvroit jusques aux genoux. Elle portoit des tours de grains de corail, d'or, et de petites coquilles fort

du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar, p. 59-69, et *Histoire des Indes Orientales*, p. 40-44.

⁽¹⁾ Tel est le titre donné à deux reprises différentes à de Champmargou par Souchu de Rennefort dans son *Histoire des Indes Orientales*, p. 40 et 72. La *Relation*, qui lui donne aussi ce titre (p. 59), l'appelle encore (p. 134) « capitaine de toute la milice ». Ces deux expressions s'expliquent l'une l'autre. De Champmargou était en outre « second conseiller au Conseil souverain » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 40, cf. p. 72, et *Relation*, p. 134).

⁽²⁾ *Relation*..., p. 133-145 et 148-149. Cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 71-75.

⁽³⁾ *Relation*..., p. 152. Cf. *Histoire des Indes*

Orientales, p. 79 : « La Case, qui ne tenoit par aucun endroit à la Compagnie ».

⁽⁴⁾ Les termes employés par Souchu de Rennefort dans sa *Relation* (p. 146) ne laissent aucun doute à cet égard : « Dian Nong... instruite par son ami... fut... saluer le Président ».

⁽⁵⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 76. Nous reproduisons intégralement cette page curieuse en ajoutant en note certaines phrases de la *Relation*, qui, bien que moins détaillée, fournit quelques précieux renseignements complémentaires.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 77. — Sur le costume des femmes Antanosy, cf. Carpeau du Saussay, *Voyage de Madagascar*..., p. 248-249.

rares . . . Sa coëffure estoit de petites tresses de ses cheveux, qui tomboient jusques à la moitié de son corset par les côtez, et qui, sur le derrière, estoient tournez en rond. L'ajustement de ses Dames⁽¹⁾ estoit sur le mesme modèle, et le prix ou la rareté des grains qui faisoient leurs ornemens marquoient la différence de leurs qualitez; toutes avoient les oreilles percées à passer un petit œuf, et le trou remply d'un bois rond enrichy de plaques d'or. »

C'est dans ce pompeux appareil que la « Souveraine d'Amboulle . . . fut faire ses complimens au Président [de Beausse], La Caze luy servant d'interprete⁽²⁾; et après luy avoir témoigné combien elle s'estimoit obligée aux François, elle demanda la continuation de leur amitié⁽³⁾. Les douze femmes présentèrent douze petites corbeilles de jong remplies de fleurs d'orange, de jasmin et de grenades, avec six meniles d'or, d'argent, et une pierre précieuse sur chaque corbeille. Dian Nong fit passer les cinquante autres femmes avec chacune un panier plein des meilleurs fruits du pays, et de racines qui sont d'aussi bon goût que les marons de Lion, et laissa vingt bœufs à la porte⁽⁴⁾. Ce présent fut fait de fort bonne grace, mais reconnu avec si peu de libéralité que la Princesse, qui sçavoit bien que les grains de verre qu'on luy donna ne coûtoient guère, retourna chez elle peu satisfaite⁽⁵⁾. Cette dame fière et généreuse n'a jamais crû depuis que des gens si avarés envers des Princes dont l'amitié leur estoit nécessaire, pussent faire quelque chose de considérable⁽⁶⁾. »

⁽¹⁾ Dont les douze premières étaient, à en croire la *Relation* (p. 146), « des plus belles de sa Province ».

⁽²⁾ Cf. la *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales*, p. 146 : « Dian Nong, maistresse de La Caze, . . . qui luy servit de truchement ».

⁽³⁾ « Elle l'assura qu'elle n'avoit point de sujets qui ne fussent les siens, et le pria de la recevoir pour amie des François. » (*Relation* . . ., p. 146-147.)

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 146 : « Luy ayant donné vingt bœufs qui étoient demeurés devant la porte, cinquante paniers de racines que portoient cinquante Nègres, des menilles d'or et des

pierres jaunes et rouges, topases et amétistes, qu'elle prit d'une de ses dames ».

⁽⁵⁾ *Relation* . . ., p. 147 : « Le Président la remercia, et luy promit protection contre tous ses ennemis; mais n'ayant pas été assés libéral au gré de la Princesse, à qui La Caze avoit appris que les grains de verre ne nous coûtoient guère, elle retourna chés elle peu satisfaite de cette reconnoissance, et la plus fière et la plus résolue de toutes les femmes. » De son côté, La Caze « se crut offensé du présent de babioles que le Président fit à sa maitresse » (*ibid.*, p. 152).

⁽⁶⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 76-77.

Une telle maladresse n'était pas pour rapprocher La Case des nouveaux arrivés. M. de Champmargou, qui ne pouvait pas se consoler de ne plus être le chef suprême de la colonie, mais à qui l'état précaire du président de Beausse faisait espérer de le redevenir promptement⁽¹⁾, n'était peut-être pas sans y avoir contribué; c'est du moins ce qu'autorisent à penser différents passages de Souchu de Rennefort. « Voyant, a écrit ce fin observateur dans sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*⁽²⁾, que le Président déclinoit sensiblement, il empeschoit les anciens François dans l'Isle de s'engager [au service de la Compagnie, et] attiroit des nouveaux venus par promesses et par presens. » Toutefois, comme la conduite qu'il tenait à l'égard de « ces esprits remuans, mais peu fins ⁽³⁾ », ne lui semblait pas devoir réussir pendant longtemps auprès de La Case, et qu'il craignait de trouver en lui, au moment opportun, quelque opposition à ses desseins ambitieux, il résolut de l'éloigner de Fort-Dauphin⁽⁴⁾. Rien n'était plus facile, puisque La Case n'était pas entré au service de la Compagnie et reconnaissait toujours pour chef le duc de Mazarin, héritier du maréchal de la Meilleraye⁽⁵⁾; au nom de ce dernier, bien qu'il eût cédé tous ses droits sur Madagascar à la Compagnie des Indes Orientales⁽⁶⁾, de Champmargou enjoignit à La Case⁽⁷⁾ d'entreprendre une nouvelle expédition dans les régions septentrionales de l'île. Une fois assuré de son concours, ainsi que de l'assentiment de M. de Beausse⁽⁸⁾, il annonça la constitution d'un party sur l'ancien pied, sous la conduite du sieur de La Case. Il sceut si bien faire, que personne ne s'opposa à l'exécution

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 72, 79 et 391; *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*, p. 134 et suiv.

⁽²⁾ P. 149-150; cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 79.

⁽³⁾ *Relation* . . . , p. 149.

⁽⁴⁾ C'est ce que dit formellement Souchu de Rennefort (*Histoire des Indes Orientales*, p. 79) : « La Case, qu'il estoit aussi bien aise d'éloigner ».

⁽⁵⁾ Souchu de Rennefort l'indique nettement dans ses deux ouvrages : « La Case, qui eust été facile à mettre au service de la Compagnie, mais qui fut négligé et qui se crut offensé

du présent de babilles que le Président fit à sa Maitresse », dit la *Relation* . . . , (p. 152); « La Case, qui ne tenoit par aucun endroit à la Compagnie », porte l'*Histoire des Indes Orientales* (p. 79).

⁽⁶⁾ La Case fut en effet « envoyé à la guerre pour Monsieur le Duc de Mazarin » (*Relation* . . . , p. 149).

⁽⁷⁾ « La Case, ayant reçu l'ordre du capitaine, précédemment gouverneur, qui se prétendoit encore souverain pour ce party . . . » (*Relation* . . . , p. 231).

⁽⁸⁾ Souchu de Rennefort, *Relation* . . . , p. 149.

de son entreprise, et que trente des plus vaillans, tentez du gain, prirent cette occasion avec joye ⁽¹⁾. »

Les Français une fois réunis au fort d'Imoro, distant de trois lieues du Fort-Dauphin, La Case, qui les avait rejoints avec sa garde de 300 noirs, se mit à leur tête et se dirigea par le col de Vattermalesme vers la vallée d'Ambolo, où « quinze cens Nègres des pais bas de l'Isle », attirés par l'appât du butin, et 1200 sujets d'Andrian Nong vinrent se placer sous ses ordres ⁽²⁾. Après s'être séparé de sa femme, qui ne l'accompagna pas dans cette longue expédition ⁽³⁾, La Case gagna la grande plaine d'Itaforo, située à l'entrée du pays de Matitana, où il avait donné rendez-vous aux deux chefs de la contrée, Andrian dRamahay et Andrian dRamanirakarivo, dont la fidélité à l'égard des Français ne s'était jamais démentie, même dans les circonstances les plus difficiles ⁽⁴⁾.

L'arrivée de ces grands, dont chacun amenait à La Case, outre des présents proportionnés à sa puissance, un renfort de 300 guerriers, donna lieu à une de ces fantasias dont sont encore assez souvent témoins, chez les tribus sauvages de l'Afrique, les explorateurs contemporains. Andrian Pousse ayant « ordonné aux deux chefs de faire faire l'exercice à leurs soldats, avec des hurlements étranges ces colosses, — car ils sont tous plus hauts que nous de la longueur de la tête, — commencèrent à bondir élevés de trois pieds au-dessus de terre; puis, se ramassans, se cachèrent sous leurs boucliers, qui sont de bois couverts de cuir de bœuf, et se relevèrent en tremblant leurs sagayes en leurs mains, et crians : *Tane, tane*, qui est autant que *Tuē, tuē* ⁽⁵⁾. Cet exercice répété par ces deux partis pareils et opposés les mit en jalousie l'un de l'autre; et aux grimasses qu'ils s'entre firent, s'étans donnés à connoître leur dessein, ils s'avancèrent pour se rencontrer, et, de l'image de la guerre, venir à des

⁽¹⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 79 et 391. — Martin parle de « 40 François » (Arch. nat., T. 1169, fol. 17), mais son témoignage est loin d'avoir sur ce point une valeur égale à celui de Souchu de Rennefort.

⁽²⁾ Pour ce récit de l'expédition dirigée par La Case, nous suivons les renseignements que Souchu de Rennefort a donnés, soit dans sa *Relation...*, p. 231-244, soit dans l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 106-112.

⁽³⁾ Nous avons déjà dit qu'Andrian Nong a suivi « fort souvent » La Case à la guerre; elle lui sauva même la vie dans une bataille, « où elle fut blessée, combattant vaillamment » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 129).

⁽⁴⁾ Voir la *Relation* de Souchu de Rennefort, p. 127.

⁽⁵⁾ Pour Carpeau du Saussay (*Voyage de Madagascar*, p. 269), « tanne, tanne [est] comme qui diroit : tien bon ».

effets sanglans. La Case eut affaire de toute son autorité et de menaces pour retenir les sagayes qui branloient déjà pour partir. »

Presque aussitôt après, La Case, dont les forces s'étaient encore accrues d'un dernier contingent Ambolo, divisa en deux corps les 5,600 indigènes à la tête desquels il se trouvait alors, et leva le camp. Lui-même, avec 30 Français, avec ses gardes accoutumés et avec 1,500 noirs commandés par Andrian dRamahay, longea la mer, tandis que 10 autres Européens et les 3,800 Malgaches placés sous les ordres d'Andrian dRamanirakarivo, devaient, en se nourrissant sur le pays, en enlevant tout ce qu'ils trouveraient de bonne prise, suivre une route parallèle à une distance de 5 lieues dans l'intérieur des terres. C'était le début de la razzia devant laquelle, terrifiés, s'empressèrent de fuir, sans tenter la moindre résistance, les habitants de la contrée. Ne parvenant par conséquent à faire aucun butin, les indigènes commandés par Andrian dRamanirakarivo se vengèrent en incendiant les villages abandonnés par lesquels ils passaient; aussi, lorsque La Case, « que le passage des rivières, plus larges à leurs chutes dans la mer qu'en leur lit sur l'Isle, avait retardé plus que ceux qui les traversoient ailleurs », arriva dans la plaine de Manambamba, trouva-t-il tout le pays en feu. Il avait dû de son côté, depuis son départ d'Itaforo, se borner à vivre sur la contrée sans réaliser le moindre butin, ce dont il était très irrité; les malheureux habitants de Manampy ne tardèrent pas à s'en apercevoir à leurs dépens. Sans prendre un instant de repos, en effet, La Case, aussitôt la concentration de ses troupes effectuée, pénétra sur les terres d'Andrian dRavarassa, « ennemy des François », et, sans doute sous l'influence de l'entourage barbare au milieu duquel il se trouvait, mais probablement aussi par suite d'impérieuses nécessités stratégiques, livra aux flammes « la grande ville de Manampy » avant de pénétrer dans la plaine qui porte ce même nom.

C'est là qu'il établit son camp, tandis qu'une partie de ses troupes, se répandant de tous les côtés, se mettait à butiner dans le pays, sans se douter qu'Andrian dRavarassa se tenait avec une armée nombreuse dans les montagnes avoisinantes, tout prêt à écraser les maraudeurs qui s'aventureraient de son côté. « Huit François écartés courans où ils espéroient trouver bon pillage alloient, raconte Souchu de Rennefort, éprouver funeste la rencontre » de ce chef, si La Case n'eût été averti par ses espions du péril au-devant duquel

marchaient ses compatriotes, et ne se fût immédiatement porté à leur secours. « Ravaras ne put tenir ses gens en ordre à la troisième décharge des armes à feu. Ils prirent la fuite dans une confusion étrange, et si vite qu'à peine Ramahaye, qui estoit à la teste du grand corps des Nègres de l'armée, put arrêter mille des ennemis, dont il fit tuer la moitié, et garda les autres prisonniers. » Ce succès suffit à La Case; il ne se laissa pas entraîner à la poursuite des vaincus, toujours difficile et périlleuse dans les montagnes, mais regagna son camp en ayant soin de faire, comme il en avait l'usage, reconnaître sa route par une petite troupe de cinquante éclaireurs, choisis parmi les plus braves de ses auxiliaires, et commandés par le vaillant et habile Andrian d'Ramanirakarivo. Il ne tarda pas d'ailleurs à quitter son camp de nouveau pour diriger, sur les indications qui lui furent fournies, une fructueuse razzia dans les montagnes; « quinze mille bêtes et trois mille esclaves qu'il avoit trouvé[s] dans les précipices » furent le résultat de cette expédition.

Tandis que La Case agissait ainsi en personne dans une direction qu'il est impossible de déterminer exactement ⁽¹⁾, un certain nombre de ses compagnons, franchissant le Mangourou, pénétraient dans le pays des Lavalesses, pour y remplir une mission spéciale et particulièrement délicate. Une fille de Jacques Prony et d'Andrian d'Ramarivelle, — celle sans doute que Prony mourant avait recommandée à M. Bourdaise ⁽²⁾, — avait, à une date indéterminée, et à la suite de circonstances que nous ignorons, quitté Fort-Dauphin pour se retirer chez les Lavalesses, « qui sont, raconte Souchu de Rennefort, les Blancs, ou plutôt [les] Bazanés de l'Isle ». Les colons de l'habitation française avaient vivement regretté le départ de cette enfant, qu'avait baptisée M. Nacquart ⁽³⁾, et « qui paroissoit devoir devenir belle et bien-faite »; et c'est pour la leur ramener que La Case, « informé qu'asseurement elle vivoit en cette Province », envoya un parti chez les Lavalesses.

⁽¹⁾ À moins qu'on ne tire parti de ce trop bref renseignement fourni par François Martin : « Ils avoient avancé plus de 150 lieues dans les terres dans la contrée nommée la Valef au Sud-Ouest de Ghalemboulle » (*Mémoires*, Arch. nat., T 1169, fol. 21).

⁽²⁾ Lettre de M. Bourdaise à saint Vincent de Paul, en date du 10 février 1656 (*Mémoires*

de la Congrégation de la Mission, t. IX, p. 229-230).

⁽³⁾ « J'ay esté baptiser la fille du précédent Commandeur », avait écrit M. Nacquart à saint Vincent de Paul dès le 5 février 1650 (éd. Chavannon, p. 34). Cf. la lettre de M. Bourdaise citée plus haut dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 223.

La fille de Prony, qui avait alors près de dix-huit ans ⁽¹⁾, y était devenue une des femmes du chef du pays; celui-ci, n'écoutant que « la passion qu'il avoit pour sa belle demy-Françoise », répondit par un refus à la demande du commandant du parti, « et se retira dans des lieux où il estoit impossible de le forcer ». Désespérant alors d'arriver à leurs fins, les compagnons de La Case prirent prétexte de ce refus pour satisfaire leurs instincts de dévastation et de pillage; ils ravagèrent le pays des Lavalesses, puis regagnèrent la plaine de Manampy avec 1,500 têtes de bétail et 800 esclaves, tandis que le chef de la contrée, épouvanté de la razzia qui venait d'avoir lieu, et appréhendant un retour offensif des Français, se décidait à donner satisfaction au désir de La Case. Dans le dessein de s'entendre directement avec lui, « il s'embarqua dans un (*sic*) pirogue avec quatre de ses principaux conseillers; mais voguant pour traverser la rivière de Manghourou, sur le bord de laquelle quelques François chassoient, un d'eux fut assez imprudent pour tirer sur le pirogue, et blessa un des quatre qui étoient avec le Grand. Il retourna fort épouvanté à l'autre rive, et ce coup fit perdre l'occasion de recouvrer la fille du sieur Pronis. »

Sans attendre le retour d'une autre partie de ses forces, qu'il avait également envoyée en pays ennemi, mais « qui ne réussissoit pas si promptement que les deux autres », La Case quitta la plaine de Manampy, dont il avait vraisemblablement épuisé toutes les ressources, et regagna celle de Manambamba, où il passa en revue ses troupes et ses prises (5,000 esclaves et 20,000 bœufs, tel était le butin de cette expédition dont les pertes étaient insignifiantes ⁽²⁾); puis, afin de ne pas laisser derrière lui la famine dans les districts qu'il lui fallait traverser pour revenir, il partagea la masse d'hommes qu'il commandait en trois corps qui, par des routes différentes, se rendirent simultanément dans la plaine d'Itaforo. C'est là que La Case distribua à ses auxiliaires leur part de butin, donnant « aux Nègres, aux Ambouillois et Matatanois à proportion du tiers des prises, et aux Ampatriens du quart », leur laissant presque

⁽¹⁾ Elle venait de naître, en effet, au moment où Flacourt arriva à Fort-Dauphin, c'est-à-dire au début de décembre 1648 (Flacourt, *Histoire de la grande isle de Madagascar*, éd. de 1658, p. 246).

⁽²⁾ Il n'était mort que 20 noirs dans le cours

de la razzia; des 30 Européens, un seul était malade et avait dû demeurer à Matitana (Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 111). Martin ne parle, dans ses *Mémoires* (fol. 21), que d'un butin de « dix mille pièces de bestial ».

tous les esclaves capturés au cours de la razzia, mais réservant soigneusement les têtes de bétail pour l'alimentation de Fort-Dauphin, où il se rendit ensuite par les chemins les plus courts. À Manambarro, où il arriva en janvier 1666 ⁽¹⁾, il trouva, en même temps que sa fidèle Andrian Nong, le commandant de Champmargou, qui, redevenu pendant l'absence de La Case, par suite de la mort du président de Beausse, aussi puissant que jamais, avait résolu de s'approprier personnellement tous les bénéfices de la razzia. Oubliant que l'expédition avait été entreprise avec l'assentiment formel de M. de Beausse ⁽²⁾, et insistant uniquement sur le fait que le parti « n'estoit composé que d'anciens François qui n'estoient point engagez à la Compagnie . . . », il prétendit que le Conseil n'[y] avoit rien », et répartit le butin comme si le duc de Mazarin n'avait pas fait abandon de tous ses droits à la Compagnie des Indes Orientales. La Case, outre « les présens qui luy avoient été faits pendant le voyage » en qualité de commandant de l'expédition, — présens qu'il gardait de droit ⁽³⁾, — reçut pour sa part une centaine de têtes de bétail. Ce fut là tout le bénéfice qu'il tira de cette razzia.

Tout le bénéfice matériel du moins; car, au point de vue moral, La Case en tira au contraire une satisfaction extrêmement vive, et telle que jamais il n'en avait obtenu précédemment. Seuls de tous ses auxiliaires, Andrian dRamahay et Andrian dRamanirakarivo l'avaient, avec leurs soldats, accompagné jusque dans le pays d'Anosy; ils vinrent avec lui jusqu'à Fort-Dauphin même, où ils « nous donnèrent (raconte Souchu de Rennefort), dans une petite plaine que regarde la principale porte, un divertissement pareil à celui que La Case avoit eu dans la plaine d'Itafoure, sans mine néanmoins de se vouloir combattre » ⁽⁴⁾. Lorsque, quelques jours plus tard, ils s'en retournèrent dans

⁽¹⁾ On apprit en effet à Fort-Dauphin, le 1^{er} février 1666 (Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 98; *Relation* . . . , p. 213), l'arrivée de La Case dans cette plaine, « distante (dit Dubois) de six à sept lieues du Fort Dauphin » (*Les voyages faits par le sieur D. B.* . . . , p. 77).

⁽²⁾ Il est vrai que, à en croire François Martin dans ses *Mémoires* (Arch. nat., T 1169, fol. 17), Monsieur de Beausse avait consenti

« que le party seroit fait au nom et pour l'intérêt de Monsieur le Duc Mazarin ». Cf. (*ibid.*) les réflexions de Martin à ce propos.

⁽³⁾ « Par privilège du Commandant », écrit Souchu de Rennefort (*Relation* . . . , p. 242). On trouvera l'indication de quelques-uns de ces présents aux pages 233 de la *Relation* et 107 de l'*Histoire des Indes Orientales*.

⁽⁴⁾ *Relation* . . . , p. 244.

leur pays, ils témoignèrent à La Case, « comme avoient fait tous les autres qui s'étoient employés dans la course, et qui ne connoissoient point d'autre maître que luy », de la manière la plus expressive leur gratitude, lui prodiguèrent des « marques d'une vénération extraordinaire », et manifestèrent ainsi d'une façon indubitable aux yeux de tous « l'importance... d'un personnage à qui les inclinations des Nègres étoient si bien acquises ⁽¹⁾ ». Frappés alors du prestige et de l'autorité de La Case auprès des indigènes, les membres du Conseil souverain de Madagascar comprirent la nécessité de traiter avec égard et considération un personnage si influent; on débuta par lui envoyer une commission de lieutenant; puis, deux jours plus tard, pour le remercier de la manière brillante dont il avait dirigé l'expédition qu'il avait eu mission de commander, on lui fit présent d'une épée d'honneur ⁽²⁾.

Jamais La Case ne s'était vu traiter de la sorte ! Lui « qui n'avoit jamais bien sceu s'il luy étoit avantageux de vaincre, et qui pendant prest (*sic*) de neuf années s'étoit senty mal traité pour sa valeur » ⁽³⁾, fut ravi de ces marques d'estime et en conçut une vive reconnaissance à l'égard de ceux auxquels il en était redevable. Aussitôt, « plein de ressentiment et de zèle pour la gloire de son Prince, il proposa au Conseil de faire le tour de l'Isle, et assura de l'assujettir toute entière avec l'aide de deux cens François, et les Nègres qu'il offroit de mettre sur pied ⁽⁴⁾ ». À l'appui de ce projet, il adressa aux membres du Conseil un rapport dont le texte, s'il avait été conservé, présenterait l'intérêt historique et ethnographique le plus puissant : pour y prouver le bien-fondé de ses idées, en effet, La Case y avait tracé, à l'aide des renseignements qu'il avait recueillis, un tableau d'ensemble « des différentes manières de combattre et des armes de tous les habitans de l'Isle, aussi-bien de ceux contre qui les François n'avoient point eu de guerre, qui sont au Septentrion et combattent avec des flèches, que des autres qui n'en ont pas l'usage et ne se servent que de simples saguayes » ⁽⁵⁾.

Des personnages qui composaient le Conseil souverain de Madagascar,

⁽¹⁾ *Retation...*, p. 244-245.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 245; *Histoire des Indes Orientales*, p. 114.

⁽³⁾ *Relation...*, p. 245.

⁽⁴⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 114.

⁽⁵⁾ *Id.*, p. 114. Cf. *Relation...*, p. 245-246.

beaucoup plus préoccupés de leur bénéfice personnel que des affaires de la Compagnie des Indes Orientales, un projet d'une telle envergure et d'une telle hardiesse ne reçut qu'incrédulité et dédain. Souchu de Rennefort, qui est mieux que personne en état de fournir des renseignements précis sur cette partie de la vie de son héros, l'a écrit sans le moindre ambage : La Case « rencontra des gens qui s'entredemandoient si cela pouvoit être possible, et qui s'étonnoient d'un dessein dont leur imagination exercée et assujettie à des objets rampans ne pouvoit atteindre la conduite »⁽¹⁾; il « n'eut point d'autres réponses que de ces fades railleries dont on voit tous les jours que les plus foibles et les plus ignorans, lorsqu'ils sont en autorité, traitent les pensées et les veuës de ceux qui sont beaucoup au-dessus d'eux par leur génie »⁽²⁾.

La Case, absolument sûr de l'exactitude de ses informations et de la possibilité dans laquelle il se trouvait de réaliser son dessein, ne se laissa pas rebuter par l'accueil que lui avait fait le Conseil souverain. À ce moment-là même précisément, un des navires envoyés précédemment à Madagascar par la Compagnie, la *Vierge-de-Bon-Port*, se préparait à reprendre la route de France, et à son bord devait s'embarquer un ami intime du nouveau lieutenant, un de ceux qu'il avait naguère couverts de sa protection, Souchu de Rennefort⁽³⁾; c'est lui que La Case chargea de soumettre ses vues au gouvernement et au Conseil des directeurs. « Il me pria, raconte cet écrivain⁽⁴⁾, d'y assurer de sa part qu'en deux ans, avec l'aide de deux cens François et ce qu'il y apporteroit de ses intelligences, il conquerrait toute l'Isle, et ne demandoit pour recompense que de n'estre point recherché pour rendre compte de ce qui luy seroit donné. Pour me faire voir en partie ce qu'il espéroit y profiter, il me fit présent de pierreries avec lesquelles je me crus incontinent riche; et le voyant assés mal ajusté pour un Héros, je luy envoyay mes meilleurs habits et mes dentelles qui, s'ils n'étoient [pas] dignes de luy, étoient du moins les plus passables de notre flotte pour un homme de son mestier. »

⁽¹⁾ *Relation . . .*, p. 246; et *Histoire des Indes Orientales*, p. 114.

⁽²⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 114.

⁽³⁾ Souchu de Rennefort a déclaré lui-même qu'il demeurait sans fonction exposé à l'ambition et à la politique des maîtres du gouvernement, si le capitaine Amiral et le sieur de La

Case estans de ses amis, il n'eût esté dangereux d'entreprendre de luy faire violence » (*Histoire des Indes Orientales*, p. 75).

⁽⁴⁾ *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar*, p. 246-247; cf. *Histoire des Indes Orientales*, p. 114-115.

Durant l'année qui s'écoula entre le départ de la *Vierge-de-Bon-Port* et l'arrivée du marquis de Montdevergue à Fort-Dauphin (20 février 1666-15 mars 1667), il est assez difficile de dire ce que devint La Case. Rien, en effet, dans les différents documents relatifs à l'histoire de Madagascar à cette époque, ne venant jeter le moindre jour sur ce point, il n'est possible de faire que des conjectures. Du silence même des textes il semble permis de conclure avec quelque raison que La Case ne dirigea, pendant ces treize mois, aucune expédition importante dans l'intérieur; il dut, selon toute apparence, demeurer à Fort-Dauphin, où le retenait son service de lieutenant, et y assister, impuissant et navré, au spectacle lamentable des querelles incessantes surgies au sein du Conseil souverain, de la décadence lente, mais continue de l'établissement français, et aussi de la destruction inintelligente et inconsciente d'une partie de son œuvre elle-même.

Quelques semaines après son arrivée à Madagascar, dès le mois d'août de l'année 1665, le président Pierre de Beausse, s'inspirant probablement d'idées énoncées naguère par son frère utérin Étienne de Flacourt⁽¹⁾, avait envoyé une petite troupe de colons, commandée par le sergent Des Roquettes, fonder un comptoir dans la province de Matitana. Ces huit Français, une fois arrivés dans le pays, s'établirent sur les terres d'Andrian dRamanirakarivo⁽²⁾, à qui ils furent, au moment où ce chef indigène accompagna La Case à Fort-Dauphin, « particulièrement recommandez⁽³⁾ », et qui, aussi bien qu'Andrian dRamahay, regagna son district dans les dispositions les plus amicales à l'égard des nouveaux venus.

Malheureusement Des Roquettes, à l'instar des membres du Conseil souverain, se préoccupait avant tout de son intérêt personnel. « Ne croyant pas pouvoir si bien faire ses affaires en paix qu'en guerre », il travailla de tout son pouvoir à semer la discorde entre les deux chefs, chose peu difficile, par suite

⁽¹⁾ « La province de Matatane a besoin d'une très forte colonie », écrivait Flacourt en 1658 dans le factum qui accompagne l'édition de 1658 de l'*Histoire de la grande isle de Madagascar* (p. 35 de ce factum).

⁽²⁾ « Huit François avoient été envoyés en sa Province [d'Andrian dRamanirakarivo] dans le pyrogue que nous avons veu aborder au mois

d'août de l'année 1665; nous scavons qu'ils y étoient bien arrivés, et avoient habitation commode à vingt deux degrés de latitude. » (*Relation . . .*, p. 244.) Voir aussi l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 113.

⁽³⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 113; cf. *Relation . . .*, p. 244.

des prétentions concurrentes d'Andrian dRamahay et d'Andrian dRamanirak-rivo sur quelques territoires situés entre leurs deux districts⁽¹⁾. En témoignant au chef sur le territoire duquel il s'était établi une très grande confiance, en affectant de ne recourir exclusivement qu'à ses conseils, Des Roquettes ne tarda pas à exciter la jalousie d'Andrian dRamahay; ce chef, plus puissant et plus riche, mais moins intelligent que son rival, se crut bientôt dédaigné des Français, et pour se venger de celui qu'il pensait l'avoir complètement supplanté dans leur affection, se livra à quelques actes d'hostilité contre lui. C'est là ce que désirait Des Roquettes; « le sergent, sans donner d'avis au Fort Dauphin, et glorieux de pouvoir décider seul de la fortune de deux souverains de Madagascar, agit pour Ramahirac contre Ramahaye, brûla ses magasins de ris, de fèves et de vin de miel, détruisit ses plantages, et rendit ce pays inutile à la traite⁽²⁾. »

Tel fut le résultat des vues personnelles et des intrigues de Des Roquettes; quelle différence entre sa conduite et celle de La Case, qui avait toujours apporté tous ses soins à tenir une balance égale entre les deux chefs⁽³⁾, et à cultiver semblablement leur amitié! Le mari d'Andrian Nong fut sans doute averti par ses émissaires, — et peut-être aussi par des envoyés d'Andrian dRamahay, — de ce qui se passait dans le Matitana; mit-il le Conseil souverain au courant de la situation? On l'ignore. S'il le fit, on ne tint certainement aucun compte de ses avis, en sorte que, de l'œuvre si utile et si politique de La Case dans cette partie de Madagascar, rien ne subsistait plus au moment où entrèrent successivement dans l'anse d'Itapera les différents vaisseaux de la flotte la plus considérable qui eût fait jusqu'alors flotter le pavillon fleurdelisé dans les parties occidentales de l'Océan Indien.

⁽¹⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 227.

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 227. — Cf. *ibid.*, p. 394 : « Un [sergent], de gayeté de cœur, et pour se rendre fameux, ruina les plantages du plus puissant allié des Français. »

⁽³⁾ Sur la manière dont La Case se comportait à ce sujet, voir la *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 237, et l'*Histoire des Indes Orientales*, p. 226-227.

LA CASE ET LE MARQUIS DE MONTDEVERGUE

(1667-1670).

Si La Case avait pu un moment espérer, à la vue de la puissante escadre commandée par le marquis de Montdevergue, que la Compagnie des Indes Orientales avait approuvé les projets dont il avait naguère prié Souchu de Rennefort de lui transmettre le plan, il ne tarda pas à être détrompé. C'est le 14 mars 1666, alors que la *Vierge-de-Bon-Port* se trouvait encore beaucoup plus près des côtes de l'île Dauphine que de celles de la France⁽¹⁾, que cette flotte avait quitté le port de La Rochelle⁽²⁾; par suite de circonstances dont le récit ne touche en rien à la biographie de La Case, elle n'aborda à Madagascar qu'un an plus tard, « dans un extrême besoin de vivres »⁽³⁾, à un moment où rien n'avait été préparé à Fort-Dauphin pour le logement ni pour la nourriture des nouveaux arrivants. L'habitation était, à en croire Souchu de Rennefort⁽⁴⁾, « en si mauvais estat, qu'à peine y avoit-il quelques huttes pour mettre les principaux à couvert. Il ne paroissoit que deux petits bastions de cailloux, ruinez du côté de la mer, et quelques pieux qui ne marquoient aucune régularité, avec neuf pièces de canon de fer sans afust et sans aucune élévation. » Quant aux magasins, ils étaient complètement vides, « sans aucune[s] commoditez », et il ne se trouvait pas, aux environs, un seul bœuf qui appartint à la Compagnie⁽⁵⁾. Seuls, les particuliers possédaient alors quelques vivres; mais, avec un égoïsme dont leurs chefs leur avaient depuis longtemps donné l'exemple, ils ne s'appliquèrent qu'à profiter des circonstances, et « mirent leur ris et leur bœuf à cinq sols la livre, et le vin de miel à quatre

⁽¹⁾ C'est en effet le 20 février 1666 que la *Vierge-de-Bon-Port*, sur laquelle Souchu de Rennefort avait pris passage, quitta Fort-Dauphin (*Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 269; *Histoire des Indes Orientales*, p. 136).

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 190. — Pour l'histoire du voyage de cette flotte, voir ce même ouvrage,

p. 190-220, et le travail, rédigé à l'aide de documents inédits, de MM. G. Saint-Yves et J. Fournier, *Le voyage de François de Lopès, marquis de Montdevergues, de la Rochelle à Madagascar, 1666-1667* (*Bull. de géog. hist. et descr.*, 1898, n° 1, p. 114-137).

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 222.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 220.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 231.

francs le pot ⁽¹⁾ ». Caron n'exagérait donc nullement quand il écrivait à Colbert, un peu plus tard, « avoir trouvé ce pays icy dans un estat si misérable qu'il ne se peut pas exprimer, y ayant faute de toutes choses, et mesme de bon conseil et de bon gouvernement, la guerre dans tous les pays, aussy bien que la disette ⁽²⁾ ».

Les directeurs de Faye et Caron, que la Compagnie avait envoyés dans l'Océan Indien pour agir au mieux de ses intérêts, s'efforcèrent immédiatement de porter remède à cette lamentable situation; mais leurs efforts et ceux du Conseil de subsistance qu'ils établirent aussitôt ⁽³⁾ demeurèrent absolument infructueux, comme en fait foi une lettre du 14 octobre 1667, dont les archives du Ministère des Colonies conservent le résumé ⁽⁴⁾. Les deux directeurs généraux de la Compagnie des Indes Orientales y avouent à Colbert « qu'à leur arrivée dans l'Île, ils ont été dans de continuelles appréhensions de n'avoir pas des vivres pour nou[r]rir leur[s] gens, n'en ayant pû avoir d'assuré[s] pour huit jours, quelque économie qu'ils ayent pratiqué...; que le peu de bestiaux qu'il y a dans cette province [d'Anosy] (s'enten[d] de bœufs et [de] vaches, puisqu'il n'y en a pas d'autres) les menaçoient de voir bientôt la fin des petits secours qu'ils ont eu[s], sans espérance d'en avoir à l'avenir ». C'était donc la famine, et à très bref délai, si l'on ne prenait les mesures énergiques nécessaires pour remédier à ce péril.

À deux reprises différentes déjà, La Case avait naguère, dans de semblables conjonctures, sauvé la colonie française de Fort-Dauphin; c'est à lui que, cette fois encore, on ne tarda pas à avoir recours. L'Anosy, naguère si riche en têtes de gros bétail, n'en possédait plus ⁽⁵⁾; dès le début du mois de juillet de

⁽¹⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 222. — À comparer avec ces prix ceux que fournit le directeur de Faye dans sa lettre du 23 février 1668 (Archives du Ministère des Colonies, C 5, Madagascar, carton 1).

⁽²⁾ Lettre du 15 octobre 1667 (Archives du Ministère des Colonies, C 5, Madagascar, carton 1). — On fera bien de rapprocher de ce texte les renseignements fournis sur la période immédiatement antérieure par M. Bourrot, dans une lettre du 4 février 1667 à M. Alméras; c'est durant cette période que La

Case donna au séminaire « 18 paniers de riz pesant 15 livres et valant 4 francs » (*Mémoires de la Cong. de la Mission*, t. IX, p. 536).

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 226 et 230.

⁽⁴⁾ « Extrait des lettres de MM. de Faye et Caron, directeurs généraux de l'ancienne Comp^{te} des Indes, datées du fort Dauphin le 14 octobre 1667 » (Archives du Ministère des Colonies, C 5, Madagascar, carton 1).

⁽⁵⁾ Voir la lettre commune des directeurs de Faye et Caron, en date du 14 octobre 1667;

l'année 1667, les directeurs, acculés aux dernières mesures, se virent « contraints de consentir, quoyque avec beaucoup de répugnance, à envoyer à la guerre contre les ennemis des François pour en avoir »⁽¹⁾; ils confièrent à La Case cette importante mission, en lui donnant pour instruction de « traiter des bêtes pour la marchandise avec les naturels qui voudro[ie]nt vivre en paix avec les François, et qu'à l'égard de ceux qui ne voudroient ny paix ny traité, l'ordre du Conseil étoit de prendre sur eux autant de bêtes que l'on pou[r]roit »⁽²⁾. Avec une cinquantaine de Français et un certain nombre de noirs de l'Anosy⁽³⁾, La Case partit de Fort-Dauphin dans le courant de juillet, en annonçant qu'il serait absent pendant près de six mois, et qu'il ne reviendrait pas, selon toute vraisemblance, avant le mois de janvier de l'année 1668⁽⁴⁾.

Que, sur le succès de ce parti, reposait tout l'espoir des chefs de Fort-Dauphin, c'est ce qu'il semble légitime de dire après avoir pris connaissance des débris encore subsistants de la correspondance officielle du marquis de Montdevergue et des directeurs de la Compagnie. « Pour les bestes, écrit Caron à Colbert, le 15 octobre 1667⁽⁵⁾, nous en sommes presque à la fin, et toute nostre espérance consiste au retour d'un parti que Monsieur le Vise-Roy (*sic*) a envoyé à cent ou six-vingts lieues loing d'icy pour tascher d'en avoir, ce pays icy ne pouvant en aucune façon du monde subsister sans cela, ny les habitations. . . » Que d'anxiété se devine d'autre part dans ce fragment d'un mémoire un peu postérieur de M. de Montdevergue⁽⁶⁾ : « Quoy que nous ayons

ils y expliquent que les pays du Sud de l'île ont été autrefois fort riches en bétail, qu'il n'y avoit pas moins de cent mil bêtes dans cette étendue de pays, mais qu'à peine s'y en trouverent-ils 4,000 par les guerres qui se sont faites entre les Roys, ou que les François leur ont fait, ce qui cause la difficulté de subsister » (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1).

⁽¹⁾ *Ibid.*

⁽²⁾ *Ibid.* — Comment ces instructions sont dues à une intervention des prêtres de la Mission, Martin l'a raconté dans ses *Mémoires inédits* (Arch. nat., T 1169, fol. 35).

⁽³⁾ Les textes ne sont pas absolument d'accord sur l'importance du parti que commandait La Case; le document cité plus haut parle

de 60 Français et « 6 ou 7 mil Noirs » (Arch. du Ministère des Colonies), Montdevergue, dans un mémoire du 10 février 1668 (*ibid.*) et Martin (Arch. nat., T 1169, fol. 35) de 50 Français, Souchu de Rennefort de 40 Français seulement (*Histoire des Indes Orientales*, p. 231).

⁽⁴⁾ « Le sieur de La Caze est party pour cette expédition dès le mois de juillet 1667, d'où il ne seroit de retour que dans le mois de janvier suivant » (Lettre des directeurs de Faye et Caron, 14 octobre 1667. Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1).

⁽⁵⁾ Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1.

⁽⁶⁾ « Mémoire sur l'estat présent de l'isle

envoyé le sieur de La Casse en party avec cinquante François pour en recouvrer [des têtes de bétail], il arrive tant d'inconvénients, et par les mauvais temps, et par les pluies (comme il en a toujours fait depuis qu'il est party), et par l'éloignement et par les difficultés des lieux où il faut aller pour en trouver, et la peine encore plus grande de les ramener en dépit des naturels des dits pais (qui se mettent tous en armes), [que] nous n'en pouvons attendre qu'un petit nombre, ainssy qu'il nous a desja mandé, . . . et qui seront si meigres en arrivant que de quelque temps elles ne seront bonne[s] à rien. » On s'explique, en lisant ces fragments et d'autres encore des trop rares documents relatifs à Madagascar que les différents dépôts d'archives possèdent encore de cette période ⁽¹⁾, « qu'il ne se soit pas tenu de Conseil tant de fois pour toutes les autres parties du gouvernement que pour celle de sa subsistance » ⁽²⁾.

C'est beaucoup plus tard qu'il ne l'avait prévu lors de son départ que La Case regagna Fort-Dauphin; il n'y était pas encore rentré, en effet, — mais du moins était-il sur le chemin du retour, — le 21 février 1668, date à laquelle le directeur de Faye écrivit à la Compagnie des Indes Orientales une longue lettre, dans laquelle se trouvent, sur cette nouvelle expédition du mari d'Andrian Nong, des détails très intéressants et très précis ⁽³⁾. En complétant ces indications par celles que contiennent les précieux *Mémoires* de Souchu de Rennefort *pour servir à l'histoire des Indes Orientales* ⁽⁴⁾, auxquels il faut toujours revenir, voici ce qu'il est possible de savoir sur cette importante expédition.

Après avoir quitté Fort-Dauphin, La Case débuta par se rendre (en passant sans doute par l'Ambolo) au Matitana, et par y travailler à réparer le tort causé par le sergent Des Roquettes à l'influence française; il écouta les plaintes et les explications des deux adversaires, se déclara le protecteur d'Andrian dRamahay « pour regagner aux François son amitié et celle de quelques autres Grands ses amis, qui murmuroient de ce qu'après tant de ser-

Dauphine, ce 10^e février 1668 » (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1).

⁽¹⁾ Voir les prix des vivres indiqués par de Faye dans sa lettre du 23 février 1668 (*ibid.*).

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 230.

⁽³⁾ Archives du Ministère des Colonies, C 5, carton 1.

⁽⁴⁾ *Histoire des Indes Orientales*, p. 231-232.

vices, ils l'avoient presque réduit au désespoir », et finit par réconcilier l'un avec l'autre les deux ennemis de la veille, et par les emmener avec lui⁽¹⁾, comme il l'avait déjà fait près de deux ans auparavant. Puis, à la tête de forces considérables, — 6 ou 7,000 Noirs de l'Anosy, de l'Ambolo et du Matitana⁽²⁾, — il se dirigea vers l'Ouest et gagna, — peut-être en remontant le cours du Mananara —, le rebord oriental du plateau central, d'où il s'éleva sur le plateau lui-même, contraignant partout sur son passage les chefs indigènes « à jurer obéissance », inspirant à ses adversaires une terreur telle qu'ils n'osaient pas entrer en lutte avec Andrian Pousse; c'est ainsi que, pour ne pas avoir affaire à lui, « le Grand des Lavalesses abandonna son pays, et se retira avec ce qu'il put emporter fort avant dans l'Isle, chez un autre Grand nommé Betsilio »⁽³⁾.

Est-ce en poursuivant ce chef que La Case et les siens s'avancèrent « jusques au milieu de l'Isle vers le Nord, dans la province des Vohisangombes »⁽⁴⁾? Aucun texte ne le dit. Souchu de Rennefort se borne en effet à mentionner le fait, sans l'accompagner du moindre commentaire ni du moindre détail sur l'itinéraire adopté par le parti à son retour; et le directeur de Faye, en ce qui concerne les débuts de l'expédition, n'est pas plus explicite⁽⁵⁾. Il fournit par contre sur la seconde partie de la razzia des détails du plus vif intérêt; aussi convient-il de reproduire intégralement le résumé de sa lettre que conservent encore aujourd'hui les archives du Ministère des Colonies.

Pour se procurer le bétail nécessaire à l'alimentation de Fort-Dauphin, raconte M. de Faye⁽⁶⁾, La Case « avec les François et [les] Nègres de son party

⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *l. cit.*, p. 232.

⁽²⁾ C'est le chiffre donné par les directeurs Caron et de Faye dans leurs lettres des 14 et 24 octobre 1667 (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1). — De ces noirs, 2,000 provenaient du Matitana, rapporte François Martin dans ses *Mémoires* (Arch. nat., T 1169, fol. 38).

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 232.

⁽⁴⁾ Id., *ibid.*, p. 232.

⁽⁵⁾ Martin ne l'est guère non plus : « J'appris

par des lettres particulières, raconte-t-il dans ses *Mémoires* (Arch. nat., T 1169, fol. 47), que le sieur de la Caze... avoit [été] jusques dans la contrée nommée Lavalef au haut de la rivière de Manangourou, à plus de 150 lieues du fort Dauphin. Les habitants du pays parurent en corps d'abord, mais ils ne soutinrent pas [le choc] et prirent la fuite; nos gens pillèrent la contrée... »

⁽⁶⁾ Lettre du 23 février 1668 (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1).

avoient esté des Matatanes, après plusieurs jours de marche dans la province d'Empastre, chez les Zaffirambou, où les François n'avoient jamais esté. . . Là, et aux environs, ils y amassèrent 20,000 bestes, et après cela led. S^r La Case avec ses troupes reprirent le chemin des Matatanes, conduisant lesd. 20,000 bestes. . . . Sortant des Empastres, led. S^r La Case et ceux de son party furent obligez de traverser un bois de trois lieues et demie de longueur par un défilé si estroit et si meschant que les bestes ayant esté cinq jours entiers dans ce passage, la pluye toujours sur le dos, sans pouvoir boire ny manger, il en mourut 6,000. . . . Apres cela, ils marchèrent à petites journées, trouvant toujours des montagnes pleines de bois, des rochers et des passages très pénibles qui leur faisoient veoir tous les chemins couverts de leurs bestes mortes qui ne pouvoient résister aux injures de la terre et de l'air, ayant toujours eu la pluye sur le dos depuis les premiers jours qu'ils estoient entrez dans le pays des Zaffirambou.

« En traversant la province de Maintoneandre et celles de Diavoudre, Diansialingue, Diansialo, Diansimalhaor et Diannasse, petits seigneurs, demandèrent d'entrer au nombre des alliez des François et de vivre soubz l'obéissance du Roy, lesquelz y feurent receus, et prestèrent serment de fidélité entre les mains dud. S^r de La Case.

« Apres six semaines de marche, estant arrivez à Farvoury, les Grands du lieu ayans amassé 1,000 personnes de leurs sujets, ilz vinrent fondre sur eux, lesquelz furent repoussez avec perte de deux Grands appelez Dianmasse et Dian Silamhene, et vingt-trois de leurs hommes tuez. Les Noirs demandoient à revenir, estans tous fatiguez d'un si long voiage.

« Continuant leur chemin, ilz eurent encore douze jours de marche avant que d'arriver proche d'Inamoure, terre de Rafrizay, amy des François, où ilz partagèrent les bestes, lesquelles se trouvèrent en petit nombre à proportion de la quantité qu'ilz en avoient au sortir du pays de Zaffirambou, puisqu'il ne s'en trouva plus que deux mil pour le Fort Dauphin, desquelles ilz ne croyoient pas en pouvoir mener douze cens jusques aud. lieu ⁽¹⁾. Après ce partage fait, la conduite des bêtes fut donnée à Ramahirac et Ramahey, qui les receurent

⁽¹⁾ « Nos gens, raconte Martin (Arch. nat., T 1169, fol. 47), . . . enlevèrent 15,000 pièces de gros bestial, mais dont il n'en arriva

que douze cens au Fort Dauphin; le surplus périt dans la route par les mauvais chemins. »

par compte pour les faire conduire à petites journées aux Matatanes; et le Sr de La Case prit le devant pour venir aux Matatanes, où il arriva led. jour xxi décembre dernier, et y trouva le navire la *Duchesse*, où le capitaine attendoit des nouvelles de leur voiage ⁽¹⁾. »

Le troupeau que conduisaient Andrian dRamahay et Andrian dRamanirakarivo ne tarda pas à rejoindre au Matitana La Case, que l'abondance des pluies et le débordement des rivières y retinrent longtemps, au grand détriment de ses compagnons; la fièvre les y attaqua si violemment, en effet, qu'une dizaine d'entre eux, déjà épuisés par les fatigues excessives de l'expédition, y périrent, et que la plupart des autres y tombèrent gravement malades ⁽²⁾. Dès que la chose lui fut possible, La Case se hâta donc de reprendre la route de Fort-Dauphin, en compagnie des fils de ses deux principaux auxiliaires, qui avaient pour mission spéciale de pousser devant eux le bétail destiné à l'approvisionnement de la colonie. Ces jeunes gens « furent remerciés par le Conseil, qui leur fit des présents, et manda par eux à leurs pères qu'il seroit ennemy de celui qui commenceroit la guerre, et seroit toujours leur amy s'il vivoit en paix » ⁽³⁾, réparant ainsi dans une certaine mesure la faute qu'il avait

⁽¹⁾ C'est sans aucun doute d'après les rapports de La Case apportés par la *Duchesse* que le directeur de Faye a rédigé cette partie de sa lettre; on doit en rapprocher un fragment du « Mémoire sur l'état présent de l'isle Dauphine », adressé par Montdevergue à la Cour le 10 février 1668 : « Il arrive tant d'inconvénients, et par les mauvais temps, et par les pluies, comme il en a toujours fait depuis qu'il [La Case] est party, et par l'éloignement, et par les difficultés des lieux où il fault aller pour en trouver, et la peine encore plus grande de les ramener en dépit des naturels des dits pais (qui se mettent tous en armes), [que] nous n'en pouvons attendre qu'un petit nombre, ainsy qu'il nous a desjà mandé, quoy qu'il en eut pris près de vingt mille dans un pais où les François n'avoient jamais esté, vers les Vohitsangombes; mais la plus part [est] mort en chemin, a douze [ou] quinze cents près

pour cette habitation, et qui seront si meigres en arrivant, que de quelque temps elles ne seront bonnes à rien » (Archives du Ministère des Colonies, C 5, carton 1). — Cf. Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 232.

⁽²⁾ « Nous en avons reçu de très facheuses [nouvelles] du party commandé par le sieur de La Casse, qui nous mande que tous ses gens s'estant bien portés tout le long du voyage et jusques à son retour aux Matatanes, où les eaux et les débordemens des rivières l'ont détenu, la maladie les auroit attaqués en ces lieux avec tant de violence qu'il y seroit mort huit ou dix François, et la plus part des autres demeurés malades » (*Mémoires sur l'état présent de l'isle Dauphine*, Arch. du Ministère des Colonies, l. c.).

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 232.

commise en maintenant le sergent Des Roquettes à la tête du poste du Matitana ⁽¹⁾.

Telle fut la fin de cette nouvelle expédition. Si les résultats n'en furent pas aussi heureux que ceux de la précédente, la faute n'en est pas à La Case, mais à des circonstances physiques tout à fait défavorables, et aux instincts belliqueux de certaines des populations avec lesquelles les Français se trouvèrent alors pour la première fois en contact.

Il est profondément regrettable que le texte intégral du rapport adressé par La Case, dès son arrivée au poste du Matitana, au marquis de Montdevergue n'ait pas été conservé, et qu'on en soit réduit, pour s'en faire une idée, aux extraits plus ou moins résumés que contiennent quelques lettres du gouverneur de l'île Dauphine et du directeur de Faye, ou encore l'ouvrage de Souchu de Rennefort. C'est là, au point de vue de l'histoire de l'occupation française à Madagascar au XVII^e siècle, une perte irréparable; c'en est une non moins grande au point de vue de l'histoire de la découverte géographique de l'île. Esprit attentif et curieux, en effet, et en même temps scrupuleux observateur des instructions de la Compagnie ⁽²⁾, La Case n'avait eu garde de négliger de recueillir des renseignements sur les pays qu'il venait de parcourir, et que des Français, — peut-être même des Européens, — venaient de visiter avec lui pour la première fois; ces renseignements, il les avait résumés dans son rapport, comme en témoigne un trop court fragment de la lettre de M. de Faye à la Compagnie : « Cette province nommée Empastre, écrivait-il le 23 février 1668 ⁽³⁾, et plusieurs terres voisines qui se nomment, au rapport des mesmes,

⁽¹⁾ *Hist. des Indes Orientales*, p. 228.

⁽²⁾ « Tous les envoyés, porte le règlement de la Compagnie daté du 27 octobre 1664, seront chargés d'observer exactement la qualité des païs par où ils passeront, et des peuples qu'ils y trouveront, desquels ils seront toujours en défiance. . . » (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1.) Cf. la *Relation de l'établissement de la Compagnie française pour le commerce des Indes Orientales* (p. 84-85), où Charpentier raconte que la Compagnie or-

donna aux gens du Conseil « d'obliger tous ceux qui feroient ces voyages de tenir des journaux fort exacts de leur marche, et de marquer précisément les noms des lieux où ils passeront, l'estat et la nature du pays, . . . les mœurs et les coutumes des habitans. . . , en un mot de faire d'amples relations de toutes les choses dignes de remarque, afin de les envoyer à la Compagnie ».

⁽³⁾ Archives du Ministère des Colonies, C 5, Madagascar, carton 1.

Zafferambou, Trauque, Voulle, Hievie, Houissanghombe, Himaire, Entamame et Fourquoybourhive sont bien peuplées de bestail. » Que de noms, de la plupart desquels on chercherait vainement la trace dans l'ouvrage de Flacourt ! et que d'autres renseignements géographiques et ethnographiques d'un prix inestimable devait contenir le rapport de La Case !

C'est sans doute un peu plus tard, après avoir, à l'aide de ces informations nouvelles, remanié et amélioré son plan de conquête de Madagascar, que La Case, — à qui aucune réponse n'était arrivée de France dans l'intervalle ⁽¹⁾, — fit connaître au marquis de Montdevergue les projets qu'il avait précédemment exposés aux membres du Conseil souverain de l'île Dauphine. La conjoncture semblait favorable; c'était le moment où se préparaient à Fort-Dauphin les opérations que M. de Champmargou devait diriger peu de temps après contre Andrian dRasaf avec un plein succès ⁽²⁾. Quelque séduisant que fût le projet de La Case, le lieutenant général n'osa pas en entreprendre la réalisation, même après la défaite et la mort d'Andrian dRasaf. Quelles sont les raisons de cette détermination ? Est-ce la situation précaire dans laquelle se trouvait toujours l'établissement de Fort-Dauphin ⁽³⁾ ? ou le peu d'estime que M. de Montdevergue faisait de Madagascar, et le peu d'utilité qu'il voyait à la conquérir ? L'attitude hostile adoptée, en dépit des efforts de La Case, par Andrian dRamahay et Andrian dRamanirakarivo, — peut-être par suite du renvoi de Des Roquettes au Matitana, — à l'égard des Français ⁽⁴⁾ n'y fut-elle pas aussi pour quelque chose ? Ce sont là autant d'hypothèses plausibles, mais qu'aucun texte ne confirme ⁽⁵⁾. Un seul fait est certain : l'ajournement du plan de La Case.

⁽¹⁾ On sait que la *Vierge-de-Bon-Port* fut coulée dans la Manche et que Souchu de Rennefort fut fait prisonnier par les Anglais le 9 juillet 1666; c'est seulement le 29 mai 1667 que Souchu de Rennefort regagna la France (cf. les derniers chapitres de sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales* . . .)

⁽²⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 232-234.

⁽³⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 247.

⁽⁴⁾ « Ils s'estoient accordez, a écrit Souchu de Rennefort (*Histoire des Indes Orientales*,

p. 246), de ne plus rien traiter avec les François. »

⁽⁵⁾ Peut-être aussi Montdevergue craignait-il de donner trop d'importance à La Case, qui avait, dans l'intervalle, empêché un chef de colonie, du Far, de s'établir à Manambolo et d'y construire un fort en incitant les indigènes à faire le vide autour de lui. « Le sieur de La Case, conservant des prétentions de souveraineté sur le pays d'Ambouille, ne pouvoit souffrir qu'on le bridât d'un fort, dont on ne luy donnoit pas le commandement » et « faisoit trouver tant d'impossibilité à ce qui ne luy plaisoit

« On eut tort, a écrit Souchu de Rennefort ⁽¹⁾, de négliger les propositions du sieur de La Case; ce brave homme connoissoit toutes les particularitez du pays, la réputation de sa valeur y estoit répandue, plusieurs Grands estoient ses amis, les Nègres le suivoient à la guerre avec confiance, et si on luy eût accordé ce qu'il demandoit, apparemment l'Isle eût esté assujettie à la domination françoise. »

Du moins ne peut-on pas reprocher au marquis de Montdevergue de s'être montré jaloux de La Case; il semble au contraire lui avoir toujours témoigné beaucoup de bienveillance et beaucoup d'estime, et peut-être est-ce pour lui permettre de soumettre lui-même ses idées à la Cour et à la Compagnie que, le 15 avril 1670, lorsqu'il s'embarqua sur la *Marie*, il emmena avec lui « le sieur de La Case, qu'il avoit dessein de faire connoître en France ⁽²⁾ ». On sait comment la *Marie*, n'ayant pu doubler le cap de Bonne-Espérance, fut contrainte de regagner Fort-Dauphin quelques mois après en être partie ⁽³⁾; elle y ramena tout à la fois le meilleur gouverneur que la France ait envoyé à Madagascar au XVII^e siècle et le seul colon susceptible de modifier les idées nouvelles qui commençaient alors à prédominer dans les conseils du gouvernement, et de regagner à la France australe la faveur de Louis XIV et de Colbert.

LES DERNIERS MOIS DE LA VIE DE LA CASE

(1670-1671).

Quelques mois s'étaient écoulés depuis le retour de la *Marie* à Fort-Dauphin ⁽⁴⁾, et le marquis de Montdevergue, renvoyant à une époque ultérieure l'exécution de ses desseins, avait repris le gouvernement de la colonie ⁽⁵⁾, lorsque, le 23 novembre de l'année 1670, plusieurs voiles furent signalées à

pas qu'on ne conclut rien, et que les colonies demeurèrent inutiles » (Souchu de Rennefort, *Hist. des Indes Orientales*, p. 235-236).

⁽¹⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 395.

⁽²⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 366.

⁽³⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 378.

⁽⁴⁾ Partie de Fort-Dauphin en avril 1670, la *Marie* y revint en juin, au témoignage de

Dubois (*Les voyages faits par le sieur D. B. . .*, p. 60).

⁽⁵⁾ L'intérim avait été exercé par M. de Champmargou, qui avait été solennellement reconnu le 7 octobre 1669 « Lieutenant général pour le Roy au gouvernement de l'Isle et autres païs orientaux sous l'obeïssance de Sa Majesté » (*ibid.*, p. 48 et 50).

l'horizon⁽¹⁾. C'était une partie de l'escadre annoncée depuis si longtemps, de la flotte destinée à donner dans les mers de l'Inde « un petit échantillon de la puissance⁽²⁾ » du Roi-Soleil, qui, près de huit mois après son départ de la rade de Chef-de-Bois, arrivait enfin à Madagascar.

Son chef, Jacob Blanquet de la Haye, « Gouverneur et Lieutenant général pour le Roy en l'isle Dauphine et dans toutes les Indes⁽³⁾ », débarqua à Fort-Dauphin avec des instructions très nettes et très précises : il devait « donner promptement ses ordres sur tout ce qu'il estimeroit devoir estre observé pour le bien, l'avantage et la conservation de cette colonie »; il devait surtout s'appliquer à « bien reconnoître toutes les causes de la misère que les François qui y ont passé ont soufferte, y apporter les remèdes les plus convenables, les exciter fortement au travail et à la culture des terres ». Quelques semaines suffiraient à M. de la Haye, estimait Colbert⁽⁴⁾, pour remplir son programme et « donner tous les ordres nécessaires »; il pourrait donc ensuite se rendre aux Indes, après avoir pourvu au bon gouvernement de Madagascar, où « l'intention du Roy estoit que le sieur de Chamargou fût reconnu pour Lieutenant général, et le sieur de La Case pour Major de l'Isle⁽⁵⁾ ».

C'est sans doute cette nomination, — suggérée à Colbert par les rapports verbaux de Souchu de Rennefort et par sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar ou Dauphine*, par les lettres du marquis de Montdevergue et des directeurs de Faye et Caron, — que, dès le lendemain de son arrivée à Fort-Dauphin, M. de la Haye vint en personne annoncer à celui qui en était l'objet⁽⁶⁾. Ainsi se trouvèrent subitement modifiés tous les projets antérieurs de La Case, qui, dès ce moment,

⁽¹⁾ La date du 23 novembre est donnée à la fois par Dubois (*l. cit.*, p. 62-63) et par l'écrivain du *Navarre* (Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 150).

⁽²⁾ Expression employée par Colbert dans une lettre au directeur de Faye, en date du 31 mars 1669 (Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III², p. 442).

⁽³⁾ Tels sont les titres donnés à M. de la Haye dans ses lettres de provisions du 5 décembre 1669, publiées en tête du *Journal du voyage des Grandes Indes*, t. I, fnc.).

⁽⁴⁾ Voir l'« Instruction pour M. de La Haye, Lieutenant général dans les Indes Orientales », dans P. Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III², p. 463-465.

⁽⁵⁾ Ce sont les expressions employées par Souchu de Rennefort dans son analyse de la harangue de M. de la Haye (*Histoire des Indes Orientales*, p. 381). Cf. les *Voyages faits par le sieur D. B.*, p. 71.

⁽⁶⁾ Voir la « Suite du journal » du *Navarre* (Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 151) et le *Journal imprimé* (I, p. 45).

renonça à se rendre en France en compagnie du marquis de Montdevergue et se résolut à demeurer à Madagascar pour y remplir les devoirs de sa nouvelle charge⁽¹⁾.

Il en fut, quelques jours plus tard, solennellement investi. Le 4 décembre 1670, en effet, M. de la Haye débuta par se faire, en grand cérémonial, reconnaître lui-même « en qualité d'Admiral, Gouverneur et Lieutenant général pour le Roy » par tous les colons, et par recevoir de leurs chefs « serment de fidélité à S. M. et d'obéissance » à lui-même⁽²⁾; puis il descendit du trône qu'il avait fait dresser « sous la porte du fort » et « alla à la teste de toutes les compagnies quy estoient rengées en bataille y faire reconnoistre M. de Cham-margou pour Lieutenant de Roy de Sa Ma^{te} dans lad^e Isle sous Monsieur l'Ad-miral, et M^r de la Caze pour Major de toute lad^e Isle, luy en ayant fait expé-dier un brevet »⁽³⁾, comme l'y autorisait le pouvoir qu'il avait reçu du roi le 5 janvier précédent⁽⁴⁾. Ainsi se termina, d'une manière très honorable pour La Case, la cérémonie du 4 décembre 1670, la plus pompeuse qui eût encore été faite depuis les débuts de l'occupation française à Madagascar.

Une nouvelle existence sembla alors commencer pour La Case. L'exilé, le proscrit de temps encore peu éloignés, le pauvre lieutenant naguère dédaigné, en dépit de ses services, des membres du Conseil souverain de l'île Dauphiné, était devenu un des principaux personnages de la colonie française de Madagascar, et le vice-roi Blanquet de la Haye ne cessait de lui témoigner des égards dont sa hauteur coutumière augmentait encore le prix⁽⁵⁾. C'est ainsi qu'il

⁽¹⁾ « Monsieur de La Haye... apporta au sieur de La Case l'ordre du Roy qui le faisoit Major de l'Isle, ce qui l'y fit rester. » (Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 378.)

⁽²⁾ On trouve de nombreux récits de cette cérémonie; citons ceux de l'écrivain du *Navarre* (Arch. de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 153), du *Journal* imprimé (I, p. 49-50), de Dubois (*ouvr. cit.*, p. 67-72), enfin de Souchu de Rennefort (*Histoire des Indes Orientales*, p. 380-381).

⁽³⁾ « Suite du journal » du *Navarre* (Arch.

de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 154). Cf. les autres récits signalés à la note précédente.

⁽⁴⁾ Le texte de ce pouvoir est imprimé en tête du *Journal du voyage des Grandes Indes* (sans pagination).

⁽⁵⁾ Il en recevait des cadeaux, et lui en rendait. « Cejourd'huy [3 décembre 1670], M^r de La Case a faict présent d'une courtepointe et [de] deux cravattes de soye des Indes à Monsieur l'Admiral, qui luy a envoyé une barrique d'eau de vie, une montre pour Madame sa femme, [des] couteaux, cizeaux et autres petits bijoux pour Mesdamoiselles ses filles » (« Suite

n'hésita pas, acceptant une invitation du nouveau major, à se rendre chez lui à Andravolo en grand appareil, « avec une partye de sa maison, trente cadets et quarente soldats destachés ». Le représentant du roi de France fut reçu dans cette habitation, distante de sept lieues de Fort-Dauphin, avec les plus grands honneurs. « Tous les Noirs de ce lieu et des autres circonvoisins attend[ai]ent son arrivée, estant tous en troupes armés de leurs sagayes et rondaches, témoignant la joye qu'ils avoient de voir Monsieur l'Admiral dans leur province. Il alla droit au fort, où il trouva Madame de La Case quy estoit avec une partye des femmes et filles du lieu parées à leur mode de cornalines et rassades à la teste, au col, aux bras et aux jambes, avec un petit corcellet et une paigne pour leur couvrir une partye du corps ⁽¹⁾ ».

À cette brillante réception à son arrivée ne se bornèrent pas les attentions de La Case pour le vice-roi; toute la journée du lendemain se passa en réjouissances qu'un autre témoin oculaire a résumées de la manière suivante: « Le 16 [décembre 1670], Mr. de La Case a fait venir quantité de Noirs armez de rondaches et sagaye[s] et autres armes dont ils se servent assez adroitement. Ceux qui se tiennent auprès dudit Sr. sont appelez Andrafas, qui sont de toute l'Isle les mieux faits et les plus braves; ils se retirèrent du pair des autres, et s'employèrent tout le jour à donner du divertissement à Mr. l'Admiral ⁽²⁾, qui, s'il avait déjà assisté à des fantasias malgaches ⁽³⁾, n'en avait vraisemblablement pas encore vu d'aussi brillantes. Aussi ne voulut-il pas demeurer en reste avec son hôte; « et le soir, après soupé, il fit venir sept ou huit de ses valets de pied qui jouèrent du violon, et en donnèrent le divertissement à cette Dame et à ses Filles ⁽⁴⁾ ». Non content de cette galanterie, de la Haye s'empressa, dès son retour à Fort-Dauphin, de faire « envoyer aux Dames d'Andravouille une cave de vin d'Espagne qu'il leur avoit promis[e] » ⁽⁵⁾.

Cette visite ne fut pas le seul témoignage de confiance et d'amitié donné

du journal » du *Navarre*, Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 153).

⁽¹⁾ *Ibid.*, fol. 155-156. Cf. le *Journal* imprimé, I, p. 51.

⁽²⁾ *Journal* [imprimé] du voyage des *Grandes Indes*, I, p. 51-52.

⁽³⁾ Dès le 4 décembre, il y en avait eu

une à Fort-Dauphin (« Suite du journal » du *Navarre*, Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 154).

⁽⁴⁾ *Journal* [imprimé] du voyage des *Grandes Indes*, I, p. 52.

⁽⁵⁾ « Suite du journal » du *Navarre*, Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 156.

à La Case par M. de la Haye. On le voit, en effet, durant son premier séjour à Fort-Dauphin, tantôt retourner à plusieurs reprises à Andravolo⁽¹⁾, tantôt charger « des Noirs du village de Mr. de La Caze » de missions importantes⁽²⁾, tantôt encore mander au chef-lieu des établissements français⁽³⁾ celui qu'il avait nommé major de l'île. Autant et peut-être plus qu'aux lumières de M. de Champmargou, dont ses instructions lui faisaient l'éloge⁽⁴⁾, Blanquet de la Haye paraît avoir recouru aux lumières de La Case, à qui sa nouvelle charge faisait par ailleurs un devoir d'assister aux conseils de la colonie.

Aussi conviendrait-il (même si certains textes ne le disaient pas expressément⁽⁵⁾) de ranger La Case parmi ces « plusieurs autres personnes »⁽⁶⁾ que M. de la Haye, dans la seconde moitié de décembre 1670, réunit en conseil avec M. de Champmargou pour examiner la conduite à tenir envers un chef Antanosy nommé Andrian dRamosa, « le plus proche voisin des François, et qui avoit toujours esté leur allié »⁽⁷⁾. Ce grand, qui avait naguère débuté comme valet de M. de Champmargou⁽⁸⁾, puis qui était devenu (on ne sait comment) le plus puissant chef de l'Anosy, s'était, lors de la révolte d'Andriamanana, comporté d'une manière irréprochable⁽⁹⁾, et avait fini par inspirer une telle confiance à ceux qui présidaient au gouvernement de Fort-Dauphin, qu'ils avaient commis l'im-

⁽¹⁾ Le 31 décembre 1670 « Suite du journal » du Navarre, Arch. de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 157), du 4 au 7 janvier 1671 (*Journal du voyage des Grandes Indes*, I, p. 55-57).

⁽²⁾ Il les envoie dans l'Ambolo pour détourner les indigènes de la contrée de se joindre au chef rebelle Andrian dRamosa (« Suite du journal » du Navarre, Arch. de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 160).

⁽³⁾ *Ibid.*

⁽⁴⁾ « Le sieur de Champmargou... qui, par le long séjour qu'il y a fait, s'est acquis beaucoup de créance dans le pays » (Clément, *Lettres, mémoires et instructions de Colbert*, t. III^a, p. 465).

⁽⁵⁾ « Ayant fait appeller les sieurs de Champmargou et de La Case... » (Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 382).

⁽⁶⁾ *Les voyages faits par le sieur D. B...*, p. 77-79.

⁽⁷⁾ Souchu de Rennefort, *ouvr. cité*, p. 382.

⁽⁸⁾ « Ledit Ramoussay ayant esté vallet de M. de Chamargou » (« Suite du journal » du Navarre, Arch. de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 158). — « Il avoit été, écrit le rédacteur des *Voyages faits par le sieur D. B...* (p. 86), à M. de Champmargou, et le servoit pour le porter en tacon, qui est la mode de porter les Grands en ce païs là. »

⁽⁹⁾ Souchu de Rennefort, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'isle de Madagascar...*, p. 125, 127 et 128; *Histoire des Indes Orientales*, p. 67. — Cf. les *Voyages faits par le sieur D. B...*, p. 86 : « Il avoit toujours bien servy les François dans les guerres et partis où ils l'avoient employé. »

prudence de le « laisser trafiquer des fusils, poudres et autres armes »⁽¹⁾. Mais à mesure que la puissance d'Andrian dRamosa grandissait, sa manière d'être se modifiait : il devenait « sy insolant qu'il méprisoit les François et ternissoit beaucoup leur réputation, ce (*sic*) moquant de ceux qui les venoi[en]t reconnoître de loing, leurs disant qu'il estoit aussy grand qu'eux et à leur porte, qu'il vouloit estre reconneu aussy bien comme eux, recevant à reffuge . . . tous les mal facteurs contre les François »⁽²⁾. Non content de détourner ainsi les indigènes de se rendre à Fort-Dauphin, il évitait soigneusement lui-même d'y paraître, et se refusait à y venir « rendre ses devoirs et hommages, quoy qu'il en eust esté sommé plusieurs fois, tant par Monsieur de Montdevergues, Monsieur de Champmargou, que par Monsieur l'Admiral . . . , et se contentoit d'y envoyer de ses gens »⁽³⁾. De telles manières d'agir devaient naturellement inspirer des doutes sur la fidélité d'Andrian dRamosa⁽⁴⁾; le tout récent mariage d'une de ses filles avec un ennemi déclaré des Français, le chef Andrian dRamilanga⁽⁵⁾, accrut encore la méfiance des membres du Conseil, qui, finalement, résolurent d'obliger Andrian dRamosa à lever le masque, et le « sommèrent de renvoyer au Fort toutes les armes à feu qu'il avoit euës des François, et celles qu'il avoit négociées d'un petit vaisseau Hollandois qui étoit abordé quelques années auparavant »⁽⁶⁾.

Sans se laisser intimider par la perspective d'une guerre avec les colons, Andrian dRamosa, confiant dans l'excellence de la situation qu'il occupait, dans la solidité de ses retranchements, dans la valeur de ses compagnons et dans la force destructrice de ses fusils, refusa d'obtempérer à cet ultimatum et « fit response qu'il ne rendroit jamais les armes qu'avec la vie »⁽⁷⁾. Il fallut donc le contraindre par la force à l'obéissance, et c'est dans ce but que quatre détachements, forts chacun de plus de cent cinquante hommes⁽⁸⁾, quittèrent

⁽¹⁾ « Suite du journal » du *Navarre*, Archives de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 158.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ *Les voyages faits par le sieur D. B. . .*, p. 78; *Journal du voyage des Grandes Indes*, I, p. 54.

⁽⁴⁾ « Monsieur l'Admiral, . . . Monsieur de Champmargou et plusieurs autres personnes . . . trouvèrent que Ramousset . . . donnoit lieu de

douter de sa fidélité » (*Les voyages faits par le sieur D. B. . .*, p. 77-78).

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 78; Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 382.

⁽⁶⁾ Souchu de Rennefort, *ouvr. cité*, p. 382.

⁽⁷⁾ Souchu de Rennefort, *ibid.*, et *les Voyages faits par le sieur D. B. . .*, p. 79.

⁽⁸⁾ Sauf l'un d'entre eux, qui était composé de « cent cinquante matelots bien armés » de

l'établissement de Fort-Dauphin dans les derniers jours de décembre 1670 et le 1^{er} janvier de l'année suivante ⁽¹⁾, tandis que « plusieurs habitans François de l'Isle » se dirigeaient de leur côté vers le fort d'Andrian d'Ramosa, avec leurs Noirs ⁽²⁾. « Monsieur de La Haye, les sieurs de Grateloup, de Chamargou, La Case, quantité d'autres officiers » dirigeaient cette petite armée, dont les différents détachements, réunis dans la soirée du 1^{er} janvier devant le village du chef rebelle, comptaient « plus de sept cens François et au moins six cens Noirs » ⁽³⁾.

À l'avantage naturel d'une situation très forte, « sur le haut d'un rocher » ⁽⁴⁾, Andrian d'Ramosa en avait ajouté d'autres; depuis plusieurs jours déjà, il s'était retranché dans son village du mieux qu'il avait pu, et il en avait fait un véritable « fort pallisadé » ⁽⁵⁾. Rien toutefois ne put arrêter l'ardeur ni des soldats européens ni des auxiliaires malgaches conduits par La Case et par d'autres colons. Le fort « fut attaqué sur les sept heures du matin par les trois corps sus-nommés et [par] des Nègres quy faisoient connoistre par leur gesticulation la joye qu'ils avoient de détruire ce coquin quy leur avoit causé tant de dommage, et, après une decharge de xxx ou xxxx coups de fusils que ses gens firent sur nous, fut emporté avec la perte de trois hommes et quatre blessez, entre autres le sieur de Lesborie, capitaine, blessé au bras » ⁽⁶⁾. Le lieutenant général de Champmargou, le major de l'île La Case pénétrèrent ⁽⁷⁾ avec les troupes dans le village d'Andrian d'Ramosa, qui, en dépit de tous les efforts tentés pour l'empêcher de s'échapper, parvint à se sauver ⁽⁸⁾ avec tous ses compagnons, — une centaine de noirs élevés comme lui chez les Fran-

l'équipage de la *Diligente*. Ce détachement ne prit pas part à l'engagement du 2 janvier (« Suite du journal » du *Navarre*, Archives de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 158). Cf. *Les voyages faits par le sieur D. B...*, p. 79.

⁽¹⁾ « Suite du journal » du *Navarre*. *L. cité*, fol. 157-158.

⁽²⁾ *Les voyages faits par le sieur D. B...*, p. 80.

⁽³⁾ *Ibid.* — Adde Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 382.

⁽⁴⁾ « Suite du journal » du *Navarre*. *L. cité*, fol. 157.

⁽⁵⁾ *Journal du voyage des Grandes Indes*, I, p. 56.

⁽⁶⁾ « Suite du journal » du *Navarre*. *L. cité*, fol. 158.

⁽⁷⁾ *Les voyages faits par le sieur D. B...*, p. 80.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, p. 81. — « Il auroit pourtant esté facile de se saisir [d'Andrian d'Ramosa], écrit François Martin, sy l'on eût fait moins de bruit, ou sy l'on s'en fût rapporté aux gens quy connoissoient le païs et quy y estoient depuis longtemps. » (*Mémoires...* Arch. nat., T 1169, fol. 115). Cf. les réflexions de Souchu de Rennefort à ce sujet, *ouvr. cité*, p. 382.

çais, accoutumés à leur manière de combattre, et familiarisés avec leurs armes⁽¹⁾ !

Pour que ce succès fût durable, il aurait fallu poursuivre sans relâche Andrian dRamosa, et ne regagner Fort-Dauphin qu'après s'en être emparé. Il n'en fut pas ainsi. Après avoir confié le commandement du village qu'il venait de conquérir à un chef à qui le canton avait naguère appartenu, qui jura fidélité aux Français et promit « de faire la guerre à Ramoussay et d'apporter sa teste »⁽²⁾, après avoir laissé auprès de ce chef un officier européen et un petit détachement de dix hommes⁽³⁾, le vice-roi, estimant l'expédition terminée, leva le camp et donna aux troupes l'ordre de rentrer à Fort-Dauphin⁽⁴⁾. Lui-même était sur le chemin du retour lorsqu'il ressentit subitement une violente attaque de dysenterie, qu'il débuta par soigner chez La Case à Andravolo, et dont il acheva de se remettre au chef-lieu⁽⁵⁾.

Blanquet de la Haye n'avait pas été le seul, parmi les nouveaux venus, qui eût senti les dangereuses atteintes du climat⁽⁶⁾; aussi se résolut-il au bout de quelque temps, dans le double but de rendre à ses troupes la santé et de poursuivre la mission d'enquête dont l'avait chargé le roi, à quitter Madagascar pour se rendre à l'île Bourbon⁽⁷⁾. Tout était alors tranquille dans l'Anosy; si Andrian dRamosa n'avait pu être tué ni pris, du moins ce fugitif, ce proscrit, paraissait-il réduit à une impuissance absolue, et (grâce à l'habileté du major de l'île) abandonné de tous⁽⁸⁾; enfin des chefs qui, après avoir été

⁽¹⁾ *Les voyages faits par le sieur D. B. . .*, p. 81 : « Aussi Ramoussay et ses gens ont esté eslevez chez les François, et avoient connoissance des armes. »

⁽²⁾ « Suite du journal » du *Navarre*, Arch. de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 158).

⁽³⁾ *Ibid.*, fol. 159.

⁽⁴⁾ *Ibid.*

⁽⁵⁾ *Ibid.*, et *Journal du voyage des Grandes Indes*, I, p. 55-57.

⁽⁶⁾ « L'onzième [avril 1671], nous partismes six vaisseaux pour l'isle de Bourbon... pour remettre nos gens, qui estoient la pluspart malades. » (*Mémoires de Bellanger de Lespinay. . .*, p. 38.) Cf. *Les voyages faits par le sieur D. B. . .*,

p. 88 et 159, le *Journal du voyage des Grandes Indes*, I, p. 67, etc.

⁽⁷⁾ Je ne sais pas sur quelle autorité s'est appuyé M. Louis Pauliat pour écrire que Champmargou et La Case donnèrent à de la Haye « le conseil de s'éloigner pour quelque temps, lui ayant fait observer que sa présence à Fort Dauphin entretenait la méfiance des indigènes » (*Louis XIV et la Compagnie des Indes Orientales de 1664*, p. 341-342). Aucun texte ne dit quelque chose de tel.

⁽⁸⁾ On peut le conjecturer en lisant ce qui suit : « Mardy 7 [avril 1671], quatre Noirs envoyez de la part des Grand[s] nommés Diamantani et Dianan, accompagnés du Major du Fort

avec les Français dans des relations d'étroite amitié, avaient adopté une attitude hostile s'étaient de nouveau (peut-être encore sous l'influence de La Case) rapprochés d'eux ⁽¹⁾. Mais ce n'étaient là que de trompeuses apparences. À peine l'escadre avait-elle, au mois d'avril 1671, quitté Fort-Dauphin pour gagner l'île Bourbon ⁽²⁾ qu'Andrian d'Ramosa releva la tête et que des symptômes de révolte se manifestèrent dans tout l'Anosy ⁽³⁾.

C'est à ce moment-là même, alors que la colonie allait avoir le plus besoin des services de son expérience et de son appui, qu'elle se trouva brusquement privée de La Case. Le 23 juin de l'année 1671, il était à son tour enlevé par la maladie ⁽⁴⁾, après s'être, pendant un séjour de quinze années consécutives à Madagascar, peu à peu élevé jusqu'aux premiers rangs par son intelligence, sa bravoure et sa loyauté.

ÉPILOGUE.

Il serait sans doute exagéré de prétendre que la mort de La Case fut la raison déterminante pour laquelle Blanquet de la Haye, une fois revenu à Madagascar (27 juin ⁽⁵⁾), modifia sa première ligne de conduite, et ne tarda pas

Dauphin, vindrent à bord offrir à Monsieur l'Admiral secours contre le nommé Ramousais...; mais M. l'Admiral les remercia, et [ils] s'en retournèrent après cette ambassade » (« Suite du journal du sieur du Tremblay », Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 76).

⁽¹⁾ Il s'agit d'Andrian d'Ramahay et d'Andrian d'Ramanirakarivo, qui avaient envoyé cent vingt noirs pour travailler à Fort-Dauphin (« Suite du journal » du *Navarre*, Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 160). Cf. le *Journal du voyage des Grandes Indes*, I, p. 58.

⁽²⁾ Le 11 avril 1671.

⁽³⁾ Même aux environs immédiats de Fort-Dauphin, où se souleva dès ce moment un nommé « Rafeste, originaire de l'Isle, qui avoit esté maistre du village du sieur La Casse » (« Suite du journal du sieur du Tremblay », Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 86). Cf. la lettre de M. Roguet à M. Alméras, en date du 26 octobre 1671; ce missionnaire y écrit

que, depuis le départ de la *Marie*, au mois de février précédent, « la guerre continue... les Noirs du pays d'Anosse sont devenus les plus redoutables » (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 571-572).

⁽⁴⁾ « L'on nous dit... que le S^r de La Caze, Major du Fort Dauphin, estoit mort le 23 de ce mois [de juin 1671] » (« Suite du journal du sieur du Tremblay », Arch. de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 87). — Le 8 septembre 1672, en arrivant à Fort-Dauphin, « nous trouvâmes... le sieur de La Casse mort » (*Les voyages faits par le sieur D. B...*, p. 211).

⁽⁵⁾ Bien que le *Journal* imprimé du *Voyage des Grandes Indes* indique le 28 juin comme date du retour de la flotte à Fort-Dauphin (1^{re} partie, p. 76), nous adoptons la date du 27, que donnent les deux journaux manuscrits rédigés par le commissaire du Tremblay (Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 88) et par l'écrivain du *Navarre* (*ibid.*, fol. 322).

à quitter l'île en la dégarnissant à peu près complètement de défenseurs; peut-être cependant est-il légitime de dire que cette mort influa sur les décisions du vice-roi. Autant il avait peu de confiance dans M. de Champmargou⁽¹⁾, en effet, autant M. de la Haye en témoignait à La Case, dont il connaissait les exploits, l'influence sur les indigènes, et dont il approuvait très vraisemblablement les projets. Quand, à son retour à Fort-Dauphin, il trouva décimées par la maladie les troupes qu'il y avait laissées moins de trois mois auparavant, l'Anosy entier soulevé contre les Français, La Case mort, le contraste déjà défavorable qui existait entre ce qu'il venait de voir à l'île Bourbon, — l'île d'Éden, comme on l'appellera un peu plus tard⁽²⁾, — et ce qu'il avait actuellement sous les yeux devint plus défavorable encore; toutefois l'amiral ne se décida pas dès ce moment à contrevenir aux instructions qu'il avait reçues avant son départ⁽³⁾, et s'appliqua d'abord à trouver à La Case un digne successeur.

Il crut le rencontrer dans un lieutenant d'infanterie venu de France avec lui, le sieur de la Bretesche, qu'il nomma dans le courant du mois de juillet major de l'île Dauphine, et qu'il maria au même moment avec l'ainée des filles de La Case⁽⁴⁾. Les multiples attentions dont il entoura cette toute jeune fille à ce moment solennel, la munificence qu'il déploya à l'occasion de ce mariage⁽⁵⁾, le mécontentement qu'il laissa paraître lorsque, quelques jours

⁽¹⁾ C'est ce dont fournit une preuve évidente la manière dont il se comporta en quittant l'île (11 août 1671); non content de remettre des instructions au gouverneur, il en remit, à l'insu de M. de Champmargou, à la plupart des officiers qui demeuraient à Fort-Dauphin (voir le *Mémoire où est présentement l'île Dauphine*, et la lettre du 29 octobre 1671 qui l'accompagne, Arch. du Ministère des Colonies, C 5, Madagascar, carton 1).

⁽²⁾ Cf. la « description particulière de l'isle d'Éden » donnée par Henri du Quesne dans son *Recueil de quelques mémoires servans d'instruction pour l'Etablissement de l'isle d'Éden* (réimprimé par Th. Sauzier dans *Un projet de république à l'île d'Éden [l'île Bourbon] en 1689*, p. 101-120).

⁽³⁾ Il n'y est pas question, en effet, d'éva-

cuation de l'île Dauphine; il y est déclaré tout au contraire que « la fin principale doit estre de faire subsister les colonies des Français qui sont establis dans le pays » (Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III^e, p. 464).

⁽⁴⁾ « Vendredy 17 [juillet 1671], le sieur de La Bretesche, lieutenant en pied d'une des quatre compagnies, fut choisy pour Major du Fort Dauphin en espousant la fille aînée du deffunt S^r de la Caze. . . , ce que ledit de La Bretesche accepta vollontiers et disposa ses affaires » (« Journal du sieur du Tremblay », Arch. de la Marine, B¹, vol. 4, fol. 91).

⁽⁵⁾ Rien de plus instructif à cet égard que les détails fournis par l'écrivain du Navarre; nous les transcrivons intégralement : « Le samedi dix-huit [juillet 1671], Monsieur l'Admiral

plus tard, un autre de ses officiers, Thomassin, épousa la volage Andrian Nong, la veuve de La Case⁽¹⁾, témoignèrent de l'affectueux souvenir que M. de la Haye gardait à celui qui n'était plus, et des espérances qu'il fondait sur son gendre. Malheureusement ces espérances ne tardèrent pas à se trouver démenties par l'expérience; lorsque, quelques jours plus tard, le vice-roi entreprit une nouvelle expédition contre Andrian dRamosa et ses alliés, il put constater quelle différence existait entre le défunt major de l'île et celui qu'il lui avait donné pour successeur⁽²⁾. Puisque le gouverneur de Champmargou n'avait cessé de lui faire sourdement toute l'opposition possible⁽³⁾, et que le major de la Bre-

a pourveu le sieur de La Bretesche, lieutenant en pied du sieur Du Fresne, de la charge de Major de cette Isle vacquante par le deceds du sieur de La Caze, et en honorant ledit sieur de La Bretesche de cet employ l'a marié avec une des filles du dit deffunct La Caze.

« Le dix-neuf, sur les quatre [heures] après midy, plusieurs officiers [surent] assemblez chez Monsieur l'Admiral pour assister aux articles dudit mariage, et sur les cinq heures du soir, ledit sieur de La Bretesche fut fiancé à l'église paroissiale, Monsieur l'Admiral l'ayant honoré de sa présence, et conduit la marié[e] en allant et revenant de l'Eglise, où Monsieur l'Évesque d'Héliopolis assista aussy bien que tous les officiers de nostre escadre, tant de marine que d'infanterie.

« Le vingt, sur les huit heures du matin, Monsieur l'Admiral envoya à la mariée ses habits de nopces.

« Ledit jour, sur les dix heures du matin, ont espousé à l'église paroissiale, Monsieur l'Admiral ayant donné la main à la marié[e], et fist la despence de toute la nopce, qui s'est faite à bord de l'Admiral avec toutes les resjouissances possibles; trois tables de vingt couvert[s] chacune furent servies a mesme temps avec toute la magnificence que l'on peut souhaiter, ayant esté tiré pendant ce repas deux et trois cens coups de canons avec le divertissement de trompettes et violons.

« Le mardy vingt un, à huit heures du matin, les nouveaux mariez sont venus rendre leur debvoir à Monsieur l'Admiral, quy les a encore regallé[s] d'un soupé aussy bien que plusieurs femmes et filles de la nopce. » (Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 324-325.)

⁽¹⁾ Ce mariage eut lieu le 27 ou le 30 juillet, suivant des auteurs également bien informés. « Ce mariage s'est fait à la sourdine, et on tient que Monsieur l'Admiral n'en est pas content », écrit le rédacteur du *Journal du voyage des Grandes Indes* (1^{re} partie, p. 79). — Cf. le journal de bord du *Navarre* (Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 325). — Sur ce que devint plus tard le triste officier qu'était Thomassin, voir les *Mémoires de Bellanger de Lespinay*, p. 53.

⁽²⁾ Voir, sur cette seconde expédition contre Andrian dRamosa, le journal du commissaire du Tremblay (Archives de la Marine, B⁴, vol. 4, fol. 91). Il est vraisemblable que M. de la Haye y fut accompagné de La Bretesche, que François Martin déclare dans ses *Mémoires* ne pas s'être montré à la hauteur de ses fonctions (Arch. nat., T 1169, fol. 262): « Comme il estoit beaucoup éloigné des calitez necessaires pour un [tel] employ », écrit-il expressément.

⁽³⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 382.

tesche n'était pas l'homme qu'il avait cru, et se trouvait incapable de reprendre et de réaliser les plans de La Case, puisque d'autre part « il se jouoit dans l'isle de Madagascar des ressorts dont le secret luy estoit impénétrable », M. de la Haye estima ne devoir rien faire pour le développement d'un établissement dont la perte lui semblait inévitable, et « vit qu'il estoit à propos d'y laisser les maîtres ceux qui y estoient les premiers venus »⁽¹⁾. Tranchant donc résolument la question posée quelques mois auparavant par Colbert aux directeurs de la Compagnie des Indes Orientales⁽²⁾, il embarqua « tous les officiers qu'il avoit amenez, mesme le procureur général du Conseil qui estoit effacé⁽³⁾, ... tellement que l'isle Dauphine, pour laquelle on avoit en France formé de si glorieux desseins, fut presque entièrement abandonnée par le Roy aussi bien que par la Compagnie; et on n'y laissa que ceux qui avoient commandé du temps de M. de La Meilleraye, les anciens habitans françois, et quelques missionnaires qui voulurent demeurer »⁽⁴⁾.

Voilà comment la mort de ce La Case, qui avait été durant sa vie le défenseur infatigable de nos colons de Fort-Dauphin, fut une des causes de la ruine de la domination française à Madagascar au XVII^e siècle.

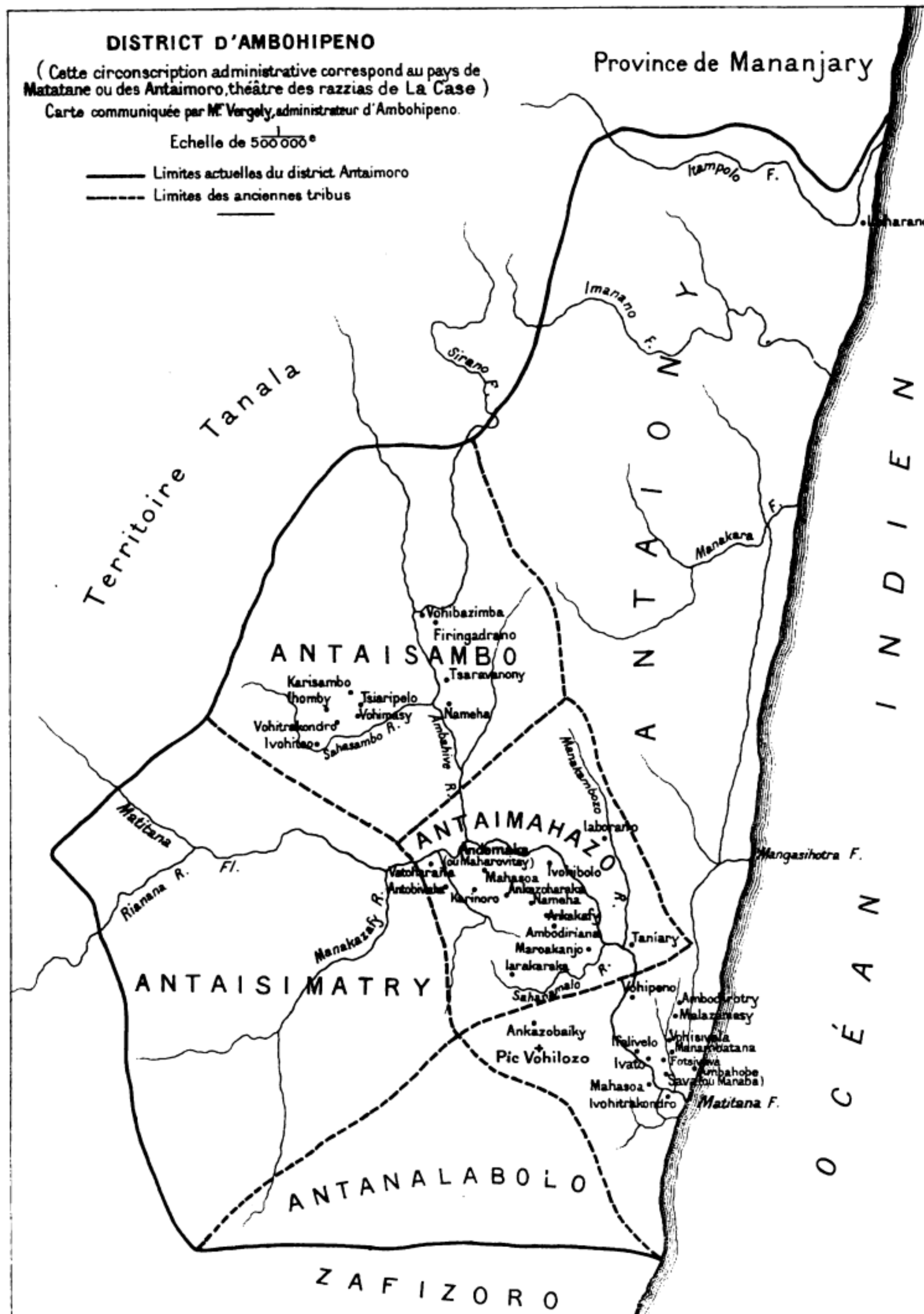
⁽¹⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 383.

⁽²⁾ Un mémoire du 30 décembre 1670 pour la Compagnie des Indes Orientales porte en effet que « les directeurs généraux dans les Indes » devront « examiner s'il y a encore quelques ordres à donner pour retrancher toutes les dépenses de l'isle Dauphine et l'abandonner entièrement à ses habitans » (Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, III^e, p. 508).

⁽³⁾ Une mention contenue dans un cahier d'extraits relatifs aux premières années de la Compagnie des Indes Orientales indique que « par un arrêt du Conseil du 22 novembre 1670, le Roy . . . cassa le Conseil supérieur [de Madagascar] et par lettres patentes de Sa Majesté

du 21 janvier 1671, Elle créa le Conseil supérieur de Surate » (Arch. du Ministère des Colonies, C 5, carton 1).

⁽⁴⁾ Souchu de Rennefort, *Histoire des Indes Orientales*, p. 383. — Cf. la lettre de M. Roguet à M. Alméras, en date du 26 octobre 1671 : « Une grande flotte est passée, et au lieu d'y laisser du renfort, elle en a retiré les meilleurs soldats; au lieu de lui fournir des rafraichissements et des choses nécessaires à la vie, elle a refusé d'y laisser un baril de poudre. Je ne m'étonne plus que chacun se retire de ce pays : je n'y vois quasi plus de François . . . La plus saine partie se compose encore des passagers de feu Monseigneur le Duc de La Meilleraye. » (*Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 572-573.)



CHAPITRE III.

TEXTE ANTAIMORO EN CARACTÈRES ARABES

ET VERSION EN CARACTÈRES LATINS.

—
P. LXV.

٥ اَيْتَ لَهُ عِ طَلِيلٍ نِعِ عَلِنِ نِعِ ١

Intsy lahy ñy talily ñy aly ñy

٢ وَيَهْ لَهَا نِيَوْعِ طِفْكَ عَوِيَهْ طَمِنِعِ طَوْ

vazaha, leha niavy ñy tafiky ñy vazaha. Taminy taon

٣ الْأَحْبَدْنَهْ وَلِي مَكَانَهْ أَرْ الْأَرْبَعِ نَهْ

Alahady, naho⁽¹⁾ vola iMaka, naho andro Alarobiña, naho

٤ وَيَطْعَ أَسْرَطَانِ نِيَوَانِي طِفْكَ وَيَهْ

vintaña Asaratan, niavy any tafiky vazaha

٥ طَمِنَ زَمْرَاقِيْتُ كَوْنَتِي يَ نَطِي

taminy Dramaroampetso. Koa notsinjoin Ontai-⁽²⁾

٦ مَطْطَعِ نَ طَمِنِعِ أَرْ الْأَتْنَيْنِ نَهْ أَلْهَقْ

Matataña taminy andro Alatsinainy, naho Alahakana,

٧ نَهْ نِيَغِ أَطِي مَطْطَعِ طَمِنِعِ أَرْ ثَلْتِ نَهْ

naho nainga Antaimatataña; taminy andro Talata, naho

⁽¹⁾ *naho*. D'après Ferrand (*Revue de Madagascar*, 10 novembre 1903), préposition tombée en désuétude, qui avait le sens de « pour » et qui s'est conservée dans le mot actuel *naho-*

ana « pourquoi ». Elle est mentionnée par Flacourt.

⁽²⁾ Lecture un peu conjecturale.

8 اَلْهَقَّعَ نَيْغَ اَطْبَهْرِي رُو اَطْيِ مَطَطَعِ

Alahakaña, nainga Antambahive rivo; Antaimatataña

9 نَرِي هَرَكَكَ اَطْبَهْرِي نَرِ اَكْبِرِ قَيْدِ

nandry Harakaraky, Antambahive nandry Akiboripedy⁽¹⁾ :

10 طَمِنِعِ اَرَا اَلْاَرْبِعَ نَهْ اَلْدِرْعَ نِيلِ

tamiñy Andro Alarobiña, naho Adiraña, nialy

11 اِيَهِي اَمَانِعِ وَيَهْ اَمِنِعِ وَيَهْ طَبْطُ بِيُو

izahay ama ñy vazaha ama ñy vazaha Ambatobiva-

12 هَا وَ بَسِنِعِ رَيْكِبِهِي رِشِ اِيَهِي

ha⁽²⁾. Voa basiña Raikobehy; resy izahay

13 طَيِ مَطَطَعِ نْ مَطِ اَرِ يَامَفِرْلُو ع

Taimatataña; no maty Andriamafiolefañy,

14 جَمَعَ طَطْلُ لَنْ عِ جَمْبُو مَطِ

Jamaa tontolo laniny Kazimambo, maty

P. LXVI.

1 رَمُرْفَيْلِي مَطِ رَفْنَعِ مَطِ لَيْغُ يَا

Ramarofela, maty Rafonoñy, maty Leingoia-

2 طَامَطِ رَيْنِي فِرَاعِ مَطِ رَسْجَاوُلْنِ

ta, maty Rainifandrony, maty Rasajavelon,

⁽¹⁾ Pourrait se lire *Akiborifidy*. — ⁽²⁾ Lire, je pense, *tao Ambatobivaha*, peut-être *Ambato-rehivavy*.

3 مَطَّ أَرِيَا بُهْمَشِي يَنْكَ أَرِيَا مَنْزِيْفَر

maty Andriabohimasy, zanake Andriamanoro, zafy dRa-

4 بِيَا أَوَّلِعْ أَطْلِي وَعْ مَطَّ رَزَّوْلَوَاعْ يَنْكَ

beavilaña Anteiony, maty Radravoloñy zanake

5 رَبِّي هَتَرَ أَطْلِي سَبْ أَرِ أَرِيَا مَعْلِي إِفْ

Rabehatsara Antaisambo, ary Andriamañaly efa

6 هُفَطْ هَرِيَانِي نِلْنُ طَرْنُ طُطْلُوْ هُطْلُوْ

ho faty, handroiany⁽¹⁾ nilon tandrano tontolo andro, hateloa

7 تَبِيْ نَ هَمَنْ تَنْزِ أَمَانُفْ إِعْ هُهَرَزُوْ

tsy nihina hahany⁽²⁾, tsy nandry aman' afo, inihohotry⁽³⁾ rovy⁽⁴⁾

8 نَرَرِ لَوَاعْ وَيَكُهُ نِعْ هُهَرِ نَفِيْكَ عَا وَيَكُهُ

narary lo iny vazakoho⁽⁵⁾, niñihohotry nipoaiky ñy vazakoho,

9 تَبِهَيْلَلْ تَنْكَوْنِيُوْ طُطْنَا إِفْ نِيْ سَغْ رِعَا

tsy nahailala tsin' koa, niavy tantanana⁽⁶⁾, efa nisango⁽⁷⁾ ry ny

10 وَلِنْ أَمَايْنِكَ أَمْنِعْ وَلِنْ نِيُوْ أَرِيَا مَعْلِي طَلِيْ

valy ama zanaka ama ny ny⁽⁸⁾ valy, niavy Andriamañaly. Tai-

⁽¹⁾ Pour *androana*, je suppose.

⁽²⁾ Évidemment *tsy nihinan kunina*.

⁽³⁾ Doit correspondre au Merina actuel *miankohoka* « s'accroupir, ramper ».

⁽⁴⁾ *rovitra* (?).

⁽⁵⁾ *voanjakoho* « les ongles » en dialecte *be-tsimisaraka*.

⁽⁶⁾ « Conduit par la main. »

⁽⁷⁾ Incompréhensible.

⁽⁸⁾ Cette forme *ama ny ny* revient incessamment là où le Merina emploie *aminy*. Le premier *ny* est certainement l'infixe bien connu *n*, marque du génitif.

11 مَعَ سَرَ مَطٍ سِرِّ جَمَعَ أَسْبَتِ هَطْلُونَعِ طَا

manasara maty sitry Jamaa, Asabotsy hateloany ny ta-

12 فَيْكَ إَوِ طَاهَرَ عِيِ الْأَحَدِ أَرْ تُبْكَوْ نُؤْ

fiky iVatoharaña, Alahady andro nobokoa no-

13 لِي عِ طَفِكَ نِي سَغُ بَرِعِ جَمَعَ فَسَكَمَسِي

ly ny tafiky. Nisango-bary ny jamaa; Fisakamasay,

14 فَسَكَوِي وَلِبِطَ أَفِكَ عِ طُونِ مَا الْأَحَدِ نِيؤْ

Fisakavy, Volambita, afaky ny taon ma⁽¹⁾ Alahady; niavy

P. LXVII.

1 طَوْ مَا الْأَتْنَيْنِ أَسَرَ مَسِي أَسَرَ بِي وَرْ

tao ma Alatsinainy; Asaramasay, Asarabe, Vatra-

2 وَرْ أَسَرَ نَبَلِ وَرِعِ جَمَعَ طَمِنِعِ وَلِي هَتَهَا

vatra, Asotry, namboly vary ny Jamaa : taminy ny vola Hatsiha,

3 نَهْ أَرْ سَبَتِ نَهْ وَيَطْعَ الْجَدِ نِيؤْ كَوْعَا

naho andro Sabotsy, naho vintana Alijady, niavy koa ny

4 طَفِكَ عِ وَيَهْ زَوُكُؤْ أَمَطَطَعَ مِي كُؤْ أِنْمِهْؤْ

tafiky ny vazaha. Rava koa iMatatana, may koa iNameha,

5 مِي إِيكِرْ نُؤْزْ مِي كُؤْ أَبْدِي رَيْنِ مِي كُؤْ

may iKarinoro, may koa Ambodiriana, may koa

⁽¹⁾ Incompréhensible.

6 أَكْجَ هَرَكِ مَطِ رَيْنِ مَدَقْلَ مَطِ رَتَمُونَا

Ankazoharaky. Maty Rainimadafala, maty Ratsivazo,

7 مُسَرِّي مَطِ رَزْمُغُ أَيُّو طَوَّعِ إِتْمَعِ

mosare maty Radramongo, azo tavaña i Tsimanga —

8 رِعِ نَبُورُغِ إِعِ طِفِكِ طَبِي مَهْرُورِ

reny. Namboatrano iñy tafiky tay Maharovitsy;

9 طِينَوَايِ نَمْرِكِ طَبْهَوِيَّ أَيُّو أَعْبِ قُلْ أَرِ

teo izy namoriky Tambahive; azo añomby folo ari-

10 يُورُورُوهَوُكِ الْجَدِ أَدِ لَوِيَّ الْحَوْتِ

ivo; rava vahoaky; Alijady, Adalovy, Alohotsy,

11 الْحَمَلِ أَتُورِ الْجَوْنِ طِلْ أَبِنْغُلْ أَرِ

Alahamaly, Atsoro, Alizona, telo ambiny folo andro

12 إِي طِينُومَهْرُورِيَّ الْخَمِشِي نَهْ أَسَرِ

izy teo Maharovitsy. Alakhamisy naho Asara-

13 ط نِلِ إِعِ طِفِكِ هَسَوِيَّ إِعِ طِفِكِ طَبِي

ta noly iñy tafiky hasivaza iñy tafiky tay

14. مَهْرُورِ طَبِينِغِ الْقُوشِ نَهْ أَرِ

Maharovitsy : tamininy Alakosy naho andro

P. LXVIII.

1 ثَلَاثَ وَلِيٍّ وَلَسِرَ نِيوَكُوعِ طِفِكِ إِعِ و

Talata, vola Volasira, niavy koa ñy Tafiky iñy va

يَهْ طَلِي هَلِيُو طَلِيُوَايِ نَعْرَكِ طَلِمَارِ رَفُنْعِ 2

zaha tay Ilozo; teo izy nañiraky tamin dRadrafonoñy

أَمَّا زَرْ سَجَا تَكِّي مَفْنَعِ يِ يَهِّي أَمِيُو 3

amin dRadrasija; tsika mijanangy; zahay omeo

أَعْبِ أَرِيُو أَمَّا وَلَمِنْ أَرِيُو أَمَّا وَلُغْتِ 4

añomby arivo, ama vola mena arivo, ama volafotsy

أَرِيُو أَمَّا لَبِ أَرِيُو فَيَهِّي تَهْنَفِيكَ أَنْرِ 5

arivo, ama lamba arivo, fa zahay tsy hanafiky anare-

وَكُوْهِي أَطِي وَطُو أَطِي مَعْسَرِ أَمَّا أَطِي تَمَدِ 6

o. Koa hoy Antaivato Antaimañasara Antaitsimandi-

هَ أَمَّا أَطِي كَشِي أَمَارُو كَجِ مَبُو أَمُوْتِكَ 7

hy, ama Antaikasy, ama reo Kazimambo, ome tsika

إَيْنِهْ نُمِيْ أَعْبِ أَرِيُو أَمَّا وَلَمِنْ أَرِيُو أَمَّا 8

izany. Nome añomby arivo, ama vola mena arivo, ama

وَلُغْتِ أَرِيُو نَفْنَعِ يِ رِيُو أَمَّا أَرِيَا 9

volafotsy arivo; nifanangy reo ama Andria —

مِطَلِيْ طَلِمَنْعِ أَرَا الْأَشْنَيْنِ نَهْ أَدِ لُوِيْ 10

mitily; taminy ny andro Alatsinainy naho Adalovy

نَنْبُكَ طَلِي فُتُو وَطَلْعِ طَمِيْ زَرْ مَرْ فَطْعِ 11

nanomboke tay iFotsivavo tafiky tamin dRadramarofataña

أَمَّا زَمْعِرَكَ أَرِنُومِي إِفْتَوُ مَطَر 12

amin dRamañirakarivo; may iFotsivavo; maty Ra-

زَيْنُومِيْنِكَ أَطْنِي ع مَطَر زَرْخَو أَطْنِي 13

draza mianake Antaiony, maty Radrahova Antai-

مَشْنِي أَرِ أَيُوْطُونُ بِي مَيْطُ أَيُوْطُو 14

masy, ary azo tavan Bemanjato, azo tava

P. LXIX.

أَيُوْطُو رَسُوْهَشْنِي نُّوع مِيْنِكَ 1

azo tava Rasoahasinoñy mianake,

أَيُوْطُو رَهْرُنْ أَيُوْطُو رَعْمَرَفَر 2

azo tava Raharon, azo tava Rañomarafara-

عَع أَيُوْطُونُ رَسْلِي أَيُوْطُوَامِيْجَا 3

ñoñy, azo tavan Rasolay, azo tava Imija,

أَيُوْطُونُ إِمْنَن تَرِ أَيُوْطُونُ رَهْبَل 4

azo tavan Iminatsara, azo tavan Rahabila,

أَيُوْطُونُ اسْنَا أَمَانِي سَجَارْعُ زَر 5

azo tavan Isana, amany Sijadrano, Randra-

سُونَع يُوكِنِه أَيُوْطُونُ رَسُوْلُنْ 6 •

soanoñy zokiny, azo tavan Rasoavelon,

رَنْبِي مَيْطُ أَمَّا اسُوْلُنْ مَرَسْرُع 7

Ranibemanjato ama Isoavelon, marasitrano

8 نَرْتَانَعِ رَمَعِ رَكَ رِثُومَطِ رَزَّ

n'andrianony Ramanirakarivo, maty Radra-

9 بَيِّ فَيْتَرَامَطِ رَ مَشِي دَوَّاطِي مَعْرِثُ

hefetra, maty Ramasidava Antaimañarivo,

10 مَطِ رُبُوبَا أَطِي سِرَّ عَابِرِ مَطِ مَسِكُرُ

maty Raboba Antaisirañabary, maty Masikoro,

11 مَطِ رَمُوشِ مَطِ رَنِيْبُومَطِ رَتَهَلَلِ

maty Ramosa, maty Rainamboa, maty Ratsihalala

12 أَيُوتِ مَطِ إِمَعُونِ مَطِ رَنِيْبُومَطِ وَهَرِ

Onjatsy, maty Imañivan, maty Ranimboavohitse,

13 رَ مَطِ رَسُومَعِنِ فِي أَطِي مَايْطِ رَ

maty Rasoamañenofo Antaimaity, Ra-

14 يُؤَافِنِيْ يِ مَطِ مَجَا أَطِي أَعِ مَطِ

zao ampanefy, maty Monja Antaiony, maty

P. LXX.

1 الْوَيَا مَطِ رَنِيْكَ مَطِ رُطَا مِيْنَكَ مَطِ

Ilovia, maty Ranizaka, maty Ratò mianake, maty

2 رَنِيْمِرْهَكَ مَطِ إِمَكَاشِي مَطِ إِهَوِ مَطِ

Rabemirahoka, maty iMakasay, maty iHova, maty

3 إِيْمَلَحْ إِبُوبَا فَرُوزُوكْلَهْ إِيْطَفْسَعْ

iTsimalaho, iBoaba, Fandraodrao, iKolahy, Antaipasaña;

أَيُّ طَوْنٍ يَنْكَ أَطْلُوْزُ طُطْلُ أَيُّ 4

azo tavan' zanaka Antalaotra tontolo; azo

طَوْنٍ يَنْكَ أَيْعَتُ طُطْلُ أَيُّ طَوْنٍ يَنْكَ فَعَرِئُو 5

tavan' zanaka Onjatsy tontolo; azo tava zanaka Fañarivo

يَا طُطْلُ لَفِ رُوْ نَعَوْرَزْ رَمَرْ فُطْعَ 6

tontolo. Lefa reo nianavaratre dRamarofataña

أَمَّا رَمَعْرَكْ أَرِيُوْ نُوبِ إِفْرَعِ كَوْمَطِ 7

ama dRamañirakarivo; nomby iFaraony; koa maty

رَزَمَرْ فُطْعَ نِيْفَلِ رَمَعْرَكْ نُؤْلِ طِيْ إَوِ 8

Radramarofataña; nipoly Ramañirake; noly tay lva-

طَوْفُوسْ مَكَا هِيْهَا فَسَكَمَسِيْ نِسْغُ بَوِ 9

to; Fosa, Maka, Hiahia, Fisakamasay, nisango bao

رِعَا جَمَعِ فَسَكُوْنيْ نُؤْدِ طِيْ مَنَائِعِ رِ 10

rainy; Jamaa Fisakavy nody tay Manajañary.

رَأَرِيَانِعِ أَرِيَارْ مَعْرَكْ أَرِيُوْ نُطَا 11

Andrianoñy Andriamañirakarivo noto-

يُرْ أَفِيْ سَغُ وَلِيْ بَطَا أَفِكَاوْ طَوْنِ 12

etra iFisanga Volambita. Afake taon

مَا الْاَتْنَيْنِ نِيُوْعِ طَوْنِ مَاثَلَتْ أَسْرَمَسِيْ 13

ma Alatsinainy, niavy ñy taon ma Talata; Asaramasay.

14 أَسْرَبِي وَرَزْ نَبْلِي وَرِعْ جَمْعَ طَمِنِ

Asarabe, Vatravatra, namboly vary ñy Jamaa : taminy

15 عِ ارْ جَمْعَ فَهْ أَسْرَطْ نْ وَلَنْ هَتْهَا

ñy andro Jamaa, naho Asaratan', volan' Hatsiha,

P. LXXI.

1 نِهْرُ كَوَاعِ طِفْكِ إِعْ وَيَهْ نَنْبُكِ طَلِيْ وَ

niavy koa iñy tafiky iñy vazaha, nanomboke tay Vo-

2 هَتْوَمِيْ إَوْهَتْوَمَطِ إِرَوْهَا مَطِ إِمَشِيْ

hitso, may Ivohitso, maty iRavaha, maty Imasi —

3 كِلِ سِرْعِ أَيْوْ طَوَّاسُ طَوَّرِ أَيْوْ طَوَّا

kily sitraño; azo tava iSoatory, azo tava —

4 إِسْوَرِّيْ أَيْوْ طَوَّعَا إِمَهْ وَلَنْ أَطَوَّنْ

iSoadray, azo tavaña iMahovelon, atavan'

5 إِمَا مَطِ يُوْكَ نَنْكَ إِسْوْ طَوَّرِ مِيْ إِتِمِرْ قَلِيْ

Ima, maty zoky nanaky iSoatory; may i Tsiarifela,

6 مِيْ إِتْرَوْعْنِيْ مِيْ إَوْهَمَسِيْ مِيْ طَلْنَا

may i'Tsaravañony, may iVohimasy, may tanana

7 أَطْلِيْ سَبْ طُطْلُ مِيْ طَلْنَا أَطْلِيْ طَلْكَ طُطْلُ

Antaisambo tontolo, may tanana Antaitalaky tontolo,

8 مِي طَنَّا فَعَرِيُو طُطْلُ رَوَاعِ وَهُوكِ

may tanana Fañarivo tontolo, rava iñy vahoaky

9 طُطْلُ نَدِهَا إِعِ طُفِكِ إِعِ وَيَهْ طِي هُبِي مَطِ

tontolo, nandeha iñy tafiky iñy vazaha tay Hoby; maty

10 رَزَّتَرْ رَوَاطِي هُبِي الْجَبَهْ الْأَحْسَبِ

Radratsara, rava Antaihoby. Alijabaka, Alahasady,

11 أَسْبَلَهْ الْيَمَزْ الْقَرْبُ الْقُوشِ الْجَدِ

Asombola, Alimiza, Alakarabo, Alakosy, Alijady,

12 نَهْ الْخَمَشِي إِفَتْ أَبِنْغُلْ أَرِ إِي طِيُو

naho Alakhamisy, efatse ambiny folo andro, izy teo

13 وَهَتُونَمُولَعِ إِعِ طُفِكِ إِعِ وَيَهْ طِي

Vohitso, na mivalana iñy tafiky iñy vazaha tay

14 وَهَرِ يَوَايَا طِي وَاي وَلْنِهْ نَهْدِ طُونْ

Vohitreivoza teo izy volany, na hody tison

15 إِي نَمُولَعِ أَطِينُو طُونِي نَمِيَكَرْ أَطِي

izy, na mivalana Antaivatobe, na miakatra Antai-

P. LXXII.

1 مَنَابُونْ عَاهْ إِيَتْ طَلِيلِ نَطُونْ

manabondroña. ∞ Intsy talily natao

2 كُ رَمَهَسَرْ كُورِيَتُوَامَرْ طَلِيلِ وَلْنِهْ

ko, Ramahasitrakarivo, imaro talily — Volana

3 فِسْكَوَيِ نَيْعَوْرَ اَزِ اَرِيَامَعِرَ

Fisakavy nian'avaratry Andriamanira —

4 لِكِ اَرِيْتُو وَلِبَطَا اَفِكَا طُونِ مَائِلَتِ اَسَرِ

karivo; Volambita afaky taon ma Talata; Asara-

5 مَسِي نَبُوْرَغِ طُنَّا اَرْنِعِ اَرِيَا مَعِرَكَ

masay namboa trano tanan Andrianony Andriamaniraka-

6 اَرِيْتُو طِي فِسْغِ اَسَرِ بِي وَرَ وَرَ بِنُو

rivo tay Fisanga; Asarabe, Vatravatra, nambo-

7 لِي وَرِاعِ جَمْعِ اَسَرِ هَتِهِي وَلَسِرْ فُو

ly vary ny Jamaa; Asotry, Hatsiha, Volasira, Fo-

8 سَا مَكَا هِيَهِي فِسْكَمَسِي نَبُولِ وَرِيْتُو

sa, Maka, Hiahia, Fisakamasay, namboly vary io.

9 اَطْلُوْرَ اَمَّا فَعَرِيْتُو نَلَكِ اَنْرِيَا نَعِ طِي

Antalaotry ama Fañarivo nalaka an' Andrianony tay

10 فِسْغِ نِ يَهِي مَلَكِ اَنْوَفِيْهِي تَمَهْفُوِي

Fisangan : « zahay malaka anao, fa zahay tsy mahafoy

11 اَنْوَنِيْسُوْنِي اَرِيَانَعِ تِي مُرْكَوْتِنِيْكَو

anao. » Nisoatsy Andrianony : « tsy amoroko, tsy iniako ⁽¹⁾;

⁽¹⁾ minia « se déterminer à ».

يَه مَدَوَانُو رِيَوَانِي مَطْبَع مَدَوَانِرِ 12

zaho mandao anareo any n'Matataña, mandao anare-

وَمَد كِبَرِي نِ اَيِّكُوَامِينِ يَبَكُ 13

o manda kibory⁽¹⁾ ny iazako⁽²⁾ aminy iabako,

فِيَه مَطْرًا عَيْنُكَ مَطْرَعًا فَوْكُوِيَه هُو 14

fa zaho mitondra naiko, mitondra ny foko, zaho ho vo-

نُتُونُنْ يَه هُفَطِ اَغْلُوْنِرُو يَه نَهْيُ فَيُو 15

noy n'olon, zaho ho faty an'olo nareo; zaho nahazo fivo-

P. LXXIII.

نِي يَه نَهْيُ وَدِ اِهْرَمَلَلَكُكِيَا هَنْرُو طِيَا 1

nia⁽³⁾ zaho nahazo vody ahitry malalaka koza; hanareo tia-

كُوْكِيَا هَنْرُو فُوْتِيُو فَبُوُوِيَه تِيُوْتِهْدِ اَع 2

ko koza, hanareo fontseo fambovo, zaho tsy avy, tsy hody any. »

هِي رِيُوْجَمَع اَرْفِي يَنْع كُوْمُوْلُ وَ 3

Hoy reo Jamaa : « Ary fa izany, koa mivalo

اَمْنُوَايَهْنِي مِيْطُوْطَا لَهَا هَنْو هَتْلُوْنِي طِنِ 4

aminao izahay, mitonta leha hanao hantso olonay tany,

هَتْلُوْنِي هُرَك هَتْلُوْنِي وَدِ هَتْلُوْنِي 5

hantso olonay horaky, hantso olonay vady, hantso olonay

⁽¹⁾ *kibory* « tombeau ». — ⁽²⁾ *aza* pour *ruza*. — ⁽³⁾ *fivonia* « cachette », *vony* « ravin ».

تَكَ مَجِّ أَنْكَ مَرَّتْكَ مَجِّ وَدِ أَمْرَتِكَ ع 16

tsika maty anaka, maro tsika maty vady, ome tsika n'

P. LXXIV.

رَيْنِه وَعِرِرْ رُوْأَطْفَسَعْ طُطْلُ يَهْنِي 1

ireny : « vinitra reo Ontampasaña : « tontolo zahay

تِيْوَاتْسَا أَعِ يَنْعَ نِي إِيْعِ وَأِدِ نِي لِي 2

tsy avy antsasa, aña zanañay, aña vadinay, lany

أَبْنِي يَهْنِي تِيْوَاتْسَا كُوْوَعِرْ رَزْ رُوْعِيْه 3

aby : zahay tsy avy aña. « Koa viñitra Randravoñy

أَمِينِ رَزْمَكَا نُولَعِ طَمِينِ أَرْيَانَعِ طَمِينِ 4

aminy Randramaka, nivolaña taminy andrianoñy taminy

جَمَعِ رُوْأَطْفَسَعِ مُدِ تَهْبَوَاتْسَا يَهْنِي رُ 5

Jamaa : « reo Ontampasaña mody tsy hombao aña, zahay ro

رُوْ تَهْبَوَاتْسَا رُوْ هَنْرُوْرِنِي تَهْبَا 6

roy tsy hombao, aña reo, hanareo reny, tsy homba

رُوْ أَعِ هَنْرُوْرِنِي يَهْنِي تَمْرُ أَتْسَا يَهْنِي 7

reo aña, hanareo ray; zahay tsy maro antsasa, zahay

تَهْبَا أَتْسَا يَهْنِي هِيْ تَهْبَا أَرْوْ أَعِ يَهْنِي رُ 8

tsy homba antsasa, zahay hay tsy homba andrao aña zahay ro-

9 رَوِ اِرْوَع يَنْعَرُوْا اِيْنِيْ هَع نُوْنَرِيُوْ

roy indro ñy zanañareo izay hañonoa nareo

10 اَي نِطْنِيْ يَنْيُوْنِيْ نِطْنِيْ نِيْ شَشِيْرُوْ

azy niteny nivony nitenainy sisitry : va-

11 سَاَنْرُوْ لَهَا يَهِيْ رَزِيْ عَطُوْ هَبَاُوْ

sa anareo leha zahay roroy ñatao hana vo-

12 لَع اُغْلَنُ هَبَا كَبَرُ نُلْنُ نِيْدِيْنُ رَزُوْعِيْ

laño oñolon, homba kabaro nolon niadina Randravoñy

13 اَمِيْنُ رَزْمَكَا لَهَا يَهِيْ هَلْفُ هَرُسُ

aminy Randramaka, leha zahay holefa handroso

14 هَلْفُ هَكْبَهَا رُوْ اَرِيَانَعِ رُوْ اِعا

holefa hikadaha⁽¹⁾. • Ravo Andrianoñy, ravo iñy

15 جَمَعُ لَهَا يَهِيْ اَرَفِيْنِيْ كُوْنِيْدِيْ

Jamaa, • leha zahay ary, fa izany koa niady

16 ع جَمَعُ لَهَا يَهِيْ هَفْدُ اَمِيْنُ رُوْرُوْ

ñy Jamaa leha zahay hipody amin dreo roroy

P. LXXV.

1 لَهَا اَعَا اَطُوْرُوْ هَدِيْهِيْ رُوْ اَرِيَانَعِ اَمِيْنُ

leha añy atao dreo handa zahay. • Ravo Andrianoñy amin

⁽¹⁾ Sonder les intentions.

2 زَرَّوْعِي أَمِين زَرَّمَكَا أَرَفَتِكَ رُوَائِي

dRandravoñy amin dRandramaka; ary • fatsika ravo, izay

3 فَيَغْ تَكَ رُوِي نَهْرُ كُورُوِي إِيِي نِيُولُ

finga tsika ravay. • Nihoro, koa ravay, izay nivela.

4 نِي سَوْتِي أَرْيَانَع يَه تَهَرَّ وَائِي تَمَهْفُو

Nisaotsy Andrianoñy : • zaho tsy handrava izay tsy mahafo-

5 إِي أَهِي كُوَاع إِيِي مَهْفُو أَهِي كُوَمُولُ نِيَغْ

y ahy, koa ahy izay mahafohy ahy. • Koa mivela nainga

6 أَرْيَانَع رَمَعَرُ كَرِيُو هُوْلُ إِمَطَطَعُ نْ

Andrianoñy Ramañirakarivo holy i Matatañan :

7 نُومِي إِي جَمَعُ إِي وَرِ هَوَاتِ إِي وَرِ هُو

nome ihy Jamaa ihy vary hivatsy iny vary hiva-

8 تَ طِنِه تَرَوَرِ أَرْيَانَع هِيَغْ مَطِ إِمَمَا وَدِ

tsy; tany tsara vary; Andrianoñy hiainga, maty i Moma vadi-

9 نِيَه رَانِي فُوَمَغْ نُوبِلُوعِ إِمَمَا نُوْلُ

ny; Ranifomanga nobelevehy i Moma; noly

10 أَرْيَانَع طِي مَطَطَعُ تَنُوبَا رُو نَكْرَ

Andrianoñy tay Matataña, tsy nomba Roanakandri

11 يَا طُطْلُ تَنُورِيْنِه فُوَامَغْ تَنُوبَارَ

a tontolo tsino, renina Foimanga, tsy nomba. Ra-

نَيْهٍ مِنْ نَرَعٍ إِعَا طُفْسَعُ طُطْلُ وَعِ رِ 12

nimena nandraño⁽¹⁾ iñy, Tampasaña tontolo viñitry.

أَرِيَانَعِ لَهَا نُوبِي مَطِرُونِ أَلْوِاسُو 13

Andrianoñy leha nomby Matiravin : « alao isoa

وَلَنْ فَرِي نَوِطُكُورِي تَغِ كُونُمُو 14

velon fary nentiko ry hitsinga, koa nome

أَهِي طَدِيَا أَهْ وَلَنْ نَمُوَاهُ تِيَهُ فَرِي 15

ahy tandia aho velon namoa aho tsy zaho fary. »

أَيُوَاسُو وَلَنْ أَوَارِيَانَعِ طَلِي فَتُو 16

Azo iSoavelon; avy Andrianoñy tay Fotsiva-

وَنُبُوْرَ طَنَنَا طَمِنِعِ وَلَنْ فَسَكُورِي 17

vo, namboatry tanana taminy ny volan Fisakavy.

P. LXXVI.

رَأَوْعَا جَمْعُ طُطْلُ أَوَطِي مَدِيَا طُطْلُ أَوِ 1

Ravo ñy Jamaa tontolo, avy Taimandia tontolo, avy

أَطِي فَشِي طُطْلُ أَوِ أَطِي هُفْنِيكَ طُطْلُ أَوِ أَطِي 2

Antaifasy tontolo, avy Antaihofiky tontolo, avy Antai-

مَهَنَرِ طُطْلُ لَهَا يَهِي هَمِي أَنْوَكُوْهَدُوْأَنْوُ 3

mahanara tontolo : « leha zahay hamoy anao koa handao anao

⁽¹⁾ Être valétudinaire.

4 كَوْفَهَنَوْتِي طَيْطُ كُؤْيَا يَهِي تَيْنُو يَهِي تَيْنَانَا

koa fa hanao tsy teto; ia koa : zahay tsy ana, zahay tsy anana

5 بَدِ يَهِي تَيْنَنْعَنْكَ يَهِي تَيْنَنْعَ عِبِ تَيْنَنْعَ رَعْبُ

bady, zahay tsy anana n'anaky, zahay tsy nanaña nomby, tsy nanaña trañ'abo.

6 نَيْغَ نَوَطَعِي إِعَا جَمَعَ أُمُورَاتِيَانَعِ نُومِي

Naingana tañy iñy Jamaa omeo Andrianoñy : nome

7 أَعْبَ رِي رَيْنِهَ أَرِيَاوَجِ مَبُورُورَيْنِهَ

añomby roy reny Andriakazimambo, roy reny

8 أَنْطِي فَشِي رُورَيْنِهَ أَنْطِي هُفِيكَ رُو

Antaifasy, roy reny Antaihofiky, roy

9 رَيْنِهَ أَنْطِي مَهَنَرُورَيْنِهَ طَمِنَعَ أَرُ

reny Antaimahanara roy reny; taminy andro

10 ثَلَتَ نَهَ الْأَحْسَدِ أَوَرَزَّ سَجَا يِيَا حُووُ

Talata, naho Alahasady, avy Randrasija zaza hova

11 طَكْرِتُونِيَعِ مَرِّ وَهَنَرِ وَنُتُونِيَعِ إِيْعَ أَلْنِ

Taikaiva : niñimandry va hanareo, nanoiñy⁽¹⁾ iñy olon

12 طَيْطُوهَرِعِ كُوهَنَرِ وَ تَرِ طَبِنِ طَفَرِ مَرِّ

taito horeñy, koa hanareo tsara tany tafandrimandry,

⁽¹⁾ *nanoiñy* « répondre » (*toina, manoina*).

13 إِيْنِ الْآنَ مَعَ تَوْفُطَيْنِي هَنْرُو كَمَرِ

izany olon manetso navotainy⁽¹⁾ hanareo kamandry

14 هَنْرِ مَيْبَنَه اِءِ طِفْكَ اِزْ هَمِلْ اَنْرِيُو

hanareo miambina iñy tafiky indro hamely hanareo. »

15 اِزْ لَهَا نَهْرِعْ اَرْيَانِعْ رَمَعِرْ كَرِيُو

Indro leha nahareñy Andrianoñy Ramañirakarivo

16 وَنَعْ عَاحِيْ لَهْ تَنْيُوْرْ اَيُّوْمَا لَهَا

vinango ñy hazolahy, tsy nieotry anjombo : leha

P. LXXVII.

1 اَزَّاعْ اَزْ نِيْغِرْ سَلَهْ رَاطْفَسَعْ

androañy andro ningitra⁽²⁾ salohy ry Ontampasaña;

2 نَعِرْكَ اَزْنَعْ طَمِنِعْ رَوْ جَمَعْ يَهْ

nañiraky Andrianoñy tamini n dreo Jamaa : « zaho

3 اُطُوِيْ عَنْ اَمِيْنِرْ وَرِيْكُوِيَهْ هُوْ

etoinan⁽³⁾ aminareo raiko, zaho ho vo-

4 نُوْنَكُوِيَهْ نِيُوْنَهْ يَهْ نِيْ نَشِشِرْ مَرْ

non', koa zaho nivony, zaho ny nisisitry, maro

5 طَنِ رِيْكُوْمَرْطَنِ رِيْكُوْ طُفْنَهْ يَهْ نِيُوْبَا

tany razako, maro tany draiko tompony, zaho niavy ta-

⁽¹⁾ *navotainy* « dépiquer (le riz) ». — ⁽²⁾ *ningitra* « aiguiser » (*marangitra*). — ⁽³⁾ *etoinan* « trompé ».

طَوِي نَتَهَنِرُوَارِ هُوَجَمَعِ طَوَعِي نَيْسُوَة 6

toy nantsokinareo. » Ary hoy Jamaa » tao ny azy » misaotsy

أَرْيَانَعِ يَهْ مِيطْرَاعِ يِعْ كَوْمِيطْرَاعِ فُو 7

Andrianoñy : » zaho mitondra añy iñy, koa mitondra iñy fo

كُوَامِنِرُوَجَمَعِ طُطْلُ وَلَنْ أَفَكِ إِعِ طُومَا 8

ko aminareo Jamaa tontolo. » Volany afaky iñy tao ma

الْأَرْبَعِ طَمِينِ عِ وَلَنْ أَنْشَرَمَسِي كُونُو 9

Alarobiña; taminy ny volan' Asaramasay koa no-

لِ أَرْيَانَعِ أَرْيَارَ مَعْرَكِ رِيُونَعِ وَ 10

ly Andrianoñy Andriadramañirakarivo niñava-

رَرِ نُوْبَا إِعِ جَمَعِ طُطْلُ نَبُو طُنْنَا طَنِي 11

ratsy; nomba iñy jamaa tontolo, namboa tanana tao

فَسْغَا أَسْرَ بِي وَرَوَّرَ نَبُولِ وَرِ 12

Fisanga; Asarabe, Vatravatra, namboly vary

إِعِ جَمَعِ أَسْرَ هَتَهَا وَلَسِرَ فُوسِي 13

iny jamaa; Asotry, Hatsiha, Volasira, Fosay,

مَكَا نَعْرَكِ رَرَفُونَعِ أَمَا رَرَجُو 14

Maka, nañiraka Randrafonoñy ama dRandrajao

أَمَا رَرِ الْجُرْ أَمَا رِيْنِي تِيُونُو 15

ama dRandralajaro, ama dRainitsinoa,

P. LXXVIII.

1 أَمِي رَبِّي طَمِئْتُ بِتِي وَرِ نَلَكْ أَنْتَرِيَا

ama dRabe, tamid Rabevary, nalaka an' Andria-

2 نَعِ أَرِيَا زَمَعْرِكْ أَرِيُو طَبِي فِسْعَنْ

noñy Andriandramañirakarivo tay Fisangan :

3 رَأُو أَرِيَانَعِ يَهُ مَدِيْعِ إِعِ وَلَكُو أَرِ مَدِ

*ravo Andrianoñy : * zaho mandin'ny in'ny voliko ary mande-*

4 هَ أَرِيَانَعِ نَسُوْتِيْ أَرِ إِيْنِ رَوَاوِ إِعَا

*ha * : Andrianoñy nisaotsy. Ary izany reo avy in'ny*

5 طَفِكْ إِعَا وَيَهُ طَبِي مَطَطْعَنْ زَوَا إِعَا طَبِي إِمَطَطْعْ

Tafiky iny vazaha tay Matatañan : ravo in'ny tany i Matataña :

6 نَعِ رَنْ عَا أَنَا زِيَانَعِ زَمَعْرِكْ رِيُو زَرَّ

nañaranña an' andrianoñy Ramañirakarivo Randra-

7 سَنَا أَمَا زَرَّيْ فَيْنِ أَمَارْ دَامَا أَمَارْ

sana ama dRandrabefify, ama dRadama, ama dRan-

8 رَوَهُوْ أَمَا أَطِيْ وَطَا طُطْلُ إِعَا جَمَعِ أَطِيْ مَعِ

dravaha, ama Antaivato tontolo, in'ny jamaa Antaimaña-

9 سَرُ طُطْلُ نَلِيْ إِعِ يَنْكَ رِيَامَهِيْ نَطِرِنْ أَطِيْ

sara tontolo : noly in'ny zanaky Ramahay naterin' Antai-

10 طَوَّابُوا عَا يَنْعَ وَهُدٍ إِمَّا إِرْكُ هُوَ رَمَهِي

toeto • iñy zanañao hody iñy irako • hoy Ramahay,

11 أَطْنِكُو أَنْرِيَا فُطْكَ نُولَعِ رَبِّي فَيُفِي أَمَّا

itoy Koa an' Andriafantaka nivolaña Rabefify ama

12 رَدَّ أَمَّا أَمَّا رَزَّوْهَا طِفْهُ تَكَ زَرَفُتُوعِ

dRadama ama dRandravaha : • tafiho tsika Randrafonohy,

13 فَيُفِي نَمِيلِ طُونُوايْنِي رَهَا هَطُونِي تَمِطِ

fa iza namely to anio izany; • raha hataony tsy mety

14 أَزِيَانَعِ رَمَعِرْكَ رِنُؤَابِي إِعِ طَعِ عِي

Andrianony Ramanirakarivo : • omby iñy tanginay⁽¹⁾

15 أَعَا يَنْكَ رِي ن نَقِطِي أَنِي أَعِي نَقِطِي

any zanaka reo nampitaizanay any; ny mpitaiza

P. LXXIX.

1 يَيَا أَهْكَوْلَهْ إِيْنِهْ يَهِي مَهْوَهِيلِ مِيدِ

zaza avokoa lahy izany, zahay mihava hialy, miadi-

2 أَطُّو كُونِيْطِ نَرِيَا فُطْكَ رُبُوبَا أَمَارِ

a ito. • Koa nentin' Andriafantaka Raboba, ama Ra-

3 مَرَّهْنِ نَلْكَ إِيْنِي أَمْلِي نُوبِ طَبْطَلُو

mandrahon, nalaka any iMalaza n'omby; t Ambatolava

⁽¹⁾ *tangina • loué •.*

4 تَنْهَسْهِي كُونِي قُودِي أَوْكُوكِشِي

tsy nahasahy, koa nipody. Avy koa iLakasy

5 نَفْنَعِ أَمِي رَمَهِي نِيْطِ رَمَهِي نَنْفِكَ أَرْ

nifanangy amy dRamahay; nenty dRamahay nanafika Andra-

6 مَعِرْكَ رِيُوْطِي مَنَاجِرِ نِلْفِي يَهِي أَطَو

mañirakarivo tay Mananjary; nilefa zahay; Otaiva-

7 نَ أَمِي أَطِي مَهِي نُوبَاطِعِ أَبِي طُطْلُ رِيُو

no amy Antaimahazo nombra tañy aby; tontolo reo

8 يَفِرْ مَنِي طُطْلُ طِي وَاي نِمَوَالْعَا اِع

Zafiraminia tontolo teo izy; namivalaña iñy

9 طَفِكَ نَعُ رُطْنَا يَفِرْ مَنِي مِي أَفْلُولُنْ

tafiky nañoro tana Zafiraminia, may iFalivelon,

10 مِي اِمَهْسُوْ مِي اُوْهَرَاكُرْ مِي طُنْنَا أَطِي

may iMahasoa, may iVohitrakondro, may tanan Antai

11 مَهِي طُطْلُ طَمِنَعِ رُتْلَتَ نَهْ اَلْهَقْعَ مِي

mahazo tontolo; taminy n'andro Talata, naho Alahakaño, may

12 اِفْسَعِ أَمِي طُنْيَا اَنْكَرِيَا طُطْلُ مِي طُنْيَا

iFisanga amy tana Anakandria tontolo, may tana

13 كَجْ مَبْ طُطْلُ مِي طُنْيَا نَطْلُوْرْ طُطْلُ مِي

Kazimambo tontolo, may tana n'Antalaotry tontolo, may

14 طَلَبْنَا أَيَّاتَ طَلَبْلُ مِنِّي طَلَبْنَا فَعَرَيْنُو أَطْلَبْلُ طَلَبْنُو

tana Onjatsy tontolo, may tana Fañarivo tontolo; teo

15 إِي زَارْ نَمِعْ وَزَرَ نِيدُبُوبِ إِي طَلِي

izy ro andro namianavaratsy; nitoby izy tay

16 مَنَبَا نَهْيُ إِمَا أَعْبِ إِي طَلِيلُ أَرِينُو نَمِيلُ

Manaba; nahazo iñy añomby izy telo arivo namely

P. LXXX.

1 إِي أَوْ كُوَا زِيَا مَعْرَكِ رِينُو نَفَقُ فُرْ

izy. Avy koa Andriadramañirakarivo nifafa foro

2 عَافُ طَلِي فَسْغَا فُلْ أَرِ نَفَقْنُ فُرْعَ نَهْ أَوْ

ñaho tay Fisanga, folo andro nifafan foroña; naho avy

3 كُوَا طَلَفِكِ رَمَهْيُ نِلَفْ كُوَا إِمَا جَمَعْ نِينْعَوْرَرْ

koa ñy tafiky Ramahay; koa iñy Jamaa niañavaratse

4 طَلَبُوْدِرْ نِيدُبُوبِ إِمَا طَلَفِكِ طَلِي مَنَا بَطْعَ نَهْيُ

t Ambodirotry nitoby, iñy tafika toy Manabataña, nahazo

5 أَعْبِ أَرِينُونِي طَلَبُونُو طَلِي غِي نَيْكَ نُولِ طَلَفِكِ

añomby arivo, nitobo tay Ngazabaiky, noly tafiky.

6 نُونَا نُولِ رَزَبِي فِينِ أَمَا زَادَ أَمَا وَ أَمَا زَ

Nomba noly Radrabefify, ama dRadama, ama dRa-

7 رَوَّهَا أَمَّا رَزَّسْنَا أَطْيَ وَجُطُوْ طُطْلُ أَمَّا

dravaha, ama dRadrasana : Antaivato tontolo, ama

8 أَطْيَ مَعَسَرَ طُطْلُ نَلِي مَنَكَرَ عَنْ نَلِي طِي مَطْعَ أَمِينِ

Antaimañasara tontolo noly; Manakarañan noly; Taimatangy, amiñy

9 أَمِينِ عَا أَطْيِي دِرِّي نَمِينُ نَلِي أَطْيَ أَفْشِي أَرِ

aminy ñy Antaizidy ray nimameno⁽¹⁾; noly Antaifasy; andri-

10 يَا مِنْ أَمُو أَرَانِي أَعِ فَيَنْنُ أَمِينِ أَرِيَا

iaminome androany onifaiñon aminy Andria

11 نَمَمِينُ نَعَوَّرِ أَرِيَانَعِ رَمَعِرْكَ أَرِيُونُو

nimamino; niñavaratry Andrianoñy Mañirakarivo no

12 طَيُّوْهَبُلُ أَوَارِيُونُو أَرِيَانَعِ رَمَعِ رَكْرِيُونُو

tay Vohibolo; avy arivo; Andrianoñy Ramañirakarivo

13 أَوَزَوْنَعِ طَبَرِنَسِرِ وَهِنِ هَمِيلِ تَنْهَسِي نُلُ

avy ravanaña ty Ambarinisary, vahiny hamely, tsy nahasay nolo,

14 رَوْرُونَمِي أَعِبَ لِمَا أَبِنْغُلُ وَلِي بَطَانِي

rava reo, nome añomby limy ambinifolo volambita, ni-

15 سَوْرَ أَرِيَانَعِ طَيُّوْهَبُلُ إِعِ سَوْرَافِ نُلِ

saotsy Andrianoñy; tay Vohibolo iñisavatra⁽²⁾; efa noly

⁽¹⁾ Racine *feny* « fortifier ». — ⁽²⁾ Racine *sava* « se disperser ».

16 أَلِ أَرْيَانَعِ طَنِي طَرْزُهُ طَمِنَعِ وَلِيَّ أَسْرَ مَسْنِيَّ

aly Andrianoñy tay Tandroroho. Taminy ñy vola Asaramasay

P. LXXXI.

1 نَبُوْرَغَا إِيْعَا جَمَعِ أَسْرَبِيَّ وَرَزَر

namboatraño ñy Jamaa; Asarabe; Vatravatra,

2 نَبُولِ وَرِإِيْعَا جَمَعِ أَسْرَ هَتَهَا وَلَسِرَ أَوْ

namboły vary ñy Jamaa; Asotry, Hatsiha, Volasira; avy

3 طِفِكَ رَبِّي مَيْطُ نَمِيْلِ أُنْزِيَانَعِ أَرْيَاْرَ

tafiky Rabemanjato namely an'Andrianoñy Andriadra-

4 مَعِرَ كَرِيُوْمِي طَنَنَا أَطْعَلْبُلُ مَنِي إِيْعَ طَنَنَا

manirakarivo; may tanana Antañalabolo, may ñy tanana

5 فَعَرِيُوْيَا طُطْلُ مَنِي إِيْعَا طَنَنَا رَوُ أَنْكَرِيَا

Fanarivia tontolo, may ñy tanana dreo Anakandria,

6 مَاَطِي رَمَمِي أَطِي هَفِيْكَ نُودِ إِي نِيْلِ

maty Ramiza Antaihofiky; nody izy nialy

7 تَمَدَغَا رَوِإِيْعَا طِفِكَ رَبِّي مَيْطُ أَرْيُوْ

Tsimadaño; rava ñy tafiky Rabemanjato, arivo

8 مَطِ نَعْرِكَ تَمَدَغَا مَنِي أَبْيَغِ مَنِي طَنَنَا أَطِي

maty, nañaraky Tsimadaño, may Amboangy, may tanana Antai-

9 هَفَرِ طُطْلُ مَي مَغ مَي طُنَا أَطُورَ رُطْلُ

hafotry tontolo, may Mango, may tanana Antavaratry tontolo;

10 أَيُوعِبِ طِلْ أَرِنُؤَانَكِرَزُؤُ طُطْنَا أَطُرْ

azo ñomby telo arivo, Anakandri dreo tantana i Tandro

11 رُهُ طَمِنَ رِيَانَعِ رَمَعِرْكَ رِيُونَيْرَ فَعِه

roho tamin' Andrianoñy Ramañirakarivo; niarafanahy

12 أَطُورَزَ نَنُؤَفُؤْ أَبِي رِؤُ أَطُورَزَ أَسَرِ

Antavaratry, nanompo abi reo Antavaratry; Asara-

13 مَسَيِ أَسَرَبِي وَرَزَ أَسَرِ هَتَهَا وَلِسِرْ

masay, Asarabe, Vatravatra, Asotry, Hatsika, Volasira,

14 فُؤَسَ وَلِيْ مَكَا أَوْ كُؤُ طِفِكِ وَيَهْ أَمِينِ

Fosa : vola Maka avy koa tafiky vazaha amy

15 رَزَفُؤُوعِ نِيلِ طِيُؤُرُؤُ طَمِنَعِ أَسَرِ

d Radrafonoñy, nialy teo reo taminiñy Asotry

16 أَرِيَانَعِ أَرِيَارَ مَعِرْكَ رِيُؤُ أَمِنَعِ وَيَهْ

Andrianoñy Andriadramañirakarivo amininy vazaha;

P. LXXXII.

1 رَوَا أَرِيَانَعِ رَمَعِرْكَ رِيُؤُ مَطِرُؤُ

rava andriañony Ramañirakarivo, maty Rafo

نُع مِبْ أَرِيَّارَ وَعُمَرَ مِبْ زَرَّ فِطْمَا يَنُكَ 2

nony, maty Andriadrañomara, maty Randrafatima zanaka

أَرِيَّارَسَبْ رَطُوا أَبْطُوا أَرِيَّارَ مَسْنِي بَتِي 3

Andriadrasamboranto ambato, Andriadramasibe

أَمَارَبِي مَيْطُ أَمَّا رُسُوفُ يَنُكَ أَرِيَّانِع 4

ama Rabemanjato ama dRasoafoli zanaki andrianoñi

أَمَّا نِعُ وَدِنِي مِبْ رَعُمَرَ مِبْ رَحْمَا أَطْنِي هَتِع 5

ama noñodiny, maty Rañomara, maty Ramoha Antaihatsiñy

يَنُكَ أَرِيَّابُورِيبِي مِبْ رَفَرَرُ أَطْعَ لَبُلُ 6

zanaky Andriaboaziribe, maty Rafarotry Antañalabolo,

مِبْ رُسُوفُ لَنْ مِبْ إِسْوَ مَرْهَلُ أَفْطَكْعَ مِبْ 7

maty Rasoavelon, maty iSoamarohala ampitakoña, maty

رَنِي سَمَا أَطْنِي مَا هَنَرَ نَوُكَ زَرَّمَهُ أَمِينِ 8

Ranisoma Antaimahanara, nivaki ⁽¹⁾ Radramaho aminy

إِمَشِي نَوُزُوا أَطْنِي مَهْيُ أَيُوْطُوا أَر 9

iMasi, navoravi Antaimahazo, azotava 'Andr-

يَارَسِي أَمِينِ إِمْنَعُ أَطْنِي طَمَّا أَيُوْطُوا رَج 10

iandrasiza aminy iMananga antaitoma, azo tava Rakajy

⁽¹⁾ S'enfuir.

11 أَمَّا رَجَا أَطِي بِي فَنَوَائِطُ طَوَيْنَكَ أَطْلُو

ama dRasija Antaibefanoa, azo tava zanaka Antalao-

12 رَطَطُلُ يَنكَ أَيَاتِ طَطُلُ يَنكَ فَعَرِ تَوُ طَطُلُ

try tontolo, zanaky Onjatsy tontolo, zanaky Fanarivo tontolo,

13 أَيْوَأَعِبْ قُلْ أَرِيوُنُلِي إِعَا طَغِكَ زَرَفُو

azo aňomby folo arivo; noly ny tafiky Radrafo-

14 نَعِ أَمِنِعْ وَيَهْ طَمِينِ الْكَشِي طِي مَنَوِيرِ نَعَرِ

noñi aminiñy vazaha taminy iLakasy tay Mananjary; nañara-

15 كَ الْكَشِي أَمِيرُ طُغِ نَ أَنْتَرِيَّ رَسْبُ رَطُ وَ

ka iLakasy; amindra tañan amandriadrasamborato

16 طَمِينِي رِيَانَعِ رَمَعِرْكَ رِيَوْمِيَطَطَا أَبِيرِي

tamina andrianofy Ramañirakarivo, miantonta abadray :

17 فَتَمَطِ نِي إِسَوْتِ رَمَعِرْكَ رِيَوِيَهْ مِيَلْ

• fa tsy maty nisaotsy Ramañirakarivo, zaho miala,

P. LXXXIII.

1 إِعَا لِيَتَوَعَاكُ أَمَرُو يَتْرِكْ أَمَرِ يَنكَ

iñy leoñako aminareo zandriko, aminare zanako,

2 أَمَرُو جَمْعِ إِعَا يَنكَ إِعَا وَلِيَكْ أَرِ

aminare jamaa, iñy zanako iñy valiko ary

3 طَلِي يَي نَرُونِغَ اَرِيَانَعِ نَطَرُ وَلِمَنَ

taizay nareo. • Nainga andrianoñy, nitondra volamena

4 طَلُ فُلُ وَلُفْتُ يَطُ نَطِي نِي طَطَا طَمِنَعِ الْكَشِي

telo polo, volafotsy zato, nentina tanta taminy ñy iLakasy.

5 لَهَا اَوَاَرِيَانَعِ رَمَعَرِكِ اَرُو الْكَشِي

Leha avy andrianoñy Ramañirakarivo Lakasy

6 سُوَرِ مَعَرِكِ اَطِي هَنُو مَوْمِرِنَشَا

soa : • Ramañiraky aty hanao moa, miraisa

7 اَمِيكَ هَنَرُولَهَا يَه نِيْل اَمَنُو كَوْمَطِ يَا

amiko hanareo, leha zaho nialy aminao, koa maty za-

8 هُ اَكِنُونُونُوْلَعَا طَهِيكُو هَنُو طِي كُو هَنُو

ho ankinoanao volañä; tahiko hanao, tezako hanao. •

9 اَرِنِي سَوْتِ رَمَعَرِ كَرِنُوْلُنْ نَهَا

Ary nisaotry Ramañirakarivo : • velon naho

10 اَكِنُونُونُوْلَعُ لُوْمَعَلْ اَنْهِي تِيْلِنْفِ نُوْهَرِ

ankinono volañolo mañala anahi, tsy alefanao hire-

11 بِي كُوْتِي لِنْفِ نُوْهَتِ زَكْ كُوْسَرِيَهْ

ny, koa tsy alefanao hitsindroky, koa sitra zaho

12 وُنُوِي نُوْوَرْنَهْ يَه تَهْلُوْنِ تِمِشِي رَ

vonoinao, varany zaho tsy holon, tsimisy ra

13 هَ هَنِكَ إِيهَ إِيْنِهَ أَرِنِي وَلَعِ الْكَشِي

ha haniko izaho izany. • Ary nivolaña iLakasy

14 هَنُواكِمَلْ هَنَوِيَهْ مُوَلِي إِمَطَطَعْ هُو

• hanao ankila hanao. Zaho moly iMatataña, hoy

15 رَمَعِرْكَ أَرِيُونِمَوْفُوْدِي وَآ

Ramañirakarivo. Nomepody vai?

16 إِيْنُوْوَلَعِ إِقْوَلِيْنَوِيَهْ هِي

ino volaña ipoliana? — zaho, hoy

17 هِي أَرِيَارْ مَعِرْكَ أَرِيُوِيَهْ نَطْهَآ

hoy Andriadramañirakarivo, zaho nitaha

P. LXXXIV.

1 أَعْبِ نَهِيْ أَعْبِ لِيْآ يَطْ أَبْ أَرِيُوْ نُودْ طِي

añomby. • Nahazo añomby limy zato amby arivo, nody tay

2 مَطَطَعْ نْ أَوَارِيَانَعِ نِي سَلْهَآ إِمَهِيْ مُرْ أُو

Matatanan; avy andriañony nialaha iMahazomora avy

3 طَمِنَعِ الْكَشِي رَوِ الْكَشِي أَتِيْ إِمِيرِيْنِ

taminy ny iLakasy; ravo iLakasy : • atsy amizarainy

4 أَمِنَعِ إِنْوَتِيْ زِيْ طَمِيرْ أَمِنَعِ أَنْيْرِيْ إِيْآيْ

aminyñy notsy roy tometra aminyñy anyroy; izay

5 مَعْلَ إِعَا يَادِدِ يَكْوِيَهُ الْوَهِيْرَ أَمِيْنُ نُؤْ

mañala iñy iadidiko zaho alao hizara aminy. » No

6 لِ الْكَشِيْ طَبِيْ طَلْعَرُ أَرْعُوْطًا نَيْطِيْنِ أَعْبِ قُلْ

ly iLakasy tay Tolañaro Antranovato; nentiny añomby folo

7 أَرِيُوْأَيُوْطُوْ قُلْ أَرِيُوْ نُؤْرِيْ عَوْطُ نِيْ أ

arivo, tava foloarivo, noreniñy vatony

8 أَطِيْ إِفْعَ يَرُ طَبِيْ أَرِ أَوْ أَرِيَانَعِ طَمِنَعِ وَلَنْ

antiza ifañazaratany. Ary avy Andrianoñy taminyñy volan

9 سَكُوِيْ إِفَاعِرْعَا نَمَرِيْ إِعَ جَمْعَ أَرِيَانَعِ يَهُ

Sakavy, efa ñy traño, namory iñy Jamaa Andrianony : » zaho

10 هَنَفِكَ فَيَعِ جَمْعَ لَيْنِ نِيْ إِعَ مُسَيِّرِ هَوَاعِ جَمْعَ

hanafiky fa iñy Jamaa lainy ny iñy mosare : » hoy iny Jamaa

11 هُوْ هَنُوْ هَنَفِكَ تَمِفْعَ لَوَامِنِ يَكَيْنُوْ تَيِّرِ هُوْ

» hoy hanao hanafiky, tsy mifañolo aminy zokinao. Tsiary, hoy

12 أَرِيَارَ مَعِرْكَرِيُوْ يَهُ تَوَوَاعَا فَيَهِيْ تَمِفْعَ

Andriadramañirakarivo, zaho tsy avy añy, fa zahay tsy mifaño

13 لَوَطَمِنَعِ الْكَسِيْ طَفَرْعَا طَلِيلِ نَعِ عَلِيْ نِيْ لَكَشِيْ

lo tamininy iLakasy. » Tampitra ñy talily ny ñiñaly niLakasy

14 إَوْعِ طَلِيلِ نَطُوْكَ رَمَهْشَرْكَرِيُوْ يَنِكَ أَرِيَا

io ñy talily natao ko Ramahasitrakarivo, zanaka Andria

15 بُلْمِيتِنْ أَرِيُونَهُ يَفِ نَرِيَا مَرِيَا شِي

bolamenaarivo, naho zafy n'Andriamandriechia-

16 رِيُوَامَا أَرِيَا نُهُطَهَا نَرِيُوِيَهُ نَطِيرَ

rivo ama Andrianohotohanarivo, zaho natera-

17 كِ إِهْرِيَاتَرِ يَانَكِ رَمَشِي نَتِمُ

ki iHareatsara, zanaki Ramachinatsimo.

CHAPITRE IV.

TRADUCTION FRANÇAISE DU TEXTE ANTAIMORO.

PREMIÈRE PARTIE.

Voici l'histoire de la guerre des Blancs. — Lorsque arriva l'armée des Blancs, c'était l'année du Dimanche, au mois de Maka, le mercredi, sous l'influence d'Asorotany⁽¹⁾; c'est alors qu'arriva l'armée des Blancs à Dramaroampetso⁽²⁾.

Alors on battit le rappel au Matatana⁽³⁾ le lundi sous l'influence d'Alahakana⁽⁴⁾. Les Antaimatatana se mirent en marche le mardi sous l'influence d'Alahakana. Un millier d'Antambahive⁽⁵⁾ se mirent en marche. Les Antaimatatana campèrent pour la nuit à Harakaraki⁽⁶⁾; les Antambahive campèrent à Akiboripedy⁽⁷⁾; le mercredi sous l'influence d'Adiraña⁽⁸⁾ nous avons livré bataille aux Blancs à Ambatobivaha⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ Au sujet des indications chronologiques, on trouvera les explications nécessaires dans le texte. L'année du Dimanche va à peu près du 27 septembre 1658 au 17 septembre 1659. Le mois de Maka, le 8^e de l'année Antaimoro, commence à peu près au 17 avril 1659. Ce sont les 8^e, 9^e et 10^e jours du mois qui sont placés sous l'invocation d'Asorotany. La date cherchée serait, sauf une erreur de quelques jours, du 25 au 27 avril 1659.

⁽²⁾ Inconnu. D'après le commentaire Vergely, le débarquement aurait eu lieu à Farafangana.

⁽³⁾ À l'exemple de Flacourt, je préfère cette expression le Matatana, textuellement empruntée au texte, à la circonlocution « les bords de la rivière Matitana ».

⁽⁴⁾ Ne se retrouve pas dans la liste d'Ellis, apparemment à cause d'une synonymie.

⁽⁵⁾ L'Ambahive est un affluent de la Matitana; dans son cours supérieur, il porte le nom

de Sandrananto. Ses riverains portent naturellement le nom d'Antambahive.

Les commentaires oraux des indigènes, recueillis par M. Vergely, expliquent ainsi la présence des Antambahive. « L'armée de La Case... débarquée à Farafangana et grossie par des bandes de pillards indigènes... se dirigea tout d'abord vers la haute Matitana, et le pays des Antaimahazo. Ceux-ci appelèrent à leur secours leurs frères de l'Ambahive qui habitaient sur la rive droite de cette rivière. »

⁽⁶⁾ Harakaraki. Identique, je suppose, à Iarakaraka (voir la carte).

⁽⁷⁾ Akiboripedy ne figure pas sur la carte de M. Vergely.

⁽⁸⁾ Ne se retrouve pas non plus dans la liste d'Ellis.

⁽⁹⁾ Identique, je suppose, à Antobivaha qui figure sur la carte de M. Vergely. Tous ces villages sont sur la moyenne Matitana en pays Antaimahazo.

Raikobehy⁽¹⁾ reçut un coup de fusil; nous fûmes vaincus nous autres gens du Matatana. Andriamañiolefany fut tué; tout le peuple des Kazimambo⁽²⁾ fut décimé, Ramarofela fut tué, Rainifandrony fut tué, Rasajavilon fut tué; Andriabohimasy, fils d'Andriamanoro, petit-fils de Rabeavilany, un Antaiony, fut tué; Radravolony aussi, fils de Rabeatsara, un Antaisambo. Quant à Andriamanaly⁽³⁾, il l'échappa belle; il resta tout un jour à nager dans l'eau, trois jours sans manger, sans feu auprès duquel se coucher, rampant, les ongles pourris, déchirés, dolents; à force de ramper, ses ongles se cassèrent⁽⁴⁾; il ne savait pas son chemin par-dessus le marché; il rentra, conduit par la main. Sa femme et ses enfants avaient déjà pris son deuil quand il arriva, Andriamanaly. Tout le peuple des Antaimañasara perdit ses boutures de cannes à sucre⁽⁵⁾.

L'armée (des Blancs) resta trois jours, jusqu'au samedi, à Vatoharaña⁽⁶⁾; et le dimanche elle commença à partir, l'armée. Le peuple fit la récolte du riz⁽⁷⁾. Les mois de Fisakamasay, de Fisakavy, de Volambita s'écoulaient. L'année du Dimanche est finie, l'année du Lundi commence⁽⁸⁾. Les mois d'Asaramasay,

⁽¹⁾ Raikobehy. Le manuscrit B le qualifie de Fanalolahy; le Dictionnaire de Richardson donne: Fanalolahy, a spearsman. Le C^m Vacher, *Études ethnographiques* (*Revue de Madagascar*, 10 déc. 1903) est plus précis: «Fanalolahy, guerriers constituant les gardes du corps», et dans un sens plus général «guerriers réputés».

⁽²⁾ Les Kazimambo ou Zafy Kazimambo sont une caste Antaimoro; à noter qu'au temps de Flacourt, tout voisin de celui de La Case, les Kazimambo étaient la plus haute aristocratie Antaimoro.

⁽³⁾ D'après Vergely et le manuscrit B, cet Andriamanaly est l'Andrianony, c'est-à-dire le roi des Antaimahazo.

⁽⁴⁾ Les ongles des rois à Madagascar, du moins à la côte Ouest, ont un caractère sacré. Après la mort on les conserve, avec des dents et des poils, dans une petite boîte fétiche. De là, j'imagine, l'insistance du manuscrit sur les ongles d'Andriamanaly.

⁽⁵⁾ Sur les résultats de la bataille, le manuscrit B est plus circonstancié, donne une liste de morts plus longue. À retenir peut-être un incident, également relaté dans le commentaire Vergely. Un certain Mahavano, dont le manuscrit B nous dit qu'il était d'une puissante famille, Mahery ny fokony, et ancien garde du corps d'Andriapanolahy, «Fanalolahy n'Andriapanolahy», eut sa pipe à fumer le chanvre et sa mâchoire brisées par la même balle.

⁽⁶⁾ Vatoharaña, à côté d'Antobivaha; voir la carte.

⁽⁷⁾ Nous sommes aux environs de mai-juin 1659 (Fisakamasay). C'est bien l'époque où on fait à Madagascar la récolte du riz.

⁽⁸⁾ Ainsi l'année Antaimoro, au XVII^e siècle, commençait au mois d'Asaramasay. — L'année Antanosy, à la même époque, commençait au mois de Vatravatra. — L'année Merina, au XIX^e siècle, au mois d'Alahamady. Il est à noter que ces trois mois se suivent.

d'Asarabe, de Vatravatra, d'Asotry⁽¹⁾ s'écoulent : le peuple plante son riz⁽²⁾; et dans le mois d'Hatsiha, un samedi, sous l'influence d'Alijady⁽³⁾, voici qu'arrive encore une fois l'armée des Blancs.

Le Matatana fut ravagé, Nameha fut brûlé, brûlé Karinoro, brûlé Ambo-diriana, brûlé Ankazoharaka⁽⁴⁾. Rainimadafala fut tué, Ratsivazo fut tué, Radramongo mourut de faim, Tsimangareny fut fait prisonnier. L'armée campa à Maharovitsy⁽⁵⁾. C'est de là qu'ils pillèrent les Antambahive; ils prirent dix mille bœufs; tout fut mis à sac. Sous l'influence d'Alijady, d'Adalovy, d'Alohotsy, d'Alahamaly, d'Athsoro, d'Alizona⁽⁶⁾, pendant treize jours ils restèrent à Maharovitsy. Le jeudi sous l'influence d'Asarata, elle partit cette armée de Blancs, l'armée de Maharovitsy⁽⁷⁾.

Sous l'influence d'Alakosy, un mardi du mois de Volasira⁽⁸⁾, l'armée des Blancs apparaît une fois de plus à Ilozo⁽⁹⁾; de là ils envoyèrent un message à Rafonony par l'intermédiaire de Randrasija⁽¹⁰⁾ : « Allions-nous : donnez-nous un

⁽¹⁾ Noter le soin avec lequel tous les mois, à de rares oublis près, sont mentionnés au passage. Ainsi s'affirme le caractère d'annales de notre manuscrit.

⁽²⁾ Le riz se plante aux environs d'octobre, qui, en 1659, correspond à Asarabe et à Vatravatra.

⁽³⁾ Hatsiha a commencé le 14 janvier 1660. L'influence d'Alijady correspond aux 22^e, 23^e et 24^e jours du mois. La date cherchée serait donc 4, 5, 6 février 1660. — N.-B. Je ne crois pas qu'il soit utile de chercher si en 1660 une de ces dates est tombée un samedi. Je crois volontiers mes chiffres approximativement exacts, mais je n'oserais pas affirmer qu'ils le soient à une semaine près. Aussi bien, avec le degré d'approximation que nous obtenons, ou croyons obtenir, les faits sont suffisamment situés dans le temps.

⁽⁴⁾ Tous villages Antaimahazo, à côté les uns des autres (voir la carte).

⁽⁵⁾ Aujourd'hui Andemaka (Vergely, voir la carte).

⁽⁶⁾ Du 22 Hatsiha au 7 Volasira, soit du 4 au 17 février 1660.

⁽⁷⁾ Le manuscrit B concorde mot à mot, — à deux expressions près. — Au lieu de « azo tava » (fait prisonnier) il porte « azo sambotra », qui a le même sens, mais qui est une expression Merina. — Après Maharovitsy, le manuscrit B ajoute : « atao hoe Andemaka », « c'est-à-dire Andemaka », à titre de glose explicative, et parce que le lieu a changé de nom.

— Les 8, 9 et 10 du mois sont sous l'invocation d'Asorotany (orthographié Asarata).

⁽⁸⁾ C'est toujours la seconde expédition de La Case qui continue; un mois à peine s'est écoulé; nous sommes au 4 mars 1660. Seulement l'objectif n'est plus le même. Des Antaimahazo La Case va passer aux Antaiony.

⁽⁹⁾ Le mont Ilozo ou Vohilozo. Voir la carte.

⁽¹⁰⁾ Sur Rafonony voici ce que dit le commentaire Vergely : « Roi de Karinoro, petit-fils d'Andriapanolahy. » Il est beaucoup question de cet Andriapanolahy dans une autre partie du manuscrit A qui n'a pas encore été publiée. Le manuscrit dit en effet : « C'est de là (Vohilozo) qu'ils envoyèrent un message au roi Rafonony, fils d'Andriapanolahy, roi de Kari-

millier de bœufs, un millier de pièces d'or, un millier de pièces d'argent, un millier de pièces d'étoffes, et alors nous ne vous ferons pas la guerre. » Là-dessus, les Antaivato, les Antaimañasara, les Antaitsimandia, les Antaikasy, les Kazimambo ⁽¹⁾ répondent : « Nous allons vous donner cela. » Ils donnèrent un millier de bœufs, un millier de pièces d'or, un millier de pièces d'argent; et l'alliance fut conclue ⁽²⁾ par l'intermédiaire d'Andriamitily ⁽³⁾. Un lundi sous l'influence d'Adalovy, l'armée attaqua à Fotsivava ⁽⁴⁾ Ramarofataña et Ramanirakarivo ⁽⁵⁾.

Fotsivava fut brûlé. Les frères Radrazao, des Antaiony, furent tués; Radrahova, un Antaimasy, fut tué; Bemanjato fut faite prisonnière ainsi que les sœurs Rasoahasinoñy, Raharon, Rañomarafaranony, Rasolay, Imija, Iminatsara, Rahabila, Isana et la princesse Randrasoanony sa sœur aînée, Rasoavelon: Bemanjato et Isoavelon étaient les femmes de l'Andrianony Ramanirakarivo. Furent tués encore : Radrabefitra; Ramasindava, un Antaimañarivo; Rajoba, un Antaisiranabary; Masikoro, Ramosa, Rabeiboa, Ratsihalala, un Onjatsy; Rasoamañenofa, un Antaimaity; le forgeron Razo; Monja, un Antaiony; Ilovia, Ranizaka, les frères Rato, Rabemirahoka, Makosay, Hova, Tsimalaho, Boaba, Fandraodrao; Kolahy, un Antaipasana. Tous les enfants des Antalaotra furent pris, tous les enfants des Onjatsy, tous les enfants des Fanarivo ⁽⁶⁾.

noro. » Karinoro est bien connu (voir la carte). Le manuscrit B ajoute : « L'émissaire fut Randramiza. » Sur ce Randramiza ou Randrasiza, nous n'avons pas de détails; le commentaire Vergely note pourtant que La Case dès sa première expédition, dès son débarquement à Farafangana, avait recruté de nombreux auxiliaires indigènes parmi les Antaifasy, les Mavorongo, tribus voisines du Matatana au Sud.

⁽¹⁾ Subdivisions de la tribu Antaimahazo.

⁽²⁾ D'après le commentaire Vergely, l'alliance fut conclue par échange de sang (fatidra, cérémonie connue). Ni le manuscrit A ni le manuscrit B ne sont aussi précis.

⁽³⁾ Le commentaire Vergely et le manuscrit B donnent les noms du père et du grand-père d'Andriamitily, qui était un Antaivato, chef du village de Mahanoro.

⁽⁴⁾ Fotsivava (voir la carte) est en pays Antaiony (Basse-Matitana); la date est 10 mars 1660.

⁽⁵⁾ Personnages bien connus par ailleurs. Ramarofataña est un des héros d'une guerre racontée dans un passage antérieur non publié du manuscrit A. C'est le roi du pays Antaiony. Ramanirakarivo est son fils. La guerre change donc de théâtre. La Case, avec son armée grossie par ses victoires de la veille, s'attaque à un nouvel ennemi. N.-B. — Le manuscrit B mentionne ici pour la première fois par son nom « Ilakasy, le Blanc ».

⁽⁶⁾ Dans la liste de noms qui précède, je ne suis pas sûr de n'avoir pas fait de confusion de sexe. La langue malgache n'a pas de genres. Certains noms pourtant ne peuvent avoir été portés que par des femmes. Il m'a semblé

Ramarofataña et Ramanirakarivo s'enfuirent vers le Nord ⁽¹⁾.

Quand ils arrivèrent au Faraony ⁽²⁾, Ramarofataña mourut. Ramanirakarivo retourna à Ivato ⁽³⁾; pendant les mois de Fosa, de Maka, d'Hiahia, de Fisakamasay, il porta le deuil de son père. Au mois de Fisakavy, tout le peuple reprit le chemin de Mananjary ⁽⁴⁾. L'Andrianony Andriamanirakarivo se fixa à Fisanga au mois de Volambita ⁽⁵⁾.

Quand fut finie l'année du Lundi, celle du Mardi commença. Les mois d'Asaramasay, d'Asarabe, de Vatravatra passèrent; le peuple planta le riz.

Un samedi sous l'influence d'Asaratan, au mois d'Hatsiha, l'armée des Blancs revint ⁽⁶⁾.

Ils attaquèrent Ivohitso ⁽⁷⁾, qui fut brûlé; Ravaha fut tué, ainsi qu'Imasi,

qu'on ne courait pas grand risque à féminiser tous les captifs. Dans les guerres entre Malgaches, c'est une habitude constante de tuer tous les hommes et d'emmener les femmes et les enfants.

⁽¹⁾ On se souvient que Ramarofataña et Ramanirakarivo sont le roi des Antaiony et son fils. La première partie du manuscrit A raconte des guerres acharnées entre la tribu des Antaiony et celle des Antaimahazo; il y avait entre les deux des haines inexpiables que La Case semble avoir mises à profit avec une remarquable sûreté d'information. On peut croire que l'auteur indigène du manuscrit ne voit pas seulement entre ses récits un ordre chronologique de succession, mais aussi une unité de sujet; il raconte des guerres civiles que l'invasion étrangère n'a fait qu'alimenter au lieu de les interrompre. En ce sens, ces chroniques nègres apparaîtraient comme un ouvrage bien lié avec un effort de composition et même une morale. Ce Ramanirakarivo est assurément celui que mentionnent les sources françaises.

⁽²⁾ Faraony, grande rivière bien connue qui porte encore aujourd'hui ce même nom.

⁽³⁾ On sait l'importance de l'inhumation et du tombeau pour les Malgaches, plus particu-

lièrement pour leurs rois. Celui des Antaiony ne pouvait être enterré n'importe où; il fallait qu'il reposât à côté des ancêtres.

⁽⁴⁾ Mananjary, ville bien connue au bord de la mer, point d'attache de la route de Fianarantsoa.

⁽⁵⁾ Fisanga est auprès de Mananjary (Vergely). Au cours de leurs guerres contre les Antaimahazo, les Antaiony avaient déjà dû une première fois chercher un refuge à Fisanga. (Première partie du manuscrit A et commentaire de Vergely.)

⁽⁶⁾ La Case revint après une nouvelle absence de 10 mois, c'est-à-dire qu'il a razzié l'Imoro une fois l'an, avec régularité, pendant trois années consécutives. Nous sommes en janvier 1661. Les semailles du riz sont mentionnées en Vatravatra, qui se trouve en effet, d'après notre calcul, correspondre à octobre; ce qui est correct, conforme aux habitudes malgaches.

⁽⁷⁾ Ivohitso, en pays Antaisambo, c'est une troisième tribu Antaimoro, ennemie des Antaimahazo. Chacune des trois campagnes de La Case fut consacrée à une des trois grandes tribus. Les deux dernières se firent avec l'aide de la tribu razziée d'abord, et qui avait de vieux griefs contre les deux autres. Le plan de campagne apparaît nettement.

petite épouse du roi⁽¹⁾; captives, Soatory, Soadray, Imahavelon, Ima; l'aîné des enfants de Soatory fut tué. Tsiarifela fut brûlé, brûlés Tsaravanony, Vohimasy, tous les villages des Antaisambo, tous les villages des Antaitalaky, tous les villages des Fañarivo; tout le peuple fut pillé. À Ihomby⁽²⁾ on résista à l'armée des Blancs; Randratsara fut tué, les Antaihomby furent mis à sac.

Sous l'influence d'Alijabaha, d'Alahasady, d'Asombola, d'Alimina, d'Alakarabo, d'Alakosy, d'Alijady, jusqu'au jeudi, pendant quatorze jours ils restèrent à Ivohitso. Puis l'armée des Blancs descendit à Vohitraza⁽³⁾, et c'est là qu'ils décidèrent s'ils voulaient revenir par la route du milieu, ou descendre par les Antaivatobe, ou monter par les Antaimanabondrona⁽⁴⁾.

DEUXIÈME PARTIE⁽⁵⁾.

Voici une histoire qui est de ma main, à moi Ramahasitrakarivo⁽⁶⁾.

Ce fut au mois de Fisakavy qu'Andriamanirakarivo s'en alla au Nord; au mois de Volambita l'année du Mardi finit⁽⁷⁾. Au mois d'Asaramasay, l'Andrianony Andriamanirakarivo bâtit son village à Fisanga⁽⁸⁾. Aux mois d'Asarabe et de Vatravatra, le peuple planta le riz; les mois d'Asotry, d'Hatsiha, de Vola-

⁽¹⁾ Petite épouse, c'est-à-dire concubine, par opposition à épouse en titre ou grande épouse.

⁽²⁾ D'après le commentaire Vergely, «le village d'Iomby, que les habitants, les Antaiomby, commandés par Randratsara, essaient vainement de défendre».

⁽³⁾ Alias Maharovitsy ou Andemaka (Vergely).

⁽⁴⁾ Le manuscrit B ne mentionne pas ces alternatives et affirme que La Case entra par les pays de Tanala et de Manambondrona (d'après Vergely par Ankarimbelo). L'expédition se plaçait entre le 10 et le 24 janvier 1661.

⁽⁵⁾ La deuxième partie est nettement séparée de la première dans l'écriture et la rédaction du manuscrit. Tandis que pour traduire la première partie, j'étais aidé par l'existence d'un second manuscrit (ms. B) et par le commentaire Vergely, ici il faut se débrouiller avec le

ms. A tout seul. Cette deuxième partie, comparée à la première, est bien plus oratoire, plus vivante, plus dialoguée, mais beaucoup moins précise, de chronologie défectueuse; elle n'est certainement pas du même auteur.

⁽⁶⁾ Nous retrouverons cette signature à la fin, complétée par une généalogie sommaire; il sera temps alors de donner des détails sur Ramahasitrakarivo, qui est un personnage bien connu, éminent et vivant.

⁽⁷⁾ On redonne ici à nouveau les indications chronologiques de la première partie, précisément parce que nous commençons un second chapitre distinct du premier. Mais il y a une erreur énorme: c'est l'année du Lundi et non du Mardi qu'indiquait la première partie.

⁽⁸⁾ Rappelons que Fisanga, d'après Vergely, est un point bien connu à côté de Mananjary.

sira, de Fosa, de Maka, de Fisakamasay passèrent; on recommença à planter le riz.

Les Antalaotra et les Fañarivo ⁽¹⁾ s'en vinrent chercher l'Andrianony à Fisanga : « Nous venons te chercher, nous ne pouvons pas nous passer de toi. » L'Andrianony les remercia : « Je n'irai pas, je n'y songe pas un instant; je vous abandonne vous autres de Matatana, je vous abandonne, j'abandonne les tombeaux de mon père et de mes ancêtres ⁽²⁾. Il faut bien que je songe à moi-même, à ma vie; on me tuerait là-bas; vos propres gens me tueraient ⁽³⁾. J'ai trouvé un abri, un bon petit coin tranquille ⁽⁴⁾; je vous aime bien, mais débrouillez-vous, si vous êtes dans la nasse ⁽⁵⁾; moi je n'y vais pas, je ne retourne pas là-bas. » Les ambassadeurs lui dirent : « Eh bien voilà! nous te faisons toutes nos excuses, tous nos gens là-bas se réuniront à ta voix, tu leur demanderas des rizières, tu leur demanderas des femmes, tu leur demanderas des enfants ⁽⁶⁾. Si tu passes chez nous, si tu viens là-bas, et si quelqu'un veut t'assassiner ou te manque de respect, il aura affaire à nous. » L'Andrianony s'adresse aux grands chefs, aux Ontaipasana ⁽⁷⁾ : « Je ne sais que résoudre; vous autres Ontaipasana, vous le saurez; voilà ce qu'ils disent, eux qui sont mon père; c'est une grosse décision à prendre; vous qui êtes ma mère ⁽⁸⁾, vous saurez ce qu'il faut faire. » Les Ontaipasana se réunirent, Randravony et Randramaka ⁽⁹⁾ prirent la parole : « Eh bien voilà! il faut leur accorder ce qu'ils demandent : la guerre a assez duré, beaucoup d'entre nous ont perdu des enfants, ont perdu des femmes : accordons-leur ce qu'ils demandent. »

Mais les Ontaipasana se mirent en colère : « Tous tant que nous sommes,

⁽¹⁾ Castes ou tribus Antaimoro, anciens sujets de l'Andrianony restés au Matatana.

⁽²⁾ Les tombeaux des rois Antaiony sont à Ivato.

⁽³⁾ On se souvient que beaucoup d'Antaimoro suivaient l'armée de La Case.

⁽⁴⁾ Littéralement : une bonne touffe d'herbe, jolie image qui évoque l'idée d'un insecte tapi.

⁽⁵⁾ Traduction littérale de « vovo », mais je ne suis pas sûr du verbe « fontseo » (que je lis : « vonjeo »).

⁽⁶⁾ Traduction incertaine; il me semble qu'elle force le sens du verbe « miantso ».

⁽⁷⁾ Évidemment les gens qui l'ont suivi, et se sont fixés avec lui à Fisanga. Flacourt connaît une caste Antaimoro, qu'il appelle Ontampasimaka, caste noble Zafy-Raminy habitant le bord de la mer, c'est-à-dire le pays Antaiony, royaume propre d'Andriamanirak-rivo.

⁽⁸⁾ « Vous êtes mon père et ma mère » est une formule de politesse d'usage courant à Madagascar.

⁽⁹⁾ Tout à fait inconnus; semblent, d'après le contexte, des personnages importants parmi les Ontaipasana.

nous sommes diminués de moitié, nos enfants et nos femmes sont morts; nous sommes tous ruinés; nous ne voulons pas aller là-bas. » Ce fut au tour de Randravony et de Randramaka d'être en colère; ils dirent à l'Andrianony et au peuple : « Voilà ces Ontaipasana qui ne veulent pas partir maintenant. Nous deux, nous sommes allés à leur assemblée; ils ne veulent pas partir, et pourtant vous êtes notre mère; ils ne veulent pas partir et pourtant vous êtes notre père. Nous sommes déjà diminués de moitié, nous n'allons pas encore laisser derrière nous la moitié de notre monde. . . . (1). Qu'en pensez-vous? Si vous nous chargiez nous deux de causer avec les gens, de nous mêler à leurs conciliabules! » — Randravony et Randramaka se livrèrent à leur petite enquête. — « Nous avançons, il faut nous laisser aller de l'avant, sonder les intentions. » — L'Andrianony et les ambassadeurs étaient enchantés. — « Nous avançons, eh bien voilà! les avis se sont partagés dans l'assemblée, quand on nous a vus revenir nous deux. On avait cru d'abord que nous renoncerions (2). » L'Andrianony fut enchanté, ainsi que Randravony et Randramaka : « Nous sommes tous enchantés; ceux qui nous abandonnent, pillons-les. » On se réunit et on pilla ceux qui restaient en arrière. L'Andrianony remercia : « Je ne voudrais certainement pas piller ceux qui tiennent à moi; mais au diable ceux qui n'y tiennent pas et qui m'abandonnent! »

L'Andrianony Ramanirakarivo se mit en route pour entrer au Matatana. Le peuple lui donna du riz pour son voyage; c'était un bon pays de riz. Au moment où l'Andrianony allait se mettre en route, sa femme Imoma mourut. C'est à Ranifomanga qu'elle fut enterrée, Imoma. L'Andrianony prit le chemin de Matatana. Tous les Roanakandria (3) firent défection; Foimanga fit la sourde oreille; Rabemena (4) ne partit pas, il était valétudinaire : tous les Ontaipasana étaient furieux. Lorsque l'Andrianony passa à Matiravina (5) : « Allez me chercher

(1) Il y a là deux lignes et demie dont le sens m'échappe tout à fait. Toute la page, d'ailleurs, est pleine d'incertitudes et je suis bien loin d'être sûr de ma traduction. Le sens général pourtant n'est pas douteux; il s'agit de négociations difficiles pour décider les Ontaipasana à revenir avec leur roi dans l'Imoro.

(2) Pour arriver à un sens à peu près raisonnable, j'ai conscience de prendre avec le texte de regrettables libertés.

(3) Flacourt connaît une caste noble Zafy-Raminy de ce nom.

(4) Personnages inconnus.

(5) Nom de village inconnu.

Isoavelon ⁽¹⁾, que je l'emmène pour me relever un peu le moral . . . ⁽²⁾. » On lui procura Isoavelon.

L'Andrianony arriva à Fotsivava ⁽³⁾, il se bâtit un village au mois de Fiskavy ⁽⁴⁾.

Le peuple tout entier fut enchanté. On vit arriver tous les Taimandia, tous les Antaifasy, tous les Antaihofiky, tous les Antaimahanara ⁽⁵⁾ : « Si nous avons pu vivre sans toi, si nous avons paru t'abandonner, c'est que tu n'étais pas là. » — Et alors : « Nous n'avons rien, nous n'avons pas de femmes, nous n'avons pas d'enfants, nous n'avons pas de bœufs, nous n'avons pas de greniers à riz ⁽⁶⁾. » Le peuple se leva comme un seul homme. « Il faut faire des cadeaux à l'Andrianony. » Les Andriakazimambo lui donnèrent deux vaches, les Antaifasy, deux vaches; les Antaihofiky, deux vaches; les Antaimahanara, deux vaches. — Un mardi, sous l'influence d'Alahasady ⁽⁷⁾, arrive Randrasija, un Zazahova Taikarivo ⁽⁸⁾ : « Eh ! là-bas ! vous dormez ? » — « Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ? » répondirent les gens. — « Vous voilà en paix profonde, vous dépiquez et vous repiquez votre riz. Prenez garde, voilà une armée qui vient vous attaquer. » Dès que l'Andrianony Ramanirakarivo eut entendu cela, il fit battre du tambour et sonner de la conque ⁽⁹⁾.

Le jour même, les Ontaipasana aiguisèrent leurs sagaies. L'Andrianony envoya dire à l'assemblée : « Vous m'avez trompé, vous que je considérais comme mon père. On va me tuer. J'étais bien caché, bien à l'abri, j'ai plus d'une pa-

⁽¹⁾ Nom de femme : le contexte semble établir qu'il s'agit d'un substitut d'Imoma, la défunte.

⁽²⁾ Une ligne incompréhensible. Tout le passage est difficile : mêmes réserves que plus haut sur l'exactitude de la traduction, dans le détail, du moins.

⁽³⁾ À côté d'Ivato. Voir la carte.

⁽⁴⁾ Juste un an après son départ.

⁽⁵⁾ Je ne suis pas en état de fournir des indications précises sur ces tribus ou clans.

⁽⁶⁾ Le mot que je traduis par grenier à riz, « trañ' abo », ou « trañ' ambo », serait resté pour moi une énigme, si je ne trouvais dans Ferrand (*Bulletin du Comité de Madagascar*, 10 no-

vembre 1903, p. 476) : « Tran' ambo est une expression orientale désignant de petits greniers à riz exhaussés au-dessus du sol par quatre piliers. »

⁽⁷⁾ Notez qu'on ne nous indique pas le mois, quoiqu'on nous donne le quantième. Toute cette seconde partie a une chronologie moins soignée que la première. En revanche, elle est plus oratoire et plus pittoresque.

⁽⁸⁾ Zazahova est un nom de caste, je crois, et Taikarivo, apparemment un nom de pays.

⁽⁹⁾ L'hazolahy est un tambour allongé, fabriqué avec un tronc de palmier. L'anjombona est un gros coquillage percé d'un trou.

trie, mon père m'a laissé plus d'un royaume. Si je suis venu ici, c'est parce que vous m'aviez appelé. » L'assemblée répondit : « Oui, il a un royaume là-bas ⁽¹⁾. » — L'Andrianony remercia : « Je vais y aller de ma personne et je vous emmène tous. » Ce mois-là finit l'année du Mercredi ⁽²⁾. Au mois d'Asaramasay, l'Andrianony Ramanirakarivo revint au Nord, tout le peuple le suivit : on bâtit un village à Fisanga ⁽³⁾.

Les mois d'Asotry, d'Hatsiha, de Volasira, de Fosa, de Maka se passèrent. Randrafonony ⁽⁴⁾ envoya en ambassade Randrajao, Randralajaro, Rainitsinoa, Rabe et Rabevary ⁽⁵⁾, chercher l'Andrianony Ramanirakarivo à Fisanga. L'Andrianony fut enchanté : « J'attends ma récolte que voici et je pars. » Et l'Andrianony remercia ⁽⁶⁾.

On en était là, lorsque arriva au Matatana cette fameuse armée des Blancs. Le pays de Matatana fut ravagé ⁽⁷⁾. On dépêcha à l'Andrianony Ramanirakarivo, Randrasana, Randrabefify, et Radama, et Randravaha ⁽⁸⁾, et tous les Antaivato, et tout le peuple des Antaimañasara ⁽⁹⁾. Tous les enfants de Ramahay ⁽¹⁰⁾ revinrent, présentés par les Antaitoeto ⁽¹¹⁾. « Voici tes enfants qui te reviennent, c'est moi qui te les envoie », dit Ramahay. Rabefify, Radama et Randravaha dirent même ceci à Andriafantaka ⁽¹²⁾ : « Attaquons Randrafonony. A-t-on jamais vu une pareille façon de faire la guerre ? Si l'Andrianony Ramanirakarivo ne veut pas, eh bien ! nous avons en location les bœufs de Randrafonony ; nous les faisons

⁽¹⁾ Traduction très incertaine.

⁽²⁾ Je crois qu'il ne faut pas hésiter à lire : l'année du Mardi. On a vu plus haut la contradiction, l'écart d'un an entre les données chronologiques de la première et de la seconde partie. Or cette dernière a manifestement une chronologie mal tenue. Nous sommes donc au 25 août 1661.

⁽³⁾ Toujours le même Fisanga à côté de Mananjary.

⁽⁴⁾ C'est le rival, l'ennemi héréditaire, le roi des Antaimahazo, allié à La Case.

⁽⁵⁾ Personnages inconnus.

⁽⁶⁾ S'il fait cette fois aussi peu de difficultés, c'est évidemment parce qu'il s'agit d'une ambassade officielle du roi Antaimahazo ; la ga-

rantie est bien plus sérieuse que la première fois.

⁽⁷⁾ Le texte donne *ravo*, enchanté ; mais il est évident qu'il faut admettre la correction *rava*, dévasté.

⁽⁸⁾ Inconnus.

⁽⁹⁾ On se rappelle que les Antaivato et les Antaimañasara étaient au nombre des tribus ou des clans qui avaient fait alliance avec La Case ; ils appartenaient au parti Antaimahazo. Il y a donc des défections.

⁽¹⁰⁾ Évidemment, le chef des Antaivato ou des Antaimañasara ; c'est le Ramahay des sources françaises.

⁽¹¹⁾ Inconnus.

⁽¹²⁾ Inconnu, mais évidemment de l'entourage de Ramanirakarivo.

garder là-bas par un enfant; ce gardien est tout à fait un gamin; associons-nous pour faire ce coup et faisons-le. » Andriafantaka partit en emmenant Raboba et Ramandraha pour voler ces bœufs à Imalaza. Mais à Vatolava, le cœur leur manqua et ils firent demi-tour⁽¹⁾.

Pendant ce temps, Lakasy (La Case) arrivait; il fit alliance avec Ramahay, et Ramahay le mena faire campagne contre Ramanirakarivo à Mananjary⁽²⁾. Nous primes la fuite. Tous les Ontaivan et les Antaimahazo⁽³⁾ passèrent du côté de l'ennemi, tous les Zafy Raminy⁽⁴⁾ restèrent du nôtre. En descendant⁽⁵⁾, l'armée brûla les villages Zafy Raminy, elle brûla Ifalivelo, Mahasoà, Ivohitrakondro; tous ces villages furent brûlés par les Antaimahazo⁽⁶⁾. Un mardi, sous l'influence d'Alahakana, Fisanga fut brûlé avec tous les villages des Anakandria; tous les villages des Kazimambo flambèrent, tous les villages des Antalaotry, tous les villages des Onjatsy, tous les villages des Fanarivo⁽⁷⁾. C'est de là que l'armée fit une pointe de deux jours vers le Nord⁽⁸⁾; puis elle campa à Manaba⁽⁹⁾; elle avait pris trois mille bœufs dans cette guerre.

Entre temps, l'Andriana Ramanirakarivo était venu à Fisanga balayer les cendres⁽¹⁰⁾; il resta dix jours à balayer la cendre; mais devant un retour offensif de l'armée de Ramahay, il prit la fuite.

Le peuple était campé au Nord à Ambodirotry; l'armée à Manambatana⁽¹¹⁾;

⁽¹⁾ Tout cela inconnu; noms de villages et noms de personnages.

⁽²⁾ Ceci est donc la quatrième campagne de La Case, fin mars ou avril 1662 (Maka); elle est séparée de la troisième par un intervalle de dix-huit mois. Cette longue absence explique sans doute qu'il se soit produit des défections que le retour de La Case suffit à enrayer.

⁽³⁾ Les Antaimahazo restent fidèles à l'alliance de La Case; je ne sais pas qui sont les Ontaivan, à moins qu'il n'y ait une faute d'orthographe et qu'il ne faille lire Antaivato.

⁽⁴⁾ Les Zafy Raminy sont bien connus; d'après Flacourt, ils seraient identiques aux Ontaipasana.

⁽⁵⁾ Du pays Antaimahazo, je suppose, qui est en amont.

⁽⁶⁾ On trouvera tous ces villages sur la carte, à l'embouchure de la Matitana, au point précis où Flacourt place l'habitat des Zafy-Raminy, *alias* Ontaipasimaka.

⁽⁷⁾ Les Anakandria, les Kazimambo, les Antalaotry, les Onjatsy, sont des castes bien connues.

⁽⁸⁾ Pour brûler Fisanga qui est à environ deux cents kilomètres au Nord de la Matitana.

⁽⁹⁾ Manaba se trouve sur la carte, en pays Antaiony.

⁽¹⁰⁾ Textuel; on a vu plus haut que Fisanga a été brûlé; il s'agit apparemment de retrouver dans les cendres ce qui a pu échapper à l'incendie.

⁽¹¹⁾ On trouvera sur la carte Ambodirotry et Manambatana; le premier est en effet au Nord du second. Tous deux sont en pays Antaiony,

elle avait un millier de bœufs⁽¹⁾; puis elle campa à Ngezabaiky⁽²⁾; puis elle partit⁽³⁾.

Alors Randrabefify rentra avec Radama et Randravaha⁽⁴⁾, et Randrasana; tous les Antaivato et tous les Antaimañasara rentrèrent : les Manakaroñan rentrèrent Matangy et se fortifièrent en commun avec les Antaizidy⁽⁵⁾ : les Antaifasy rentrèrent et immédiatement Andriaminome s'entendit avec eux pour se fortifier en commun⁽⁶⁾. L'Andrianony Manirakarivo s'en fut dans le Nord, à Vohibolo; des milliers d'hommes vinrent le rejoindre : l'Andrianony Ramanirakarivo alla piller Ambarinisary; les habitants n'osèrent pas résister; ils furent pillés; ils donnèrent quinze bœufs⁽⁷⁾; c'était au mois de Volambita. L'Andrianony remercia ses associés et à Vohibolo on se dispersa. L'Andrianony rentra à Tandroroho⁽⁸⁾. Au mois d'Asaramasay⁽⁹⁾, le peuple se bâtit des maisons; aux mois d'Asarabe et de Vatravatra, le peuple planta son riz; les mois d'Asotry, d'Hatsiha, de Volasira se passèrent. Alors arriva l'armée de Rabemanjato pour attaquer l'Andrianony Andriamanirakarivo; les villages Antanalabolo furent brûlés, et tous les villages des Fanarivo, et les villages des Anakandria. Ramiza, un Antaihofiky, fut tué. Mais Tsimadaño entra en campagne. L'armée de Rabemanjato fut battue; il y eut des milliers de morts; Tsimadaño se lança à la poursuite. Amboangy fut brûlé, et tous les villages des Antaihafotry; Mango fut brûlé et tous les villages des Antavaratry; on prit trois mille bœufs; les

non loin de la mer, à quelque distance de la rive gauche de la Matitana. Je ne sais ce que signifie cette distinction entre le peuple et l'armée.

⁽¹⁾ À l'instant, c'était 3,000; dès qu'on arrive aux gros chiffres, le Malgache est incapable de précision; 1,000, 3,000 ou 10,000, sont pour lui des expressions vagues, synonymes de « énormément ».

⁽²⁾ Inconnu.

⁽³⁾ Nous avons donc une image nette de la quatrième campagne de La Case. Il a mis à sac une fois de plus le pays Antaiony et poussé une pointe jusqu'à Mananjary.

⁽⁴⁾ On reconnaît ces personnages, que nous avons vus à la page précédente passer du camp Antaimahazo au camp de l'Andrianony,

et qui semblent les chefs des Antaivato et des Antaimañasara.

⁽⁵⁾ Inconnus, tous ces noms : pourtant au Nord de la Matitana, une rivière porte le nom de Manakara.

⁽⁶⁾ Les Antaifasy sont une peuplade bien connue, au Sud de l'Imoro.

⁽⁷⁾ Inutile d'observer que le pillage engendre le pillage, par nécessité alimentaire.

⁽⁸⁾ Tous ces noms de villages me sont inconnus; évidemment il faudrait les chercher du côté de Mananjary.

⁽⁹⁾ L'expédition de La Case a donc duré deux ou trois mois. On ne nous dit pas, mais il est évident qu'ici (entre Volambita et Asaramasay) l'année du Mercredi est finie et celle du Jeudi commence. Nous serions donc au 14 août 1662.

Anakandria furent recueillis à Tandrroho par l'Andrianony Ramanirakarivo; les Antavaratry firent la paix et de plates excuses⁽¹⁾.

Les mois d'Asaramasay, d'Asarabe, de Vatravatra, d'Asotry, d'Hatsiha, de Volasira⁽²⁾, de Fosa se passèrent. Au mois de Maka, voici qu'arriva l'armée des Blancs. L'Andrianony Ramanirakarivo leur livra bataille⁽³⁾ sous l'influence d'Asotry.

L'Andrianony Ramanirakarivo fut battu. Rafonony⁽⁴⁾ fut tué ainsi qu'Andriadrañomara et Randrafatima, fils d'Andriandrasamboranto...⁽⁵⁾, Andriadramasibe, Rabemanjato, Rasoafoly, fils de l'Andrianony, Nonodiny; tués encore, Rañomara, Ramoha, un Antaihatsiny, fils d'Andriaboaziribe⁽⁶⁾; tué, Rafarotry, un Antañalabolo, Rasoavelon; Isoamaroala fut tué sur son fitacon⁽⁷⁾; Ranisoma, un Antaimahanara, fut tué. Radramaho et Imasy purent s'échapper. Les Antaimahazo firent de bonnes affaires⁽⁸⁾. Andriandrasija et Imananga, des Antaitoma, furent emmenés en captivité, ainsi que Rakajy et Rasija, des Antaifanoa; en captivité, tous les enfants des Antalaotra, tous les enfants des Onjatsy, tous les enfants des Fanarivo. On enleva dix mille bœufs. L'armée de Rafonony s'en retourna avec les Blancs et avec La Case, à Mananjary. Mais La Case ne lâchait pas prise...⁽⁹⁾. Andriandrasamborato et l'Andrianony

⁽¹⁾ Le nom des Antavaratry jette un peu de lumière sur cette guerre incidente, greffée sur la principale; c'est une grande tribu Betsimisaraka bien connue, dont l'habitat est entre Tamatave et Maroantsetra. L'établissement de Ramanirakarivo à Mananjary a donc provoqué des résistances dont il est venu facilement à bout. Il est curieux de voir le contre-coup des attaques de La Case se répercuter jusqu'à la baie d'Antongil.

⁽²⁾ C'est une redite.

⁽³⁾ La dernière et décisive expédition de La Case aurait donc eu lieu au mois de Maka et, à ce qu'il semble, en additionnant les mois, dans l'année du Jeudi; cela nous reporterait à la mi-mars 1663. Or Souchu de Rennefort (d'après M. Froidevaux) déclare terminée la soumission de l'Imoro en février 1664. Tout cela est assez concordant. Ne pas oublier cependant que la seconde partie du manuscrit

a une chronologie bien moins nette que la première; en particulier, l'écart d'un an entre les deux chronologies est grave; il n'est guère douteux cependant qu'il faille s'en tenir à la chronologie de la première partie, qui seule s'accorde avec le décompte des mois.

⁽⁴⁾ Est-ce le roi Antaimahazo, et dans ce cas, Ramahay serait-il son fils et successeur?

⁽⁵⁾ Un mot incompréhensible, Ambato, peut-être un nom de village.

⁽⁶⁾ Cet Andriaboaziribe (litt. le roi grand vizir) est un ancêtre légendaire de la dynastie Antaiony.

⁽⁷⁾ « Fitacon », ou « filanjana », chaise à porteur malgache.

⁽⁸⁾ Pour arriver à ce sens, je suis forcé de supposer que le mot « navoravy » est une faute de manuscrit, pour « lavorary ».

⁽⁹⁾ Deux mots incompréhensibles: « amindra tanan »; ce n'est pas dépourvu de sens. Textuelle-

Ramanirakarivo réunirent leurs gens ⁽¹⁾ : « J'ai de la chance de n'être pas mort, dit Ramanirakarivo, j'en ai assez; à vous autres qui êtes mes frères cadets et mes enfants, à vous autres, peuple, je vous confie mes enfants et ma femme. Prenez-en soin. » L'Andrianony partit; il emporta trente pièces d'or, cent pièces d'argent; il les porta à La Case. Lorsque arriva l'Andrianony Ramanirakarivo, La Case le reçut bien : « Te voilà, Ramanirakarivo, vous vous avouez donc vaincus. Je t'ai fait la guerre, mais jusqu'à la mort, je serai fidèle à ma parole; je te protégerai, j'aurai soin de toi. » Ramanirakarivo remercia : « Tu es vivant et j'ai confiance dans la parole que tu me donnes; tu ne me laisseras pas isolé, tu ne me laisseras pas vivre de miettes; il vaudrait mieux que tu me tuasses ⁽²⁾. . . Je n'ai rien à manger; voilà où j'en suis ». La Case lui dit : « Oui, tu es sur le bord de l'abîme. » — « Je retourne au Matatana », dit Ramanirakarivo. — « Vraiment, tu y retournes, et que demandes-tu pour y retourner? » — « Je voudrais, dit Ramanirakarivo, que tu payasse ma soumission avec des bœufs. » Il reçut quinze cents bœufs, et il partit pour Matatana.

L'Andrianony arriva ⁽³⁾. . . à Imahazomora ⁽⁴⁾, et il alla trouver La Case. La Case fut enchanté : « Ce pays-ci est partagé entre mes deux Benjamins ⁽⁵⁾, et il leur restera à tous deux. Si quelqu'un enfreint mon ordre, venez me chercher; je compterai avec lui. »

La Case revint à Fort-Dauphin ⁽⁶⁾, dans la maison de pierre; il y ramena dix mille bœufs, dix mille captifs. Il avait planté des bornes-frontières en recommandant qu'on en eût soin.

Alors voici ce que fit l'Andrianony, au mois de Fisakavy ⁽⁷⁾; les maisons étaient reconstruites; l'Andrianony réunit le peuple : « Je vais aller voler ⁽⁸⁾,

ment, cela signifie : changer de village; mais je ne vois pas le rapport avec le contexte.

⁽¹⁾ Un mot barbare : « abadray »; un nom de lieu peut-être?

⁽²⁾ Quatre mots dont je ne vois pas le sens : « varany zaho tsy holon ».

⁽³⁾ « Nisalaha? » Si on lit « nisala », cela signifie : « criant de joie »; si on lit « nisalama », cela signifie : « alla saluer (La Case) ».

⁽⁴⁾ N'est pas sur la carte.

⁽⁵⁾ « Osty »; le dictionnaire donne : Benjamin, dernier-né. Plus loin, La Case sera qualifié de

frère aîné. Il s'agit naturellement de Ramanirakarivo, le roi Antaiony, et du roi Antaimahazo; mais qui est ce dernier? Les sources françaises associent toujours le nom de Ramanirakarivo à celui de Ramahay.

⁽⁶⁾ Taolanary, que nous appelons Fort-Dauphin.

⁽⁷⁾ Le Fisakavy de l'année du Jeudi correspond à peu près au 12 juin 1663.

⁽⁸⁾ Commentaire Vergely : « Dépossédés de tous leurs biens, les Antaiony . . . se dirigent vers l'Ouest; traversent le territoire des Antai-

parce que le peuple meurt de faim. » Le peuple lui dit : « Tu dis que tu vas aller voler; n'aimerais-tu pas mieux t'entendre avec ton frère aîné? — Non pas, dit l'Andriana Ramanirakarivo, je n'irai pas, il n'y a pas d'entente entre nous et La Case. »

Ici finit l'histoire des guerres de La Case; — cette histoire a été écrite par moi Ramahasitrakarivo, fils d'Andriabolamenarivo, petit-fils d'Andriamandresiarivo et d'Andrianotohanarivo. Ma mère est Iharetsara, fille de Ramasina-tsimo ⁽¹⁾.

mahazo... et après avoir franchi le Rianana, surprennent la tribu des Sahakondry... et lui enlèvent ses troupeaux. »

⁽¹⁾ Ramahasitrakarivo, « actuellement gouverneur principal du district d'Ambohipeno »,

est le dernier descendant et successeur de Ramanirakarivo (*Revue de Madagascar*, 10 juillet 1901, p. 484). Son père Andriabolamenarivo a été connu personnellement, si je ne me trompe, par M. Grandidier.

LE LIVRE
DE
JEAN DE STAVELOT SUR SAINT BENOÎT,
PAR
M. L. DELISLE,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

Jean de Stavelot (*Johannes de Stabulis*), religieux de l'abbaye bénédictine de Saint-Laurent de Liège pendant la première moitié du x^v^e siècle, est surtout connu pour avoir composé une continuation de la Chronique de Jean d'Outremeuse, publiée, au moins en partie, dans la collection des Chroniques belges en 1861⁽¹⁾. Il a été l'objet de différentes notices énumérées par M. le chanoine Ulysse Chevalier dans son *Répertoire bio-bibliographique*⁽²⁾, et dont la plus récente est celle de M. l'abbé Sylv. Balau⁽³⁾, qui a mis à contribution les recherches de Célestin Lombard, l'ancien bibliothécaire de Saint-Laurent de Liège⁽⁴⁾.

Entre autres ouvrages, Jean de Stavelot a laissé un volume consacré à la vie et au culte de saint Benoît, et qui est indiqué par les mots « unum librum de sancto Benedicto » dans la liste ajoutée à la fin de la Chronique de Jean de Stavelot⁽⁵⁾. L'exemplaire original, daté de 1437, a été conservé dans l'abbaye de Saint-Laurent jusqu'à la Révolution. Il est entré au xix^e siècle dans le cabinet d'un bibliophile belge, Joseph Paelinck, à la vente duquel, faite à Bruxelles en 1860, il fut adjugé pour 2250 francs au libraire anglais bien connu le

⁽¹⁾ *Chronique de Jean de Stavelot*, publiée par Ad. Borgnet, Bruxelles, 1861, in-4° (dans la Collection des Chroniques belges).

⁽²⁾ Deuxième édition, 5^e fasc., col. 2496.

⁽³⁾ *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge*, p. 595-604 (tome LXI des *Mémoires couronnés*, publiés par l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1902-1903, in-4°).

⁽⁴⁾ L'ouvrage de Lombard, intitulé *Bibliothecæ Laurentianæ specimen*, daté de 1723, est resté manuscrit; il se conserve à l'abbaye de Melk en Autriche. Il en existe des extraits que dom Ursmer Berlière a insérés dans la *Revue bénédictine*, 12^e année, 1895, p. 480-488. C'est d'après les extraits de cette Revue que j'ai connu l'œuvre de Lombard.

⁽⁵⁾ P. 607.

vieux Boone. La piste du livre fut alors perdue, et le bruit se répandit qu'il avait été recueilli au Musée Britannique, comme on l'a souvent répété en Belgique, sur la foi d'une affirmation de Borgnet, consignée en 1861 dans l'édition de la *Chronique* de Jean de Stavelot⁽¹⁾. Il n'en était rien. Le manuscrit avait été vendu en 1861 par Boone à M. le duc d'Aumale, qui l'a incorporé dans le Cabinet des livres du Musée Condé à Chantilly. J'ai pu en communiquer récemment la notice à Dom Bernard Joliet, qui doit en faire usage dans son étude sur l'iconographie de saint Benoît.

Le manuscrit m'a paru mériter une notice assez détaillée. Il nous fait connaître plusieurs écrits, jusqu'ici oubliés, de Jean de Stavelot; il nous permet d'apprécier les talents de ce religieux comme calligraphe et comme peintre. La copie du manuscrit et les peintures dont il est orné sont incontestablement son œuvre. Nous lisons en effet sur la deuxième page du volume : « *Iste liber fuit scriptus ac depictus per manus fratris Johannis de Stabulis, Sancti Laurentii Leodiensis monachi, anno m° cccc° xxxvii°. Orate pro eo.* »

Le manuscrit consiste en 201 feuillets de parchemin, cotés A-E et 1-196, hauts de 276 millimètres, larges de 190. L'écriture est à longues lignes et date de l'année 1437, comme l'atteste l'inscription rapportée deux lignes plus haut.

Je dois ajouter que cette date ne s'applique pas au volume tout entier, qui est bien tel qu'il fut constitué en 1437, mais dans lequel on fit entrer en 1437 des cahiers écrits un peu plus anciennement. Ainsi les feuillets actuellement cotés 112-193⁽²⁾ avaient fait partie d'un volume plus ancien, qui avait été copié, au moins pour une bonne partie, en 1432, ce qui est annoncé par la rubrique du folio 112, anciennement LIX : « *Vita beati Benedicti abbatis in veteri lege figurata . . . , in latino, gallico, teutonico et pictura, per manus fratris Johannis de Stabulis . . . scripta et depicta, anno m° cccc° xxxii°. On voit que l'attribution des peintures à Jean de Stavelot est attestée par cette inscription.*

⁽¹⁾ « C'est le manuscrit qui a été acheté récemment pour le compte du Musée Britannique à la vente de la bibliothèque de Paelinck, à Bruxelles. » *Chronique* de J. de Stavelot, p. 607 n.

⁽²⁾ Dans la première partie du volume; les feuillets 1-33 et 82-111, anciennement cotés I-XXXIII et XXXV-LXIII, ont dû faire partie aussi d'un manuscrit copié avant 1437.

Les seules peintures du manuscrit sur lesquelles il convient d'appeler l'attention sont celles où Jean de Stavelot a voulu mettre certains actes de saint Benoît en rapport avec différentes scènes de l'Ancien Testament. Il y a là une série de grands tableaux qui font honneur à la subtilité d'imagination de l'auteur; malheureusement l'exécution ne permet pas d'inscrire le nom de Jean de Stavelot sur la liste des grands peintres flamands du xv^e siècle.

J'arrive à l'analyse des différents morceaux contenus dans le manuscrit.

I. PRÉLIMINAIRES.

En tête du volume sont cinq feuillets préliminaires, cotés A-E; sur le second de ces feuillets l'auteur a inséré la table du volume : « In isto libro, pertinente monasterio Sancti Laurentii juxta Leodium, continentur ea que sequuntur . . . » À la fin de la table est la note qui vient d'être reproduite et qui contient le nom de l'auteur et la date.

En dehors de la table et de la note qui la termine, ce qu'on trouve sur ces feuillets a été ajouté après coup en caractères du xv^e siècle. En voici le détail :

Fol. A. « De exemplis sanctorum patrum imitandis. » Exhortation adressée aux moines, en quinze strophes dont voici la première :

Monache, ad quid venisti?
Quare mundum reliquisti?
Cur cappam istam induisti,
Et pompam mundi despexisti?

Fol. B v^o . « Hic Benedicti ortum sape, vitam ac profectum cape. Ortus stirpis, vita qualis ac profectus sit spiritalis, si quis stirpem patris dicti gliscit carpere, mox Benedicti ac Scolastice hanc revolvat mente tabulam . . . ⁽¹⁾. »

Fol. B v^o . « De profectu spiritali sancti Benedicti. Sed prosapia ut carnalis nobilis extitit, sic spiritalis patris celsior est genitura : nam Johanni pape cura, qui vicesimus et secundus, fuit, quot haberet mundus sui ordinis in prelatos, et invenit subsignatos quindecim milia septingentos sic abbates . . . »

⁽¹⁾ Le renvoi qui est à la fin de cette pièce (*Quere infra metricè post Miracula*) se rapporte au morceau qui est copié sur le fol. 80.

Fol. C. « Incipit vita sancti patris nostri Benedicti. Bis bini justī narrant vitam Benedicti . . . » Pièce de 163 vers léonins.

Fol. E. « Quo tempore ordo sancti Benedicti sumpsit initium. In quingenteno . . . » Quatrain.

Fol. E. « Ad sanctum Benedictum oratio . . . Ad dominum Jesum et sanctum Benedictum oratio . . . » En prose latine.

II. RELATION DES MIRACLES DE SAINT BENOÎT, PAR SAINT GRÉGOIRE, ADREVALD ET AIMOIN.

(La partie contenant le texte de saint Grégoire est ornée de peintures.)

Fol. 1. « Incipit prologus qui prescriptus est libris Dyalogorum beati Gregorii pape et ab eodem compositus. Quadam die nimis quorundam . . . » — Fol. 3. « Incipit vita beati Benedicti abbatis a sancto Gregorio edita. Fuit vir vite venerabilis gratia Benedictus et nomine . . . » C'est le livre II des Dialogues de saint Grégoire, dont chacun des chapitres est suivi de la version française.

Fol. 2. Premiers mots du prologue et du premier chapitre de cette traduction : « Li prologe ki est prescript en Dialoge sains Grigore. En unk jour je astoi afflis de mult grans rumeur de aucunes seculier, ausqueis en leur negoches sovent astons destrains desloier chu ke certains astons nous niet ne devoir. Ju requy unk secreis lieu ki est amis a douleur . . . »

Fol. 4 [I]. Ilh fut uns hons du venerable vie et de grasce, et ot nom Benois, ki de tens de son enfance portat cuer de vilhar. Car il trepasat son eage par bonne manier et ne donat son eage a nule delit. Car quant ilh encor astoit en cest terre, si despleitat ja ensi come seice to le monde avec sa fleur, dont ilh powist useir francement . . . »

Fol. 33 v°. « Chi fine li secons libre de Dyaloge sains Grigoire pape, faisans mention del vie et des miracles sains Benois abbeït. »

Fol. 34. « Incipit hystoria Miraculorum sancti Benedicti abbatis, quam Adrevaldus monachus composuit. Regni italici summum ac preclarum decus ea instancia a prepollentissimis veterum auctorum ingeniis tractatum editum-

que constat. . . » — Fol. 54. « Sic et nocentibus pena et innocentibus inter-
ventu patris Benedicti securitas est reddita. » (Edition⁽¹⁾, p. 15-88.)

Fol. 54. « Incipit prologus libri secundi Miraculorum sancti patris nostri Benedicti abbatis. Honorandis patribus Gauzolino, reverentissimo abbati, omni-
que Floriacensis cenobii sancte congregationi illi commisse, eorum peripsima
omnium, Aymoynus, regnum cum Christo eternum. Obedientie bonum
quanto sit premio dignum, vestra, reverendi domini, doctrina ediscere
merui. . . » (Édition, p. 90.)

Fol. 54 v°. « Incipit liber secundus Miraculorum sancti patris nostri Bene-
dicti, editus ab Aymoyno, Floriacensis cenobii monacho. Gallicanarum regio-
num assiduis exterarum labefactos incursibus nationum. . . » (Édition, p. 92-
125.)

Fol. 63 v°. « Incipit [liber] tertius ejusdem operis. Favorabilis superne
dignationis presagio, in quo Deo auctore famulamur, cenobium, ut Floriacus
notaretur, accepit. . . » (Édition, p. 126.) — Fol. 80 « . . . ad regem redeunt
conturbati certisque inditiis inviti reddunt testimonium Deo omnipotenti. »
(Édition, p. 187, ligne 12.)

Au fol. 75 v°, à la ligne 26, les mots *indigeant volumine* correspondent dans
l'édition à la page 171, ligne 3. Ce qui suit jusqu'au fol. 76 v°, ligne 15, sera
publié⁽²⁾ dans l'Appendice à la présente notice. C'est une relation de six miracles,
datant du XI^e siècle et renfermant des noms d'hommes et de lieux qu'il est
intéressant de recueillir. La place qu'elle occupe dans le livre III des Miracles
autorise à l'attribuer à Aimoin, et cette attribution est d'autant plus légitime
qu'on y remarque un renvoi très significatif. L'auteur renvoie à ce qu'il a dit
précédemment de l'institution d'un asile de douze pauvres, fondé dans l'abbaye
de Fleuri en l'honneur des douze Apôtres : *unum e pauperibus qui, ut supra
ostensum est, jam ob duodenum Apostolorum numerum duodeni aluntur stipe mo-
nasterii*. Or le texte qui est ainsi visé se trouve au livre II des Miracles, qui est

⁽¹⁾ Ici et dans la suite de cette notice je cite
le volume publié par la Société de l'histoire de
France : *Les Miracles de saint Benoît écrits par
Adrevald, Aimoin, André, Raoul Tortaire et*

*Hugues de Sainte-Marie, moines de Fleury, réunis
et publiés pour la Société de l'histoire de France,
par E. de Certain. Paris, 1858. In-8°.*

⁽²⁾ P. 200.

incontestablement l'œuvre d'Aimoin : *in numero duodecim egenorum quos diligens boni antiquorum cura patrum in hoc nostro Floriacensi cœnobio, ob duodenarium Apostolorum numerum, communibus stipendiis diatim ali ac vestiri sancivit*⁽¹⁾. Ce fragment n'est pas tout à fait inédit, comme je l'avais cru au premier abord, avant d'avoir consulté M. A. Vidier, auteur d'une thèse brillamment soutenue à l'École des chartes en 1898, sur l'*Historiographie à Saint-Benoît-sur-Loire*. Je ne saurais assez le remercier de la lettre qu'il a bien voulu m'écrire à ce sujet, on la lira un peu plus loin : elle fera vivement désirer que le travail de M. Vidier ne tarde pas à paraître dans les *Notices et extraits des manuscrits*.

Ce qui est copié dans le manuscrit de Chantilly à partir du fol. 76 v°, ligne 16 (*Igitur cum multi proclivum Pitagorici bivii callem...*) appartient au livre IV des Miracles. C'est un morceau de l'ouvrage d'André de Fleuri, qui se trouve dans l'édition, p. 174-187.

Les paragraphes copiés au recto et au verso du fol. 78, à partir des mots *In confinio Senonice urbis*, jusqu'aux mots *frequentibus exornat miraculis*, sont un emprunt fait à André de Fleuri, livre VII des *Miracles*, p. 254-256.

III. VERS SUR LA VIE ET LES MIRACLES DE SAINT BENOÎT.

Fol. 80. « Versus de vita et miraculis beati Benedicti abbatis. Gregorius pater eximius... » (série de 22 quatrains, dont je cite le premier et le douzième à titre d'exemples) :

1. Gregorius pater eximius fert quod Benedictus
Stirpe fuit clara, testatur Nursia clara.
Lubrica despexit; ut discipuli retulere,
Se totum vexit Christo cum corde placere.

De ingenti saxo per ejus orationem levigato.

12. Ad cellam fratres tres astant edificare;
Nitentes, petram nequeunt vi quaque levare.
Herens ad lapidem demon prius ipse fugatur.
Quem plures pridem nequeunt relevare, levatur.

⁽¹⁾ Édition, p. 114.

IV. RECUEIL D'ÉCRITS RELATIFS À LA VIE, AUX MIRACLES
ET AU CULTE DE SAINT BENOÎT, PAR JEAN DE STAVELOT.

Fol. 81. Préface. « Quoniam in prescriptis perstrinximus ea que de vita et miraculis beati Benedicti in libris predictis reperiuntur. . . »

Fol. 81. « De ethymologia nominis beati Benedicti. Benedictus dictus est vel quia. . . »

Fol. 81. « De recommendatione sancti Benedicti, et quo tempore claruit. Postquam divinitas Domini et salvatoris nostri. . . »

Fol. 81. « Quomodo sanctus Benedictus fuerit consolatus celesti oraculo super destructione monasterii sui. Divinitatis majestas omnipotentissima que circumplectens. . . »

Fol. 81 v°. « Quomodo sanctus Benedictus beatum Maurum ad Gallias destinavit, quatuor secum adjunctis fratribus. Anno quo regnabat Totila. . . »

Fol. 82. « Quomodo sanctus Benedictus, post recessum beati Mauri et fratrum ejus, prima nocte, cum eulogiis et muneribus futura prophetando et epistolis ejus denunciando, alios duos e fratribus suis pro consolacione et confortacione eisdem misit. Beatus Maurus cum fratribus sibi a sancto Benedicto ordinatis. . . »

Fol. 82 v°. « De transitu beati Benedicti abbatis. Eodem anno quo beatus Benedictus de hac vita erat exiturus. . . »

Fol. 82 v°. « Quomodo corpus sancti Benedicti ad Floriacum fuerit translatus monasterium, et de miraculis tunc virtute sancti Benedicti seu meritis ostensis circa annos Domini DC LVI. . . . In Speculo hystoricali, libro XXIII, capitulo CXXII. »

Fol. 83 v°. « Quomodo monachi Cassinensis monasterii cum Karolomanno a Floriaco monasterio auferre corpus sancti Benedicti, ibidem translatus, procuraverunt, sed divinitus impedita est relatio, sicut habetur in Speculo hystoricali, libro XXIII, capitulo CLV, circa annos Domini DCC XLII. Monachi Cassinensis cenobii, auctore Karolomanno, Romam venerunt. . . . »

Fol. 83 v°. « De quorundam monachorum dissolutione per beatum Bene-

dictum emendata, ut habetur in libro virorum illustrium, distinctione I^a, capitulo vi^o. In Gestis sancti Odonis, Cluniacensis abbatis, legitur quomodo, invitante eum sancto Benedicto, perrexit in Galliam in locum in Francia situm, ubi sacratissimum corpus beati Benedicti, sicut dicitur, requiescit. . . »

Fol. 84. « Quam rigide observatum est silentium secundum Benedictum sanctum. Distinctione prima, cap. vi. »

Fol. 84. « Quomodo reliquie panis in margaritas converse sunt in ordine sancti Benedicti. Distinctione I, cap. vii. »

Fol. 84. « Quomodo sanctus Benedictus sanavit Henricum imperatorem a calculo, (v^o) ut scribitur in Cronica Conrardi de Saxonia. »

Fol. 84 v^o. « De institutione et auctoritate regule patris nostri Benedicti, quomodo per gratiam Dei floruit et usque hodie floret. »

Fol. 85 v^o. « Epistola beati Benedicti abbatis ad sanctum Remigium, Remorum episcopum. Dominico sacerdoti Remigio, frater et conservus in Christo Jhesu, cenobialis vite institutor, Benedictus, eterne benedictionis munus. Sanctissimo tuo congratulans profectui. . . »

Fol. 85 v^o. « De Martino, monacho ex Monte Marsico, ad quem misit Benedictus discipulum suum. . . » — Fol. 86 v^o. « Hec ex tercio libro Dyalogorum beati Gregorii pape, capitulo xvii^o. »

Fol. 87. « De monacho qui propter cucullam quam moriens exuerat prohibitus est a beato Benedicto paradysum intrare. Capitulum xxxvi distinctionis undecime. »

Fol. 87. « De purgatorio sanctimonialis in Ruisdorp, cui sanctus Benedictus astitit. xxxv capitulo distinctionis xii^e. . . (v^o) . . . Hec ex libris Cesarii monachi. »

Fol. 88. Recueil de sermons sur saint Benoît, savoir :

Fol. 88. « Sermo beati Bernardi abbatis. Convenientibus vobis in unum... » — Voir *Histoire littéraire de la France*, t. XIII, p. 183.

Fol. 90 v^o. « Sermo Gerrici abbatis. Beatus vir qui in sapientia. . . Quam congrue verba hec. . . » — Sur les sermons de Guerri, abbé d'Igny, relatifs à saint Benoît, voir l'*Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 452.

Fol. 92 v°. « Sermo Gerrici abbatis. Beatus vir qui confidit in Domino. Sanctus pater noster gratia Benedictus et nomine . . . »

Fol. 94 v°. « Sermo Gerrici abbatis. Dilectus a Deo et hominibus paucis expressit . . . »

Fol. 96. « Sermo Gerrici abbatis. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum. Hec quidem de Moyse scripta sunt . . . »

Fol. 98. « In translatione sancti Benedicti, sermo sancti Odilonis, Cluniacensis abbatis. Festiva beatissimi Benedicti sollempnitas . . . » — Voir *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 243.

Fol. 101. « Noe vir justus atque perfectus fuit in generationibus . . . In verbis istis tria possunt considerari . . . »

Fol. 103. « Benedictus vir qui confidit in Domino etc. Jeremie xvii°. Quando aliquis habet pugnare in stadio . . . »

Fol. 105. « Intellectum tibi dabo . . . Hec verba ultimo vestre caritati proposita . . . »

Fol. 105. « Attendite ad Abraham patrem vestrum et ad Saram que peperit vos. Ysaie LI. In verbis istis monentur monachi . . . »

Fol. 106. « Ingredere, benedicte Domini . . . Hec verba cuidam transeunti gratia hospitalitatis . . . »

Fol. 108. « Justus de angustia liberatus est . . . Verba ista, karissimi, scripta sunt Proverbiorum XI, et satis congrue . . . »

Fol. 109 v°. « In illo tempore, dixit Symon Petrus ad dominum Jhesum : Ecce nos relinquimus . . . Ex hoc loco evangelii voluerunt quidam introducere fabulam mille annorum . . . »

V. VIE DE SAINT BENOÎT

FIGURÉE PAR DES SCÈNES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Ce morceau est annoncé comme il suit dans la liste des travaux de Jean de Stavelot intitulée : « Chi s'ensuivent les livres que frère Jehan de Stavelo, moyne de Sains Lorenz par deleis Liege, at escript dedens xxxiv ans qu'il fu

moyne, desouz dan Henri Ade, le xxv abbeït, et dan Henri del Chevaux, xxvi abbeït de Sains Lorens, lesquelz livres sont et appartiennent à Sains Lorens et auz personnes del dit engliese⁽¹⁾. »

« Item le Vie sains Benoît en viez Testament figurée, et par les docteurs delle vieille loy et del nouvelle loy clairement approveit, en rymes, en latin, en romans, en texthe et en ponture. »

Fol. 112. « Vita beati Benedicti abbatis in veteri lege figurata, et per doctores nove legis luculenter approbata, in latino, gallico, teutonico et pictura, per manus fratris Johannis de Stabulis, Sancti Laurentii Leodiensis monasterii monachi, scripta ac depicta anno m^o cccc^o xxxii^o. Pro cujus anima oret omnis ecclesia sanctorum Jhesu Christi.

« La Vie de sains Benoit abbeït, figureit en la vielhe loy, et par les docteurs del noveilh loy cleirement approveit, en latin, remans, tiexhe et en ponture. »

Sous ce double titre sont placées 35 paires de grands tableaux (170 millimètres sur 145), où des scènes de l'histoire monastique et de la vie de saint Benoît sont mises en regard de scènes de l'histoire biblique.

L'idée de cette singulière composition a été suggérée par les écrits dans lesquels on avait essayé de montrer que l'Ancien Testament renfermait la figure symbolique de détails consignés dans le Nouveau.

La première pièce de la série est consacrée à la Religion (fol. 113), dont la figure est Judith (fol. 112 v^o).

Sur la figure on voit Judith debout, et Holopherne terrassé à ses pieds. Judith tient une banderole portant ces mots : *Ve genti insurgenti super genus meum!* — À côté *Ozias episcopus cum presbiteris.* — Dans l'angle gauche supérieur : *Jhesus filius Sirac*, en buste : *Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata.* (*Ecclesiastici xxvi.*) — Dans l'angle droit supérieur : buste de saint Paul : *Mulier innupta, et virgo cogitat que Dei sunt, ut sit sancta corpore et spiritu.* (*I^a Cor., vii^o.*) — Dans l'angle gauche inférieur, buste de la mère des Macchabées : *Singulos illorum hortabatur fortiter, repleta sapientia, et femineæ cogitationi masculinum animum inferens.* (*II Machabeorum vii^o.*) — Dans

⁽¹⁾ Liste publiée par le baron de Reiffenberg, dans l'*Annuaire de la Bibliothèque royale de*

Belgique, année 1840, d'après le ms. 10,547-10,548 de cette bibliothèque.

l'angle droit inférieur, buste de *Frater Johannes*, évidemment Jean de Stavelot, dans la bouche duquel sont mis les vers copiés au bas de la page :

Judith, devota, pudica,
Tipus est religionis,
Hominibus fit amica
Sancte conversationis.

Le casteit et le grand devocion
De Judith signifiât religion,
À Dieu et à tot sa nation
Mult bien plaisit sa conversation.

Judith kuysch ende ynnich zeer
Was dy religy bediedende;
Den lieden ende ouch onsen Heer
Was hoer leven behaghende.

En regard de Judith considérée comme « figure », le peintre a représenté l'« image » ou le portrait de la Religion terrassant la Superstition et tenant dans sa main droite une banderole avec cette légende : *Tollite jugum meum super vos et invenietis requiem animabus vestris. (Mathei x^o.)* Elle a dans sa main gauche un livre ouvert : *Precepta, statuta ceremonie*; sur sa poitrine un disque avec ces mots : *Obedientia, Castitas, Paupertas*. Aux côtés de la Religion, les quatre Vertus : *Prudentia, Justicia, Temperantia, Fortitudo*. — Dans l'angle supérieur gauche, *Deus*, en buste : *Ortus conclusus, soror mea, ortus conclusus, fons signatus. (Canticorum III^o.)* — Dans l'angle supérieur droit : *Salomon rex : Doctrix est discipline Dei, et electrix operum illius. (Sapientie octavo.)* — Dans l'angle inférieur droit : *Petrus Ravennas*, en buste : *Si paradysus in hac vita presenti est, vel in clauastro, vel in scolis est; quicquid enim extra hec duo est, plenum est anxietate, inquietudine, amaritudine, formidine, solitudine et dolore. (Petrus Ravennas, in sermone Juxta sententiam cordis mei.)* — Dans l'angle inférieur gauche, buste de *frater Johannes*, auteur de ces vers :

Religio cultum affert
Deo et cerimoniis;
Holocaustum libens offert,
Mundi spernens delitias.

Religion par bon volenteit
 Offre a la divine majesteit
 Serviche, honeur et cerimonie
 En despletans cest morteil vie.

Religi offert willichliic
 Onsen Heer van hiemelriic,
 Dienst loef en eer bewisende
 En der werelt eer versmedende.

À l'image de la Religion, qui n'est qu'une introduction à l'ouvrage, succèdent quatre paires de tableaux préliminaires, qui ont pour sujets :

1° (fol. 113 v° et 114). Les fils des prophètes, figurant les cénobites de la Thébaïde, auxquels un ange du Seigneur présente la règle de saint Pacôme.

2° (fol. 114 v° et 115). Les prophètes Élie et Élisée, figurant les anachorètes, Paul, Antoine et Jean-Baptiste. Au-dessous des prophètes sont assis les philosophes Pythagore et Platon.

3° (fol. 115 v° et 116). La femme de David (*Micol, uxor David regis*) : elle met un animal dans le lit de son mari, pour tromper les émissaires de Saül⁽¹⁾. Ainsi sont figurés les imposteurs, que saint Jérôme appelle les Saribaïtes⁽²⁾; ceux-ci sont représentés sous la double forme d'un bégard (*begardus*) et d'un ermite. Le bégard est assis à une table somptueusement servie; le même bégard debout, qualifié de *detractor clericorum*, donne l'aumône à un mendiant. L'ermite converse avec une jeune fille (*visitor virginum*). Les moines hypocrites sont ainsi stigmatisés par Jean de Stavelot :

Hec ymago sophistica⁽³⁾
 Typum gerit monachorum,
 Quorum sola est tunica,
 Mens repleta peccatorum.

⁽¹⁾ Reg. I, XIX.

⁽²⁾ « Sarabaite suo arbitrio viventes habitant in urbibus et castellis, apud quos affectata sunt omnia, laxae manice, calligae follicantes, vestis grossior, crebra suspiria, visitatio virginum,

detractio clericorum; et si quando dies festus advenerit, saturantur ad vomitum. » (Jeronimus ad Eustochium.)

⁽³⁾ Tableau de la ruse de la femme de David.

Cest ymage de faus semblanche
 Signifie les moyns ypocrites,
 Qui en habit ont apparanche,
 Mes dedens sont plains de viches.

Dit bielt met valschen ghelaet
 Bediet die moenken ypocriten,
 Dy vol zunden ziin ende quaet,
 Al draghen zy dy cap van buiten.

Hii sunt mundi amatores,
 Nulla astricti regula,
 Antichristi precursores,
 Et demonum sunt pabula.

Vechi quy aiment le monde,
 Desous nulle regle sont constrains,
 Tos pechiés en eaz habonde,
 Disciples de antikrist certains.

Dit ziin die dy werelt minnen
 Met gheinen ordenen verbonden;
 Den duvel dienen sy met synnen,
 Enkerst voerboden vol van zonden.

4° (fol. 116 v° et 117). Caïn, un long bâton à la main, se mettant en route et s'écriant : *Ero vagus et profugus in terra*; il figure les « heremites et moynes ki descurent por le monde », c'est-à-dire les *gyrovagi*. Le tableau de ces derniers comporte deux personnages désignés par les inscriptions : *Heremita* et *Begardus*, séparés par un arbre dépourvu de branches. Au-dessous se lisent les vers de Jean de Stavelot :

Arbor sepe transplantata
 Non potest fructificare.
 Et monachus migrans loca
 Non valet bonum patrare.
 L'arbe que ons sovent remuwe⁽¹⁾
 Ne puet bien fructifier.
 Moins qui pas n'est continuwe
 En unc lieu peche de legier.

⁽¹⁾ On avait d'abord écrit *replante*.

Ein boemdy decwiil woert herplant
 Selden es van vrochten swaer.
 Vol doechden selden woert bekant
 Ein monick dy loept hier ende daer.

Au fol. 117 v° commence, pour se terminer au fol. 147, la série de tableaux sur lesquels, en regard de scènes symboliques de l'Ancien Testament, se voient différents épisodes de la vie de saint Benoît, et principalement les miracles dont le récit se trouve dans les Dialogues de saint Grégoire. Les scènes symboliques que l'auteur appelle *figures* couvrent les versos; les rectos sont occupés par les scènes de la vie de saint Benoît, ou, pour employer les expressions de l'auteur, les *vérités*. Voici les rubriques des premières figures et des vérités correspondantes.

Fol. 117 v°. « *Figura mundi relinquendi.* » (Genesis, xii°.) Abraham s'éloigne de la Chaldée. « *Figure de relenquir le munde et servir Dieu.* » — Fol. 118. « *Veritas mundi relinquendi.* » Benoît quitte ses parents. « *Veriteit de relenquir le munde et aleir Dieu servir.* »

Fol. 118 v°. « *Figura habitum religionis recipiendi.* » (Genesis, xxvii.) Rebecca et Jacob. « *Figure en Jacob de recheur l'habit de religion.* » — Fol. 119. « *Veritas habitum religionis recipiendi.* Veriteit ke sains Benoit rechut à Roman l'habit de religion. »

Fol. 119 v°. « *Figura vovendi Deo et reddendi.* » (Numeri, vi°.) Les Nazaréens. « *Figure de voweir a Dieu et d'acomplir se vowment.* » — Fol. 120. « *Veritas vovendi Deo et reddendi.* Veriteit ke sains Benoit vovat a Dieu et acomplist sa vo. »

Fol. 120 v°. « *Figura de voto paupertatis.* » (Tercii Regum, xix°). Figure de vowment de povreteit de Helie et Helisée prophètes. » Outre les images d'Élie et d'Élisée, le peintre a représenté le philosophe Cratès assis dans un esquif et jetant un sac à la mer : « *Abite, false divicie, ego vos mergam ne mergar a vobis.* » — Fol. 121. « *Veritas de voto paupertatis.* Veriteit ke sains Benoit vovat povreteit et l'acomplist. »

Fol. 121 v°. « *Figura de voto castitatis.* » (Genesis, xxxix.) Figure de vowment de casteit : de Joseph ki refusat le femme Putipharis. — Fol. 122.



Arboꝛ sepe tñsplantata. Non potest fructificare.
 Et monach' migrans loca. Non ualet bonū patrare.
 Larbe que ons fouēt repianre ne puet bien fructifier.
 Moins qui pas nest q̄tinuēde en vñc lieu peche de legier.
 Ein boem dy deewyl woert herplāt seide es vā vrochten swaer.
 Vol doechde selden woert bekāt. ein monick dy loept hier en daer.
 Veriteit des heremites et moynes ki descurrēt por le monde.

« Veritas de voto castitatis. Veriteit de vo de casteit. Coment sains Benoit sormontat le temptacion. »

Pour bien comprendre le plan de l'auteur, on n'a qu'à jeter les yeux sur les fol. 129 v° et 130 r°. Sur la première page Jérémie est représenté prêchant devant une assemblée de Juifs. Au haut du tableau est écrit en lettres rouges : « Figura de apostolatu Benedicti » (Jeremie primo); et au bas : « Figure de Jeremie ke sains Benoit fut apostle. » En regard, sur le fol. 130, saint Benoit est représenté convertissant les populations du voisinage du Mont Cassin. Les légendes suivantes accompagnent le second tableau :

Veritas quod Benedictus fuit apostolus.

Apostolus destinatur
Benedictus ad Cassinum,
Qui populum exhortatur
Et dat ad cultum divinum,

Ly vray apostle Dieu sains Benoit
Fut envoiés a Cassine,
Y pluseurs gens la destournoit
Des erreur al foid cristine.

Sint Benedictus Godes bode
Tot Cassinen waert ghesant,
Daer hi sterkende was te Gode
Alle di hi guetwillich vant.

L'ouvrage se termine aux fol. 146 v° et 147 r°, où le peintre a représenté le ravissement d'Élie au ciel et le chemin miraculeux par lequel Benoit monta également au ciel.

Via virtute ornata
Et chorusca lampadibus
Benedicto dat parata
Premia in celestibus.

Une voie reluysant de claerteit
Et de tous virtus aourneit
Fut apparelhiis a sains Benoit
Qui al gloir de ciel luy minoit.

Les feuillets qui contiennent cette série de peintures, aujourd'hui numé-

rotés 112-147, portaient primitivement, à l'encre rouge, les cotes LIX-LXXXIII. C'est à ces cotes rouges que se rapportent les renvois marqués en rouge sur les marges des premiers feuillets du volume, par exemple sur le fol. 3 : *Quere picturam super LXV*, *Quere picturam LXXXIX*; sur le fol. 4 v° : *Quereis le ponture LXVI*.

VI. LES ROUES SYMBOLIQUES.

Les feuillets 147 v°-157 sont occupés par un traité sur la vie monastique intitulé *La Roue*, divisé en deux livres, ayant chacun un titre particulier : la *Roue de la vraie religion*, et la *Roue de la vie hypocrite* ou *de la simulation*. L'idée et le titre sont empruntés à la vision de la Roue décrite dans le premier chapitre d'Ézéchiël : *Cumque aspicerem animalia, apparuit Rota una super terram juxta animalia* . . .

Voici le commencement des deux livres de la Roue :

Fol. 147 v°. « Incipit prologus prime partis hujus opusculi, videlicet de Rota vere religionis. Sicut comperi, non est tibi, frater, onerosum diu fuisse discipulum . . . » — Fol. 152. « Incipit prologus secunde partis hujus opusculi. Post Rotam vere religionis, locuturi sumus, frater, de Rota simulationis : hec Rota est ypocrite vite . . . »

En tête de chaque livre est une peinture de chacune des Roues symboliques. C'est, à vrai dire, un résumé du texte.

La première Roue se rapporte à la vie d'un abbé consciencieux et scrupuleux, qui n'a jamais rien brigué, qui s'est toujours inspiré des sentiments de la vraie religion et qui rentre avec satisfaction dans les rangs après avoir honorablement rempli sa charge.

Description de la première Roue : *Rota vere religionis*.

L'essieu est le soin à prendre des religieux : « Hic axis est cura fratris. »

Le moyeu est un esprit de spiritualité : « Modiolus est spiritalis animus. »

Les douze rais (*radius*) de la Roue caractérisent les qualités d'une bonne administration religieuse : « bona intentio, discretio, nolle malum, velle bonum, amor Dei, amor proximi, contemptus sui, contemptus mundi, mensura cibi, modus edendi, nil proprium habere, nil alienum appetere ».

Les six jantes (*cantus*) s'appellent : « puritas, voluntas, caritas, humilitas, sobrietas, paupertas ».

Telle est la Roue de la religion :

Hec rota est religionis vita.
Circuitus rote, circumscriptio vite;
Rote volubilitas, vite varietas.

Autour de la Roue, le peintre a figuré les types qui, suivant lui, doivent être considérés comme des modèles à imiter.

Le religieux dont la conduite répond aux qualités de la roue symbolique est un ancien sous-prieur, dépourvu d'ambition : « Esse potens nolo. » Il quitte humblement la dignité de sous-prieur : « Subprior rogatus absolvitur. Hic deserit dignitatem, sed propter veram humilitatem. »

Le bon prieur n'a point la prétention de s'élever : « Non ascendo volens. » C'est malgré lui qu'il est promu à un grade supérieur : « Hic ascendit prior ad dignitatem, sed contra propriam voluntatem invitus trahitur. »

L'abbé remplit ses fonctions avec dignité, charité, justice et modestie : « Sedeo pro judice nolens. Nolens dominatur. Hic abbas manet in dignitate, sed cum caritate. » — Il quitte sa charge sans regret et donne dans le calme de la retraite l'exemple de toutes les vertus monastiques : « Sponte subesse volo. Hic sedet abbas in paupertate, sed cum humilitate. Hic absolutus abbas sedet; librum apertum tenet; legendo discit quid faciat de quiete sua; gaudet pro celesti patria; suspirat, non vult aliis preesse, sed magis subesse. »

Les dix-huit chapitres de la Roue de la vraie religion ne sont que le développement des figures du frontispice. On en peut juger par les rubriques :

1. De pictura Rote.
2. De hiis que sunt in Rota.
3. De axe.
4. De modiollo.
5. De stridore axis.
6. Qualiter axis ungitur.
7. Quod axis perunctus silet.
8. De primo et secundo radio.
9. De tertio et quarto radio.

10. De quinto et sexto radio.
11. De septimo et octavo radio.
12. De nono et decimo radio.
13. De undecimo et duodecimo radio.
14. De hiis qui ad prelationem eliguntur.
15. De circuitu Rote et de cantis.
16. Utrum qui invitatus ascendit peccet?
17. De hiis qui locum prelationis appetunt, et de hiis qui invite obediunt.
18. Qualis debet esse prelatus, teste beato Gregorio.

Le texte se compose uniquement d'observations religieuses et morales. Il n'y a point d'allusions historiques. On en peut dire autant du second livre, la Roue de la vie hypocrite ou de la dissimulation, dont le frontispice porte cette inscription : *Rota simulationis vel ypocrite vel curiositatis anime*.

La signification symbolique des différentes parties de la Roue est ainsi indiquée :

Axis est perversitas fratris.

Modiolus est carnalis animus.

Radii : acquirendi intelligentia, diligentia custodiendi, rapacitas, tenacitas, contemptus, inobedientia, oblivio sui, confusio animi, otium, alienus cibus, ejectio, abjectio. — Radii sunt affectus animi.

Rote circuitus : Curiositatis animus, hic labor acquirentis, honor possidentis, dolor amittentis, pudor nil habentis.

Hec Rota est ypocrite vite : statura, simulatio ypocrite.

Autour de la Roue sont figurés :

Le sous-prieur qui est culbuté par sa négligence, le prieur qui s'élève à prix d'argent, l'abbé qui s'enorgueillit de son rang, l'abbé déposé qui s'afflige de sa misère.

Subprior : Cado per negligentiam.

Prior : Ascendo per pecuniam.

[Abbas] : Sto per superbiam.

Sedeo per inopiam.

Hic depositus abbas sedet, manu caput sustentat.

Graviter suspirat, dolet quia preesse non potest.

Sedet hic abbas per inopiam.

Rubriques des chapitres de la seconde partie, terminée par les mots : « *Explicit Rota simulationis.* »

1. De pictura Rote.
2. De hiis que continentur in Rota.
3. Quomodo axis tenetur in modiollo.
4. De modiollo.
5. De stridore axis.
6. Qualiter axis ungitur.
7. Quod axis ungitur et non silet.
8. De canto astucie et duobus radiis.
9. De canto avaritie et duobus radiis.
10. De canto superbie et duobus radiis.
11. De canto negligentie et duobus radiis.
12. De canto desidie et duobus radiis.
13. De canto inopie et duobus radiis.
14. De statura Rote.
15. De circuitu Rote.

VII. LA RÈGLE DE SAINT BENOÎT EN LATIN ET EN FRANÇAIS.

Fol. 159. « *Incipit Regula a sancto Benedicto abbate edita.* » La Règle est précédée de la table des chapitres (fol. 157), et d'une préface en 7/4 vers (fol. 158), dont voici les premiers et les derniers :

Prefatio in Regula sancti Benedicti metricè edita.

Quisquis ad eternum mavult conscendere regnum,
Debet ad astrigerum mente subire polum.

.....

Qui jugiter laudis possint persolvere grates,
Vivere cum Domino semper et esse suo.

Fol. 158 v°. Item adhuc prologus Smaragdi in Regula sancti Benedicti. Regula appellatur, ut beatus Benedictus ait, ab hoc quod ad obediendum dirigat mores . . . »

Fol. 159. « *Isti versus non habentur in Regula sancti Benedicti abbatis.*

« Qui leni jugo Christi colla submittere cupis, Regule sponte da mentem, dulcia ut capias mella. Hic Testamenti Veteris Novique compta doctrina. Hic ordo divinus hicque castissima vita. Hocque Benedictus pater constituit sacrum volumen, hecque mandavit

suis servare alumpnis. Simplicius Christique minister magistri latens opus propagavit in omnes, una tamen merces utrisque manet in eternum.

« In nomine Domini nostri Jhesu Christi, incipit Prologus Regule patris eximii et beati abbatis Benedicti, id est sequentis operis prefatio.

« Ejus vitam atque virtutes beatus papa Gregorius in libris Dyalogorum scripsit.

« Incipit Regula a sancto Benedicto abbate edita. Ausculta, o fili, precepta magistri . . . »

Chaque chapitre du texte de la Règle est suivi de la traduction en français. Au commencement se trouve un prologue, d'où il semble résulter que le traducteur est « le povre Jehan », c'est-à-dire Jean de Stavelot.

J'insère ici la préface du traducteur et les premières lignes de la traduction du Prologue :

Chi est li prelocution de chis ki at translateit le Regle saint Benoit de latin en roman.

On ne doit mie croire ke sains Benoit ki cest livre escrist pour arme edifier et pour droite vie meneir d'homme, si com il nous demoustre, car il l'apele Regle, volsist plus estudier en beau latin querre et en obscures paroles acoupler, ke instruire cels pour qui il le fist en bones vertus et se il par cest livre les vult aprendre, dont vult il ke il l'entendissent, et ki plus clerement l'entent, plus i trueve d'asengnement, et a cui plus est li lengages desploiés, plus en est edifiés : car quant on voit le bonne viande, plus volentiers le mangueue on, et qui mies puet avenir a l'eskiele, plus y puisse. A chu ke il entendi a faire par le latin, entens ge à faire par le remans. Dont ne me doit nus reprendre se je en espoisant la Regle, ne poursui del tout les paroles de saint, et se je ne di mot a mot en roman ensi com il dist en latin, car si clerement ne me poroit on entendre, ne tant ne plairoit a l'oïr ne tant ne profiteroit a retenir, com se je quier les plus usées paroles. Por chu voi ge ensi espouseir les sains commandemens de la Regle, ke li sens et li entendement ke li sains y ot ne se kangera. Ne je n'i osterai del sien, ne je n'i meterai del mien, se on bien esgarde le sens del livre, se tant non ke kangerai al fois les mos ki afierent aus hommes et mos ki afierent aus femes, si com abeesse por abe, et nonain por moine, et teus choses por ce ke je fas avoec freres. Si prie a tous ceaus qui li livre sera et a qui il profitera, ke por celui a cui il voelent plaire, par les atiremens qui ens sunt escrit, facent orison por le povre Johan, ki en l'espondre et scripture est travelliés, ke Dieu, ki por nous vult estre travelliés, ne consente ke il perde son travailhe; mains por cest travailhe et por aultres trespasans pust eskiwer les travaus ki sont sens repos et conquerre le repos de paradis. Amen.

Chi commenche li prologues en la Regle sains Benois abbeït. Eskute, fis, les commandemens du maistre, et incline l'oreille de ton cuer, et rechu volentiers l'amonicion du piwe peire et si la emplis par oeuvre, por chu ke tu pusse a celi revenir par travellant obedience de cui tu estois eslongiés par pereceuse inobedience. Quiconques vieus lassier propres

volentés por estre chevaliers au vrai roy Jhesu Crist, prens les armes fors et cleres d'obediencia, a toy s'adrechera ma parole . . .

Fol. 186. « Explicit Regula. Facientibus hec regna patebunt eterna. Scripta per manus fratris Johannis de Stabulis, cenobii Sancti Laurentii Leodiensis monachi, anno m° cccc° xxxvii°, die qua natus fuit, scilicet quinta mensis, junii, anno etatis sue XLIX°. [Obiit anno 14[4]9, scilicet XII annis postquam hec scripsit⁽¹⁾.]

Dicebat vero sanctus Fulgentius juxta Regulam patrum vivere semper . . . (Éloge en cinq lignes de la Règle de saint Benoît.)

VIII. DIVERSES PIÈCES RELATIVES À SAINT BENOÎT ET AU MONASTÈRE DE SAINT LAURENT DE LIÈGE.

Fol. 186 v°. « Translacio beati Benedicti. Hugo Floriacensis. Cum diu gens Longobardorum infidelitatis sue tenebris carere voluisset . . . — (Fol. 190.) . . . regi prestantissimo Pipino patefaciunt eumque liberalem huic sacro cenobio adhortacionibus sedule efficiunt. Amen. »

Texte un peu différent de la relation d'Adrevald, telle que l'a publiée E. de Certain (*Les Miracles de saint Benoît*, p. 1-14). La dernière partie du morceau, à partir des mots *de quibus pauca* (fol. 188 v°, ligne 6 en remontant) n'est pas dans le texte imprimé. Ce qui suit dans le manuscrit est emprunté, sous une forme abrégée, à divers passages du livre I des Miracles, p. 33-42 de l'édition; les derniers mots du manuscrit se trouvent dans l'édition, à la p. 42, ligne 13.

Fol. 190 v°. Heures et messe de la fête de saint Benoît. Hymnes et Séquences de l'office de cette fête.

Fol. 190 v°. « Concelebret chorus Ecclesie || Festa suo renovata die, || Quo Benedictus, in archepoli || Promeruit sine fine coli.

Fol. 190 v°. Magno canentes annua || Nunc Benedicto cantica, || Fruamur ejus inclite || Festivitatis gaudiis. (Chevalier, 11010.)

Fol. 191 v°. Christe, sanctorum decus atque virtus, || Vita et forma, via, lux salus-que, || Supplicum vota pariterque ymnum || Suscipe clemens.

Fol. 192. Gaudens monachorum legio conjubilet, || Patris intimans merita, || Sunt que miris tot prodita || Miraculis. (Chevalier, 7111.)

Fol. 192 v°. Oraisons en l'honneur de saint Benoît.

⁽¹⁾ Cette phrase a été ajoutée après coup en caractères du xv^e siècle.

Fol. 193 v°. « Sermo Odonis abbatis in translatione sancti Benedicti. Ad illuminandum genus humanum . . . »

Sur le dernier feuillet du volume (fol. 196) a été fixée la copie d'une lettre de visite (*visitationis carta*) que « Gerardus de Hardelinghe, monasterii Sancti Jacobi Leodiensis, et Adam monasterii Sancti Nicholai [Brunwillarensis], Coloniensis dyocesium abbates » laissèrent entre les mains de Barthélemi, abbé de Saint-Laurent de Liège, à la suite d'une visite qu'ils avaient faite en qualité de délégués du chapitre provincial de l'ordre de Saint-Benoît. 2 juin 1485.

APPENDICE.

RELATION DE SIX MIRACLES PAR AIMOIN ¹⁾.

Postquam faultrice Divinitate miracula quę Dominus per servum suum sanctissimum patrem nostrum BENEDICTUM operari dignatus est, quęve optimorum patrum relatu addidicimus, ordinatim tempora secuti abbatum, digessimus, alia quoque adicere dignum duximus, ea duntaxat quę a superstitibus in carne referuntur, licet diverso patrata sint tempore. Verum quia non ordinem temporum servant, sed sicut memorię occurrerint, scriptis mandare decrevimus, succincto narrandi genere, hoc opus aggredimur.

Quadragesimali presentis anni observantia imminente, contigit turrim in qua ad psallendum Domino fratres convenire solent, vi ventorum non minima, ex parte operimento nudari. Cumque advenisset solenne festum venerabilis patris Benedicti, juxta illud eloquentissimi poetę *Nocte pluit tota*, ut venientis diei gratiosiora redirent spectacula mane (gratum etenim dilectoribus ipsius dilecti Domino Benedicti fuisse constat spectaculum), cum illi qui eo loci quo ecclesia discooperta erat, ad canendos Domino ymnos constiterant per totam noctem, nec unam pluvię guttam persensissent, quodque magis auditoribus fidem facti prebeat, nulla humoris signa in subjectis ligneis apparuere gradibus.

Criptam in qua idem pretiosus confessor Domini BENEDICTUS quondam corpore quievisse refertur, in qua etiam nunc altare sub nomine ipsius et beati presulis Martini Deo dicatum habetur, crebris Christus Dominus miraculis, meritis dilecti sui

¹⁾ Cette relation se trouve au fol. 75 v°-76 v° du manuscrit de Chantilly. Grâce à une revision de M. Vidier, le texte qu'on en va

lire est conforme au ms. 591 du fonds de la reine de Suède au Vatican, qui date du XII^e siècle.

Benedicti, illustrare consuevit, nam ut de febricitantibus taceam, qui si fide pleni inibi decubuerint, repente convalescunt, duo quæ a veracibus personis didici miracula referre curabo.

Monachus quidam Bellilocensis cenobii, quod est situm in pago Lemovicensi, super fluvium Dornonia, sepulchrum hujus sancti sepius gratia devotionis adire consueverat. Huic nomen Aldebaldus, eratque genere Aquitanus, quique Hugonem, cui Candidus prenomen fuit, virum inter Aquitanos haut contempnendæ nobilitatis seu potentiæ, suasionibus suis compulit aliquos de filiis suis Deo et sancto patri⁽¹⁾ servituros Benedicto in hoc sacro conferre Floriacensi coenobio; quod memoratus vir libens effecit, ac deinceps tam ipse quam filii ejus semper devoti munificique circa hunc fuere locum eruntque, Deo propitio, in perpetuum.

Sed memoratus Dei servus Aldebaldus, dum frequenter Floriacense inviseret cenobium, una dierum, memoratæ criptæ adiit penita, ut Domino omnipotenti immaculati sacrificii offerret libamina. Assumens unum e pauperibus qui, ut supra⁽²⁾ jam ostensum est, ob duodenarium⁽³⁾ Apostolorum numerum duodeni stipe aluntur monasterii, desiderata studuit inchoare⁽⁴⁾, cum ecce, inter primæ secreta misteria, tantus terror pauperem invasit ut nullatenus inibi consistere audens, foras egrederetur, tam secretæ tamen ut præfatus sacerdos Domini nequaquam id presentisceret, qui supernis intentus theoriis, cum in fine orationis *per omnia secula seculorum* dixisset, angelica vox ei *Amen* respondit, sicque per consequentia divini sacramenti officia, cælesti usus ministro, ea que Dei sunt peregit. Latuisset sane hoc memorabile signum, ni pauper, veritus accusari, terrorem prodidisset suum. Itaque venerabilis monachus, interrogatus a fratribus cur solus missam celebrare præsumpsisset, quod acciderat compulsus est referre.

Aliud quoque signum, in eadem cripta visum, venerabili viro nomine Adhelgaro, actu et ordine monacho, narrante, cognovi. Hic fuit ex discipulis sanctissimi Donstani archiepiscopi, qui Anglis Saxonibus Londoniam incolentibus, pastoralis præfuit sollicitudine, quique contemporalis ac individuus in sancta religione socius fuit sancto ac venerabili viro Osvaldo, Eboracensium archiepiscopo, et hujus Floriacensis cenobii quondam monacho, ex quorum frequenti colloquio memoratus monachus, ad amorem sancti patris Benedicti accensus animo, post eorum transitum ad Dominum, hoc Floriacense expetiit coenobium. Is ergo rettulit michi quia, quadam die infirmitate laboris⁽⁵⁾ corporea, eandem criptam adiit, missarum inibi solennia

⁽¹⁾ *Sancti patris. Ms.*

⁽²⁾ Voyez les *Miracles de saint Benoît*, livre II, chap. XII, édition de la Société de l'histoire de France, p. 114.

⁽³⁾ *Duoderium. dans le ms. de Chantilly.*

⁽⁴⁾ Sous entendu *mysteria* ou *officia*.

⁽⁵⁾ Il faut sans doute lire *laborans*, s'il ne manque pas ici un mot.

auditurus. Cum igitur quidam e fratribus ad altare supra memoratum accessisset, consueti officii vota redditurus, ille in ea criptula quę ad sinistram sacerdotis missam canentis est resedit. Et ecce post recitationem angelici ymni, in quo Gloria Domini cęli et terra pleni esse canuntur, respiciens ad eam criptam que presbitero a dextris est, vidit formam quasi panis candidissimi terrę decumbentem; que in majus augmentata in tantum excrevit ut pene tectum criptę tangere videretur; sed jam dictus monachus, cum, a sacerdote pace accepta, iterum illuc obtutus obvertisset, aspexit memoratum candorem paulatim minui, donec cum missa pariter et ipse finiretur.

In Salensi cella, ecclesia ab antiquis, prout paupertas loci tunc exigebat, parva ędificata in amore et honore hujus amici Christi Deo dedicata est. In ea igitur quidam devotus vir, una dierum, candelam accensam reliquit. Quę de loco quo affixa fuerat decidens, altari linteo adoperto ardens excipitur. Sed ea consumpta linteum ita illesum apparuit ut nulla adustio in eo appareret. Verum ut agnosceretur ubi consumpta esset, lichni et guttę cere cinis velamine altaris resederunt. Quibus ablatis nullum, ut jam dictum est, ignis indicium in velo dominicę resedit mensae.

LETTRE DE M. VIDIER, À L'ÉDITEUR,
SUR LES MIRACLES DE SAINT BENOÎT.

Mon cher maître,

En me faisant l'honneur de me communiquer les épreuves de la notice que vous avez consacrée au *Livre de Jean de Stavelot sur saint Benoît* conservé dans un manuscrit de Chantilly, vous avez attiré mon attention sur un fragment des Miracles de saint Benoît contenu dans cet ouvrage du xv^e siècle, et qui ne s'identifie avec aucun des textes publiés en 1858 par M. de Certain pour la Société de l'histoire de France.

Ce fragment, où l'on rencontre quelques noms intéressants et quelques détails précis, est placé à la suite du troisième livre des Miracles de saint Benoît rédigé par Aimoin, et, en tenant compte d'une allusion à un fait relaté dans un chapitre antérieur, vous en attribuez la paternité à ce même auteur.

Avec raison, vous avez pensé que ce texte nouveau m'intéressait tout particulièrement. J'ai eu jadis en effet l'occasion d'en constater la présence dans un manuscrit du xii^e siècle et d'en rechercher l'origine. Vous trouverez la clef du petit problème que vous avez posé dans les *Positions des thèses de l'École des chartes*, promotion de 1898, p. 138, § 5, où j'ai écrit la phrase suivante : « Aimoin avait écrit les quatre premiers chapitres d'un quatrième livre, qu'il faut peut-être identifier avec les textes transcrits dans un manuscrit du Vatican entre les livres II et III et des extraits des livres IV et suivants. »

N'ayant pas eu l'honneur de vous avoir comme correcteur de thèse, cette affirmation nécessite quelques développements.

Aimoin, originaire des environs d'Aubeterre, parent d'un certain Geraud seigneur du voisinage ⁽¹⁾, était entré tout jeune à Saint-Benoît-sur-Loire au temps de l'abbé Amalbert ⁽²⁾ (vers 979-987) ⁽³⁾; sa mère vivait encore en 1004. Ami d'Abbon, à qui il dédia ses *Gesta Francorum*, il accompagnait cet abbé dans son voyage de La Réole, au cours duquel il fut assassiné le 13 novembre 1004 ⁽⁴⁾. C'est l'année suivante, en 1005, qu'à la prière de l'abbé Gauzlin, Aimoin entreprit d'écrire un récit des Miracles de saint Benoît ⁽⁵⁾, qui depuis Adrevald n'avaient pas trouvé de narrateur.

Dans la dédicace à son abbé, Aimoin se nomme et annonce que son ouvrage aura deux livres.

Deux manuscrits anciens, du meilleur aloi et de la plus pure provenance, nous ont effectivement conservé deux livres de Miracles de saint Benoît écrits par Aimoin.

Le premier est un superbe manuscrit du ^{xr} siècle, luxueusement enluminé, écrit à Saint-Benoît-sur-Loire même, pour être placé dans la châsse du saint, afin d'en authentifier et d'en honorer les reliques. Par suite de cette affectation quasi liturgique, ce manuscrit n'a pas subi, lors des réunions de bibliothèques à l'époque révolutionnaire, le sort commun des manuscrits de Saint-Benoît-sur-Loire; au lieu de passer à la Bibliothèque municipale d'Orléans, qui en était la place légale, il resta à Saint-Benoît-sur-Loire, non dans la châsse, mais dans la sacristie; je l'ai vu il y a quelques années, mais dans un état lamentable, et j'ai vainement essayé de le faire venir à Paris, à l'occasion de l'Exposition rétrospective de 1900, afin de lui assurer, sinon une reliure, tout au moins un emboîtage ou une couverture qu'il n'a même pas. Il y a lieu d'espérer que l'affectation prochaine et définitive à un dépôt public de ce précieux monument hagiographique et paléographique en assurera enfin la conservation et en facilitera l'étude.

⁽¹⁾ Porro nos, eadem die qua de Alba Terra promovimus, transmeato Ella flumine, una cum beato Abbone, in villa quae ad Francos dicitur hospitati sumus. Suscepit nos ibi genitrix mea, memorati militis Geraldii consanguinea, nomine Annenrudis. (*Vita Abbonis*, § 18.) — Aubeterre-sur-Dronne, Charente, arr. de Barbezieux, chef-lieu de canton; Ella, c'est l'Isle, affluent de la Dordogne; ad Francos est aujourd'hui Les Franks, Gironde, arr. de Libourne, cant. de Lussac, à un peu moins de 40 kilomètres d'Aubeterre, soit bien à une journée de route, comme le dit Aimoin.

⁽²⁾ Post excessum pastoris Amalberti, a quo in tenera aetate habitum monasticae religionis suscepi. (*Miracula*, II, § 18.)

⁽³⁾ 979. Amalbertus abbas efficitur. (*Breve*

chronicon S. Florentii Salmariensis, Marchegay et Mabilley, *Chroniques des Églises d'Anjou*, p. 186.) — Amalbert était depuis 956 abbé de Saint-Florent de Saumur (*ibid.*, p. 186; cf. *Nomina Abbatum S. Florentii Salmariensis*, *ibid.*, p. 199). Un diplôme de Lothaire pour Saint-Benoît-sur-Loire, de l'année 979, fut délivré au nom de l'abbé Amalbert (Prou et Vidier, *Recueil des chartes de Saint-Benoît-sur-Loire*, I, p. 167). En 987 Hilbold avait succédé à Amalbert (Diplôme de Hugues Capet, *ibid.*, I, p. 181).

⁽⁴⁾ *Vita Abbonis*, § 20, et *Miracula*, III, § 1.

⁽⁵⁾ Qui [Abbo], praecedente hunc quo haec scribimus anno, qui fuit ab incarnatione Domini millesimus quartus . . . , occisus. (*Miracula*, III, § 1.)

Le second manuscrit, également du ^x^e siècle, vient de Perrecy-les-Forges⁽¹⁾, l'un des plus anciens et des plus importants prieurés de Saint-Benoît-sur-Loire. Le volume est actuellement conservé à la Bibliothèque municipale de Dijon sous le n° 118 du catalogue (167 du fonds Baudot); il est incomplet de quelques feuillets, dont la disparition détermine une lacune entre la fin du livre II et le début du livre III du recueil des Miracles.

Ces deux manuscrits ont été utilisés, le premier, par Jean Dubois dans sa *Floriacensis vetus Bibliotheca*⁽²⁾, et le second, par les Bollandistes dans les *Acta Sanctorum*⁽³⁾. Toutes les autres éditions, y compris celle de Mabillon, complètes ou fragmentaires, dérivent des deux précédentes; celle de M. de Certain est faite de troisième main, d'après Mabillon.

Dans les deux manuscrits du ^x^e siècle, provenant l'un de Saint-Benoît-sur Loire et l'autre de Perrecy, l'œuvre d'Aimoin commence par la préface connue, annonçant deux livres, et se termine par une conclusion marquant la fin de l'ouvrage. « Aimoin espère toutefois, dit-il, si Dieu lui prête vie, pouvoir raconter ultérieurement les miracles survenus en Neustrie; s'il cesse présentement d'écrire, c'est sur le conseil de ses amis, qui redoutent de le voir, en poursuivant son œuvre, fournir trop ample matière à ceux qui voudraient le décrier. » C'est là du reste une formule de modestie, telle qu'Aimoin s'est plu à en insérer parfois dans ses œuvres. Il n'a en réalité interrompu son œuvre hagiographique que pour se consacrer, sur le conseil de ses confrères, à la composition d'une Histoire des abbés de Fleury, qui est perdue, puis à une biographie d'Abbon, son ami défunt. Il y lieu de se demander cependant si Aimoin a tenu la promesse formulée dans la conclusion de son dernier livre, et si la contribution apportée par lui au recueil des Miracles ne comporte pas quelque suite inconnue?

C'est ce que plusieurs manuscrits permettent d'établir; celui de Jean de Stavelot est du nombre; mais il en existe un de trois siècles plus ancien, c'est le manuscrit 591 du fonds de la Reine à la Vaticane. Ce manuscrit, de 261 millimètres sur 168 millimètres, compte 99 feuillets écrits au ^{xii}^e siècle; en voici la composition :

Fol. 1-32. Livre I des Miracles de saint Benoît par Adrevald, avec les deux chapitres supplémentaires d'Adelier.

Fol. 32 v°-73. Livres II et III des Miracles de saint Benoît par Aimoin, avec divers fragments sur lesquels je reviendrai plus loin.

Fol. 73-79. Sermon sur saint Benoît par S. Odon.

Fol. 79. Sermon sur saint Benoît : « Ad inluminandum. »

Fol. 81-97. Vie de saint Hylarion.

Fol. 97-99. Sermon sur la Vierge.

Ce manuscrit mériterait une description plus complète que celle qui précède; l'examen du texte des 32 premiers feuillets, notamment, fournit les éléments de remarques nouvelles; je m'en tiendrai pour le moment aux folios 32-73, qui contiennent les deux livres d'Aimoin.

⁽¹⁾ Saône-et-Loire, arr. de Charolles, cant. de Toulon-sur-Arroux. — ⁽²⁾ Pars I, p. 79-148. —

⁽³⁾ 21 mars, p. 316-334 du t. III de mars.

Voici, en les numérotant tels que je crois devoir les dissocier, les éléments de la compilation placée sous le nom d'Aimoin :

Fol. 32 v°-43 r° (1°) Incipit prologus secundi libri Miraculorum patris Benedicti. Honorandis patribus... — Fol. 33 v° ... dedi exordium. Explicit prologus. Incipit liber secundus Miraculorum patris Benedicti, editus ab Aimoino, Floriacensis cenobii monacho. Gallicanarum incolas... — Fol. 47. ... testantur locorum. Explicit liber secundus. = (2°) Incipit liber tertius. Favorabili supernae... — Fol. 65 v° ... proprio indigeant volumine. = (3°) Postquam faultrice divinitate miracula ... — Fol. 67 r° ... in velo dominice resedit mensae. = (4°) Igitur cum multi pro clivum (sic) Pitagorici ... — Fol. 69 v° ... tam despicabili prosterneretur machera. = (5°) In confinio namque Senonicae urbis... — Fol. 71 v° ... frequentibus exornat miraculis. = (6°) Tempore Gauzlini ... — Fol. 73. ... testimonium reddunt Omnipotenti.

L'identification des n° 1 et 2 est certaine; ce sont les deux livres des *Miracula* rédigés par Aimoin, tels qu'il se trouvent dans les deux manuscrits du XI^e siècle, moins la conclusion, soit les pages 90 à 171, l. 3, de l'édition de M. de Certain.

Les numéros 4 à 6 sont des fragments d'un ouvrage publié sous le nom d'André de Fleuri : le n° 4, c'est le livre IV, § 1 à 4 des *Miracula*, sans le prologue (éd. de Certain, p. 174-179 avant-dernière ligne); le n° 5 est le livre VII, § 5 des *Miracula* (éd. de Certain, p. 254-256), et le n° 6 est le livre IV, § 7 (moins le début) à 9 (moins la dernière phrase) des mêmes *Miracula* (éd. de Certain, p. 182-187).

Le numéro 3 reste provisoirement non identifié.

Il y a lieu de se demander, pour déterminer la nature de cette compilation, s'il n'existe pas des spécimens de ces mêmes textes, soit isolés, soit agrégés d'une manière sinon identique tout au moins analogue. Pour ma part j'en connaissais trois et vous en indiquez un quatrième en décrivant le manuscrit de Jean de Stavelot.

Le manuscrit de la Bibliothèque de Dijon déjà cité, qui contient les deux livres d'Aimoin, avec leur explicit, présente, aux folios 132 v°-134 r°, sous le titre *Item Miracula beatissimi patris Benedicti noviter gesta*, les textes qui forment le paragraphe 5 du livre VII et le paragraphe 7 du livre IV du recueil de M. de Certain.

Le manuscrit 3218 (jadis 8873-8878) de la Bibliothèque royale de Belgique, écrit au XI^e siècle⁽¹⁾, présente à la suite de l'une des nombreuses versions de l'*Illatio S. Benedicti* de Thierry d'Amorbach, et immédiatement après un fragment du livre I (§ 26) des *Miracula*, une transcription partielle du morceau non identifié ci-dessus, et que vous publiez en appendice, depuis *criptam* jusqu'à *ipse finiretur*.

Le manuscrit 17641 de la Bibliothèque nationale, compilation assez informe du XV^e siècle, mais intéressante à plusieurs points de vue, contient au folio 9 le paragraphe 5 du livre VII des *Miracula*; les paragraphes 7 (depuis *Tempore Gauzlini*) à 9 du livre IV, puis le paragraphe 6 du livre VII, puis le fragment non identifié en totalité, et enfin les paragraphes 1 à 4 du livre IV.

Enfin, le manuscrit de Jean de Stavelot offre exactement la même composition, pour la

⁽¹⁾ Voir le *Catalogue* par J. Van den Gheyn, S. J., tome V, p. 192.

partie qui nous intéresse, que le manuscrit de la Vaticane, sauf une différence dans le groupement continu des extraits du livre IV, le fragment du livre VII étant rejeté à la fin, au lieu d'être intercalé entre deux paragraphes du livre IV.

L'originalité du groupement des différents fragments des livres IV et VII dans les manuscrits de Rome, Dijon, Paris et Chantilly n'est pas probable, car ces fragments font partie d'un ouvrage d'André de Fleuri parfaitement homogène, d'un ouvrage dont nous possédons un manuscrit, non seulement contemporain de l'auteur, mais encore revu par lui-même.

Les livres IV à VII des *Miracula sancti Benedicti* sont en effet conservés dans le manuscrit 592 du fonds de la Reine à la Vaticane; le texte a été écrit au ^x^e siècle par un scribe du nom de Bernard, sous la dictée de l'auteur, André, ainsi que le prouvent des fautes de graphie d'origine purement phonétique, telles que *habilis regionibus* pour *ab illis regionibus*; l'œuvre du scribe a été révisée par André lui-même, car on remarque dans le manuscrit de nombreuses corrections ou additions, et notamment la note suivante mise en interligne au-dessus du nom d'un certain Roaldus, mêlé à une affaire dont le récit est rapporté au paragraphe 7 du livre IV : *Cujus hoc ab ore cognovimus*.

Si les fragments 4 à 6 du ms. du Vatican ne sont que des extraits, ils ne font pas corps avec le fragment n° 3, et ce fragment, dont il existe trois copies complètes (Rome, Paris, Chantilly) et une copie partielle (Bruxelles), doit être étudié isolément et, si possible, rattaché à quelque ouvrage autre que celui d'où sont tirés les morceaux qui lui font suite.

Une mention relative à l'un des douze pauvres de l'abbaye « dont il a été précédemment parlé » vous a amené, dans la notice sur le recueil de Jean de Stavelot, à attribuer le fragment à Aimoin, qui précisément avait, dans la partie signée de son œuvre, parlé des douze pauvres. Cette attribution, très vraisemblable, se trouve être confirmée par un témoignage contemporain. Malheureusement ce témoignage a été publié jusqu'à ce jour sous une forme tellement infidèle qu'il a passé inaperçu, ou a entraîné à des conclusions inadmissibles. André de Fleuri signale en effet l'existence de quatre chapitres d'un troisième livre d'Aimoin, et nous apprend ainsi que les livres II et III des *Miracula sancti Benedicti* ne constituent pas, en dépit de la préface annonçant deux livres et de la conclusion notifiant, au moins provisoirement, la fin de l'ouvrage, toute la contribution fournie par Aimoin au recueil des Miracles. L'assertion d'André n'apparaît guère dans l'édition de M. de Certain. Cette édition, soi-disant faite d'après le manuscrit du Vatican, mais en réalité préparée surtout d'après la copie des Blancs-Manteaux, dont la médiocrité a été bien connue du premier éditeur de la *Vie de Gauzlin*, par le même André de Fleuri, cette édition, dis-je, fournit la leçon suivante : « *Cumque idem [Aimoinus], post quatuor capitula rerum a se inchoati libelli, ad vitam Floriacensium edendam se rogatu omnium vertisset fratrum* ⁽¹⁾. » M. Sackur en a conclu qu'on ne doit attribuer à Aimoin que le second livre des Miracles et les quatre

⁽¹⁾ *Miracula*, l. IV, prol., éd. Certain, p. 173. Cf. Bibl. nat. ms. lat. 17192 (anc. Blancs-Manteaux, 84 D), fol. 118.

premiers chapitres du troisième⁽¹⁾. Observation à rejeter, car Aimoin annonce dans sa préface deux livres, et André, son successeur en hagiographie bénédictine, déclare formellement que les deux livres ont bien été écrits par Aimoin : « *Expletis duobus . . . libris . . . ab Aimoino* » dit-il. M. Monod, soit par prudence, soit qu'il n'ait pas remarqué combien le texte publié par M. de Certain est obscur, s'est contenté de citer ce passage sans le commenter⁽²⁾. Parmi les nombreuses corrections qu'une collation sévère de l'édition sur le manuscrit original m'a révélées, j'ai noté pour le passage cité plus haut l'amendement suivant : « *Post quattuor capitula tertii a se inchoati libelli.* » Il y a très lisiblement *tertii*, qui signifie quelque chose, et non *rerum*, qui n'a pas ici grand sens.

Qu'est-ce que ce fragment de quatre chapitres qui nous manque dans l'œuvre d'Aimoin sinon ce même fragment, que rien n'empêche de lui attribuer et qu'un manuscrit du XII^e siècle et une œuvre du XV^e nous présentent soudés à l'œuvre antérieure de l'écrivain ? Il n'y a pas lieu de s'arrêter au fait que ce même fragment se retrouve dans deux manuscrits du XV^e siècle (Paris et Bruxelles) en posture différente de celle où le présentent les deux précédents ; le fragment se trouve là à titre d'extrait, tout comme les autres morceaux de paternité certaine qui l'accompagnent.

Le contenu même du fragment en question cadre parfaitement bien, tant par la forme que par le fond, avec les autres parties de l'œuvre d'Aimoin.

Dans un court préambule l'auteur dit qu'après avoir raconté, d'après les meilleures relations de ses pères, et en suivant l'ordre de succession des abbés, les miracles opérés par saint Benoît, il va narrer, d'après le témoignage de gens qui vivent encore, de nouveaux miracles, non pas dans un ordre rigoureusement chronologique, mais suivant qu'ils lui reviendront à la mémoire. Or, dans ses livres II et III, Aimoin avait raconté tout ce qui s'était passé sous trente abbés successifs, et il avait conduit son récit jusqu'à l'année 1005, moment même où il écrivait, c'est-à-dire qu'il avait alors épuisé son sujet. Lorsqu'il voulut donner une suite à sa narration, il dut naturellement recueillir çà et là autour de lui les souvenirs d'un chacun, sans pouvoir introduire dans ses notes un ordre quelconque, chronologique ou autre. Au surplus, dès le début du premier chapitre Aimoin nous place en pleine actualité : *Quadragesimali presentis anni . . .* il s'agit d'un événement de l'année même. Le vent a enlevé une toiture la veille de la fête de saint Benoît, il a plu toute la nuit et cependant, par miracle, ceux qui ont veillé n'ont pas senti une goutte d'eau, les gradins de bois n'ont pas présenté trace d'humidité. Voilà un très menu fait, qui donne lieu à un récit très bref ; on sent l'écrivain dont l'œuvre s'étrique faute de matériaux ; Aimoin nous avait accoutumé à plus d'abondance dans ses deux livres précédents.

Mais voici que surgissent deux informateurs pour narrer deux miracles survenus dans la crypte même de l'église abbatiale.

Le premier miracle a pour témoin un moine de Beaulieu en Limousin : Aldebaldus. Cet Aldebaldus est Aquitain, et Aimoin, Aquitain lui-même, ne manque pas de le dire ; le

⁽¹⁾ *Die Cluniacenser . . .*, t. II, p. 348. — ⁽²⁾ *Revue historique*, XXVIII, p. 258.

même personnage a fait envoyer aux écoles de Saint-Benoît-sur-Loire, si prospères à la fin du x^e siècle et dans la première moitié du xi^e, les enfants d'un de ses nobles compatriotes, et Aimoin, l'ami d'Abbon et de Gauzlin, les deux grands abbés protecteurs des lettres, a bien soin de rappeler cet honorable recrutement d'élèves. Vient enfin le récit du miracle : Aldebaldus célébrait la messe avec l'assistance d'un des douze pauvres de la maison ; tout à coup le servant, pris d'une peur subite, s'enfuit au dehors ; alors une voix divine vint suppléer à la disparition du pauvre et fournir les répons aux psalmodies de l'officiant. C'est là une histoire qui devait courir dans les couloirs du monastère, car Eadmer la rapporte en termes presque identiques à propos du séjour de saint Oswald à Fleury ; les noms seuls sont changés : Oswald célébrait la messe, assisté de l'un des douze pauvres ; celui-ci, pris d'une terreur subite abandonna l'office, mais un ange vint le suppléer et Oswald put achever le saint sacrifice⁽¹⁾.

Cette histoire, attribuée par Eadmer à Oswald et par Aimoin au moine de Beaulieu, fait aussitôt, chose singulière, penser notre hagiographe à Oswald lui-même et à quelqu'un de son entourage.

Le second miracle de la crypte eut en effet pour témoin, au dire d'Aimoin, un certain Adelgarius, commensal de Dunstan et d'Oswald, retiré à Saint-Benoît-sur-Loire après la disparition successive de ces deux prélats, c'est-à-dire après 993. Il n'y a rien que de très naturel dans l'invocation du témoignage d'Adelgarius par Aimoin ; ils étaient tout à fait contemporains l'un de l'autre. Quant au récit du miracle lui-même, il est sans intérêt ; il s'agit d'une apparition pendant l'office ; l'on en retiendra cependant des détails précis sur la topographie de l'église souterraine, détails accessoires accumulés avec quelque complaisance, comme dans le précédent miracle, par un écrivain qui n'a pas grand'chose à raconter.

Le fragment se termine par un quatrième morceau relatif à Saint-Benoît-du-Sault, prieuré de Saint-Benoît-sur-Loire très fréquemment cité dans les chartes ⁽²⁾. Aimoin, à la fin du livre III, avait déjà fait allusion aux miracles opérés en ce lieu, mais il s'était alors abstenu de les rapporter, sous prétexte qu'un volume lui serait nécessaire pour le faire. Aimoin, en veine d'écrire par la suite, n'est plus arrêté par le même scrupule ; il revient à ce nid de miracles que lui fournit le Berry ; il n'eut cependant pas le loisir de l'explorer, il s'arrêta court au bout de quelques lignes : une autre tâche plus urgente était venue le solliciter, au dire d'André de Fleury ; à moins que cet écrivain, s'abusant sur la chronologie des écrits d'Aimoin, se soit trompé en plaçant la rédaction des quatre paragraphes immédiatement après celle des livres II et III, et avant l'élaboration de l'histoire des abbés et de la vie d'Abbon. La conclusion qui termine le livre III fait supposer une réelle interruption de l'œuvre, et je ne serais pas éloigné de croire qu'Aimoin, au déclin de sa vie, a voulu reprendre le récit des *Miracula*, mais que la maladie et la mort lui ont fait tomber la plume des mains.

⁽¹⁾ *Vita sancti Oswaldi* dans *The historians of Church of York*, éd. Raine, t. II, p. 10. —

⁽²⁾ Indre, arr. de Le Blanc, ch.-l. de canton.

On trouvera beaucoup de vraisemblance à cette hypothèse si l'on remarque que ces quatre chapitres d'un nouveau livre ont été écrits si longtemps après les deux livres précédents qu'ils n'ont pas été compris dans les deux recueils officiels originaux des Miracles dont les manuscrits nous sont parvenus (Saint-Benoît-sur-Loire et Dijon); si l'on remarque aussi que le continuateur d'Aimoin, André, commence son récit précisément là où Aimoin a brusquement arrêté le sien : les premiers chapitres du quatrième livre des Miracles, rédigé par André de Fleuri, sont consacrés à Saint-Benoît-du-Sault et aux environs de cette localité. .

Les quatre chapitres d'Aimoin, précédés d'une préface, ne sont pas, à dire vrai, tout à fait inédits, mais ils ont été publiés dans des conditions telles que leur réimpression à la suite de la notice sur le *Livre de Jean de Stavelot* n'est pas superflue. Les Bollandistes ont, en décrivant le manuscrit de Bruxelles, publié d'après ce manuscrit le récit des deux miracles de la crypte⁽¹⁾; puis, décrivant le manuscrit de Paris, où ils ont retrouvé le même fragment plus complet, accompagné d'extraits des livres d'André de Fleuri, qu'ils n'ont pas identifiés, ils ont publié sous le nom de cet auteur la préface de notre fragment et le premier miracle ainsi que le quatrième, renvoyant pour le second et le troisième au texte précédemment donné par eux d'après le manuscrit de Bruxelles⁽²⁾. Cette édition hachée serait donc utilement remplacée par une plus homogène; peut-être seulement conviendrait-il d'en établir le texte d'après le manuscrit du XI^e siècle plutôt que d'après celui de Jean de Stavelot. C'est pour vous faciliter cette opération, si vous la jugez opportune, que j'ai mis sur votre épreuve la collation de ce manuscrit. Trop heureux de pouvoir vous offrir, avec tout ce qu'il vous plaira de prendre dans les notes ci-dessus, un faible témoignage de ma reconnaissance pour l'extrême bienveillance que vous m'avez toujours marquée.

15 octobre 1906.

⁽¹⁾ *Catalogus codd. hag. bibl. Bruxell.*, II, 263.

Cf. *Bibliotheca hagiographica latina*, t. I, p. 170,

⁽²⁾ *Catalogus codd. hag. bibl. Paris.*, III, 425.

n° 1136-1139.

LES PAPIERS
DE
GUILLAUME DE NOGARET ET DE GUILLAUME DE PLAISIANS
AU TRÉSOR DES CHARTES,
PAR
M. CH.-V. LANGLOIS.

Dupuy, qui fit, tant bien que mal, l'inventaire du Trésor des Chartes de France, préleva dans ce dépôt un certain nombre de pièces qui se retrouvent aujourd'hui dans sa Collection personnelle, au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Mon attention fut attirée, il y a plus de vingt ans, sur une de ces pièces, qui figure au t. 635 (fol. 99-108) de la Collection Dupuy⁽¹⁾. Je l'ai utilisée souvent, depuis. J'espérais toujours qu'elle serait publiée. Ayant acquis la certitude que l'existence même en est encore ignorée par les érudits les plus directement intéressés à la connaître, c'est-à-dire par les historiens de Guillaume de Nogaret et par ceux du Trésor des Chartes, — quoiqu'elle n'ait certainement pas échappé à tous les historiens du temps de Philippe le Bel, — je me décide à la communiquer.

C'est un cahier de dix feuillets en parchemin, dont l'écriture est à première vue celle des notaires de la cour de France au commencement du xiv^e siècle. — Il fut d'abord destiné à recevoir des relevés de pièces relatives aux affaires de Flandre, comme tant d'autres cahiers ou rouleaux qui sont encore⁽²⁾ au

⁽¹⁾ Une autre pièce intéressante pour l'histoire du Trésor des Chartes, également peu connue, se trouve dans le même volume (fol. 91-98). Il appartient, semble-t-il, à M. H.-Fr. Delaborde, qui prépare une Histoire générale du Trésor des Chartes, d'en donner le commentaire.

⁽²⁾ Archives nationales, J 1166 et 1167.

Ces deux cartons contiennent d'anciens inventaires partiels du Trésor; c'est là que devrait reposer aujourd'hui le cahier de la Collection Dupuy.

Indiquons en passant que le fragment de rouleau acéphale qui est coté J 1167, n. 5, n'est autre qu'un inventaire (très exact) des pièces contenues dans le registre JJ 41 (de la

Trésor des Chartes ou qui en ont été aussi distraits⁽¹⁾. On lit au haut du premier feuillet : « Ce sont les fourmes de lettres faites sus la besoigne de Flandres, especialment de celles que les Flamenz ont receues de la court de France, du temps monseigneur de Nogaret jusques a tant que apres sa mort le seel fu baillié à mestre Pierre de Latilly a Poissy l'an de grace MCCC et treze. » On lit au haut du second feuillet : « [H]ec⁽²⁾ que secuntur sunt ad que per pacem principalem inter cetera Flandrenses tenentur domino regi, que peti possunt juste ad presens et prout domino regi placebit. » Mais la première de ces rubriques n'est suivie que d'un inventaire très bref (14 lignes); le résumé en 23 articles, plus une conclusion, qui figure sous la seconde, n'occupe guère que le recto et le verso d'un feuillet. — Comme le reste du cahier était en blanc, on l'a utilisé pour transcrire les deux inventaires qui font l'objet du présent Mémoire. Le premier (LITTERE REPERTE IN DOMO DEFUNCTI DOMINI DE NOGARETO) s'étend du fol. 3 [101] v° au fol. 8 [106]. L'autre (HEC SUNT LITTERE REPERTE IN DOMO DEFUNCTI DOMINI GUILLELMI DE PLASIANO), séparé du premier par quelques lignes, va d'abord jusqu'à la fin du cahier, où l'on remarque un signe de renvoi; il est continué, sous le même signe, au fol. 1 [99] dont la moitié du recto et le verso tout entier avaient été laissés vacants; il prend fin vers le milieu de la seconde colonne du fol. 1 v°.

Ces deux inventaires, dont les titres font assez connaître le caractère, ont été composés et transcrits après la mort, non seulement de Nogaret et de Plaisians, mais de Philippe le Bel⁽³⁾. Ce sont des copies au net⁽⁴⁾. Toutefois il y a au fol. 8 [106] v° des traces de collation et de correction. Guillaume de Plaisians avait chez lui un dossier de quarante lettres sur cire verte, relatives à l'affaire de Lyon, et l'auteur de l'inventaire l'avait décrit en détail. Une

pièce n° I à la pièce n° IX^{XXVII}). Ce qui tendrait à faire croire qu'il a existé, des registres du Trésor, en dehors des tables reliées avec ces registres, que j'ai eu naguère l'occasion d'étudier ici même (*Notices et Extraits des Manuscrits*, t. XXXV, 2° p.), d'autres tables sur rouleaux.

⁽¹⁾ Bibl. nat., ms. lat. 10919; etc.

⁽²⁾ Les initiales des paragraphes sont en blanc, réservées pour le rubricateur.

⁽³⁾ Cela résulte d'une mention qui s'y trouve : ci-dessous, n. 374. — Si le *nunc* du § 46 s'applique à l'époque où l'inventaire a été rédigé, celui-ci est antérieur à la mort de Hugues V de Bourgogne (avril 1315).

⁽⁴⁾ Quoique contemporaines, ces copies ne sont pas très correctes. Le copiste a commis de lourdes fautes de lecture. Voir plus loin.

autre main a rayé là plusieurs articles, en a ajouté quelques-uns, a donné enfin à tous les articles de la liste rectifiée un numéro d'ordre, en chiffres romains, de XX à LII.

Tels sont ces documents. — Il est évidemment intéressant d'avoir sous la main l'inventaire des papiers trouvés, après décès, chez des hommes qui, comme Guillaume de Nogaret et son « compère » Guillaume de Plaisians, furent mêlés pendant longtemps aux affaires⁽¹⁾. Et cette seule considération suffirait à justifier la publication qui suit. Mais il en est une autre : c'est que l'inventaire des papiers de Nogaret et de Plaisians éclaire un coin de l'histoire du Trésor des Chartes⁽²⁾.

Pour le règne de Philippe le Bel, les layettes du Trésor des Chartes sont assez riches en pièces de premier ordre sur quelques grands événements (Lyon, Boniface, Templiers, Juifs, Terre Sainte, etc.) et très pauvres sur d'autres. Elles renferment d'ailleurs quantité de pièces relatives à des incidents secondaires, dont on peut s'étonner qu'elles aient été conservées alors que des milliers de pièces analogues, de la même époque et du même genre, qui ont certainement existé, se sont perdues de très bonne heure. Les érudits qui l'ont remarqué se sont contentés de penser, jusqu'à présent, que c'était là le fait du hasard.

Or tout s'explique et le mode du hasard, dans l'espèce, est défini, si l'on compare les inventaires des papiers de Nogaret et de Plaisians à ceux des layettes du Trésor des Chartes (si imparfaits que ceux-ci soient encore). Car la comparaison fait ressortir aussitôt : 1° que les papiers de Nogaret et de Plaisians

⁽¹⁾ Il est à remarquer que les deux Guillaume ne détenaient pas seulement les dossiers des affaires dont ils avaient été chargés, mais des pièces antérieures à leur entrée en fonctions comme conseillers du roi (par exemple, Inv., n. 406, 550, 610). Ils se les étaient fait remettre, évidemment, pour étudier des précédents. C'est le cas, en particulier, pour un grand nombre de documents relatifs à l'expédition d'Aragon et aux affaires de Castille sous Philippe III (voir ci-dessous l'index des inventaires, aux

mots *Aragonia*, *Castella*). On ne savait pas, je crois, que Nogaret et Plaisians eussent eu à s'occuper si activement du problème des relations entre la France et les royaumes du Midi.

⁽²⁾ Guillaume de Nogaret a été qualifié de « fondateur du Trésor des Chartes » par M. Renan dans l'*Histoire littéraire*, XXVII, p. 761 (cf. p. 302); ce qui est fort exagéré. — Renan ne connaissait pas, d'ailleurs, les documents qui font l'objet du présent Mémoire.

ont été versés au Trésor; 2° que ce versement, dont les historiens du Trésor semblent n'avoir pas eu connaissance, est le plus important qui ait eu lieu aux archives de la Couronne vers le commencement du xiv^e siècle. S'il n'avait pas eu lieu, le Trésor, pour ce temps-là, serait assez misérable. — Ce qui avait été trouvé chez Nogaret et chez Plaisians, pièces de premier ordre et pièces d'intérêt secondaire, fut versé. D'autre part, la même opération ne fut pas faite pour les papiers d'État que, suivant l'usage du moyen âge, qui a persisté fort avant dans les temps modernes, les collègues de Nogaret et de Plaisians détenaient à leur domicile ⁽¹⁾. De là l'abondance accidentelle, au Trésor, des documents relatifs aux affaires, grandes et petites, dont les deux compères avaient eu à s'occuper et la disparition des autres. — Accident dont les conséquences se prolongeront indéfiniment à travers les âges. Car c'est surtout d'après les documents conservés au Trésor que les historiens ont raconté depuis le xvii^e siècle et raconteront toujours l'histoire du gouvernement de Philippe le Bel. Mais nul doute que cette histoire n'aurait pas tout à fait, pour la postérité, le même aspect si les papiers de Nogaret, faute d'avoir été versés, avaient péri, et si, par contre, ceux d'Enguerran de Marigni, de Pierre Flotte, de Pierre de Latilli, etc., dont il n'y a presque plus trace, avaient été déposés au Trésor.

Que les papiers de Nogaret et de Plaisians aient été versés au Trésor, c'est ce dont on ne saurait douter après avoir constaté la présence, dans les layettes de la série J, d'un très grand nombre de pièces mentionnées (avec des détails qui ne permettent pas d'hésiter à les reconnaître) dans les inventaires jusqu'à présent inédits qui figurent au t. 635 de la Collection Dupuy. — C'est ainsi

⁽¹⁾ Les archivistes ou greffiers des Parlements se préoccupaient davantage, semble-t-il, que leurs collègues du Trésor de recouvrer, après décès, les documents que les gens du Roi avaient emportés chez eux. Le 3^e volume des *Olim* (Arch. nat., X^{1a} 3) contient plusieurs listes d'enquêtes civiles trouvées au domicile de divers conseillers. Listes fort analogues à celles que nous publions ici; non seulement analogues, mais complémentaires, car la première (fol. 1) est intitulée : « INQUESTE CIVILES REPERTE IN

DOMO DOMINI GUILLELMI DE NOGARETO, QUONDAM CANCELLARII. » Les papiers de Nogaret furent donc divisés en deux lots, dont l'un fut versé au Trésor et l'autre au greffe des Parlements. — On ne voit nulle part, dans X^{1a} 3, de liste d'enquêtes trouvées au domicile de Plaisians, encore que ce personnage en eût certainement chez lui : « Inqueste inter episcopum et comitem Nivernensem super fractione prisionum dicti episcopi. Dominus G. de Plaisiano habet. » (Fol. 42.)

que la plupart des articles des dossiers *super facto Lugduni* qui étaient chez Nogaret et chez Plaisians sont aujourd'hui dans les layettes J 262 et 263 (cf. J 1046, n. 25); tout le dossier relatif à Figeac (Inventaire, n. 24-35) est dans J 342; la série de testaments collectionnée par Nogaret (Inv., n. 56 et suiv.) est dans J 406 et J 407; celle des « Avis au Roi sur le fait des monnaies » (n. 51), dans J. 459⁽¹⁾; celle des « Mémoires sur la Terre Sainte » (n. 83-87), dans J 455 et J 456; celle des « Commissions en Champagne » (n. 222), dans J 194 et J 199. Le dossier de Luxeuil (Inv., n. 77-79) est au complet dans J 208; celui qui était intitulé *Marchia* (Inv., n. 88-92) est de même conservé dans J 374; celui de Lunel (Inv., n. 107-110), dans J 302; celui de Saulx-le-Duc (Inv., n. 119 et suiv.), dans J 194; celui de Pamiers (Inv., n. 154-158), dans J 336. Lorsqu'un subside fut demandé à l'occasion du mariage d'Isabelle, fille du Roi, la noblesse et les communautés de plusieurs provinces envoyèrent à la cour des procureurs pour protester; les protestations des communautés du Quercy sont au Trésor, où elles remplissent le carton J 356; les autres ne se sont pas retrouvées : c'est parce que Nogaret n'avait chez lui que la liasse du Quercy (Inv., n. 186^{a-m}; cf. n. 128). On lit dans l'Inventaire (n. 243) : « In quodam sacco sunt due pissides in quibus sunt plures littere tangentes magistrum Henricum de Podio, quondam medicum et clericum domini regis, deprehensum de falsitate; et in dicto sacco est quoddam sigillum cupreum »; le contenu de ce sac est maintenant dans J 1046; le « sceau de cuivre » lui-même n'a pas été égaré : il est au Musée des Archives nationales. — Comment les détails du différend entre Philippe le Bel et Boniface VIII sont-ils connus? Principalement par les pièces originales, dont Dupuy et les érudits postérieurs ont publié la majeure partie, qui se trouvent maintenant dispersées dans les layettes J 490, J 491^{a, b}, J 492, J 908. Toutes ces pièces proviennent du versement des papiers de Nogaret et de Plaisians (Inv., n. 250-293, 501, 608). — Le dossier de Nogaret *super facto Templi* (Inv., n. 294-309) est morcelé présentement entre J 413, J 416 et J 417⁽²⁾. On

⁽¹⁾ Les « Avis au Roi sur le fait des monnaies » qui remplissent la layette J 459 ont tous été datés « vers 1322 » dans les copies exécutées par M. Teulet en vue de la continuation des *Layettes du Trésor* (Arch. nat., AB^{ms}, 114),

mais à tort. La pièce J 459, n. 24 *quater*, par exemple, s'identifie rigoureusement avec le n. 574 des papiers saisis chez Plaisians; elle est donc du temps de Philippe le Bel.

⁽²⁾ Comparer, au dossier *super facto Templi*

a réuni, par contre, dans la layette J 428 les pièces, dispersées jadis chez Nogaret (Inv., n. 129) et chez Plaisians (Inv., n. 395, 460), relatives à l'affaire de Marguerite Porete. On a réuni de même dans la layette J 350 la plupart des pièces, dispersées jadis chez Nogaret (Inv., n. 176 [J 350, n. 8], 196 [J 350, n. 6]) et chez Plaisians (Inv., n. 467 [J 350, n. 10], 621 [J 350, n. 7]), qui intéressent les conflits des officiers royaux avec les juridictions ecclésiastiques⁽¹⁾.

Tous les documents ramassés chez Nogaret et chez Plaisians qui sont portés aux anciens inventaires de la Collection Dupuy ont été sans doute déposés au Trésor; car il est clair que ces inventaires furent dressés à l'occasion du versement⁽²⁾. Mais s'y retrouvent-ils tous aujourd'hui? Depuis six siècles, il a dû se produire des déperditions. Est-il possible d'en constater l'étendue?

Le recensement complet des déperditions serait fait si l'on avait réussi à désigner toutes les pièces, présentement conservées au Trésor, qui correspondent à des articles portés dans nos anciens inventaires : la liste des articles à quoi rien ne correspond plus au Trésor serait celle des documents perdus. Mais ce travail d'identification présente des difficultés considérables, pour deux raisons. D'abord les mentions des anciens inventaires sont souvent vagues; comment identifier avec certitude les pièces qui correspondent à des articles tels que ceux-ci : « Item, tenores plurium indulgentiarum capelle domini regis » (n. 55); « Item, notabilia et optima avisamenta pro rege » (n. 70); « Ordinatio financiarum » (n. 104); « Tenor cujusdam commissionis contra malefactores » (n. 169); « Rotulus super facto Judeorum » (n. 233); « Informatio facta per senescallum Pictavensem » (n. 375); « Quedam pertinentia ad legationem Curie Romane » (n. 481); « Plures ordinaciones » (n. 568); « Scriptum tangens ducem Burgundie » (n. 569)⁽³⁾? En second lieu, les inventaires modernes du Trésor

que Nogaret et Plaisians avaient gardé chez eux, la liste, publiée par E. Boutaric (d'après le ms. lat. 10919) dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, XX (1862), p. 191: « Memoria litterarum apostolicarum et aliarum quas ego, Guillelmus de Plasiano, apportavi de Pictavis anno M^oCCC^oVIII^o, mense Augusti, quas domino nostro regi tradidi apud Novum Mercatum eodem anno, mense septembri, quinta die dicti mensis. »

⁽¹⁾ Les pièces relatives aux églises de Bretagne formaient chez Nogaret un dossier à part (Inv., n. 80-82), qui est maintenant dans les layettes J 240 et J 241.

⁽²⁾ L'auteur de l'inventaire a indiqué, toutefois, sous le n. 399, qu'une pièce — des « articuli concordati » — devait être remise à la dame de Sully. Cf. n. 595.

⁽³⁾ C'est ainsi que les pièces conservées aux

tel qu'il est maintenant laissent fort à désirer (surtout pour le Supplément) : pour avoir des chances de ne rien omettre, il serait donc nécessaire de dépouiller directement le Trésor tout entier, pièce par pièce. Besogne immense, et dont le jeu ne vaudrait pas, comme on dit, la chandelle.

Il suffira de signaler ici, à titre d'exemples, quelques identifications certaines de pièces isolées :

- Inv., n. 44 — J 588, n. 29.
- n. 52 — J 312, n. 36².
- n. 73 — J 206, n. 1.
- n. 74 — J 1033, n. 4⁽¹⁾.
- n. 111 — J 317, n. 52.
- n. 118 — J 206, n. 5, 9.
- n. 127 — J 1030, n. 1 (?); cf. J 1028, n. 9.
- n. 140 — J 208, n. 7.
- n. 143 — J 398, n. 29 *bis*.
- n. 172 — J 181, n. 53.
- n. 173 — J 1029, n. 4.
- n. 185 — J 1036, n. 1.
- n. 193 — J 938, n. 71. Cf. Bibl. nat., lat. 9015, n. 25.
- n. 200 — J 190, n. 64.
- n. 208 — J 1044, n. 43.
- n. 212 — J 1034, n. 12.
- n. 279 — J 317, n. 54.
- n. 364 — Bibl. nat., lat. 9016, n. 10.
- n. 369 — J 915, n. 11.
- n. 381 — J 786, n. 17.
- n. 385 — J 178, n. 61.
- n. 392 — J 1033, n. 8.
- n. 396 — J 703, n. 146.
- n. 408 — J 1034, n. 49.
- n. 409 — J 770-771, n. 10.
- n. 425 — J 317, n. 65. Cf. J 1033, n. 7.
- n. 439 ou 476 — J 896, n. 7.
- n. 447 — J 785, sans n°.

Archives nationales sous les cotes J 938, n. 73 et J 940, n. 112 ont sûrement fait partie des papiers de Nogaret; mais à quel article de l'inventaire de ces papiers correspondent-

elles? On peut hésiter entre les n. 204, 291, 441, 500, 506, 616, etc.

⁽¹⁾ En déficit depuis 1876, d'après une note additionnelle à l'inventaire de dom Joubert.

Inv., n. 448 — J	456, n. 36.
— n. 450 — J	742, n. 18.
— n. 477 — J	655, n. 26.
— n. 478 — J	937 II, n. 8.
— n. 492 — J	737-738, n. 1.
— n. 504 — J	938, n. 30 ⁽¹⁾ .
— n. 513 — J	240, n. 18.
— n. 534 — J	938, n. 10.
— n. 540 — J	896, n. 22.
— n. 546 — J	1024, n. 82.
— n. 564 — J	320, n. 77. Cf. J 1025, n. 2.
— n. 571 — J	1030, n. 3.
— n. 574 — J	459, n. 24 <i>quater</i> .
— n. 582 — J	1028, n. 5.
— n. 587 — J	1034, n. 54.
— n. 589 — J	1030, n. 2.
— n. 591 — J	896, n. 11.
— n. 592 — J	1034, n. 15.
— n. 610 — J	429, sans n°.
— n. 626 — J	1033, n. 8.
— n. 630 — J	1034, n. 43.

Les anciens inventaires, dressés lors du versement, étant désormais publiés et indexés ici⁽²⁾, il sera facile aux archivistes des Archives nationales qui ont entrepris, sous la direction de M. A. Bruel, la réfection de l'inventaire du Supplément du Trésor, jadis dressé par dom Joubert, d'augmenter très notablement, au cours de leurs travaux, le nombre des identifications certaines. D'autre part, si, comme c'est à désirer, la belle publication des *Layettes du Trésor*, commencée par MM. Teulet, de Laborde et Berger, est un jour continuée, sous une forme quelconque, pour les documents postérieurs à la mort de Louis IX, l'occasion sera naturellement fournie de faire, dans le Trésor lui-

⁽¹⁾ Le libellé même de l'art. 504 de l'inventaire se lit au dos de cette pièce.

⁽²⁾ Il résulte des inventaires que les papiers de Nogaret et de Plaisians n'étaient pas très bien classés, quoique l'on se fût efforcé de constituer quelques « sacs » ou dossiers; l'index que nous y avons joint permettra de rapprocher

aisément les pièces similaires, ou relatives à la même affaire, qui auraient dû être ensemble. — Ce qui reste des papiers de Nogaret et de Plaisians au Trésor des Chartes a, d'ailleurs, été brassé de telle façon, au cours des classements successifs de ce dépôt, qu'ils se trouvent aujourd'hui plus en désordre que jamais.

même, les dernières identifications possibles : il serait bon qu'à chaque pièce du Trésor qui aura été reconnue comme provenant du grand versement fût joint alors le numéro correspondant de nos inventaires. — On sera amené à constater ainsi, je crois, que la plupart des pièces portées auxdits inventaires existent encore aujourd'hui.

Une dernière observation s'impose. — Il existe dans les layettes du Trésor des chartes (et aussi dans celles de la série K des Archives nationales⁽¹⁾) des pièces qui ne peuvent guère ne pas provenir de chez Nogaret ou de chez Plaisians : lettres adressées à ces personnages, documents relatifs à des affaires dont ils ont eu la direction⁽²⁾, et qui, pourtant, ne se laissent identifier avec aucun des articles des inventaires dressés lors du grand versement. On ne saurait rendre compte de cette singulière circonstance qu'en supposant que ces anciens inventaires, eux-mêmes, ne sont pas complets, ou bien qu'il y eut des versements successifs⁽³⁾.

**LITTERE REPERTE IN DOMO
DEFUNCTI DOMINI GUILLELMI DE NOGARETO
SPECIALITER SIGNATE ET DISTINCTE.**

*Hec sunt reperta penes defunctum dominum Guillelmum de Nogareto
super facto Lugduni.*

1. — In uno quaterno de pergameno tenor constitutionis facte per dominum Gregorium papam super jurisdictione Lugduni, de qua capitulum ad futurum summum pontificem appellavit, que postmodum fuit per Nicolaum papam confirmata(m).

2. — Item transcriptum declarationis facte per dominum G. de Palma et dominum Benedictum super jurisdictione Lugduni.

⁽¹⁾ Voir notamment K 36, n° 61 (Lettre du sire de Noyers, maréchal de France, à Guillaume de Nogaret pour lui recommander ses affaires); K 37, n° 1 (Protestation de Guillaume de Nogaret contre sa condamnation par le pape Benoît XI).

⁽²⁾ Par exemple, les grandes négociations de Plaisians au sujet des pariages avec Viviers et le Puy ont laissé des traces au Trésor

(J 342, n. 1 et J 397, n. 23); mais rien, à ce sujet, dans l'inventaire de ses papiers.

⁽³⁾ Il faut remarquer encore que les papiers relatifs aux intérêts privés de Nogaret et de Plaisians, qui devaient se trouver à leurs domiciles, n'ont pas été notés par les rédacteurs des inventaires, si ce n'est par exception (comme au § 177; cf. n. 209).

3. – Item copia articulorum protestationum et litterarum que de assensu domini P. de Bella Pertica et Th. de Vassiliaco et quatuor aliorum plenius concluduntur.

4. – Item transcriptum litterarum decani et capituli Lugdunensium super permutatione Lugduni.

5. – Item transcriptum littere regie super eodem.

6. – Item transcripta de transactione Lugduni.

7. – Item quedam informatio super jurisdictione Lugduni.

8. – Item quidam articuli super facto Lugduni.

9. – Item quidam parvus rotulus de hiis que rex habiturus est in villa Lugduni.

10. – Item articuli et allegationes domini regis super negotio Lugduni.

11. – Item articuli compositionis Lugduni in uno rotulo de papiro.

12. – Item notule litterarum archiepiscopi Lugdunensis super permutatione.

13. – Item responsiones ad avisamenta tradita deputatis ad estimationem jurisdictionis Lugduni faciendam.

14. – Item avisamenta ad informandos deputatos ad estimationem jurisdictionis Lugduni.

15. – Item responsiones ad gravamina que dicit archiepiscopus Lugdunensis sibi fuisse illata post compositionem.

16. – Item transcriptum littere Petri de Sabaudia, archiepiscopi Lugdunensis, super permutatione Lugduni.

17. – Item notula litterarum factarum super permutatione Lugduni.

18. – Item articuli concordationis Lugdunensis.

19. – Item quidam articuli super quibus aliqui conquesti sunt super negotio Lugdunensi.

20. – Item quidam rotulus super hiis que petit archidiaconus Lugdunensis sibi concedi nomine Ecclesie Lugduni.

21. – Item transcriptum privilegiorum imperialium concessorum archiepiscopo et Ecclesie Lugduni sub sigillo officialis Lugduni cum signo publico.

22. – Item transcriptum privilegiorum pedagii Condriaci et metarum civitatis Lugduni sub eodem sigillo.

23. – Item transcriptum cujusdam compositionis facte inter archiepiscopum et decanum et capitulum Lugdunenses ex una parte et cives Lugduni ex altera.

[*Figiacum.*]

24. – Littera B., abbatis Figiaci, de permutatione ville Figiaci facta cum domino rege.

25. – Item littera potestatis concesse dicto abbati super dicta permutatione facienda a conventu Figiacensi.

26. – Item littera facta super assignatione trecentarum libratarum terre facta eidem abbati per dominum regem ratione jurisdictionis dicte ville.

27. – Item in duobus quaternis de papiro plures articuli et factum ordinationis Figiaci cum commissionis tenore olim facte defuncto domino Guillelmo de Nogareto.

28. – Item quidam quaternus de pergamenio continens⁽¹⁾ ordinationem quam fecit ville Figiaci predictae dictus defunctus dominus Guillelmus de Nogareto, et ea que dicuntur spectare ad consules dicte ville et que sibi petunt concedi consules predicti.

29. – Item transcripta plurium litterarum antiquarum super facto Figiaci, videlicet ab anno Domini MCCXLV^o usque ad annum ejusdem millesimum CC^{um} nonagesimum tertium, in duobus quaternis pergameni.

30. – Item quedam littera continens relationem dicti defuncti Guillelmi de Nogareto, sine sigillo.

31. – Item quidam rotulus pergameni in quo continetur processus habitus contra quosdam consules dicte ville Figiaci.

32. – Item duo rotuli de papiro continentes jura consulum Figiaci.

33. – Item quedam cedula in qua sunt quedam advertenda in facto Figiaci.

34. – Item instrumenta pro ecclesia Figiaci.

35. – Item ordinatio ville Figiaci tradita a domino Guillelmo de Nogareto in quodam rotulo de papiro⁽²⁾.

Littere regie super facto Montispessulani.

In cera viridi.

36. – Primo confirmatio consuetudinum, statutorum, libertatum et aliorum plurium consulibus et communitati ville Montispessulani a dominis qui fuerunt pro tempore concessorum, que tamen sine domini regis et aliorum possunt stare prejudicio.

37. – Item confirmatio de salvo conductu et protectione concessis consulibus et consulatui Montispessulani a rege Ludovico in obsidione Avinionis.

38. – Item confirmatio consulatus Montispessulani, retentis aliquibus domino regi.

39. – Item quittance et remissio facta consulibus et communitati Montispessulani usque ad datam ipsius confirmationis de hiis que in dicta confirmatione continentur.

Item in cera alba.

40. – Primo : littera regia faciens mentionem de confirmatione generali consuetudinum, libertatum et aliorum plurium consulibus et communitati Montispessulani dudum concessorum. In qua etiam promittit dominus rex quod dictas consuetudines, privilegia et alia faciet articulatim videri, et que poterunt et debebunt confirmari singulariter confirmabit.

41. – Rotuli rationum super tractatu inter dominum regem Francie et regem Majoricarum super negotio Montispessulani.

⁽¹⁾ Ms. : continentem.

⁽²⁾ On lit dans la liste des enquêtes civiles trouvées au domicile de Nogaret (X^{1a}, 3, fol. 1) : « Tractatus ville Figiaci. » Et plus loin :

« Item, informatio facta super usibus, consuetudinibus, franchisiis, libertatibus et juribus consulum, communitatis et consulatus ville Figiaci. »

42. – Declarationes jurium que dominus rex habet in Montepessulano.
43. – Item rotulus super facto Montispessulani commisso magistro Johanni de Forgetis, B. de Meso et domino G. de Viriaco, consiliariis domini regis⁽¹⁾.
44. – Concordamentum factum Vienne super facto Vallis Aranni inter gentes domini regis Francie et regem Aragonum⁽²⁾.
45. – Transcriptum litterarum confectarum super matrimonio proloquo inter K., natam domini K., comitis Valesii, per ipsum dominum Karolum, cum duce Burgundie.
46. – Duo instrumenta super dissensu Katharine, filie domini K., comitis Valesii, facto per ipsam K., de matrimonio olim tractato inter ipsam et H., nunc ducem Burgundie, et consensus ipsius Katharine in principem Tarentinensem et Achaye.
47. – Item quedam supplicationes ducis et ducisse Burgundie.
48. – Item quedam supplicationes ducis Burgundie et responsiones ad eas.
49. – Item instructio nuntiorum missorum ad Romanam Curiam pro dicto matrimonio⁽³⁾.
50. – Item plures littere et scripta super facto associationis Sancti Aredii, Lemovicensis dyocesis.
51. – Item plures rotuli super pluribus oppinionibus monetarum.
52. – Item carte de venditione Helye, comitis Petragoricensis, sine sigillis.
53. – Item rotulus miraculorum que dominus noster Jesus Christus per intercessionem fratris P. de Murrone, quondam pape Celestini, est evidenter operatus in terra, ut apparet per fidedignorum testium legitimas depositiones.
54. – Item transcriptum plurium litterarum K. secundi, Sicilie regis, de mutuis sibi factis a domino rege Francie.
55. – Item tenores plurium indulgentiarum capelle domini regis.

⁽¹⁾ La cinquième des enquêtes civiles trouvées au domicile de Nogaret (*loc. cit.*) était intitulée : « Item, processus et condempnationes facte per magistrum J. de Forgetis et B. de Meso contra Petrum de Montanhola, locum tenentem rectoris Montispessulani, et quorundam servientium. »

⁽²⁾ Cf. un fragment de Mémoire (*Informatio*)

contemporain pour établir que le Val d'Aran fait partie du royaume de France, Bibl. nat., Coll. Clairambault, 1021, p. 97 : « Quod dicta Vallis Aranni sit de regno Francie apparet. . . »

⁽³⁾ Les documents de cette liasse n'ont pas tous été relevés par J. Petit, *Charles de Valois* (Paris, 1900), p. 90, 121 et suiv. Cf. E. Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne*, VI, p. 104.

- 56. — Testamentum defuncte domine de Virsione et Mazeriarum.
- 57. — Transcriptum testamenti comitis Pictavensis.
- 58. — Fed⁽¹⁾a testamenti regis.
- 59. — Item clausula testamenti J., regine quondam Francie, super facto scolarium et quedam intentio regis in consimili.
- 60. — Copia testamenti domine quondam regine.
- 61. — Copia testamenti Gandulphi de Arcellis.
- 62. — Transcriptum testamenti domini Arceyarum.
- 63. — Copia testamenti defuncti domini comitis Marchie.
- 64. — Copia cujusdam clausule testamenti vicecomitis de Comborno.
- 65. — Testamentum Guydonis de Lexignen, comitis Marchie.
- 66. — Testamentum Remunde, domine de Monte Lauro.

- 67. — Tenor carte facte pro Carcassona. Ignoratur utrum eis concessa fuerit.
- 68. — Item tenor cujusdam littere super facto Carcassone.

- 69. — Qualiter dominus rex se debet ad justiciam disponere, et cetera.
- 70. — Item notabilia et optima avisamenta pro rege.
- 70 bis. — Item alia avisamenta utilia pro domino rege.
- 71. — Item de malo regimine regis Castelle significato domino regi Francie⁽²⁾.

- 72. — Copia cartarum burgensium Trecensium et Pruvinsium.
- 73. — Item instrumentum qualiter illi de Trecis constituerunt procur[at]ores ad complendum illa que petebant sibi concedi a domino rege.
- 74. — Item duo rotuli continentes partes super quibus dominus rex potest capere juratam burgensium laicorum Trecensium et juratam que petitur a clericis dicte ville, et cetera.

- 75. — Item plura instrumenta super requestis factis a duce Burgundie et ab aliis per litteras decano et capitulo Lugdunensibus.
- 76. — Item de requisitionibus ducis Burgundie factis canonicis Lugduni.

⁽¹⁾ Ce mot, dont la lecture n'est pas douteuse, — si elle l'était, on penserait à *scheda* —, et qui se retrouve plus loin (n. 178), est employé ici comme un terme courant de la langue des archivistes. Il est, cependant, inconnu, non seulement à du Cange, mais à tous les érudits, versés dans les anciens inventaires du Trésor des Chartes, que j'ai consultés. C'est peut-être l'italien *fede*, latinisé.

On dit encore aujourd'hui, en italien, *fede* (certificat authentique) *di nascita*, *fede di nozze*, *fede di morte*. Un autre indice, la très singulière faute de lecture que nous relevons sous le n. 571, semble indiquer, de même, que le clerc qui a exécuté nos inventaires avait des attaches italiennes.

⁽²⁾ Cf. n. 167.

Lexovium.

77. – Littera abbatis et conventus Lexoviensium super donatione quam fecerunt comiti Campanie cum transcripto ipsius littere.
78. – Item transcriptum littere foundationis ecclesie Lexoviensis.
79. – Item transcriptum foundationis et exemptionis monasterii Lexoviensis.

Britannia.

80. – Articuli super injuriis et excessibus et commissis contra regem vel ejus prejudicium in Britannia.
81. – Item plura instrumenta de inquisitionibus factis in Britannia super temporalibus ecclesiarum et aliis.
82. – Item inquisitio de abbaciis et pluribus Britannie locis.

Terra Sancta.

83. – Avisamenta super tractatu negotiorum pro quibus prelati et barones fuerunt mandati Parisius pro negotio Terre Sancte.
84. – Advertenda et ordinanda circa negotium Terre Sancte in pluribus rotulis.
85. – Item informatio ex parte nunciorum regis Cypri pro subsidio Terre Sancte cum passagio.
86. – Item articuli supplendi in litteris domini pape ad honorem Terre Sancte.
87. – Instrumentum factum super publicatione litterarum apostolicarum de indulgentia Terre Sancte, continens ipsius indulgentie tenorem.

Marchia.

88. – Littera domini Ademari de Valencia ratione comitatus Marchie.
89. – Item transcriptum compositionis inter dominum regem et M., comitissam de Sancero.
90. – Item transcriptum conventionum comitisse Marchie cum gentibus domini regis.
91. – Item in sex rotulis articuli domine Marie de Marchia, comitisse de Sancero.
92. – Item rationes domini Ademari de Valencia pro comitatibus Marchie et Angolisme.

Vicecomes Narbonensis.

93. – In quodam rotulo plures articuli habiti super pariagio facto inter dominum regem et vicecomitem Narbonensem.

94. – Item instrumentum confectum super acordo facto inter dominum regem et vicecomitem Narbonensem.

95. – Item arestum curie Francie contra archiepiscopum et vicecomitem Narbonenses.

Statuta et ordinationes quedam.

96. – De prohibitione prisiarum⁽¹⁾.

97. – Ordinationes facte super averiis ponderis.

98. – Declarationes super acquisitis.

99. – De prohibitione monetarum extraneorum.

100. – Ordinatio quedam parlamenti.

101. – Statutum super blasphemiiis⁽²⁾.

102. – De lanis non extrahendis de regno.

103. – De usurariis expellendis de regno.

104. – Ordinatio financiarum.

105. – Declaratio quedam statutorum quoad justitiam exercendam.

106. – Alia ordinatio financiarum nova.

Lunellium (sic).

107. – Substantia facti de Lunello et de Ruppeforti.

108. – Item plura scripta tangencia regem et homines de Lunello.

109. – Item instrumentum super facto de Lunello.

110. – Item aliud instrumentum super eodem.

Baleinne⁽³⁾.

111. – Instrumentum factum super assignatione facta domino G. Baleinne de pluribus ex causa permutationis.

112. – Item transcriptum litterarum vendicionis facte domino regi a domino G. Baleinne de terra sua.

Salionis.

113. – Estimatio reddituum castri Salionis.

114. – Item copia litterarum facientium mentionem de castro Salionis.

115. – Rotuli de redditibus spectantibus ad castrum Salionis.

⁽¹⁾ Cf. n. 231.

⁽²⁾ Cf. n. 229.

⁽³⁾ La première des enquêtes civiles trouvées

au domicile de Nogaret (X¹⁴, 3, fol. 1) était relative à cette affaire : « Inquesta contra dominum Geraldum Balene. »

Meldis.

- 116. – Transcriptum charte communie Meldensis.
- 117. – Supplicatio majorum et scabinorum Meldensium.
- 118. – Rotuli de statu domus Sancti Lazari de Meldis.

Sauz.

- 119. – Informatio facta super valore castri de Sauz et pertinentiarum, de mandato domini regis, per dominum Symonem de Marchesyo et G. de Nogareto, milites.
- 120. – Item plures littere super recognitione feodorum ejusdem castri.
- 121. – Transcripta quatuor parium litterarum dominorum de Sauz.

- 122. – Plures articuli super diversis et inquisitiones de forefacturis factis in prejudicium domini regis a viginti annis citra.
- 123. – Tenor littere regie super submissione quam fecerunt Flandrie et Hanonie comites.
- 124. – Transcriptum potestatis quam rex Alemannie dedit comiti Namurcensi in comitatu Cameracensi.
- 125. – Transcriptum compromissionis M., comitis Atebatensis, R., filii sui, et Blanche de Britannia in dominum regem, super discordiis hinc inde motis.
- 126. – Informatio facta per locum tenentem vicarii Fenolhedesii super juribus que dominus rex habet in gradu de Salsis pro castro seu dominio castri de Leucata.
- 127. – Memoriale negotiorum expediendorum in concilio.
- 128. – Avisamentum pro subsidio filie primogenite domini regis exigendo.
- 129. – Instrumenta facta super examinatione Margarite Porete, culpabilis de heresi.
- 130. – Instrumentum factum super concessione castri de Lymolio facta domino Petro de Galardo, magistro balistariorum.
- 131. – Copia commissionum eorum qui fuerunt missi ad partes Aquitanie.
- 132. – Copia concessionis decime a papa Benedicto.
- 133. – Rationes propter quas terra Vallavie, Valentinensis et Vivariensis non est de senescallia Bellicadri demenbranda.
- 134. – Informatio de Homarvilla super assisia facta domino B. Jordani de trecentis libratibus terre.
- 135. – Attemptata contra dominum regem per Jacobum Migum, civitatis Leonensis.
- 136. – Item quedam contra episcopum Constantinensem quoad cognitionem causarum.
- 137. – Supprisie quas faciunt major et jurati Sancti Quintini contra dominum regem.
- 138. – Copia littere donationis quam dominus rex fecit domino P. de Columpna cardinali.

139. – Articuli contra P. le Jumiaux, quondam baillivum Calvimontis⁽¹⁾.
140. – Appellationes quas fecit baillivus Rothomagensis pro domino rege contra episcopum Lexoviensem.
141. – Tractatus episcopi Valentinensis per eum oblatus.
142. – Notule super confederationibus episcopi Leodiensis cum domino rege.
143. – Rationes inductive misse domino regi super associatione facienda cum priore Sancti Orientii in hiis que dictus prior habet in civitate Auxitanensi.
144. – Transcriptum littere communie de Poyz.
145. – Transcriptum privilegii Exolduni.
146. – Notule pro translatione Beati Ludovici.
147. – Littera abbatisse Beate Marie in Horreo, Treverensis dyocesis, per quas recipit dominum regem in orationibus suis.
148. – Copia remissionis quam fecit dominus rex Petro le Flament et aliis super facto monetarum.
149. – Transcriptum declarationis edite super decretali « Clericis laicos ».
150. – Transcriptum littere concesse monetariis ut in suis libertatibus manuteneantur.
151. – De jure et divisione personarum rubrica, et commentarium seu expositio legis C. de sacrosanctis ecclesiis. L. j., et de admortizationibus possessionum.
152. – Plura scripta in rotulo, videlicet conclusiones ex prophetia Danielis ad probandam temporis quantitatem.
153. – Memoriale quoddam baillivi Bituricensis.
154. – Procuratio episcopi Appamiarum.
155. – Procuratio ville Appamiarum.
156. – Rotulus de facto permutationis Appamiarum.
157. – Transcriptum instrumenti facti super facto Appamiarum.
158. – Item duo rotuli, unus de papiro et alius de pergamento, super facto pariagii Appamiarum.
159. – Ea que Renerus Johannis et Philippus Bertout de Sene consideraverunt super pluribus, videlicet de fortericiis et de mari.
160. – Franchisia de Pontoillier.
161. – Homagia comitatus Clarimontis partita et assignata comitisse Bolonie pro parte sua.
162. – Contractus abbatis Aureliacensis.
163. – Copia littere quam Imperator misit Lugdunensibus.
164. – Copia littere pape pro prebenda Laudunensi quam dominus rex contulit tempore regali.

⁽¹⁾ Ce document n'est pas cité parmi ceux que M. L. Delisle a relevés sous le nom de ce

bailli de Chaumont. (*Historiens de la France*, XXIV, p. 171.)

165. – Responsio archiepiscopi Viennensis super facto Sancte Columbe prope Viennam.

166. – Requête scolarium Aurelianensium.

167. – Rotulus de malo regimine regis Castelle significato domino regi Francie⁽¹⁾.

168. – Informatio seu apprisia valoris comitatus Pontivi.

169. – Tenor cujusdam commissionis contra malefactores.

170. – Quedam rationes abbatis Sancte Genovefe Parisiensis.

171. – Transcriptum littere permutationis abbatis et conventus de Preaux cum domino rege.

172. – Transcriptum littere de sexcentis libratis terre acquisitis per dominum H. de Cella a Guidone de Lezenien in terra Alnesii.

173. – Significatio de hiis in quibus castellanus de Quer[que]buz⁽²⁾ dampnificavit et dampnificat dominum regem.

174. – Deffensiones pro bastida nova de Alnayo, vicarie Albie, tradite per partem domini regis et monasterii Candeli⁽³⁾.

175. – Tenor littere regie super donacione castri Gondricurie facta comiti Barrensi a domino rege, cum copia littere domini regis confirmatorie assisie terre quam Johannes quondam Drekarum comes fecit comitis Rouciaci, sorori sue, et domino J. de Barro marito suo.

176. – Gravamina illata domino regi et curie sue in Lingua Occitana per curiam ecclesiasticam⁽⁴⁾.

177. – Instrumentum factum super associatione facta domino Guillelmo de Nogareto de bonis que fuerunt defuncti Maioli Mangart de Columberiis.

178. – Feda litterarum missarum senescallis et baillivis ut in justiciis procedant secundum modum hic scriptum.

179. – Rationes domini P. de Lauduno pro jure quod vendicabat in electione Aurelianensi.

180. – Instructio nuntiorum missorum pro ultima subventionem.

181. – Articuli super statu baillivie Matisconensis.

182. – Scripta super forefactura bonorum Sornaci Cacinelli.

183. – Proposita contra episcopum Nemausensem pro domino G. de Nogareto.

184. – Questio domini Guillelmi de Nogareto facta universitati clericorum Parisius studentium utrum jurisdictionis temporalis gladius ad summum pontificem pertineat in regno Francie et aliis regnis dicioni subditis christiane⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Cf. n. 71.

⁽²⁾ Correction d'après l'original, qui a été conservé (voir plus haut, p. 217). Il s'agit de Carquebut (Manche).

⁽³⁾ Ms. : Candulii.

⁽⁴⁾ Cf. n. 192.

⁽⁵⁾ Cette pièce ne figure pas dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis* de MM. Denifle et Chatelain.

185. – Quedam gravamina illata Ecclesie Gallicane post edicionem statutorum regionum, anno Domini m° ccc° secundo.

186. – *Procuratoria eorum qui comparuerunt pro villis et locis infrascriptis ratione maritagii domine Ysabellis regine Anglie et ratione rerum emptarum a personis innobilibus a nobilibus personis* ⁽¹⁾.

186^a. – *Primo procuratoria Stephani Delgua, clerici.*

1° Pro civitate Caturci,	5° Pro villa de Castro Franco,
2° Pro castro de Luzegio,	6° Pro villa de Albars,
3° Pro castro de Ballaico,	7° Pro castro de Caslhucio,
4° Pro castro de Podio Episcopi,	8° Pro villa de Tauriaco.

186^b. – *Petrus de Sioraco.*

1° Pro castro de Lauserta,	3° Pro castro de Salvaterra,
2° Pro castro de Montecuco,	4° Pro castro de Monte Lavardo.

186^c. – *Magistri Alvardus de Colonia et Galhardus Fabri.*

1° Pro villa de Monte Albano,	7° Pro villa de Septem Fontibus,
2° Pro villa de Calciata,	8° Pro castro de Mirabello,
3° Pro Castro Novo Raterii,	9° Pro castro Montis Clari,
4° Pro castro de Monte Alzato,	10° Pro villa Nigre Pellicie,
5° Pro villa Francizia,	11° Pro castro de Biola,
6° Pro villa de Moleriis,	12° Pro castro de Picatos.

186^d. – *Magister Philippus Odonis.*

1° Pro villa Figiaci,	3° Pro dominis et hominibus d'Anglars.
2° Pro abbate Aureliacensi,	

186^e. – *Arnaldus de Vernolio, domicellus.*

1° Pro castro de Gordonio, ut procurator,	2° Pro villa de Payraco, ut dominus dicti loci.
---	---

186^f. – *Magister Ademarus Girberti.*

1° Pro villa de Marcillaco,	3° Pro villa de Bretenos,
2° Pro villa de Ruppeamatoria,	4° Pro abbate Tutellensi et membris suis.

186^g. – *Arnaldus Navarri.*

1° Pro villa de Coiarco et consulibus dicti loci,	} ut procurator.
2° Pro villa de Fontibus,	
3° Pro villa de Cambolito,	
4° Pro villa de Burgo,	

⁽¹⁾ Voir une autre copie de ce relevé aux Archives nationales, J 356, n. 10.

186^k. — *Magister Ademar* Fabri.

1° Pro villa Brive,
2° Pro villa de Montibus,
3° Pro villa de Empto,

4° Pro villa de Bella Cassanha,
5° Pro villa de Sancto Medardo.

186ⁱ. — *Dominus abbas de Bello Loco*.

186^j. — *Dominus abbas Figiacensis*.

186^k. — *Dominus abbas Terrasonensis*.

186^l. — *Dominus Radulphus de Moischar, monachus*, procurator prioris Sancti Ferrioli.

186^m. — *Guido de Pannaco et Remundus de Curamonia* ⁽¹⁾, procuratores ville de Bello Loco.

187. — Querimonia abbatis et conventus Cluniacensium contra comitem Burgundie et alios rerum suarum invasores.

188. — Verba domini G. de Nogareto ad papam.

189. — Copia littere regie super quittance regaliū de Burdegala et Burdegalis provincie.

190. — Copia privilegii consulum Moysiaci.

191. — Nomina plurium villarum Lingue Occitane.

192. — Gravamina illata domino regi et ejus curie per curiam ecclesiasticam Lingue Occitane ⁽²⁾.

193. — Clausula privilegii concessi super annualibus, ex qua oriuntur dubia, videlicet : quod vos vel duo aut, et cetera.

194. — De depressione fratrum Hospitalis Jerosolimitani de Francia oriundorum.

195. — Qualiter dominus rex dampnificaretur in permutatione facienda cum domino Belli Joci.

196. — Gravamina facta per archiepiscopum Turonensem in prejudicium domini regis.

197. — De franchisia seu immunitate Gandulphi de Arcellis, civis Parisiensis.

198. — Proposita domino regi per scolasticum Sareburgensem, regis Alemanie nuntium.

199. — De redditibus comitatus Bigorre et plurium aliorum locorum.

200. — Ordinacio de victualibus deferendis Pictavis a villis circumadjacentibus, Curia Romana ibi existente.

201. — Copia cujusdam littere papalis super negotio comitatus Melgorii.

202. — De hiis que dominus rex habet in villa Petragoricensi.

203. — Copia privilegii olim concessi episcopo Parisiensi et pro certis suis ministerialibus.

204. — Introductiones quorundam nuntiorum ad Romanam Curiam accedentium.

⁽¹⁾ Caramanno dans l'exemplaire précité des Archives nationales. — ⁽²⁾ Cf. n. 176.

205. – Quod portus de Leucata est domino regi necessarius⁽¹⁾.
206. – Transcriptum littere regi[s] de condempnatione communie Caturcensis et de triginta milibus libris domino regi, episcopo Caturcensi et amicis occisorum solvendis.
207. – Documenta que sanctus rex Ludovicus scripsit domino Philippo primogenito suo in Cartagine.
208. – Avisamentum super facto Judeorum in senescallia Bellicadri.
209. – Littera recuperata de v^r libratis terre olim datis domino G. de Plasiano.
210. – Liber de libertatibus concessis Tholosanis a comite Alfonso.
211. – Ordinacio facta a domino P., Narbonensi [archi]episcopo, super facto inquisitionis contra hereticos.
212. – Gravamina que prelati, barones et alii habitatores Montanarum⁽²⁾ Alvernie dicunt sibi illata per cancellarium.
213. – Transcriptum confederationum Johannis, comitis Hanonie, cum domino rege.
214. – Nomina fidejussorum plurium nobilium, videlicet domini Hugonis de Vienna et aliorum.
215. – Transcriptum ordinationis facte per dominum regem inter dominum de Seve-riaco et ejus uxorem.
216. – Copia litterarum confectarum super conventionibus et confederationibus habitis inter Othonem, quondam comitem Burgondie, et Ludovicum de Sabaudia.
217. – Instrumenta super presentatione quarundam litterarum ex parte domini regis missarum regi Sicilie super facto insultus facti apud Avignonem in capite pontis Avignonis contra gentes ipsius domini regis.
218. – Avisamenta super requestis ducis Britannie.
219. – Littera super treuga inter comites Flandrie et Hanonie.
220. – Transcriptum littere regie de respectu concessio Raginaldo de Veravast de solvendis septingentis undecim libris, etc.
221. – Instrumentum factum super facto Frontiniani dati Guilelmo, domino Montispessulani, per comitem Tholosanum.
222. – Plures commissiones olim facte defuncto domino G. de Nogareto in comitatu Campanie in quodam scrinulo.
223. – Inventarium bonorum Bertrandi de Andusia, domini de Olargio, non computis mentis.
224. – Jura consulum civitatis Ca(r)turci in quodam rotulo.
225. – Rotuli super permutatione castri de Pontecisso.
226. – Littere episcopi Albiensis de protectione. Tres videlicet cancellate et alia integra.

⁽¹⁾ Est-ce le Mémoire sur ce sujet, indiqué par dom Vaissète comme existant en « original à la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés »

(*Histoire générale de Languedoc*, IX, p. 313, note 3)? Cf. J 893, n. 27.

⁽²⁾ Ms. : Montis.

- 227. – Littere archiepiscopi et capituli Turonensium pro cimiterio Judeorum.
- 228. – Duo rotuli super negotio de Malo Monte⁽¹⁾.
- 229. – Contra illos qui nomen Domini blasphemantur.
- 230. – Instrumentum factum super donacione facta domino regi a Guidone de Lezeniac, domino de Coyac, de castro, villa et castellania de Frontenayo et aliis⁽²⁾.
- 231. – Copia statuti facti super prohibitione prisiarum.
- 232. – Supplicationes quas facit domino regi Almaricus de Creon.
- 233. – Rotulus super facto Judeorum.
- 234. – Transcriptum executorie super concessione bonorum Templi facta Hospitalariis.
- 235. – Supplicationes quedam prioris Hospitalis in Francia.
- 236. – Due littere super facto Codriaci cum quodam instrumento.
- 237. – Transcriptum privilegiorum domini de Credonio.
- 238. – Constitutiones nove edite per dominum Clementem papam quintum in concilio Viennensi, scripte in papiro.
- 239. – Articuli editi ad bonum regimen regni Francie et utilitatem rei publice.
- 240. – Instrumentum super feodo de Pontibus quod abbas Karofensis recognoscit se tenere a domino rege.
- 241. – Rationes heredum et executorum Gandulphi de Arcellis.
- 242. – Instrumentum factum super negotio Majoricarum regis quoad Judeos.
- 243. – In quodam sacco sunt due pissides in quibus sunt plures littere tangentes magistrum Henricum de Podio, quondam medicum et clericum domini regis, deprehensum de falsitate; et in dicto sacco est quoddam sigillum cupreum.
- 244. – Littera commissariorum deputatorum ad inquirendum de illis qui monetas separant et affinant, et de emenda XL libris turonensium quam fecit Bertrandus de Alpibus.
- 245. – Item due littere super tractatu compositionis inter dominum regem et abbatem et conventum monasterii Vallis Magne.
- 246. – Littera de accordamento facto apud Montem Argi inter comitem Joigniaci et dominum Soilliaci.
- 247. – Quedam littera super facto Januensium.
- 248. – Instrumentum factum super responsione quam dedit Januensibus senescallus Bellicadri⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. Arch. nat., J 387, n. 16.

⁽²⁾ « En ce qui touche l'acte de donation du château, ville et châtellenie de Frontenay [par Gui de Lusignan au Roi], nos recherches pour le retrouver sont demeurées infructueuses. » (P. Guérin, dans les *Archives*

historiques du Poitou, XI, p. 50, en note.)

⁽³⁾ Nogaret avait par devers lui d'autres pièces sur cette affaire : « Item, quidam processus factus contra Januenses pro hominibus Montispessulani; et est in uno caterno papiri. » (Arch. nat., X¹ 3, al. 50.)

249. — Item duodecim paria litterarum regiarum in cera viridi et tria paria in cera alba repertarum in quodam cophro clauso et sigillato quod per dominum defunctum G. de Nogareto et Th., archidiaconum Lugdunensem, fuit olim in domo Fratrum Minorum depositum; que littere facte fuerunt super facto compositionis Lugduni, cum una littera de duabus pellibus sigillata officialis Parisiensis et dicti archidiaconi sigillis.

Bonifacius.

250. — Quedam scripta contra Bonifacium publicata coram officiali Parisiensi contra Bonifacium.

251. — Appellatio regis contra Bonifacium.

252. — Denunciatio contra Bonifacium ante processum.

253. — Notabilia et rationes juris et articuli in facto Bonifacii.

254. — Instrumentum denunciationum et objectionum factarum contra Bonifacium.

255. — Articuli pro quibus Johannes cardinalis missus fuit ad dominum regem cum responsione dicti domini regis.

256. — De propositis contra Bonifacium. Copia littere pape Clementis.

257. — Quedam proposita contra Bonifacium per dominum Guillelmum de Nogareto.

258. — Procuratoria domini G. de Nogareto sub sigillo officialis Parisiensis.

258 *bis*. — Quedam proposita contra Bonifacium per dominum G. de Nogareto.

259. — Quedam littera regia summo pontifici dirigenda super facto Bonifacii. Item alia littera regia super eodem.

260. — Allegationes excusatorie domini Guillelmi de Nogareto super facto Bonifacii.

261. — Quedam scripta tradita per dominum G. de Nogareto et G. de Plesiano, milites, super dicto facto.

262. — Depositiones testium examinatorum per papam Clementem seu ejus commissarios super facto predicto.

263. — Questiones quedam de potestate pape et solutiones earum et alia plura dictum factum tangentia.

264. — Depositiones testium contra Bonifacium.

265. — Quedam capitula statuti urbis.

266. — Quedam supplicationes faciende Summo Pontifici per dominum G. de Nogareto.

267. — Allegationes domino pape facte in dicto facto.

268. — Avisamenta plura in predicto facto.

269. — Quedam proposita ad informationem cancellar[ii] Romane Curie.

270. — Rationes defensorum Bonifacii.

270 *bis*. — Supplicatio dicti domini G. de Nogareto facta pape.

271. — Perplexitas et vie medie in dicto facto.

272. — Qualiter dominus rex instat ut ad absolutionem vel condemnationem Bonifacii procedatur.

273. – Littera Ebroicensis et Sancti Pauli comitum per quam transferunt in papam assertiones suas.

273 *bis.* – Assertiones quedam ad probandum Bonifacium hereticum.

274. – Allegationes illiterati Jacob contra Bonifacium.

275. – Innovationes appellationum contra Bonifacium per priorem de Chesa.

276. – Littera pape bullata quod virtute papalis edicti rex cum denunciatoribus contra Bonifacium non citatur.

277. – Quittacio Reginaldi de Suppino de auxilio et expensis que fecit pro executione captionis Bonifacii.

277 *bis.* – Alia quittacio domini Reginaldi de Suppino de auxilio et expensis que ipse et communitas Ferentinensis et alii fecerunt in dicto facto.

278. – Procuratio domini Thomasii de Suppino, militis domini regis.

279. – Procuratio civitatis Ferentinensis.

280. – Protestatio Raginaldi de Suppino super facto Bonifacii.

281. – Obligatio domini Guillelmi de Nogareto.

282. – Copia promissionis dicti domini Guillelmi.

283. – Tenores litterarum papalium absolutionis⁽¹⁾ in dicto facto Bonifacii.

284. – Item sex rotuli de papiro continentes proposita in dicto facto Bonifacii.

285. – Quaterni pro domino rege super dicto negotio.

286. – Quedam avisamenta cavenda in confectione litterarum.

287. – Notule litterarum quas dominus rex habuit a papa in dicto negotio pro se et suis.

288. – Transcriptum cujusdam clausule littere papalis in quantum tangit dominum Guillelmum de Nogareto super dicto facto.

289. – Transcriptum littere papalis facte pro domino Guillelmo de Nogareto.

290. – Rotulus de dampnis que receperunt Columpnenses per Bonifacium.

291. – Memoriale nuntiorum missorum ad Curiam Romanam.

292. – Copia edicti papalis super facto Bonifacii.

293. – Articuli propositi contra Bonifacium. Ista sunt in sacco cum litteris contra Bonifacium.

Super facto Templi.

294. – Item in quodam scrinio sunt quatuor littere regie secrete, in cera alba, quarum similes habuit papa, et est ibi littera cardinalis Penestrini de custodia personarum Templariorum.

295. – Item littera regia ad papam ut Ordinem tollat et bona ad alium Ordinem transferat.

296. – Littera regia de acceptatione bonorum Templi, salvis et cetera.

⁽¹⁾ Ms. : absolutorum.

297. – Copia littere papalis super deliberatione bonorum Templariorum facienda Hospitalariis.
298. – Item alia copia cujusdam littere papalis super negotio Templariorum.
299. – Item littera magistrorum in Theologia super negotio Templariorum.
300. – Copia littere papalis hortatorie ad dominum regem ut bona Templi Hospitalariis faciat assignari.
301. – Item bona verba in quodam rotulo inductiva ad punicionem Templariorum.
302. – Littera regia ut Hospitalariis deliberentur bona Templi.
303. – Rationes per quas suadetur quod melius est et decentius quod bona Templi tradantur uni de antiquis Ordinibus quam quod ex eis novus Ordo creetur.
304. – Inventarium bonorum Templi in baillivia Cadomensis.
305. – Articuli questionum in negotio Templariorum.
306. – Plures examinationes et depositiones Templariorum (plurium Templariorum).
307. – Ea ad que se intendit in negotio Templi summus pontifex inclinare.
308. – Copia littere papalis ut dominus rex cum custodibus ex parte ipsius pape deputatis ad curam et custodiam bonorum Templi ydoneos deputet ex parte sua curatores.
309. – Transcriptum prime ordinationis bonorum Templariorum.

HEC SUNT LITTERE REPERTE

IN DOMO DEFUNCTI DOMINI GUILLELMI DE PLASIANO.

310. – Transcriptum cujusdam compositionis Lugduni sine sigillo.
311. – Tractatus Lugduni continens articulos.
312. – Item proposita per cives Lugduni, abbates et conventus Savigniaci [et] Athanacensis, capitulum Sancti Justi, priorem Sancti Hylarii Lugdunensis, dominos Rossilionis, Jaresii, de Ysone et [procuratores] quorundam nobilium contra compositionem et ecclesiam Lugdunensem, et responsiones facte per ecclesiam contra proposita eorumdem.
313. – Item informatio jurisdictionis temporalis Lugduni.
- Item quadraginta paria litterarum in cera viridi tangentium factum Lugduni.*
314. – **xx.** Quod possint acquirere usque ad mille libratas turonensium annui et perpetui redditus in feodis et retrofeodis domini nostri regis.
315. – **xxi.** Item littera quod nulle assisie teneantur, quod nullos bastonarios, quod commorantes, licet burgenses domini nostri regis, puniri, et cetera, quod monetam Lugdunensem cudi non impediet, quod non impedire...
316. – **xxii.** Item littera super nundinis constituendis, super mercatis constituendis.
317. – **xxiii.** Item littera si discordia oriatur super divisione emolumentorum et cetera.
318. – **xxiv.** Item littera super juramento archiepiscopi quando faciet fidelitatem domino regi. Quomodo dominus rex dabit litteras suas super compositione servanda. Quod iddem jurare debebunt senescallus Bellicadri, Matisconensis et Vallavie ballivi et omnes et singuli officiales eorumdem.

319. — xxv. Item littera continens protestationes.
320. — *Item littera super annualibus et decimis ⁽¹⁾.
321. — xxvj. Item littera quod propter defectum juramenti non privabuntur, et cetera; quod omnes constitutiones factas et cetera; nolumus quod tenentur. . .
322. — xxvij. Item littera quod non teneantur sequi parlamenta et quod per procuratorem admittantur.
323. — *Item littera de confirmatione Savigniaci.
324. — xxviii. Item littera quod non possit extra manum et coronam poni nec emolumenta ascensari.
325. — xxx. Item littera quod possint acquirere sine admortizatione, quod dominus rex } Duplicata.
non possit acquirere et quod possint arma portare.
- Quod littere possint multiplicari.
326. — *Item littera quod littere possint multiplicari et sigillari per cancellarium domini nostri regis.
327. — xxx. Item littera quittance virtute compositionis.
328. — xxxj. Item littera constitutionis comitatus et baronie.
329. — xxxij. Item littera quod in castris capituli non possit poni nisi unicus castellanus.
330. — *Item alia littera super annualibus et decimis.
331. — xxxiiij. Item littera super confirmatione pedagii Gyourcii.
332. — xxxiiij. Item littera confirmationis omnium privilegiorum virtute compositionis facta.
333. — *Item littera super juramenti archiepiscopi senescalli Bellicadri, Matisconensis et Vallavie ballivorum et officialium eorum.
334. — *Item littera pronunciationis prime.
335. — *Item alia littera pronunciationis.
336. — xxxv. Item littera super nominatione canonici per dominum regem ad ordinationem curie secularis Lugdunensis.
337. — xxxvj. Item alia littera « ne aliquid », et cetera, super nominatione personarum domini Petri de Bella Pertica, Autissiodorensis episcopi, et Th., archidiaconi Lugdunensis.
338. — *Item alia littera de annualibus et decimis.
339. — *Item alia littera de annualibus et decimis.
340. — *Item littera super constitutione comitatus et baronie et remissione forefactorum.
341. — xxxvij. Item littera super constitutione baronie, de confirmatione regaliu Savigniaci et cetera.
342. — xxxviii. Item littera articulorum compositionis.
343. — xxxix. Item littera civium sola.
344. — *Item alia littera super annualibus et decimis.
345. — xv. Item littera de revocandis illicitis conventiculis, de revocatione privilegiorum civium et de compoto reddendo ab illis qui Lugduni. . .
346. — xlj. Item littera quod archiepiscopi, decani et archidiaconi et cetera sint perpetuo de consilio domini regis et aliorum futurorum Francie regum.

⁽¹⁾ Les articles marqués d'un astérique sont cancellés dans le manuscrit.

347. — xliij. Item littera super renunciatione facienda bene meritis per dominum Th., archidiaconum Lugdunensem.

348. — *Item littera quod possint acquirere sine admortizatione, quod dominus rex in terra ipsorum non possit acquirere et quod possint arma portare.

349. — xliij. Item littera alia super annualibus et decimis. Sexies duplicata.

350. — xliij. Item alia littera. Articuli «Nullas alias»... Ordinamus quod illi qui collectas, et cetera... Illicitas conventiculas... Privilegia omnia... Et ut, et cetera. Archiepiscopus et decanus, et cetera, sint de consilio regis.

351. — xlv. Item littera de tribus militibus creatis per dominum regem et de sex capellaniis per Ecclesiam creatis.

352. — xlvj. Item littera nominationis canonici per dominum regem virtute compromissi.

353. — *Item littera quittance de forefacturis illis qui compositionem ratificabunt. Triplicata.

354. — *Super annualibus et decimis.

355. — xlvij. Articulus super juramento archiepiscopi quando faciet fidelitatem domino regi.

356. — xlvij. Compromissum Lugduni. Item copia ar[ticulorum] compositionis sub sigillo archiepiscopi Lugdunensis.

Item littere de deposito litterarum.

357. — *Littera pronunciationis prime. Triplicata.

358. — *Item littera quittance de forefacturis.

Item quod possint littere multiplicari et sigillari.

359. — *Item ratificatio facta per L[ugdunensem] archiepiscopum, etc., decanum et capitulum Lugdunenses.

360. — xlix. Littera protestationum domini Th., archidiaconi Lugdunensis.

361. — l. Pronunciatio pacis facta Pictavis per dominum regem (*super inter archiepiscopum et ecclesiam et cives Lugduni) super discordiis inter archiepiscopum et capitulum occasione jurisdictionis secularis Lugduni ortis. Triplicata.

362. — l. Ratificatio per L[ugdunensem] archiepiscopum, G. decanum et capitulum Lugdunenses.

363. — lij. Item ratificationes P., electi Lugduni. Duplicata. — Quitatio de forefacturis illorum qui compositionem ratificabunt.

364. — Denunciatio contra Martinum Michaelis, balistarium Navarre.

365. — De facto Templariorum.

366. — Appreciatio terre Livriaci.

367. — Transcriptum compositionis habite cum rege Castelle.

368. — Littera missa Imperatori per regem.

369. — De legatione nuntiorum missorum regi Castelle.

370. — Hic continetur via quasi sufficiens ad regimen Occitane Lingue.

371. — Nomina illorum quibus scriptum est pro translatione corporis Beati Ludovici⁽¹⁾.

372. — Contra episcopum Constantinensem⁽²⁾.

373. — Transcriptum usagiorum foreste Britolii.

⁽¹⁾ Cf. n. 146. — ⁽²⁾ Cf. n. 136.

374. – Transcriptum testamenti regis Philippi ultime defuncti et regis Ludovici in cedula intus involuta.

375. – Informatio facta per senescallum Pictavensem.

376. – Nomina illorum qui vadia seu alia a domino rege recipiunt in Bitur[icensi baillivia].

377. – Munitiones castrorum Normannie.

378. – Rationes procuratoris abbatis Appamiarum contra comitem Fuxensem.

379. – Inquesta super abductione vicecomitis Turenensis.

380. – Rationes procuratoris domini regis contra Petrum Remundi de Sancto Paulo.

381. – Gravamina que fecit dominus K. dominis de Aaci.

382. – Quid debeant facere nuncii missi ad Curiam.

383. – Transcriptum litterarum domini regis quas dedit episcopo Gadicensi pro rege Castelle.

384. – Inventarium bonorum archidiaconi majoris Caleti.

385. – Gravamina illata in prepositura Andegavensi per gentes comitis ⁽¹⁾ Andegavie.

386. – Petitio hominum Belliquadri et quedam ⁽²⁾ alia scripta continentes supplicationes et denunciationes de senescallo Bellicadri.

387. – Processus contra regem Aragonie.

388. – Quedam informatio ad regem pro communi utilitate.

389. – Apprisia super usagio in Laia domine de Domibus super Secanam.

390. – Inventarium litterarum quas apportavit domino regi Hugo Geraldii, cantor Petragoricensis.

391. – Transcriptum compositionis regum Francie et Castelle.

392. – Inquesta contra castellanum Castri Novi de Arrio.

393. – Concessionem quedam facte abbacie Beate Marie Regalis.

394. – De negociis R. Lacourre ⁽³⁾.

395. – Processus contra M. Porete, culpabilem de heresi.

396. – Instrumentum littere papalis pro capiendis fratre Bernardo Deliciosi.

397. – Inquesta pro Judeis Senonensibus de domibus eorum.

398. – Tractata cumposicio inter Cantulensem ecclesiam et dominum regem.

399. – Articuli Godefridi de Bolonia, clerici, contra dominam Soliaci. Concordati. Tradantur domine.

400. – Responsiones pape ad sibi proposita ore sive scripto.

401. – Forma confederationum et juramentum militum infançonum et bonarum villarum Navarre.

402. – Transcriptum litterarum de Victoria.

403. – Aprisia de regualibus Senonensibus.

404. – Inquesta pro domibus Judeorum de Corholio.

⁽¹⁾ Ms. : Cañ. — ⁽²⁾ Ms. : quedem. — ⁽³⁾ Cf. n. 583.

405. — Rotulus conquestuum ab episcopo, decano et capitulo Parisiensibus et eis adherentibus per inquestores inventorum.
406. — Processus, sententia et quedam declaratio habiti contra Petrum de Aragonia.
407. — De quibusdam concessionibus factis monasterio Sancti Dyonisii.
408. — Inquesta Egidii de Compendio.
409. — Nomina illorum de Trecis et de castellania qui fuerunt electi ad faciendum mutuuum.
410. — Transcriptum compromissi facti in dominum S., legatum in Francia, super discordiis motis inter venerabilem patrem Claromontensem episcopum et egregium principem A., comitem Pictavie et Tholose, filium regis Francie.
411. — Querela comitis Guerrensis.
412. — Acquestus fratrum Hospitalis de Boncourt.
413. — Articuli quos nuncii ad Curiam Romanam ad mentorem agendorum secum deferent, per dominum S. Matiffardi et dominum R. de Harecuria.
414. — Ordinatio quedam curie inter cives et commune majorum Rothomagi.
415. — Ordinatio foreste Britolii.
416. — Confessio domini de Gibelet.
417. — Super conventionibus matrimonii Blanche, filie sancti Ludovici regis Francie, cum Alfonso, filio regis Castelle.
418. — Transcriptum plurium litterarum tangentium villam de Valenciennes et comitem de Hanonia.
419. — Transcriptum littere apostolice pro Judeis.
420. — Denunciatio contra Belinum⁽¹⁾.
421. — Legatio missa ad Curiam per dominos Jacobum de Bolonia et G. de Priuriaio⁽²⁾ (*sic*).
422. — Isti sunt articuli missi ad informationem in senescallia Carcassone. Rubrica : Super quibus et qualiter sit inquirendum.
423. — Mandatum domini regis super captione Lombardorum.
424. — Informatio eorum que petebant Fratres Minores apud Montem Pessulanum, quorum petitio post relationem fuit eis denegata.
425. — Initium processus contra Aymericum de Narbone habiti per dominum Guidonem Bassum et collegam ejus.
426. — Supprisie et injurie facte per comitem Fuxensem et gentes suas.

⁽¹⁾ Il faut lire, sans doute, « Betinum ». Et je crois que cette pièce doit être identifiée avec celle dont un fragment se trouve aujourd'hui dans le ms. fr. 25992 (n. 42) de la Bibliothèque nationale, que j'ai publiée naguère dans la *Revue historique*, LX (1896), p. 327,

note 2. — Il est à remarquer qu'une autre « Denunciatio » qui figurait dans les papiers de Plaisians (n. 364) est aussi conservée, aujourd'hui, à la Bibliothèque nationale (ci-dessus, p. 217). — Cf. n. 496.

⁽²⁾ Nom altéré.

- 427. – Rationes P. de Fenoilleto.
- 428. – Inquisitio facta super nobilitate Hugonis Danet.
- 429. – Transcriptum carte domine Constancie.
- 430. – Forma cujusdam procuratorii regis Sicilie.
- 431. – Transcriptum de conferendis prebendis in quibuslibet ecclesiis regni Francie.
- 432. – De requisitionibus ducis Burgondie factis canonicis Lugdunensibus.
- 433. – Ea in quibus detrimentum patitur universitas.
- 434. – Ea in quibus gravatur major pars Ecclesie Gallicane.
- 435. – Rationes et responsiones abbatisse monasterii Beate Marie Regalis.
- 436. – De elemosina quolibet anno danda circa festum Beati Andree de duobus milibus libris.
- 437. – Illa que debebantur Johanni dicto Consergio et Johanni Villavive, burgensibus Trecensibus.
- 438. – Supplicationes facte domino pape Martino tertio (*sic*) a prima nunciorum missione.
- 439. – De Sancto Emeliano.
- 440. – De collatione facta quibusdam de prebendis regni.
- 441. – Memori[al]e de agendo cum papa.
- 442. – Dicenda pape ad finem quod minus credat prelati.
- 443. – Transcriptum littere magistri J. de Tilia fonte.
- 444. – Transcriptum cartarum abbacie Columbensis.
- 445. – Supplicationes Hospitalis.
- 446. – Clamor populi regni Francorum (*sic*) contra Templarios.
- 447. – Informatio facta per magistrum Clementem de Saviaco contra monachos Sancti Georgii de Basqueville.
- 448. – Super facto navium pro passagio transmarino.
- 449. – Notula carte domini P. de Chambliao.
- 450. – Inquesta facta super domibus combustis apud Castrum Novum; et facta est collatio per Mallardum.
- 451. – Transcriptum littere domini P. Chambel[lani].
- 452. – Procurator[ia] ad resignandum preposituram, canonicatum et prebendam Sancti Quiriaci de Pruvino.
- 453. – Transcriptum ordinacionis papalis de quatuor millibus libris percipiendis anno quolibet a conventu Cluniacensi super terris ejusdem Ordinis prioratum⁽¹⁾.
- 454. – Transcriptum littere de Salceya.
- 455. – Munitio quam secundum deliberationem Johannis de Aquis oportet mittere in Navarram.
- 456. – Supplicatio Burdegalensium.

⁽¹⁾ Ms. : prioratibus.

457. – Transcriptum littere domini regis pro tribus milibus libris terre assidendis comiti Clarimontis in terra Borbonii.
458. – Inventarium navium que remanserunt in costa Normannie.
459. – Tangit decimam Metensium.
460. – Instrumentum de responsionibus illius heretici qui se dicebat angelum Filadelphie.
461. – Ista tangunt conventiones regis Sicilie et Ecclesie Romane.
462. – Littera episcopi Cameracensis lecta in Curia.
463. – Super maritagio Joh. et Agnetis de Bourbon.
464. – Hoc tangit comitem quondam Burgundie.
465. – Quedam petitiones archiepiscopi Narbonensis.
466. – Contra Guillelmum Cheum.
467. – Iste sunt rationes super omnibus inconvenientibus que committuntur et hactenus commissae sunt per episcopum Pictavensem et per Carnotensem clerum Francie contra regem.
468. – Decima [a] Cisterciensibus concessa pro defensione regni.
469. – Super nova decima.
470. – De negotio Templariorum.
471. – Compositio inter ducem Brabancie et comitem Gueldre.
472. – Nomina illorum qui mittuntur ad Provinciam pro deputandis collectoribus et pro aliis que tangunt negotium decime.
473. – Transcriptum comissionis pro inquirendo de excessibus qui circa monetarum ministerium per magistros ipsius ministerii committi dicuntur.
474. – Instrumentum de responsione quam dederunt nuncii domini regis sapientibus et populo Perusii super facto Bonifacii.
475. – Informatio facta super valore terre et castri de Monte Lavardo per G. de Sabanaco, legum doctorem.
476. – Super facto Sancti Ameliani.
477. – Requête senescalli Vasconie facte domino regi Francie pro rege Anglie cum pluribus aliis scriptis dictum regem tangentibus.
478. – Littere Tartarorum et responsiones regis.
479. – Articuli ecclesiarum contra regem.
480. – Hoc est compromissum domini Jordani de Insula et Bertrandi, fratris sui, pro domino Jordano.
481. – Quedam pertinentia ad legationem Curie Romane.
482. – Quedam notule super matrimonio Marie, filie domine Blanche de Britannia.
483. – Surprissie balliv[i]e Turonensis.
484. – Capitula reddita per senescallum Bellicadri et responsiones subsequentes per magistros curie domini nostri regis⁽¹⁾.
485. – De moneta Parisiensi.

⁽¹⁾ Cf. Bibl. nat., Coll. de Languedoc, 194, n° 24.

- 486. – De Symone de Bolonia; approbatio quarumdam donationum.
- 487. – Dona facta apud Vallem Coloris tempore Alberti regis.
- 488. – Quedam scripta pro rege Cypri et quedam alia pro Templo.
- 489. – Quedam responsiones quorundam Templariorum.
- 490. – Supplicationes faciente Summo Pontifici.
- 491. – Pro Terra Sancta rotulus.
- 492. – Supplicationes illorum de villa Parisiensi.
- 493. – Depositiones civium Rothomagensium et serventium de castro.
- 494. – Concordamentum domini Valesii et comitis Namurcii.
- 495. – Tradatur domino archidiacono Brebencie pro negotio capituli Parisiensis ⁽¹⁾.
- 496. – Denunciatio contra Guillelmum Bocucii ⁽²⁾.
- 497. – Quedam supplicatio universitatis scholarium Parisiensium.
- 498. – Tangentia dominum de Castell[ione].
- 499. – Clausule privilegiorum regalium concessorum ecclesie Parisiensi.
- 500. – Memoriale de agendo in Curia Romana.
- 501. – Tenor litterarum prelatorum Francie missarum pape Bonifacio VIII^o.
- 502. – Hoc est transcriptum littere ex parte domini pape regi Sicilie transmise.
- 503. – Compotus regalium Senonensium.
- 504. – Notula commissionis.
- 505. – Transcriptum communium supplicationum factarum Summo Pontifici Pictavis per dominum regem.
- 506. – Articuli quos nuncii ad Curiam Romanam ad memoriam agendorum secum deferent.
- 507. – Tangit [vice]comitem Turenne et testamentum ejus.
- 508. – Transcriptum litterarum papalium de parte dyocesium existentium extra regnum ut solvant decimam.
- 509. – Articuli traditi ex parte magistri Stephani de Faxini (*sic*) super extractione lanarum et bladorum.
- 510. – Consilium magistri Templi et super facto unionis Ordinum Templi et Hospitalis.
- 511. – Transcriptum ultime littere misse comiti Hainonie a rege pro scabinis Duaci contra ipsum comitem Johannem ac Hellinum de Vuasiers cum articulis dictorum scabinorum sigillatis contrasigillo regis.
- 512. – Littera regis Sicilie per quam petiit mutuum a rege pro v^c homines armorum sibi ducendis per comitem Atrebatensem.
- 513. – Informatio vicecomitis Abrincensis missi ad partes Britannie pro inquirendo de hiis qui dicebantur ministrare necessaria inimicis regni.

⁽¹⁾ Cet article est précédé, dans le manuscrit, d'un signe de paragraphe, comme les autres.

⁽²⁾ Cf. E. Martin-Chabot, *Les archives de la Cour des Comptes... de Montpellier* (Paris, 1907), n^o 163, 183.

514. – Compotus Johannis de Vaires et Petri de Ville Blouoyn, armigeri, factus super financiis feodorum die dominica in festo Cathedre Sancti Petri in compotis Candelose apud Templum anno Domini millesimo cc iiij^{xx} et xii.

515. – De refectione pontis de Pontibus super Yonna.

516. – De rebus existentibus in domo de Vassen.

517. – Supplicationes quedam prelatorum.

518. – Inquesta pro Judeis Meleduni de domibus suis.

519. – Estimatio expensarum hospicii domini regis.

520. – Garnisiones provise per Johannem de Aquis⁽¹⁾.

521. – Judicatum contra archiepiscopum Bituricensem.

522. – Petitiones prelatorum.

523. – Compotus factus cum domino Hermanno anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo, die martis post Annunciationem. Et sunt ibi restancie bladum et avenarum.

524. – Casus sufficienter probati contra dominum Gueraudum Baleinne.

525. – Hec sunt que prepositus Sancti Quintini debet facere pro ecclesia.

526. – De Scotia missa regi pro succursu.

527. – Relatio magistri Yvonis Britonis et sui college missorum apud Petragorium et Caturcum.

528. – Declarationes super acquisitis.

529. – Descriptio missorum [super] annualibus et compulsione ad prestationem decime.

530. – Nova informatio facta per senescallum Bellicadri super facto de Veneyano ad instantiam magistri Petri de Biterris juxta mandatum domini nostri regis. Ipsi domino regi seu ejus honorabili cancellario mittitur ex parte dicti senescalli.

531. – Acordum de Claromonte in Argona.

532. – Concessio quedam civibus Rothomagensibus.

533. – Cedula relata per decanum Sancti Martini Turonensis et socium suum de rege Castelle.

534. – Transcriptum processuum legati super decima iiij annorum et declaratio domini Martini pape facta tempore legationis ejusdem.

535. – Super assignatione facta Amalvino Tarini, burgensi, tradita sibi per dominum nostrum regem.

536. – De legatione nunciorum regis ad Curiam Romanam.

537. – Hec habet custos geole Parisiensis⁽²⁾.

538. – Transcriptum littere Scotorum : « Excellentissimo principi domino Philippo, regi Francorum. » Dentur pro civibus Vasatensibus detentis in regno Francie liberandis.

539. – Rotulus in quo continetur valor rerum acquisitarum a xlv annis citra per Templarios et Hospitalarios in senescallia Bellicadri.

⁽¹⁾ Voir les comptes de Jehan d'Ays au t. XXII des *Historiens de la France*.

⁽²⁾ Même observation que sous le paragraphe 495.

540. – Rotulus informationis facte per senescallum Bellicadri super facto portus et operum Aquarum Mortuarum; et mittitur domino regi Francorum illustrissimo.
541. – Rationes decani Belvacensis.
542. – Acta inqueste contra dominum Jacobum de Sancto Symone.
543. – Quedam notule super castris Castrinovi, Bellicadri, Matisconis et quarundam aliarum villarum; et tangunt dominum regem et comitem Sabaudie.
544. – Quoddam arrestum contra senescallum regis Anglie in Aquitania.
545. – Notula ad Cistercienses pro decima.
546. – Contra conquerentes de denario libre.
547. – Transcriptum regis Romanorum pro comite duc. (*sic*) Burgundie.
548. – Ea que domina Blancha debet habere in Castella.
549. – Scriptum Girardi dicti Leleu, jurati domini regis.
550. – Nomina militum qui debent ire cum rege in Aragoniam.
551. – Homagia recepta in partibus Tunicii.
552. – Transcriptum litterarum ducis Lotharingie contra Blancham, comitissam Campanie, et contra Th., filium ejus.
553. – Transcriptum de dotalicio seu dote regine Margarete.
554. – Qualiter rex posset acquirere Romanum Imperium ⁽¹⁾.
555. – De custodia Sancti Urbani.
556. – Responsiones decani et capituli Sancti Quintini contra magistrum Nicholaum de Anglaincourt.
557. – Estimatio facta bonorum Raimundi Bertrandi de Amiliavo et consortum suorum, facta per dominum Johannem Archiepiscopi, militis, vicarii Tholose.
558. – Inquesta seu apprisia domini Eustachii de Bellomarchesio de valore Laysaci.
559. – Inventarium bonorum que fuerunt Galhardi de Maurcio.
560. – Modus quem senescallus Tholose debet tenere in assisiis.
561. – Informatio facta per dominum senescallum Carcassone et Bitterris de mandato domini regis per suas litteras facto de nominibus omnium illorum qui a domino rege vadia recipiunt, et quantum quilibet et pro quo servicio, et qui cum litteris et qui sine litteris.
562. – Informatio contra compositionem episcopi Biterrensis.
563. – Nomina baronum Burgundie qui debent venire ad homagium domini regis ratione comitatus Burgondie, nobis tradita per manum comitis.
564. – Transcriptum confessionis Guillelmi Castellani.
565. – Quod comitatus Maglorii et Montisferrati est in regno Francie.
566. – Scriptum tangens factum comitis de Guines.
567. – Nomina plurium de senescallia Bellicadri super financiis factis.
568. – Plures ordinationes.
569. – Scriptum tangens ducem Burgundie.

⁽¹⁾ Peut-être J 318, n. 79 (Collection de documents inédits, *Mélanges*, I, p. 652).

570. – Scripta pertinentia ad censivam.
571. – Scripta pertinentia ad appreciationem terre Castellionis ⁽¹⁾.
572. – Scripta que videntur tangere appellationes Laud[unenses.]
573. – Explecta facta per Bernardum de Meso in partibus senescallie Carcassone et Bitterris nomine domini regis.
574. – L'avisement du fet de la monnoie, de Pierre Chief de roy, de Limoiges.
575. – Traitié dou mariage dou fil le conte de Savoie et de la fille la duchesse de Bourgoinne..Blanche.
576. – Ce est la value de la terre que li chastelains de Pont Sainte Maixence a a Pont et es apartenences.
577. – L'enquete Guillaume Engainne, fete par le baillif de Coustentin et par monseigneur Geufroy de Vierville, chevalier.
578. – Memoires pour mestre conseil et remede es choses ci desouz escriptes qui touchent les forès, ou le roy est grossement domaigiez.
579. – Les convenences des chevaliers qui doivent passer outremer avec le roy Philippe.
580. – La value de la terre de Sauz.
581. – La supplicacion que Oudarz dou Val fait a notre seigneur le roy pour l'execucion monseigneur le comte d'Alençon et la requeste des executeurs a la comtesse dou dit Alençon.
582. – C'est l'enquete faite seur les griés que les gens l'evesque de Langres, cil de la ville de Muissy, son baillif, son prevost, et la quemunité, et Guillaume de Hangest ont fet à l'abbé de Po(r)tieres.
583. – Li article proposé contre Renaut la Corre de la comté de Grant Pré.
584. – L'enfourmement fait par Pierre de Sargines, Jehan, chastelain de Neelle, chevaliers, seur la value de la comté de Namur et des appendenches.
585. – Apprise faite par Jehan Creton.
586. – La valeur de la terre monseigneur Wistace de Marceville que il devoit au jour que il ala de vie a mort.
587. – L'enquete faite des biens Guillaume le Lumbart contre le seigneur de Moruel.
588. – Enquete fete par la personne de Lytehare, Nicholas de Repenteigni, en lieu dou baillif, des forestiers de Lytehare.
589. – Pour le fait d'entre noble home le comte de Dammartin d'une part et mon seigneur Jehan de Trie d'autre.
590. – Informacion fete pour le chapelain de la chapelle le roy de Saint Germain en Laie d'endroit le poille dont debat est entre ledit chapelain et le prieur de Saint Germain, et comment on en a usé.
591. – Le fet aux homes de Haut Mont.
592. – Le fet de Sainte Genevieve contre le baillif de Vermandois et le prevost de Paris, et les responses de la dite Sainte Genevieve au fet des diz baillif et prevost.

⁽¹⁾ Ms. : Castelli Ovis.

593. – Le pris de la terre que notre sires li roys a a Houdaing en Artois.
594. – Les rantes, les lieux et les homes des vicomtés d'Auvilar et de Loumagne⁽¹⁾.
595. – L'escript des meubles mon seigneur le comte d'Alençon que il avoit en France au jour que il trespassa ; cest escrit sera baillié a mon seigneur de Saint Denis.
596. – Informations faite dou coumendement sire Gautier Bardin, baillif de Vermeudois, par Robert de Saint Just, garde de la prevosté de Pierrefons, apelés avec li Jehans dou Solier, home le roy de fief, et Richard de Morte Fontaine, seur ce que est contenu en la lectre as freres de l'Ordre de la chevalerie Saint Jaque.
597. – Ce sont les couvenences faites a Genne des naves et des tarides a la volenté le roy par mon seigneur Inguerran de Journi⁽²⁾ et Henri de Champrepus, clerc.
598. – C'est la prisie de la terre et des boys de la montainne de Chatres en la forest de Cuise.
599. – C'est li roles dou prest que li bourgeois Saint Jahan d'Angeli et pluseur autre de la seneschaucie de Xanctonge firent a notre seigneur le roy de France quan pret reçut li chanceliers de Meaus ou autres par non de li⁽³⁾.
600. – Informacion fete par le vicomte dou Pontau de Mer du coumendement le baillif de Rouan par ses lectres pour l'androit de mon seigneur J. de Gaillon, chevalier, syre de Groolei.
601. – C'est l'aprise faite de mon seigneur Aubert de Loingue Val et Piere son escuier, de la bateure que il firent au crieur et a Girardin, vallet au priens de Gaudeluz.
602. – Ce sunt les nons des persones nobles et non nobles qui preinnent gaiges et despens sus le roy en la baillie de Senliz.
603. – C'est l'aprinse faite par B. de Loon, baillif de Vitry, de la valeur de l'avourie de Chartrise et de la vicomté de Vaus par le mandement dou roy.
604. – L'enquete de mon seigneur Remon Guillaume de Caupana et de deme (?) Cozlein de Benac.
605. – *Nomina villarum.* « Sant Ander debet dare regi Francorum in auxilio triginta naves et tria milia hominum . . . »
606. – Juramentum quod facit rex Sicilie pape pro regno Sicilie.
607. – Item quedam scripta tangencia confirmacionem et coronacionem regis Alemannie faciendas.
608. – Dampna que receperunt Columpnenses per Bonifacium.
609. – Quedam memorialia que possunt tangere dominum regem Francie.
610. – Principium facti episcopi Baiocensis quantum tangit legatum tempore P. de Brocia⁽⁴⁾.
611. – Copia citationis doctorum ad Romanam Curiam per Bonifacium et copia littere « Salvator mundi » que est suspensio privilegiorum domini regis.

⁽¹⁾ Cf. Arch. nat., J 777-78, n. 1 et 2.

⁽²⁾ Ms. : Joroni. Pièce publiée par Jal, *Mémoires sur quelques documents génois* . . . dans les *Annales maritimes et coloniales*, mai 1842.

⁽³⁾ Cf. notre édition de l'*Inventaire des Comptes royaux de Robert Mignon*, n° 2375.

⁽⁴⁾ Cf. Arch. nat., J 429.

612. – Item quedam littera in qua continentur gentes vicine barbarorum.
613. – Transcriptum commissionis facte certis Fratribus Minorum a papa Clemente III^o super predicatione Crucis.
614. – Transcriptum littere B. pape VIII que incipit : « Dissolvite colligationes ».
615. – Nomina militum cruce signatorum pro regno Aragonie.
616. – Memoriale nunciorum qui mittuntur ad Curiam Romanam.
617. – Milites cruce signati de hospicio regis.
618. – Ecclesie cathedrales regni Francie et alias.
619. – Articuli confederationis inite inter regem Francie et comitem de Hollandia.
620. – Ista sunt que procurator regis intendit probare pro jure regio conservando in Tholosano.
621. – Hec sunt gravamina illata per archiepiscopum et capitulum Turonenses et per gentes suas gentibus domini regis baillivie Turonensis in prejudicium jurisdictionis domini regis et in enervacionem et diminucionem juris et honoris domini regis.
622. – Contra clericos qui negociis secularibus se implicant.
623. – Quedam proposita a preposito Meldensi contra capitulum Meldense ad finem quod non possint habere claustrum.
624. – Petitio facta per comitem Nivernensem priori et conventui de Caritate supra Ligerim.
625. – Item de hiis que proloquuta fuerunt inter papam C. et dominum regem.
626. – Item inqueste facte per magistrum P. de Villa Blouana, clericum, in castellaniis de Brayo et de Mousterolo super feodis et cetera.
627. – Remedia que petuntur a gentibus regni Anglie que possent adhiberi ad tranquillitatem Aquitannie et cetera.
628. – Quidam articuli per regem Anglie traditi.
629. – Transcriptum comitis et comitisse Britannie de quittance facta regi Navarre super successione quam petebant.
630. – Supplicatio quedam magnatum regni Anglie facta regi Anglie.
631. – Transcriptum littere pape pro Conchis.
632. – Supplicacio quedam facta per Guillelmum Magistri domino regi.
633. – Commissio super receptione homagiorum et fidelitatum comitatus Bigorre.
634. – Tractatus matrimonii sororis regis.
635. – De appreciacione terre domini L., comitis Ebroyensis.
636. – Quedam statuta regia.
637. – Ordinacio financiarum.
638. – Convenciones matrimonii primogeniti comitis Sabaudie.
639. – Nomina altarum justiciarum ballivie Gysorcii.
640. – Ordinacio burgesiarum.
641. – Mandatum super observacione burgesiarum.
642. – Extractum de appreciacione terrarum Roseyi et Castelli in Porciano.
-

INDEX.

- A., comes Pictavie et Tholose, 410. Cf. Alfonsus.
 Aaci (domini de), 381.
 Abrincensis vicecomes, 513.
 Achaye (princeps), 46.
 Acquisitis (declarationes super), 98.
 Ademarus Fabri, 186^h.
 — Girberti, 186^f.
 — de Valencia, 88, 92.
 Agnes de Bourbon, 463.
 Albars, 186^e.
 Albertus rex, 487.
 Albic (vicaria), 174.
 Albiensis (episcopus), 226.
 Alemannie (rex), 124, 198, 607.
 Alençon (comte et comtesse d'), 581, 595.
 Alfonsus, filius regis Castelle, 417; comes Pictavensis, 210. Cf. A. et Pictavensis comes.
 Almaricus de Creon, 232.
 Alnayo (bastida nova de), 174.
 Alnesii (terra), 172.
 Alpibus (Bertrandus de), v. Bertrandus.
 Alvardus de Colonia, 186^e.
 Amalvinus Tarini, 535.
 Amiliavo (Raimundus B. de), 557.
 Andegavensis prepositura, 385.
 Andegavie comes, 385.
 Andusia (Bertrandus de), v. Bertrandus.
 Angeli (Saint Jean d'), 599.
 Anglaincourt (Nicholaus de), v. Nicholaus.
 Anglars, 186^d.
 Anglie (rex), 477, 544, 627, 628, 630.
 Angolisme comitatus, 92.
 Annualia, 193, 321, 331, 338, 339, 344, 349, 354.
 Appamiarum (abbas, episcopus, villa), 154-158, 378.
 Aque Mortue, 540.
 Aquis (Johannes de), v. Johannes.
 Aquitania, 131, 544, 627.
 Aragonia, 550, 615.
 Aragonum (rex), 44, 387. V. Petrus.
 Aranni (Vallis), 44.
 Arcellis (Gandulphus de), v. Gandulphus.
 Arceyarum dominus, 62.
 Arnaldus Navarri, 186^g.
 — de Vernolio, 186^e.
 Arrio (Castrum Novum de), 392.
 Artois, 593.
 Athanacensis (abbas et conventus), 312.
 Atrebatensis (comes), 512; (comitissa), 125.
 Aubert de Loingue Val, 601.
 Aureliacensis (abbas), 162, 186^d.
 Aurelianenses (scolares), 166.
 Aurelianensis (electio), 179.
 Auvilar (vicomté d'), 594.
 Auxitanensis (civitas), 143.
 Averiis ponderis (Ordinaciones super), 97.
 Avinio, 37, 217.
 AVISAMENTA, 13, 14, 69-71, 83-84, 128, 133, 208, 218, 268, 286; cf. 239, 370, 388, 433, 434, 554. Cf. Monetarium oppiniones.
 Aymericus de Narbona, 425. Cf. Narbonensis vicecomes.
 B., abbas Figiaci, 24.
 B. de Loon, 603.
 Baiocensis (episcopus), 610.
 Baleinne, v. Gueraudus.
 Ballaico (castrum de), 186.
 Barbarorum gentes, 612.
 Bardin (Gautier), v. Gautier.
 Barrensis (comes), 175.
 Basqueville (Saint Georges de), 447.
 Bassus (Guido), 425.
 Beate Marie Regalis (monasterium), 393, 435.
 Belinus. V. Betinus.
 Bella Cassanha (villa de), 186^h.
 Bella Pertica (Petrus de), v. Petrus.
 Bellicadri (castrum), 543; (homines), 386; (senescallia), 133, 208, 539, 567; (senescallus), 208, 248, 319, 334, 386, 484, 530, 540.
 Bellijoci (dominus), 195.
 Belloloco (abbas de), 186ⁱ; (villa de), 186^m.
 Bellomarchesio (Eustachius de), v. Eustachius.
 Belvacensis (decanus), 541.
 Benac (Cozlein de), v. Cozlein.
 Benedictus (dominus), 2. Cf. Bonifacius; (papa), 132.
 Bernardus Deliciosi, 396.
 — de Meso, 43, 573.
 Bertout de Sene, v. Philippus.
 Bertrandus, frater domini Jordani de Insula, 480.
 — de Alpibus, 244.
 — de Andusia, 223.
 Betinus, 420.
 Bigorre (comitatus), 199, 633.
 Biola (castrum de), 186^e.
 Biterrensis (episcopus), 562.
 Bitterris (de), v. Petrus.
 Bituricensis (archiepiscopus), 521; (baillivia), 376; (baillivus), 153.
 Blanche de Bourgogne, 575.
 Blancha (domina), 548.
 — comitissa Campanie, 552.
 — filia sancti Ludovici, 417.

Blacha de Britannia, 125, 482.
 Blasphemii (statutum super),
 101, 229.
 Bocucii (Guillelmus), v. Guil-
 lelmus.
 Bolonia (de), v. Jacobus, Godefri-
 dus.
 Bolonie (comitissa), 161.
 Boncourt (Hospitalis de), 412.
 Bonifacius papa VIII, 250-293,
 474, 501, 608, 611, 614; cf.
 188.
 Borbonii (terra), 457, 463.
 Brabancie (archidiaconus), 495;
 (dux), 471.
 Brayo (castellania de), 626.
 Bretenous (villa de), 186^f.
 Britannia, 80-82, 513.
 Britannie (comes et comitissa),
 629; (dux), 218. V. Blacha,
 Maria.
 Britolii (foresta), 373, 415.
 Britonis (Yvo), v. Yvo.
 Brive (villa), 186^h.
 Brocia (P. de), v. Petrus.
 Burdegala, 189.
 Burdegalenses, 456.
 Burgo (villa de), 186^g.
 Burgundie (barones), 563; (co-
 mes), 187, 464, 547; (comi-
 tatus), 563; (dux), 46, 47,
 48, 75-76, 432, 547, 569;
 (ducissa), 47, 575.
 Cacinelli, v. Sornacus.
 Cadomensis baillivia, 304.
 Calciata (villa de), 186^c.
 Caleti (archidiaconus), 384.
 Calvimontis baillivus, v. P. le
 Jumiaux.
 Cambolito (villa de), 186^g.
 Cameracensis (comitatus), 124;
 (episcopus), 462.
 Campanie (comes, comitatus),
 77, 222, 552. V. Blacha.
 Cancellarius, 269, 326, 530.
 Candellii (monasterium), 174.
 Cantulensis (ecclesia), 398.

Capella regis, 55.
 Carcassona, 67, 68; Carcassone
 (senescallia), 422, 573; (senes-
 callus), 561.
 Caritate supra Ligerim (prior et
 conventus de), 624.
 Carnotensis (clerus), 467.
 Carolus, v. Karolus.
 Cartago, 207.
 Caslhucio (castrum de), 186^a.
 Castella, 548; Castelle (rex), 71,
 167, 367, 369, 383, 391,
 417, 533.
 Castellanus (Guillelmus), 564.
 Castelli in Porciano (terra), 642.
 Castellionis (terra), 571.
 Castell[ione] (dominus de), 498.
 Castro Franco (villa de), 186^a.
 Castrum Novum, 450.
 Castri Novi (castrum), 543.
 Castrum Novum de Arrio, 392.
 Castrum Novum Raterii, 186^f.
 Castrum Salionis, 113, 115.
 Caturci (civitas), 186^a, 206,
 224, 527; (episcopus), 206.
 Caupana (Remon Guillaume de),
 604.
 Celestinus (papa), 53.
 Cella (H. de), 172.
 Chambliao (P. de), 449.
 Champrepus (Henricus de), v.
 Henricus.
 Chartrise (l'avourie de), 603.
 Chatres, 598.
 Chesa (prior de), 275.
 Cheum (Guillelmus), v. Guillel-
 mus.
 Cistercienses, 468, 545.
 Clarimontis (comes), 457; (co-
 mitatus), 161.
 Claromonte in Argona (acor-
 dum de), 531.
 Claromontensis (episcopus), 410.
 Clemens papa [IV], 613.
 — papa [V], 238, 256, 262,
 625.
 — de Saviaco, 447.
 Clericis laicos, 149.

Cluniacenses (abbas et conventus),
 187, 453.
 Codriaci (factum), 236. Cf. Con-
 driaci.
 Cojarco (villa de), 186^g.
 Colonia (Alvardus de), v. Alvar-
 dus.
 Columbensis (abbatia), 444.
 Columberiis (de), v. Majolus.
 Columpna (P. de), 138.
 Columpnenses, 290, 608.
 Comborno (vicecomes de), 64.
 Compendio (Egidius de), 408.
 COMPOTI, 503, 514, 523, 573, 599.
 Conchis (littera pro), 631.
 Condriaci (pedagium), 22.
 Constancia (domina), 429.
 Constantinensis episcopus, 136,
 372.
 Corbolio (Judei de), 484.
 Coustentin (baillif de), 577.
 Coyac (dominus de), v. Guido de
 Lezenniaco.
 Cozlein de Benac, 604.
 Credonio (domini de), 237. Cf.
 Almaricus de Creon.
 Creton (Jehan), v. Jehan.
 Cuise (forest de), 598.
 Cypri (rex), 85, 488.
 Dammartin (comte de), 589.
 Danet (Hugo), v. Hugo.
 Daniel (propheta), 152.
 Decime, 132, 320, 331, 338,
 339, 344, 349, 354, 459,
 468, 469, 472, 508, 529,
 534, 545.
 Delgua (Stephanus), v. Stephanus.
 Deliciosi (Bernardus), v. Ber-
 nardus.
 Dissolvite colligaciones, 614.
 Domibus super Secanam (domina
 de), 389.
 Drekarum (comes), 175.
 Duaci (scabini), 511.
 Ebroicensis (comes), 273, 635.
 Ecclesie cathedrales, 618.

Egidius de Compendio, 408.
Empto (villa de), 186^h.
Engainne, v. Guillaume.
Eustachius de Bellomarchesio, 558.
Exoldunum, 145.

Fabri (Ademarus), v. Ademarus.
Faxini (Stephanus de), v. Stephanus.

Fenoilleto (P. de), 427.
Fenolhedesii (vicarius), 126.
Ferentinensis (civitas), 277 *bis*, 279.

Figiacum, 24-35, 186^d, 186ⁱ.
Filadelphie (Angelus), 460.
Financiarum (ordinacio), 104, 106, 637.

Flament (Petrus le), v. Petrus.
Flandrie (comes), 123, 219.
Fontibus (villa de), 186^g.
Forêts, 578. Cf. Britolii.
Forgetis (Johannes de), v. Johannes.

Frontenayo (villa et castellania de), 230.

Frontiniani (factum), 221.
Fuxensis (comes), 378, 426.

G. de Palma, 2.
G. de Priuriaio, 421.
G. de Sabanaco, 475.
G. de Viriaco, 43.
Gadicensis (episcopus), 383.
Gaillon (J. de), 600.
Galardo (Petrus de), magister balistariorum, v. Petrus.
Galhardus Fabri, 186^e.
— de Mauricio, 559.
Gallicana Ecclesia, 185, 434.
Gandulphus de Arcellis, 61, 197, 241.
Gaudeluz (le prieur de), 601.
Gautier Bardin, 596.
Genne, 597.
Geufroy de Vierville, 577.
Gibelet (dominus de), 416.
Girardin, 601,

Girardus dictus Leleu, 549.
Girberti (Ademarus), v. Ademarus.

Godefridus de Bolonia, 399.
Gondricurie (castrum), 175.
Gordonio (castrum de), 186^e.
Grant Pré (comté de), 583.

GRAVAMINA, 176, 185, 192, 196, 212, 381, 385, 467, 479, 517, 522, 621.

Gregorius (papa), 1.
Groolei (sire de), 600.
Gueldre (comes), 471. Cf. Guerrens.

Gueraudus Baleinne, 111, 112, 524.

Guerrens (comes), 411. Cf. Gueldre comes.

Guido Bassus, 425.
— de Pannaco, 186^m.
— de Lezenien, Lezenniaco, dominus de Coyac, 230, 272. Cf. Guydo.

Guillaume Engainne, 577.
— de Hangest, 582.
— le Lumbart, 587.

Guillelmus, dominus Montispessulani, 221.

— Castellani, 564.
— Cheum, 466.
— Magistri, 632.
— de Nogareto, 27, 28, 30, 35, 119, 177, 183, 184, 188, 222, 249, 257, 258, 258 *bis*, 260, 261, 266, 270 *bis*, 281, 288, 289.
— de Plasiano, 209, 261.

Guines (comes de), 566.
Guydo de Lexignen, comes Marchie, 65. Cf. Guido.

Gyourcii (pedagium), 331.
Gysorcii (ballivia), 639.

H., dux Burgundie, 46.

H. de Cella, 172.

Hangest (de), v. Guillaume.

Hanonie (comes), 123, 213, 219, 418, 511.

Harecuria (R. de), 413.

Haut Mont (les homes de), 591.

Hellinus de Vuasiers, 511.

Helyas, comes Petragoricensis, 52.

Henri de Champrepus, 597.

Henricus de Podio (magister), 243.

Hermannus, 523.

Hollandia (comes de), 619.

Homagia, 161, 551, 563.

Homarvilla, 134.

Horreo (Beata Maria in), 147.

Hospicium regis, 519, 617.

Hospitalarii, Hospitalis Jerosolimitani fratres, 194, 234, 297, 300, 445, 510, 539.

Hospitalis (prior), 235.

Houdaing en Artois, 593.

Hugo Danet, 428.

— Gerald, cantor Petragoricensis, 390.

— de Vienna, 214.

Imperator, 163, 368.

Indulgentia, 55, 87.

Infanzones Navarre, 401.

Inguerran de Journi, 597.

Inquisitio contra hereticos, 211.

INSTRUCTIONES, 180, 204, 382, 413. Cf. MEMORIALIA.

Insula (de), v. Bertrandus et Jordanus.

J., regina Francie, 59.

J. de Barro, 175.

J. de Gaillon, 600.

J. de Tiliafonte, 443.

Jacob, 274.

Jacobus de Bolonia, 421.

— Migum, 135.

— de Sancto Symone, 542.

Januenses, 247, 248.

Jaresii (dominus), 312.

Jehan, chastelain de Neelle, 584.

Jehan Creton, 585.

— dou Solier, 596.

— de Trie, 589.

Johannes, comes Drekarum, 175.

Johannes, comes Hanonie, 213. V.
Hanonie.

— Archiepiscopi, vicarius Tholose, 557.

— cardinalis, 255.

— dictus Consergius, 437.

— de Aquis, 455, 520.

— de Forgetis, 43.

— de Trie, 589.

— de Vairès, 514.

— de Vuasiers, 511.

— Villavive, 437.

Joigniati (comes), 246.

Jordani (B.), 134.

Jordanus de Insula, 480.

Journi (de), v. Inguerran.

Judei, 208, 227, 233, 242, 397, 404, 419, 518.

K. (dominus), 381.

Karofensis (abbas), 240.

Karolus, comes Valesii, 46. Cf. Valesii.

— II, rex Sicilie, 54.

Katharina, filia Caroli de Valesio, 45, 46.

L., Ebroicensis comes, v. Ebroicensis.

Lacourre (R.), v. Renaut.

Laia, 389.

Lanarum extractio, 102, 509.

Langres (évêque de), 582.

Laudunum, 179.

Laudunenses (appellationes), 572.

Laudunensis (prebenda), 164.

Lauserta, 186^b.

Laysacum, 558.

Le Jumiaux (P.), 139.

Leleu, v. Girardus.

Leodiensis (episcopus), 142.

Leonensis (civitas), 135.

Leucata (castrum de), 126; (portus de), 205.

Lexignen (Guido de, comes Marchie), v. Guydo. Cf. Lezenien, Lezenniac.

Lexoviensis (episcopus), 140.

Lexovium, 77-79.

Lezenien (G. de), v. Guido.

Lezenniac (G. de), v. Guido.

Limoiges, 574.

Lingua Occitana, 176, 191, 192, 370.

Livriaci (terra), 366.

Loingue Val (de), v. Aubert.

Lombardi, 423.

Loon (B. de), 603.

Lotharingie (dux), 552.

Loumagne (vicomté de), 594.

Ludovicus (rex [VIII]), 37.

— (beatus), 146, 207, 371.

— rex (IX?), 374.

— de Sabaudia, 216.

Lugdunum, 1-23, 75-76, 163, 249, 310-363, 432.

Lumbart (Guillaume le), v. Guillaume.

Lunellum, 107-110.

Luzegio (castrum de), 186^a.

Lymolio (castrum de), 130.

Lytehare, 588.

M., comitissa Atrebatensis, 125.

Maglorii (comitatus), 565.

Maiolus Mangart de Columberiis, 177.

Majoricarum (rex), 41, 242.

Mallardus, 450.

Malo Monte (negotium de), 228.

Marchesyo (Symo de), v. Symo.

Marchia, 88-92.

Marchie (comes), 63. Cf. Guydo, Maria.

Marceville (Wistace de), v. Wistace.

Marcillaco (villa de), 186^f.

Margarita (regina), 553.

— Porete, 129, 553.

Maria de Marchia, comitissa de Sancerro, 89, 91.

— filia domine Blanche de Britannia, 482.

Martinus IV, papa, 438, 534.

Martinus Michaelis, balistarius Navarre, 364.

Matiffardi (S.), 413.

Matisconensis baillivia, baillivus, 181, 319, 324.

Matisconis (castrum), 543.

Maurcio (Galhardus de), v. Galhardus.

Mazeriarum domina, 56.

Meaus (li chanceliers de), 599.

Meldensis (prepositus), 623.

Meldense (capitulum), 623.

Meldis, 116-118.

Meleduni (Judei), 518, 599.

Melgorii (comitatus), 201.

MEMORIALIA, 127, 153, 291, 441, 500, 506, 578, 609, 616.

Meso (B. de), v. Bernardus.

Metensium (decima), 459.

Michaelis, v. Martinus.

Migum (Jacobus), 135.

Milites creati, 351.

Minores (Fratres), 424, 613.

Mirabello (castrum de), 186^e.

Moischar (Radulphus de), 186^f.

Moleriis (villa de), 186^e.

Moneta Parisiensis, 485.

Monetarii, 150.

Monetarum (factum), 148; (opiniones), 51; (prohibitio), 99. Cf. Monnaies.

Monnaies, 244, 473, 485.

Montanarum Alvernie (gravamina), 212.

Monte Albano (villa de), 186^e.

Monte Alzato (castrum de), 186^e.

Montem Argi (apud), 246.

Montis Clari (castrum), 186^e.

Monte Cuco (villa de), 186^b.

Monte Lavardo (castrum de), 186^b, 475.

Monte Lauro (Remunda de), v. Remunda.

Montibus (villa de), 186^b.

Montisferrati (comitatus), 565.

Montispeulani (civitas), 36-43, 221, 424.

- Morte Fontaine (Richard de),
v. Richard.
- Moruel (le seigneur de), 587.
- Mousterolo (castellania de), 626.
- Moysiaki (consules), 190.
- Muissy, 582.
- Murrone (P. de), 53.
- Namurcii (comes), 124, 494;
(comitatus), 584.
- Narbona (Aymericus de), v. Aymericus.
- Narbonensis (archiepiscopus),
211, 465; (vicecomes), 93-95.
- Navarra, 364, 401, 455.
- Navarre (rex), 629.
- Navarri (Arnaldus), 186^e.
- Neelle (le chastelain de), 584.
- Nemausensis (episcopus), 183.
- Nicholas de Repenteigni, 588.
- Nicholaus de Anglaincourt, 556.
- Nicolaus (papa), 1.
- Nigre Pellicie (villa), 186^e.
- Nivernensis (comes), 624.
- Normannia, 377, 458.
- Nundine, 317.
- Odonis (Philippus), v. Philippus.
- Olargio (dominus de), v. Bertrandus de Andusia.
- ORDINACIONES, 96, 97, 98, 99,
100, 101, 102, 103, 104,
105, 106, 229, 231, 568,
636, 637, 640.
- Otho, comes Burgundie, 216. V.
Burgundie comes.
- Oudarz dou Val, 581.
- P., Narbonensis archiepiscopus,
211.
- P. Chambellanus, 451.
- P. de Chambliao, 449.
- P. de Fenoilleto, 427.
- P. le Jumiaux, baillivus Calvi-
montis, 139.
- P. de Lauduno, 179.
- Palma (G. de), v. G. de Palma.
- Pannaco (Guido de), v. Guido.
- Parisiense (capitulum), 495.
- Parisiensis (ecclesia), 499, 592;
(episcopus), 203; (geola), 537;
(moneta), 485; (officialis), 249,
250, 258, 405, 492; (prepo-
situs), 592.
- Parisius, 83; (illi de), 492; v.
Universitas.
- Parlamenti (ordinatio), 100.
- Passagium transmarinum, 448,
579.
- Payraco (villa de), 186^e.
- Penestrinus (cardinalis), 294.
- Perusii (populus), 474.
- Petragoricensis (comes), 52;
(villa), 202, 390, 527.
- Petrus de Aragonia, 406.
- de Bella Pertica, 3, 337.
- de Biterris, 530.
- de Brocia, 610.
- de Columpna, 138.
- de Sabaudia, 16.
- de Sioraco, 186^b.
- de Ville Blouoyn, 514,
626.
- Le Flament, 148.
- Remundi de Sancto Paulo,
380.
- Philippus, primogenitus regis
Francie, 207.
- IV, 374.
- Bertout de Sene, 159.
- Odonis, 186^d.
- Picatos (castrum de), 186^e.
- Pictavensis (comes), 57; (epi-
scopus), 467; (senescallus),
375.
- Pictavie (comes), 410.
- Pictavis, 200, 361, 505.
- Pierre, écuyer, 601.
- Chief de roy de Limoges,
574.
- de Sargines, 584.
- Pierrefons (prévôté de), 596.
- Plasiano (de), v. Guillelmus.
- Podio (de), v. Henricus.
- Episcopi (castrum de),
186^a.
- Pontau de Mer (le vicomte de),
600.
- Pontecisso (castrum de), 225.
- Pontibus (feodum de), 240.
- super Yonne (pontes de),
515.
- Pontivi (comitatus), 168.
- Pont Sainte Maxence, 576.
- Pontoillier, 160.
- Porete, v. Margarita.
- Potieres (abbé de), 582.
- Poyz (communia de), 144.
- Preaux (abbas et conventus de),
171.
- Prebendæ, 431, 440.
- Prisiarum (prohibitio), 96, 231.
- Pruginenses (burgenses), 72.
- Pruginum, 452.
- Quer[que]buz (castellanus de),
173.
- R., dominus de Harecuria,
413.
- R., filius comitis Atrebatensis,
125.
- Radulphus de Moischar, 186ⁱ.
- Raginaldus de Supino, 277,
277 bis, 280.
- de Veravast, 220.
- Raimundus Bertrandi de Ami-
liavo, 557.
- Regalia, 164, 189, 341, 403,
503.
- Remon Guillaume de Caupana,
604.
- Remunda, domina de Monte
Lauro, 66.
- Remundus de Curamonnia (Cara-
manno?), 186^m.
- Renaut la Corre, 394, 583.
- Renerus Johannis, 159.
- Repenteigni (de), v. Nicholas.
- Requestæ, 166.
- Richard de Morte Fontaine,
596.
- Robert de Saint Just, garde de la
prévôté de Pierrefons, 596.

- Romana Curia, 49, 200, 204, 291, 382, 413, 421, 462, 481, 500, 506, 536, 611, 616.
 — Ecclesia, 461.
 Romanorum (rex), 547.
 Romanum Imperium, 554.
 Roseyi (terra), 642.
 Rossilionis (dominus), 312.
 Rothomagi (cives), 414, 493, 532.
 Rothomagensis (baillivus), 140.
 Rouan (le baillif de), 600.
 Rouciaci (comitissa), 175.
 Ruppe Amatoria (villa de), 186^f.
 Ruppe forti (factum de), 107.
 S., legatus in Francia, 410. Cf. Martinus IV.
 S. Matiffardi, 413.
 Sabanaco (G. de), 475.
 Sabaudia, 16, 216, 543, 638.
 Sabaudie comes, 543; (primogenitus comitis), 638. V. Ludovicus, Petrus, Savoie.
 Saint Denis (monseigneur de), 595.
 Saint Germain en Laie, 590.
 Saint Jaque (l'Ordre de la Chevalerie), 596.
 — Jean d'Angeli, 599.
 Salceya, 454.
 Salionis, v. Castrum Salionis.
 Salsis (gradus de), 126.
 Salva terra (castrum de), 186^d.
 Salvator mundi, 611.
 Sancero (comitissa de), v. Maria de Marchia.
 Sancta Colomba prope Viennam, 165.
 — Genovefa Parisiensis, 170, 592.
 — Maria in Horreo, 144.
 Sancto Ameliano (factum de), 476. Cf. Sancto Emeliano.
 Sancti Aredii (associatio), 50.
 — Dyonisii (monasterium), 407.
 Sancto Emeliano (de), 439.
 Sancti Ferrioli (prior), 186ⁱ.
 Sanctus Georgius de Basqueville, 447.
 Sancti Hylarii Lugdunensis, 312.
 — Justi capitulum, 312.
 — Lazari de Meldis (domus), 118.
 — Martini Turonensis (decanus), 533.
 Sancto Medardo (villa de), 186^k.
 Sancti Orientii prior, 143.
 — Pauli comes, 273, 380.
 — Quentini (prepositus), 525; decanus et capitulum, 137, 556.
 Sanctus Quiriacus de Pruvino, 452.
 Sancto Symone (J. de), v. Jacobus.
 Sancti Urbani, 555.
 Sant Ander, 605.
 Sareburgensis scolasticus, 198.
 Sargines (de), v. Pierre.
 Sauz, 119-121, 580.
 Saviaco (Clemens de), v. Clemens.
 Savigniacum, 324, 341.
 Savigniati (abbas et conventus), 312.
 Savoie (le fil le conte), 575.
 Scotia, 526.
 Scotorum littera, 538.
 Senlis (bailliage de), 602.
 Senonenses (Judei), 397, 503.
 Senonensia (regalia), 403, 503.
 Septem Fontibus (villa de), 186^e.
 Severiaco (dominus de), 215.
 Sicilie (rex), 217, 430, 461, 502, 512, 606. V. Karolus.
 Sioraco (de), v. Petrus.
 Soilliati dominus, 246. Cf. Soilliati.
 Soliaci domina, 399.
 Sornacus Cacinelli, 182.
 Statuta, v. Ordinationes.
 Stephanus Delgua, 186ⁿ.
 — de Faxini, 519.
 Suppino (de), v. Raginaldus, Thomasius.
 SUPPLICATIONES, 232, 235, 270 bis, 456, 490, 492, 505, 517, 630, 632.
 Symon de Bolonia, 486.
 — de Marchesio, 119.
 Tarentinensis (princeps), 46.
 Tarini (Amalvinus), v. Amalvinus.
 Tartari, 478.
 Tauriaco (villa de), 186^q.
 Templarii, Templum, 234, 294, 309, 365, 446, 470, 488, 489, 510, 514, 539.
 Terrasonensis abbas, 186^t.
 Terra Sancta, 83-87, 491; cf. Passagium.
 TESTAMENTA, 56-66, 374, 507.
 Th., archidiaconus Lugdunensis, 249, 338, 347, 360.
 Th., filius Blanche de Campania, 552.
 Th. de Vassiliaco, 3.
 Tholosanus comes, 221.
 Tholose (senescallus), 560.
 Tholosanum, 620.
 Thomasius de Supino, 278.
 Tiliafonte (J. de), 443.
 Tolosa, 210, 221, 410, 557, 620.
 Trecenses (burgenses), 72, 74, 437.
 Trecis (illi de), 73, 409.
 Treverensis (diocesis), 147.
 Trie (Jehan de), v. Jehan.
 Tunicii (partes), 551.
 Turenensis (vicecomes), 379, 507.
 Turonensis (archiepiscopus), 196, 227; (baillivia), 483, 621.
 Tutellensis abbas, 186^f.
 Universitas clericorum Parisius studentium, 181, 497.
 Usurarii, 103.
 Vaires (J. de), 514.
 Valencia (Ademarus de), 88, 92.

- | | | |
|--|---|---|
| <p>Valenciennes, 418.
 Valentinensis (terra), 133, 418;
 (episcopus), 141.
 Valesii (dominus), 45, 494. Cf.
 Karolus.
 Vallavie (terra), 133, 319,
 334.
 Vallem Coloris (apud), 487.
 Vallis Aranni, 44.
 Vallis Magne (monasterium),
 245.
 Vasatenses (cives), 538.
 Vasconie (senescallus), 477.
 Vassen (domus de), 516.
 Vassiliaco (Th. de), 3.</p> | <p>Vaus (vicomté de), 603.
 596,
 Veneyano (factum de), 530.
 Veravast (de), v. Raginaldus.
 Vermandois (bailli de), 592.
 Vernolio (Arnaldus de), 186^c.
 Vienna, 44, 214, 238.
 Viennensis archiepiscopus, 165.
 Viennense concilium, 238.
 Vierville (G. de), v. Geufroy.
 Villa Blouana (de), 514, v. Pe-
 trus.
 Villa Francizia, 186^c,
 Villavive (Johannes), 437.
 Victoria [civitas Navarre], 402.</p> | <p>Viriaco (G. de), 43.
 Virsione (domina de), 56.
 Vitry (bailli de), 603.
 Vivariensis (terra), 133.
 Vuasiers (de), v. Hellinus, Jo-
 hannes.
 Wistace de Marceville, 586.
 Xaintonge (sénéchaussée de),
 599.
 Ysabellis, regina Anglie, 186.
 Ysone (dominus de), 312.
 Yvo Britonis, 527.</p> |
|--|---|---|

NOTICE
SUR
LA BIBLE DES SEPT ÉTATS DU MONDE
DE GEUFROI DE PARIS,
PAR
M. PAUL MEYER.

La « Bible des sept états du monde » est une singulière compilation où l'auteur, Geufroi de Paris, a mis très peu du sien. Une grande partie de l'ouvrage est formée d'extraits, ou même de poèmes entiers, qu'il n'a eu que la peine de transcrire. Parfois, lorsque les morceaux qu'il s'est appropriés n'étaient pas en vers octosyllabiques rimant deux à deux, forme qu'il a jugé à propos d'adopter, il s'est appliqué à les faire entrer de force dans le moule choisi, travail ingrat qu'il a exécuté sans élégance. Pour certaines parties de cette « Bible », l'original nous manque, ou du moins n'a pu encore être retrouvé, et dans ce cas il est permis de supposer que Geufroi a fait œuvre d'auteur, mais cette supposition n'est évidemment que provisoire. Les seules parties de la « Bible » qu'on puisse lui attribuer avec certitude sont : 1° le prologue, suivi d'une table versifiée de tout l'ouvrage, dont on lira le texte ci-après; 2° les quelques vers d'introduction placés en tête de chaque livre; 3° l'épilogue où il se nomme. En d'autres parties, dont il a simplement remanié les originaux, nous pouvons apprécier, sinon son talent de conteur, du moins sa langue et sa versification.

Geufroi n'a pas cru nécessaire de reconnaître ses emprunts. À une époque où les idées sur la propriété littéraire étaient encore bien confuses, il a pu considérer comme légitime cette façon de procéder. Il a eu d'autant moins de scrupule qu'en réalité il se donne comme compilateur plutôt que comme auteur. Nous lisons à la rubrique initiale : « Ci coumence la Bible qui est compilée des .vij. estaz du monde. » Et dans le prologue : « Geffroi de Paris... a ceste Bible compilée. » La même expression reparait dans l'épilogue.

En tête de chacun des sept livres dont se compose cette « Bible », j'indiquerai, autant que cela me sera possible, les sources où l'auteur a puisé. Présentement, je me bornerai à donner une idée sommaire du contenu de l'ouvrage et de sa division en sept parties; puis je présenterai quelques observations sur la date qu'il convient de lui assigner.

Il y a sept livres d'étendue fort inégale, chacun d'eux consacré à un des sept états du monde. Ces sept états, assez mal définis, sont les suivants :

LIVRE I. L'Ancien Testament.

LIVRE II. Le Nouveau Testament.

LIVRE III. L'Enfer.

LIVRE IV. Le Purgatoire.

LIVRE V. La condition humaine.

LIVRE VI. L'Antéchrist.

LIVRE VII. La fin du monde.

Cette division est évidemment très artificielle, bien que Geufroi, dans son épilogue, cherche à la justifier en donnant une signification morale à quelques-uns de ces sept titres. Il est bien probable qu'elle lui a été suggérée par la nature des ouvrages qu'il a jugé à propos de mettre à contribution.

Quoi qu'il en soit, le nombre sept avait à ses yeux un avantage tout particulier : celui de lui permettre d'inscrire son nom dans l'ouvrage, en faisant commencer chaque livre par une des sept lettres de ce nom. Cet artifice est expliqué dans le prologue, et en effet les sept livres commencent par les lettres G, E, V, F, R, O, I⁽¹⁾. La forme *Geufroi*, que j'adopte puisqu'elle est donnée par l'acrostiche, n'est pas habituelle. Il est certain qu'on prononçait *Geffroi*, forme que du reste nous trouvons sous la plume du copiste à qui est dû l'unique manuscrit connu de l'ouvrage; car notre compilateur, non content de s'être nommé en acrostiche, a jugé bon de placer son nom et son sur-

⁽¹⁾ Nous n'avons pas le début du premier livre, parce qu'il manque à cet endroit un feuillet dans le manuscrit unique de la « Bible », mais il n'y a pas de doute que le premier vers

devait commencer par G. Quant au livre VII, il commence par A; mais, comme la forme *Geufroa* serait inadmissible, je suppose que le texte est fautif à cet endroit.

nom, *Geffroi de Paris*, sous les yeux du lecteur, au commencement et à la fin de sa « Bible ». Ce nom ne nous apprend rien. Il y eut bien un Geffroi ou Geoffroi de Paris, auteur d'une chronique rimée de Philippe le Bel, et peut-être du Martyre de saint Bacchus⁽¹⁾, mais il vivait un demi-siècle au moins après notre compilateur. D'ailleurs, on ne connaît aucun autre écrit qui puisse, avec quelque vraisemblance, être attribué à ce dernier.

La compilation, envisagée dans son ensemble, est une œuvre d'édification et en même temps d'instruction religieuse. Mais le compilateur était visiblement un homme peu éclairé, incapable, selon toute apparence, de recourir aux sources latines ou même d'apprécier la valeur des écrits en langue vulgaire qu'il ajustait à la suite les uns des autres. C'est la conclusion qui se dégage de la présente étude. Ici la recherche est plus intéressante que le sujet auquel elle s'applique.

Geufroi de Paris, s'il ne nous a rien laissé entrevoir de sa condition, a eu du moins le bon esprit de nous donner, à l'épilogue, la date de l'achèvement de sa « Bible ». Cette date est 1243. Elle a tout récemment été contestée pour une raison assez spécieuse. On verra plus loin que Geufroi, en deux endroits (livres II et V) a fait usage d'un poème du trouvère Huon, dit le Roi de Cambrai, intitulé, selon les manuscrits, *Li regrès Nostre Dame*, ou *La complainte Nostre Dame*. Or, M. Långfors, l'éditeur de ce poème⁽²⁾, adoptant une idée qui avait été émise avant lui, cherche à établir que le *Regrès Nostre-Dame* a été composé après 1244 et avant 1248. D'où il suivrait que Geufroi de Paris n'aurait pu connaître ce poème dès 1243, et que par conséquent la date donnée à l'épilogue de la « Bible » ne saurait être correcte. M. Långfors propose de corriger 1243 en 1263 : il n'y a qu'une lettre à déplacer (XLIII et LXIII). La correction est légère, et, comme d'ailleurs nous n'avons aucun renseignement sur Geufroi de Paris, je l'accepterais volontiers, si elle était suffisamment justifiée. Mais tel n'est pas le cas. Les vers du *Regrès*, dont on prétend induire que le poème a été composé après que saint Louis eut annoncé son départ pour la croisade, c'est-à-dire après 1244, n'ont nullement cette portée. Le poète manifeste son indignation de ce que les Sarrasins aient depuis si longtemps le

⁽¹⁾ C'est du moins la supposition de G. Paris, *Histoire littéraire de la France*, XXIX, XVII.

⁽²⁾ *Li Regrès Nostre Dame*, par Huon le Roi

de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus par Artus Långfors, Paris, Champion, 1907, in-8°. Voir la préface, p. CXXXIX-CXLI.

Saint-Sépulcre en leur pouvoir, mais ne fait pas la moindre allusion à la croisade de saint Louis⁽¹⁾. Or la prise de Jérusalem est de 1187. Le *Regrès de la Croix* peut donc parfaitement être antérieur à 1243, date de la « Bible » de Geufroi.

La langue de Geufroi, à en juger par les parties qui sont réellement de lui, est irrégulière, et l'étude qu'on en pourrait faire n'aurait pas grand intérêt. Je présenterai à ce propos quelques remarques à la fin de cette notice.

Nous n'avons de cette « Bible » qu'un manuscrit, le n° 1526 du fonds français de la Bibliothèque nationale⁽²⁾. C'est un livre en parchemin écrit vers la fin du XIII^e siècle, à deux colonnes et à 30 lignes à la page. Il contient un peu plus de 20,000 vers. Trois feuillets manquent : le premier entre les feuillets 8 et 9, les deux autres entre les feuillets 30 et 31. Le texte en est souvent incorrect, comme je l'ai constaté à diverses reprises dans les notes. Parfois des vers, ou même des morceaux étendus sont omis⁽³⁾.

⁽¹⁾ Voir *Romania*, XXXVII, 314-315.

⁽²⁾ M. le professeur Suchier, de Halle, a récemment fait connaître qu'il possédait un fragment de la « Bible » correspondant à une partie du second livre (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXI, 627). Je dois faire observer que le second livre de Geufroi étant

la reproduction de poèmes connus, notamment d'une copie interpolée du poème de Wace sur la Vierge Marie, il doit être difficile de dire si le fragment en question appartient à l'un de ces poèmes ou à un manuscrit de la « Bible » de Geufroi.

⁽³⁾ Voir ci-après, p. 301.

PROLOGUE ET TABLE.

Ci coumence la Bible qui est compillée des .vij. estaz du monde.

- | | |
|---|--------------------------------------|
| Gent debonneire, gent courtoise, (F. 1) | U quel estat doivent finer |
| Or faites paiz, taisiez la noise; | Touz ceus qui se veulent sauver. |
| S'entendez tuit, gent honorée | Li tiers estat, ce est li pire, |
| 4 Qui vers Dieu avez la pensée. | 36 C'est d'enfer et de son martire, |
| Mout devez volentiers oïr | Ou touz ceus et celles courront |
| Et entendre et bien retenir, | Qui en pechiez mortex mourront. |
| Car toutes choses hors et enz | Li quarz estaz de nostre estoire |
| 8 Fist Diex li sires por ses genz. | 40 Apelons nous la purgatoire, |
| Vous qui devez oïr l'estoire | Ou les ames poient leur deite |
| Qui est du haust seignor de gloire, | Qui leur penitence n'ont faite. |
| Sachiez en verité prouvée | Li quinz estaz, si con lison, |
| 12 Qu'en .vij. livres est devisée, | 44 C'est l'umaine condicion |
| En chapitres de mainte guise | Ou nous soumes, n'en doutez mie, |
| Dont chascun livre se devise. | Con li cors l'ame contralie. |
| GEFFROI de Paris, sanz celée, | Li sisiesmes estaz sera |
| 16 A ceste Bible compillée. | 48 D'Antecrist el tanz qui vendra, |
| Ces .vij. livres coumence l'on | Con li monz iert troublez et tristez |
| Par les .vij. lestres de son non. | Et par lui et par ses menistrez. |
| Je ne di pas, sachiez de li, | Le septiesme estat de cest mont |
| 20 Que la Bible soit toute ci, | 52 Est des sygnes qui avendront |
| Mais la partie en orrez dire | Encontre le definement, |
| Qui afiert a nostre matire. | Et coume iert fait le Jugement. |
| Des .vij. estaz sont li .vij. livre | .II. des estaz sont ja passez, (c) |
| 24 En quoi li mondes se delivre. | 56 Li Viez Testament, ce savez, |
| L'estoire a non, qui que l'esponde, (b) | Et li autre estaz puis le tens |
| Bible des .vij. estaz du monde. | Que Jhesucrist fu crestiens. |
| Li premier estat voirement | Cil d'enfer dure, c'est la voire, |
| 28 Apel'on le Viez Testament, | 60 Ausi fait cil de purgatoire, |
| Dès lors que Diex le monde fist | Et la condicion humaine |
| Jusqu'au baptesme Jhesu Crist. | Ou chascun jour soumes en painne, |
| Li seconz estaz que je voi | Ces .iiij. sont presenz sans mentir, |
| 32 Ce est la crestianne loi, | 64 Et .ij. en i a a venir : |

10. L's est placée à tort dans *haust*, comme dans *lestres* (v. 18), *chapistres* (v. 85), etc. — 13. Ms. *maintes guises*. — 17. Le mot *coumence* est abrégé (*gmence*), mais à la rubrique il y a *coumence* en toutes lettres. — 27. *Li*, corr. *Le*. — 45, 62, etc. *soumes* en toutes lettres. — 54. Ici et la plupart du temps *coume* est abrégé, mais il se rencontre aussi écrit en toutes lettres.

L'estat d'Antecrist voirement
 Et li estaz du Jugement.
 De ces .vij. estaz, par verté,
 68 En .ij. en a li siecle esté,
 Et .iiij. en sont encore adès :
 L'un en vie, les .ij. après,
 Et .ij. en y a a venir
 72 Ainz que li mons doie fenir :
 Li .j. de persecution
 Et l'autre de judition.
 De mainte bone auctorité
 76 Est nostre livre compillé.
 Le premier livre si a non
 Le viés Testament l'apel'on.
 En celui a, tout par devis,
 80 .L. chapitre[s] mout bien assis.

 Le premier chapitre a delivre
 Parole des choses del livre,
 Dont il est compillez et fait,
 84 Si coume il vous sera retrait.
 Li secons chapistres dira (d)
 Coument Diex le monde estora,
 Les .iiij. ellemens a compas,
 88 L'un plus haut et l'autre plus baz.
 Eu tierz chapistre dist la lestre
 Con Diex fist paradis terrestre,
 Des arbres, des fruiz, des deliz,
 92 Que Diex mist en cet paradis.
 Eu quart chapitre est devisé
 Con li abysmes est fondé,
 D'enfer, des venz, des autres choses
 96 Qui en la terre sont encloses.
 El quint chapitre orrez le change,
 Con Luciabel et si angre
 Devindrent fel et orgueilleuz
 100 Et con il chairent des cieulz.

El sisiesme dira le sen
 Coument Diex fist Eve et Aden,
 Con il les mi[s]t en grant deduit
 104 Et con leur desfendi le fruit.
 U seiptiesme orrez les devis

 Con il les mist en paradis,
 108 Con les deçut li anemis,
 Con il leur fist du fruit mengier
 Et le coumant de Dieu brisier.
 Li viij^{mes} si vous dira
 112 Con Diex les reprist et blasma,
 Et coument andui furent mis
 Hors des deliz de paradis.
 Li ix^{mes} dit, ce me semble,
 116 D'Aden et de ses filz ensemble, (F. 2)
 De leur sacrefices ausi,
 Coument Kaym Habel aï.
 Li x^{mes} devisera
 120 Coument Kaym Habel tua,
 Coument Damedieux les reprist
 Et coument Diex Kaym maudist.
 Li xi^{mes} dit, ce m'est vis,
 124 Con Seth ala en paradis,
 Coument les .iiij. grains aporta,
 Et coument Adan trespasa.
 Li xij^{mes} dit de Noé,
 128 Et con Diex li ot coumandé
 A fere l'arche ou il gari
 Quant touz li mondes fu peri.
 Li xiiij^{mes} dist a delivre
 132 Con Noé s'endormi tout yvre,
 Con son ainzné filz l'escharni
 Et con li mainés le couvri.
 Li xiiij^{mes} fait membrane
 136 D'Abraham et de sa vaillance,
 Con son filz volt sacrefier,

80. L'écrivain prononçait probablement le nom de la lettre (*L*). Si l'on prononçait *cinquante*, le vers aurait deux syllabes de trop. — 82. *Ms. parolent*. — 84. *vous*, *ms. nous*. — 86. *Coument* est ordinairement abrégé (*gment*), mais ici et v. 165, 425, etc. il est écrit en toutes lettres. — 89. *Ms. Cu*. — 101. *Ms. dire*, mais le vers reste obscur. — 103. *Con*, *ms. gm*. — 106. Vers omis. — 134. *Ms. maimes se*.

- Tant creoit Dieu et avoit chier.
Li xv^{ème} nous redira
- 140 Coume Abraham Diex heberja
Quant Sodosme destruire aloit
Et coument de Lot deprioit.
Li xvj^{ème} dist mot a mot
- 144 Con de la cité issi Lot,
Con sa fame se regarda
Et coument en pierre mua. (b)
Et du xvij^{ème} diron
- 148 [D']Ysaac qui molt fu preudon,
Des .ij. enfanz qui estrivoient
Et en la mer se combatoient.
Li xvij^{ème} dira
- 152 De Esaü qui berser ala.
Et coument Yacob le deçut
Qui sa beneïçon reçut.
En xix^{ème} devise
- 156 Con Jacob vit l'eschiele mise
Au ciel et les angres monter
Et a la terre ravaler.
Li xx^{ème} dit tout de fi
- 160 Con Jacob son oncle servi
Et con ses filles espousa
Et con en son pais rala.
Li xxj^{ème} parole
- 164 Coument Rachel embla l'idole
Et coument Jacob sa pès ot
A Esaü qui haï l'ot.
Li xxij^{ème} dira
- 168 Con Joseph les songes songa,
Coument si frere le haïrent
Et de lui traïson bastirent.
Li xxij^{ème} raconte
- 172 De Joseph le duel et la honte,
Con par ses freres trahi fu
Et puiz aus mercheanz vendu.
Li xxiiij^{ème} recite
- 176 Coument Joseph fu en Egypte, (c)
Coument la roïne l'ama
Et coument a tort l'acusa.
Et u xxv diron
- 180 Con Joseph fu mis en prison
Et des .ij. qui avec eus erent
Et des songes que il songierent.
Li xxvj raconte
- 184 Du songe Pharaon que monte,
Con Joseph fist le roi garnir
Por le chier tens qui dut venir.
Li xxvij ensement
- 188 Des freres Joseph dit coument
Il les connut quant il les vit,
Et de la paour qu'il leur fit.
Li xxviiij dira
- 192 Coument Joseph se demoustra,
Con firent pès il et si frere
Et coument il manda son pere.
Li xxix raconte
- 196 Du peuple Ebreu et de la honte
Que cil d'Egipte leur faisoient
Et du servage ou les tenoient.
Li xxx chapistre après
- 200 Si parole de Moysès,
Et coume Diex a lui parla
Et a Pharaon l'envoia.
Li xxxj descrit
- 204 Con Moïses sanz contredit
Mena le pueple outre la mer
Et con Diex le volt delivrer. (d)
Li xxxij dira
- 208 Con li peuples loi demanda
Et du torel d'or qu'i[l] fonderent
Que il coume Dieu aourerent.
Li xxxiiij encor
- 212 De ceus qui orent barbes d'or,
Et con li peuples ot famine

142. *Lot*, ms. *lost*. — 147. Il faut probablement supprimer *Et*, et lire *Du dis et setiesme*; cf. *dis et uitiesme* (v. 151), *dis et neuviemes* (v. 155). — 150. Suppr. *Et* et corr. *mer[e]*? — 152. Il n'y a pas lieu de corriger *D'*; il faut seulement savoir que l'*e* atone s'élidait. — 171. Il faut, naturellement, lire *Li vint et troisesmes*, mais je m'abstiens dorénavant de restituer la finale.

- Et la grant planté de vermine.
Li xxxiiij a plain
- 216 Parole du serpent d'arain
Et des verges que Moysen
Trouva seur le sepucure Adam.
Li xxxv ausi
- 220 Si parole du roi Davi,
Coument son seneschal ocist
Et sa fame espousa et prist.
Li xxxvj par non
- 224 Parole du roi Salemon
Et de son premier jugement,
De quoi il fu fait et coument.
Li xxxvij redist
- 228 Con Salemon le temple fist,
Et dou fust orrez le devis
Que ne pot estre en l'eve mis.
Li xxxviii dira
- 232 De Joachim et contera
Coument son don fu refusé
Pour ce qu'enfant n'ot engendré.
Li xxxix dira
(De Joachim et contera) (F. 3)
- 236 Coume a ses pa[s]tours en ala
Et con li sains angres li di[s]t
Qu'enfant aroit sanz contredist.
Li xl dit d'Anna
- 240 Et de l'angre qui li nonça
C'une fille aroit sanz faillie
Qui seroit nommée Marie.
Li xli dist
- 244 De Marie selonc l'escrist,
Coument fu conceüe et née,
Coument au Temple présentée.
Li xliij ausi
- 248 Vous redira trestout de fi
Coument a Joseph fu donnée
- Selonc la loi et espousée.
Li xliij est bel,
- 252 Coument l'angre saint Gabriel
Aporta du ciel le mesage
A Marie qui tant fu sage.
Li xliij encore
- 256 De sainte Elizabeth parolle
Qui sainte Marie receut
Quant cil du ventre Dieu connut.
Li xlv ausi
- 260 Dist de Joseph con fu mari
Quant sa fame ençainte trouva
Et com l'angre le conforta.
U xlvj orrez
- 264 Con Jhesu li filz Dieu fu nez
Et coument il fu circoncz (b)
Tout selonc la loi des Juiz.
Et u xlvij orrez
- 268 Et de l'estoille et des .iiij. roiz
Coument a Herode parlerent
Et coument le filz Dieu trouverent.
Et u xlvij avant,
- 272 Parole de Jhesu l'enfant
Coument au Temple fu porté,
A saint Symeon présenté.
Et u xlix a dit
- 276 Des Ignoscens selonc l'escrit,
Et con l'angre a Joseph parla
Qui en Egipte l'envoia.
Li L^{me} si parole
- 280 Coument Jhesu fu en l'escolle
Des Juiz ou il desputoit
Quant sa mere perdu l'avoit.
- Li segons livre voirement
- 284 Ce est le nouviau Testament.
.LX. et .iiij. chapitres a

218. *Adam*, ms. *a dieu*. Ce chapitre développe un passage de la *Penitentia Adæ* (voir plus loin, p. 270) où il est dit que Moïse cueillit trois branches (*virgulæ*) qui avaient poussé dans la bouche d'Adam. — 229. Ms. *dieu f. orroiez*. — 235 bis. Ce vers, que je place entre parenthèses, a été introduit ici par erreur. C'est le vers 232 répété. — 238. La forme correcte serait *contredit*. — 262. le, ms. la. — 267. Corr. *orroiz*. — 281. Ms. *desputoient*.

- Tex con ci après orrez ja.
 Trestout li premerain chapistre
 288 Dira de S. Jehan Baptistre,
 Coument Jhesucrist baptiza
 Eu flum Jordan et prinseingna.
 Li segons chapitres redist
 292 Coument geüna Jhesucrist,
 Coument u desert fu tempte
 Et du deable comportez.
 Li tiers chapistre si descrit (c)
 296 Coume as noces vint Jhesucrist,
 La ou Diex fist de l'iaue vin
 C'on dit noces Archedeclin.
 Li quarz chapitres dit la sonme
 300 Con Jhesucrist gari .j. homme
 Qui le deable avoit u cors,
 Mès Jhesucrist l'en geta hors.
 Le v vous redira
 304 Con Jhesus .j. leiprex sana,
 Et puis li dit sanz arester
 Que as prestres s'alast moustrer.
 Li vj redit ausi
 308 Coument Nostre Sires gueri
 Le filz d'un haut prince puissant
 Par sa parole seulement.
 Li vij chapitres dit
 312 Des sermons que fist Jhesucrist,
 Des essamples que il faisoit
 Quant il au peuple preeschoit.
 Li viij vous redira
 316 Con Jhesus gari et sana
 L'omme qui en langueur estoit
 Qui a la fontaine gesoit.
 Li ix racontera
 320 Con Jhesu se transfigura
 Tout voiant .iiij. de ses menitres,
 Si con dit li evangelitres.
 Li x dit autresi
 324 Con Jhesu la fille gueri
 D'une fame, poienne estoit, (d)
 Et des sermons que il faisoit.
- Li xj vous redira
 328 Con Nostre Sires delivra
 La fame qui fu entreprise,
 Qui d'avoutire estoit reprise.
 U dousiesme porrez oïr
 332 Con Diex reput par son plaisir
 .V. mil hommes, si con lisons
 De .v. pains et de .ij. pois[s]ons.
 Li xiiij racontera
 336 Con Nostre Sires raluma
 .I. orp qui ainz n'avoit veü;
 Au jour d'un sabat gariz fu.
 Li xiiij nous enorte
 340 D'une pucelle qui fu morte,
 Que Jhesucrist resurrexi
 Et d'une fame qu'il gueri.
 Li xv redit a droit
 344 D'un jovencel qui mort estoit
 Que Jhesucrist le filz Marie
 Resuscita de mort a vie,
 Et u xvj nous diren
 348 Con Diex suscita Lazaron
 Qui estoit morz et trespassez
 Au quart jour qu'il fu enterrez.
 Li xvij dira
 352 Des sermons Dieu racontera
 Et des essamples qu'il disoit
 Quant au peuple sermon fessoit.
 Li xvij devise (F. 4)
 356 Coument Jesu, par sa franchise
 .I. homme idropique sana,
 Et con les Yuïs enseigna.
 Li xix redit
 360 Con Nostre Sires Jhesucrist
 .I. homme gueri et sana,
 Et coume au peuple sermonna.
 Li xx dit autresi
 364 Con Nostre Sires converti
 Saint Andriu l'apostre et S. Pere,
 S. Jaque et S. Jehen son frere.
 Li xxj redit

357. Ms. *idropiques*. — 366. Ms. *Jaques*.

- 368 Du riche homme qui en despit
De povre ladre vil tenoit
Ne bien faire ne li vouloit.
En xxij diron
- 372 Des Juïs qui furent felon,
Qui Jesu ne porent amer,
Coument le vouldrent lapider.
Li xxij dira
- 376 Con Nostre Sires sermonna
En Karphanaon aus Juïs,
Et puis après a ses amis.
Du xxiiij orroiz dire
- 380 Coument Jhesucrist nostre Sire
Vint en Jherusalem, sanz faillie,
Sus l'asnesse a Paques flourie
Li xxv dira
- 384 Coument Diex seur Symon menja,
Con la Magdalaine ot merci (b)
Et coume Judas le vendi.
Li xxvj redit
- 388 Coument Diex a la cienne sist,
Con ses deciples enseingna
Et coument les piez leur lava.
Du xxvij diron
- 392 Con Jesus souffri pascion,
Et coume il fu pris et lié
Et devant Kayphas mené.
Li xxviii enseingne
- 396 Coument li Juïs plains d'engraigne
Devant Pilate le menerent,
Et con fausement l'acuserent.
Li xxix redit
- 400 Coument fu mené Jesucrist
A Herode le mescreü,
Et con fu gabé et batu.
Li xxx si nous dira
- 404 Coume Herode le renvoia
Arriere a Pilate tout droit,
Et con Pilate l'enqueroit.
Eu xxxj iert leü
- 408 Con Pilate livra Jhesu
Aus Juïs qui maint max li firent,
Coume a l'estache le batirent.
Li xxxij parole
- 412 Coument Pilate enquist encore
Se Jesus delivrer porroit,
Mès tout avient qui estre doit.
Du xxxiiij orroiz dire (c)
- 416 Con sa croiz porta Nostre Sire,
Con la fame les cloz forja,
Et con Diex as dames parla.
Li xxxiiij redit
- 420 Con fu despoilliez Jhesucrist,
Con fu tout nuz en la croiz mis
Et coument le feri Longis.
Li xxxv dira
- 424 Con Nostre Dame regarda
Son filz et coument le couvri
D'un drap qu'elle portoit seur li.
Li .xxxvj. redit
- 428 Con Nostre Sires Jesucrist
Sen (sic) mere a garder coumanda
A saint Jehan que mout ama.
Du xxxvij dirons
- 432 Des Juïs et des .ij. larrons
Dont li uns Jesucrist blasma
Et l'autre merci li cria.
Li xxxviii en oiances
- 436 Dist des cines et des mostrances
Qui por la mort Dieu se moustrent,
Et com li Juïs l'abevrent.
Li xxxix redit
- 440 Con Jesu rendi l'esperit,
Et coument en enfer ala
Et con les portes en brisa.
Li xl, par devis,

369. *De*, corr. *Le*. — 381. Le mot est abrégé; il faut prononcer *Jhersalem*. — 390. *Ms. leva*. — 407. *Ms. Da*. — 414. Maxime qui a été formulée de bien des façons : *Mas so qu'es a venir no pot om pas mader*, Guill. de Tudèle, v. 2481; cf. Le Roux de Lincy, *Livre des prov.*, II, 259. — 431. *Du* peut être une faute pour *Ea*.

- 444 Parole et dist des anemis
Et des ames tout ensement, (d)
Des bons et des maus l'errement.
Li xlviii dit
- 448 Des faus Juïs de mal aquit,
Coument voudrent li aversier
A Jhesu les cuises brisier.
Li xlvij avant
- 452 Parole de Joseph coumant
Le cors Jhesucrist demanda
A Pilate qui li donna.
Li xlvij aconté
- 456 Del sydoine toute la monte,
Et dont il vint et qui l'ouvra
Et coument Joseph l'acheta.
Du xlvij orrons
- 460 De Yoseph, de ses compaignons,
Con le cors Jhesus despendirent,
Eu sepucure l'encevelirent.
Li xlv dit
- 464 Coument le cors de Jhesucrist
Li felon Juïf garder firent,
Et les gardes si le perdirent.
Et u xlvj orrez
- 468 Des .iiij. Maries veritez,
Con le sepucure visiterent
Et coument a l'angre parlerent.
Et u xlvij iert dit
- 472 Coument s'aparut Jhesucrist
A la Magdalaine el vergier
Et coume a li premier.
Li xlvij après (F. 5)
- 476 Si redevisera adès
Coument Diex se fu demoustrez
A .ij. de ses amis privez.
Li xlvij avant
- 480 Si vous devisera coument
Diex a ses amis se mostra
Et coument avec eus menja.
- Le L^{me} si redit
- 484 Con se demoustra Jhesucrist
A ceus qui bien l'orent servi,
Et con saint Pere en mer sailli.
Et u l'j orroiz
- 488 Con se demoustra autre foiz
A ses amis, mès saint Thomas
A celle foiz n'i estoit pas.
Et u l'j orron
- 492 Coument Jhesucrist, ce lison,
A S. Thomas se fit veïr
Et ses plaies li fist sentir.
Et u liij avra
- 496 Con Nostre Sires enseingna
Ses apostres a preeschier
Et as bien creanz baptisier.
Et u liij iert dit
- 500 Coument demoustra Jhesucrist
A ses amis s'asencion,
Et con pour eus fist oroison.
Li lv crie
- 504 Coument li fil sainte Marie
De ses amis se deseura (b)
Et, voiant eus, el ciel monta.
Li lvj ausi
- 508 Dira com furent replani
Li apostres du Saint Esprit
Qui les langages leur aprist.
Et u lvij oron
- 512 Coument saint Pere le baron
Gari .j. contret et sana
El non Jhesu qu'il apela.
Et u lvij iert dit
- 516 Con saint Pere u non Jhesucrist
Une pucele ot suscitée
Qui estoit morte et trespasée.
Et u lix orroiz
- 520 Coument furent emprisonnez
Li apostres par les Juïs,

454. Il y a très lisiblement *donna*, non pas *doona* que des formes telles que *coument*, etc., feraient supposer — 474. Il faut peut-être suppléer [*parla*] après *li*. La rubrique correspondante du texte n'est d'aucun secours : *Si comme Nostre Sires se demostra a la Magdalaine après sa resurrection* (fol. 126 c). — 481. Ms. *sa*. — 498. Ms. *biens*. — 508. Corr. *repleni*. — 519. Corr. *orrez*.

- Et con puis refurent hors mis.
Du lx conteron
- 524 Coument li mal Juïs felon
En la sygnagoge assemblerent
Et coument puis Yoseph manderent.
Et u lxj orron
- 528 Con Joseph fu hors de prison,
Des .ij. filz Symeon ausi,
De mort furent resurrexi.
Li lxij crie
- 532 Du parenté sainte Marie,
Et coument elle dut fenir,
Quant Diex fist ses amis venir.
Et u lxiiij avra (c)
- 536 Con Nostre Dame trespasa
Et con li apostre porterent
Son cors et con il l'enterrent.
Tout ce trouverez que j'ai dit
- 540 U Nouvel Testament escrit.
- Nostre tierz livre est apelé
Les painnes d'enfer, par verté;
.XII. chapitres i a fêz
- 544 Par quoi li livres est retrêz.
Li premerein chapitre dit
Coument S. Pol les .iiij. ciex vit
Et coument en enfer ala
- 548 O saint Michiel qui l'i mena.
Li segont chapitre ensement
Parole du premier tourment,
De l'arb[r]e dont li raim ardoient,
- 552 A quoi li pecheour pendoient.
Li iiij chapitres dit avant
De la male fornoise ardant
Que saint Pol vit si embrasée,
- 556 La ou mainte ame iert tormentée.
Li iiiij chapitres conte et dit
De la roe que saint Pol vit
Ou les ames sont travailliées
- 560 Qui sont en la roue fichiées.
Li v vous redira
- Du fleuve que saint Pol vit la
Et de la painne desguisée (d)
- 564 Qui est l'une en l'autre meslée.
Li vj dit et espont
Coument S. Pol vit la .j. pont,
Et ceus qui u fleuve baignoient
- 568 En grant douleur que la souffroient.
Li vij chapitres dit
Des tenebres que saint Pol vit
Et de ceus qui furent dedens
- 572 Por quoi souffroient telz tourmenz.
Li viij dit et deslace
De ceus qui furent en la glace,
Qui par samblant de fain moururent,
- 576 Et por qu'einsi tourmentez furent.
Li ix si vous dira
Con saint Pol l'evesque esgarda
Que deable orent aporté,
- 580 Et por qu'einsi fu tourmenté.
Li x si vous dira
Con saint Michiel desseella
Le puis d'enfer noir et parlont,
- 584 Et quels pecheours mis i sont.
En l'onzieme rest devisé
Coument se jugent li dampné,
Coument racontent leur pechiez,
- 588 Et con sont en enfer fichiez.
Et u xij dit sanz faillie
Con li sauvé content leur vie,
Quant il viennent en paradis,
- 592 Puis sont en la gloire Dieu mis.
- Li quars livre de nostre estoire (F. 6)
C'est apelé le purgatoire;
.X. chapitres i a fetiz
- 596 Par quoi li livres est ouïz.
Li premiers chapitre deslice
Con Diex moustra a saint Patrice
Purgatoire premierement,
- 600 Par quoi il converti la gent.
Li segons redira la soume

601. *Soame* en toutes lettres. Il serait assurément légitime de transcrire, au vers suivant, *preudoume*; j'interprète l'abréviation (*preudôme*) selon les règles ordinaires.

Du prier qui mout fu preudomme,
 Qui après S. Patrice fu
 604 En son leu mis et receü.
 Li iij chapitres si devise
 Con fetement, en quelle guise,
 L'en doit em purgatoire entrer,
 608 Qui a sa vie i veut aler.
 Li iiij chapitres redira
 Coume .j. chevalier i entra
 Por espeneir ses pechiez,
 612 Dont trop se sentoît entechiez.
 Li v dit et desmale
 Con li chevaliers en la sale
 Fu des gens Dieu reconfortez
 616 Et des deables remponez.
 Li vj dit tout de fi
 Coument li felon anemi
 Menerent le chevalier enz
 620 U premerain champ des tormenz.
 Et u vij chapitre oron (b)
 Coument li anemi felon
 Le chevalier en feu geterent
 624 Et puis avec eus le menerent.
 En viij m'orrez retraire
 Con li anemi de pute aire
 Enmenerent le chevalier
 628 A .j. autre tourment mout fier.
 Li ix dit parigal
 Con li anemi desleal
 Le chevalier entraînerent,
 632 Et coume en tiers champ le menerent.
 Li x dit et recorde
 Con li anemi de pust ordre
 Le remenerent plus avant
 636 U quart champ plain de douleur grant.
 Li xj redit après
 Con li fel anemi engrès
 A une roe le menerent,
 640 Et coument desus l'encrouerent.
 Li xij redit sanz gas
 Coument li felon Satenas
 Le chevalier mestre vouloient
 644 O ceus qui en douleur estoient.

Li xiiij dit en apert
 Con li fel anemi cuivert
 Le menerent encor avant
 648 En .j. mont plain de douleur grant.
 Li xiiij nous retret
 Con li deables par aguet
 Le chevalier en remenerent (c)
 652 Et ou puis d'enfer le geterent.
 Li xv dit et espont
 Con il le menerent au pont,
 Et si nous raconte et devise
 656 Du pont la maniere et la guise.
 Li xvj nous redira
 Coument li chevalier passa
 Outre le pont, tout a delivre
 660 Et con des mauvez fu delivre.
 Li xvij redit
 Con li chevalier Jhesucrist
 Fu en terrestre paradis,
 664 Et que il vit en ce pais.
 Li xviii dira
 Con li chevaliers repaira
 Par la voie ou il fu alez,
 668 Mais puis n'i fu de riens grevez.
 Li xix afie
 Du chevalier et de sa vie
 En quel maniere se contint
 672 Puis que de purgatoire vint.
 Li xx redit ausi
 Coument li felon anemi
 .I. bon moine en son lit ravirent
 676 Et des plaies que il li firent.

 La quinte estoire ajosteron :
 C'est l'umaine condicion.
 .XI. chapitres i acline (d)
 680 Par quoi li livres se define.
 U premerain orroiz retrere
 Con li homme est de povre afaire
 Et de ses anemis sanz faille .
 684 Qui nuit et jour li font bataille.
 Li segont chapitre autresi
 Dist d'un riche d'avoir garni

Qui .iij. amis list a sa vie
 688 Et d'un roi tenoit sa baillie.
 Li iij nous redira coument
 Cil hom dut faire poiement
 Et coument son premier ami
 692 Au grant besoing li defailli.
 Li quart si nous dit et espont
 Du riche et de l'ami segont
 Por qui maintes foiz se greva,
 696 Con faite aide il i trouva.
 Li v raconte et dit
 Du tierz ami qui mout petit
 Avoit du riche homme eü,
 700 Et si li fu mout bien rendu.
 Li vj si nous desplie
 Que cil riches hom senefie,
 Et des .ij. amis la matire,
 704 Que ce est et que ce veut dire.
 Li vij dit et retret
 Des pechiez que li mondes fet,
 Quel fin il tient et quele voie,
 708 E con li cors l'ame guerroe.
 En l'uistieme m'orrés retraire (F. 7)
 Coument l'ame a son cors repaire,
 Et des rampones qu'elle dit
 712 A sa char quant a terre git.
 Du ix orroiz ensement
 De l'outrageus aournement
 Du cors et de la gloutonnie
 716 Et con s'en vet de ceste vie.
 Li x dit et remort
 Con li ami plaignent la mort,
 Et con l'avoir est departi
 720 Si tost con il est enfouï.
 Li xj dit sanz eschar
 De la vanité de la char,
 Et con li cors l'ame travaille
 724 Qui tout adès li fet bataille.

 Le vj livre descrit
 Coument doit venir Antecrist.

709. Sic, corr. uitiesme.

.X. chapitres i a rimez.
 728 Li premier iert con sera nez
 Et du deable conceü,
 Son sens avra et sa vertu.
 Li secons chapitre dira
 732 Coume a .xv. ans preeschera
 Et les gens decevra par fables,
 Et con fera ses faus miracles.
 Li iij dit coume il decevra
 736 Les uns par vertu qu'il fera
 Et les autres par son donner, (b)
 Les autres par espouenter.
 Li iiij chapitres nous espont
 740 Con Helye et Enoc vendront
 Encontre Entecrist desputer,
 Et con les fera decoler.
 Li v dit voirement
 744 Con Antecrist menra sa gent
 El mont Oliver ou ira
 Et con Damedieus l'ocirra.
 Li vj dit sanz mentir
 748 Du jugement qui doit venir
 Si tost et si soudéement
 Quant ne s'en garderont la gent.
 Li vij dit qu'il vendra
 752 .I. feu qui toute rien ardra,
 Et coume les gens crieront
 Por les tempestes qu'il verront.
 Li viij tout ensement
 756 Si parlera du Jugement
 Ou toute gent couvient aler,
 Et coument il fet a douter.
 Li ix, tout sanz resort,
 760 Si reparole de la mort
 Et d'enfer et des granz tourmenz
 Que soufferront les males genz.
 Li x chapitres dit
 764 De paradis et du delit
 Et de la joie et de la gloire,
 De ce est la vj estoire.

- Li vij livre ensement (c)
 768 Des signes et du Jugement.
 .XIX. chapitres i a.
 Li premiers si nous contera
 Coument les nues plouveront
 772 Et con li enfanz crieront
 Qui encore seront a nestre,
 Qui miex voudroient noient estre.
 Li segons vous dira merveilles,
 776 Con du ciel charont les estoilles
 Et perdront toute leur clarté;
 Tournées seront en nerté.
 Li iij chapitres si dira
 780 Du soleil qui s'ocurcira;
 Plus noirs sera que la poiz noire,
 Si con le tesmoingne l'estoire.
 Li iiij chapitres doit conter
 784 Coument la lune doit muer
 En sanc et a terre vendra,
 Et en la mer mucier voudra.
 Li v chapitres dit des bestes
 788 Coument il leveront les testes
 Vers le ciel et si crieront
 Et en terre se repondront.
 Li vj dit les ensaignes
 792 Coument charront les grans montaingnes
 Es vaus, que tant honniz sera,
 Et con la terre crolera. (d)
 Li vij dit de verté
 796 Con li arbre ierent reverse
 Les racines encontremont,
 Et par les tiges briseront.
 Li viij redoit conter
 800 Con de chanel itra la mer
 Et des poissonz qui dedenz sont
 Coument repondre se voudront.
 Li ix dit et espont
 804 Que touz li fleuve parleront
 Ausi coume nous feson ci,
 Et crieront a Dieu merci.
- Li x si nous dira
 808 Con li firmamenz crolera
 Et la terre fendra parfont,
 Et con deables parleront.
 Li xj dit des forz vens
 812 Qui osteront les cors des gens
 Hors de la terre ou il seront,
 Et par l'air les emporteront.
 Li xij racontera
 816 Coument li ciex reclos sera,
 Et con les genz s'esbaïront
 Des merveilles que il verront.
 Li xiiij redit sanz faille
 820 Des pierres qui feront bataille
 Et combatront si durement
 Con foudre quant elle descent.
 Li xiiij dit por voir
 824 Des tourmenz qui seront en l'air (F. 8)
 Et des nues qui tost corront
 Et a la mer fuiant iront.
 Li xv dit et retrait
 828 Con ciel et terre erent refait,
 Et li mort resordront en vies,
 Et con les voiz seront oïes.
 Li xvj dit ensement
 832 Con tuit vendront au Jugement,
 Cil d'enfer et de paradis,
 Hommes, fames, granz et petiz.
 Li xvij dira
 836 Con Diex au jugement vendra
 Et li .xij. apostre i seront
 Qui tout le monde jugeront.
 Li xviiij redit
 840 Coument parlera Jhesucrist
 Aus bounes gens qui saus seront,
 Et coument il le respondront.
 Li xix après
 844 Con Diex parlera aus mauvès
 Et que respondront li dampnez
 Qui en enfer seront menez.

793. Corr. *que tout oni sera*. La rubrique correspondante du texte est : *Si coume les montaingnes vendront es vallées, et que la terre aonnira* (fol. 184). — 800. Ms. *chanel*.

D'itelt chose[s] est nostre estoire
 848 Con je vous ai fait le memoire.
 Ici après premierement
 Coumence le Viez testament. (b)
 Tout cest quaier est de rebriches;

853 N'alez mie querant les brichez :
 Tournez ce fueil et le laissez,
 Et en l'autre après coumenciez
 Le livre de la haute estoire
 856 Qui est du haut seigneur de gloire.

LIVRE PREMIER.

Ce premier livre est, nous l'avons vu plus haut, intitulé « Le Vieux Testament ». Disons tout de suite que ce titre ne lui convient qu'assez imparfaitement. Car, d'abord, nous ne trouvons ici qu'un certain nombre des récits de l'Ancien Testament : ceux de la Genèse notamment. Des livres historiques, des livres moraux, des prophètes, etc., il n'est pas question. Les mêmes lacunes s'observent du reste en plusieurs des histoires saintes en vers français qui nous sont parvenues. Pour les gens du moyen âge, l'Ancien Testament n'est rien de plus qu'une introduction au Nouveau, et les récits relatifs à la chute du premier homme sont en quelque sorte les antécédents de la Rédemption. Si le premier livre de Geufroi ne tient compte que d'une faible partie de l'Ancien Testament, en revanche il en dépasse sensiblement les limites, puisqu'il contient l'histoire de Jésus jusqu'à son baptême. Mais les récits bibliques ne sont pas la seule source du premier livre de Geufroi. L'auteur, quel qu'il soit, a fait largement usage de certains apocryphes et notamment de la légende, si répandue au moyen âge, du bois de la croix, qui forme en quelque sorte le lien matériel entre la chute d'Adam et la venue du Sauveur. D'après cette légende, Adam aurait obtenu de l'ange qui gardait la porte du paradis certaines graines, de l'une desquelles serait sorti l'arbre dont aurait été faite la croix sur laquelle le Christ devait être attaché ⁽¹⁾. Ce récit, divisé

⁽¹⁾ Cette légende, qui se rencontre sous diverses formes et en diverses langues en des ouvrages très variés, a été l'objet principal ou accessoire de nombreuses publications. J'ai indiqué sommairement plusieurs des anciennes rédactions, dès 1866, dans la *Revue critique*, à propos du *Mystère de Jésus*, drame breton, publié et traduit par Hersart de La Villemarqué (*Revue critique*, t. I, p. 221-224). Le travail le plus complet est celui de M. Wilhelm Meyer,

de Speyer, *Die Geschichte des Kreuzholzes vor Christus*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Bavière, classe I, tome XVI, 2^e partie (1881). La rédaction latine qui a servi de base au récit qui se trouve partagé entre les livres I et II de Geufroi est celle qui est connue sous le nom de « Pénitence d'Adam » (incipit : *Post peccatum Adæ, expulso ipso de paradiso...*), qui a été imprimée par M. Wilhelm Meyer dans le mémoire précité, p. 131-149,

en deux parties, tient une grande place dans le premier et dans le second livre de Geufroi.

Étant donnée la manière ordinaire de procéder de notre compilateur, qui prend volontiers son bien où il le trouve, on peut se demander si Geufroi a rédigé lui-même ce premier livre, ou s'il s'est simplement approprié certaines compositions en vogue de son temps. Cette seconde hypothèse est assurément la seule probable, mais je ne suis pas en état de la justifier pour toutes les parties du premier livre. Tout ce qui concerne la légende du bois de la croix est tiré d'un poème sur la Passion du Christ dont on a beaucoup de manuscrits⁽¹⁾. Pour l'histoire de la Vierge et de Jésus enfant, les sources seront indiquées plus loin. Mais dans ce qui précède (création du monde, Adam et Ève, etc.), il y a des chapitres dont je ne saurais indiquer la source, bien que j'aie comparé le texte de Geufroi avec les histoires saintes en vers français que je connais. Je n'ai remarqué aucun rapport avec la *Bible* de Herman de Valenciennes, ni avec celle de Jean Malkaraume, non plus qu'avec une histoire sainte dont on a diverses copies, notamment dans le ms. B. N. fr. 763 (fol. 211)⁽²⁾. Mais les ouvrages de ce genre n'ont pas encore été l'objet d'études suffisantes⁽³⁾, et il se peut bien que l'original cherché m'ait échappé.

avec une ancienne traduction provençale, et par M. H. Suchier, dans ses *Denkmäler provenzalischer Literatur und Sprache*, t. I (1883), p. 165-200, également avec l'ancienne traduction provençale. Antérieurement elle avait été publiée, d'après un ms. de Vienne incomplet, par Ad. Mussafia, dans l'appendice I de son mémoire *Sulla leggenda del legno della croce*, Vienne, 1870 (Comptes rendus de l'Académie de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, t. LXIII). Cette légende a été traduite, non seulement en provençal, mais aussi en français. Il est impossible de donner ici une bibliographie même sommaire des versions en diverses langues qu'on en possède. Je me borne à renvoyer, pour une version en prose française, à la *Romania*, XV, 366, et XXXII, 74, et pour les versions anglaises à Napier, *History of the holy Rood Tree* (*Early english Text Society*, 1894), p. xxxi. — Je ne connais de la

même légende qu'une seule traduction rimée, copiée à part (voir *Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 375, sous la rubrique *SETH*), mais il est bien probable qu'il en a existé d'autres. La légende de Seth ou du bois de la croix est entrée en diverses compilations en vers ou en prose qu'il serait trop long d'indiquer ici. Je rappelle seulement qu'elle a pris place dans la seconde rédaction de l'*Image du monde*; voir *Romania*, XXI, 502; XXXVI, 521.

⁽¹⁾ J'ai dressé la liste de ces manuscrits dans la *Romania*, XVI, 47-48, où j'ai mentionné la « Bible » de Geufroi. Cf. encore, *ibid.*, p. 226, 244; XXV, 551; *Notices et extraits des manuscrits*, XXXIII, 1^{re} partie, p. 52-53.

⁽²⁾ Il y en a des extraits dans Napier, *History of the holy Rood Tree*, p. 63-67.

⁽³⁾ Je me propose de leur consacrer un article collectif dans le tome XXXIV de l'*Hist. litt. de la France*.

Le premier livre commence avec le deuxième cahier du manuscrit. Mais ce cahier a perdu son premier feuillet, qui probablement était orné d'une lettre historiée. Dans son état actuel le premier livre débute ainsi, au cours du troisième chapitre (création du paradis terrestre) :

Qui est sains, non pas corrompu, (F. 9)	Qui en menjue ne muert mie.
Tient toutes choses en vertu,	Dieu qui de tout a sapience
Que riens vivant n'i puet morir	I remist .j. fruit d'escience :
Ne verdeur sechier ne perir.	Qui en menjue ne ne goute ,
Qui la seroit toujours ⁽¹⁾ vivroit,	Mourir l'estuet, ce n'est pas doute.
Mal ne douleur ne sentiroit;	Icil leus dont je vos ai dit
Ne douteroit mal ne viltece ⁽²⁾	A non : « paradis de delit ».
Ne maladie ne foiblece,	Por ce a non paradis terrestre
Que leanz est li fruiz de vie :	Que sus terre est, ce dit la lestre.

[Ch. iv.] *Ci parole d'enfer et des entrailles de la terre et des .iiij.venz.*

Enmi la terre et u plus bas	Einsi l'establi li hautismes
Fist Diex enfer, je n'en dout pas.	Por ce qu'il est le plus pesant
Illec est li parfonz abismes;	De touz les autres ellemeniz . . .

Dans les chapitres consacrés à la chute du premier homme, l'auteur a emprunté plus d'une centaine de vers à une histoire de Jésus jusqu'à la Passion dont je connais une copie à l'Arsenal (5204, fol. 1-31) et une autre à la Bibliothèque nationale (fr. 9588). C'est de ce poème qu'est tiré tout le chapitre VII, dont voici le début (fol. 10c) :

Quant li deables vit ce plet	De cel bon fruit de ce pommier?
Que Diex Adan ot ainsi fet,	Se certainement le savoies,
Dont quist engin li aversiers	Forment t'en esmerveilleroies.
Par quoi nous mut granz encombriers.	Ja mar en douteras de rien;
Eng[u]ise se mist de serpent,	Autant avroies de savoir
A Eve vint premierement :	Con Diex en a; je te di voir,
« Di va! dist il, entent a moi,	Et autretant de poesté; (d)
Eve; ne sez mie por quoi	Et por ce le t'a deveé . . . »
Diex t'a deffendu a mengier	

Ces vers et la suite du chapitre se retrouvent dans le ms. de l'Arsenal

⁽¹⁾ Cf. sur cette forme, *Romania*, XV, 620, et XVIII, 572. — ⁽²⁾ Le copiste avait d'abord écrit *villece*, mais la seconde *l* est barrée, comme un *t*.

précité, fol. 1 r^o, col. 2 et dans le ms. fr. 9588, fol. 38. Je ne puis donner ici une concordance complète, qui nécessiterait de trop longues citations.

L'histoire de l'Ancien Testament se poursuit jusqu'à la mort de Salomon. Le récit de la construction du Temple donne à l'auteur l'occasion de conter la légende du bois de la croix, qui lui fournit une transition pour passer à l'histoire de Marie et de Jésus. La première partie de cette légende, à savoir le voyage de Seth à la porte du paradis, prend place après la mort d'Abel. Voici ce morceau :

[Ch. XI.] *Si comme Seth aporta les .iij. grains a son pere, et de la mort Adan. (F. 13.)*

Adan ot puis assez enfanz
Et filz et filles ne sai quanz.
Li freres prenoit la sereur
Par le coumant Nostre Seigneur;
Ainsi le volt Diex otroier
Por le peuple mouteploier.
Adan et Eve orent .j. fil
Qui molt fu preuz et molt gentil;
Seth avoit non, ce dit l'escrit,
Sages fu en fet et en dit,
O le pere torjouz se tint
Et o la mere et les maintint.
Adan vesqui molt longuement
Et Eve sa fame ensemment.
Quant Adan fu de grant aage,
Ja fu molt creü son lingnage,
.I. jour a son filz a parlé, (F. 13 b)
Selui qui Seth ert ⁽¹⁾ apelé :
« Biau filz, fet il, tu m'en iras
Em paradis et parleras
A l'angre qui garde l'entrée,
Et li diras sanz demourée
Qu'ilec t'envoie Adan ton pere,
Qui requiert a nostre Sauviere
De l'uile de mesericorde,
Par quoi il li premist acorde,
Qu'il ait du fruit de paradis
Dont ⁽²⁾ par son pechié fu hors mis.
— Pere, dit Set, coument irai ?

Onques n'i fui; aler n'i sai.
— Beau fiuz, dist il, a moi entant :
Va t'en d'ici ⁽³⁾ vers Orient,
Les pas verras par ou venismes
Quand nous de paradis issismes,
Par le pechié qui nous deçut,
Que onques puis herbe n'i crut.
Ausi coume .j. haut mur verras
Et une porte trouveras
Dont li angre garde l'entrée
Atout sa flamboiant espée. »
Atant Seth d'ilec s'en tourna,
Em paradis tou (sic) droit ala;
Toute la voie droite tint
Tant que devant la porte vint.
Lors se coucha a oroison
Vers Dieu par grant devotion,
Sa requeste fist en proiant; (c)
Li angre vint a lui atant,
Si l'a fet relever de terre :
« Seth, dist il, qu'es tu venuz querre ? »
Et cil li conte sanz respit
Ce que son pere li ot dit :
« Mes peres est viex et antis;
Si veut du fruit de paradis
Ainsois que il doie fenir
Ne de cel siecle departir. »
Li angres dit : « Atent moi ci;
Il en avra, je le t'afi. »

⁽¹⁾ Ms. *est*. — ⁽²⁾ Ms. *donc*. — ⁽³⁾ Ms. *dicit*.

Atant d'ilec s'en est tourné,
 Em paradis s'en est entré.
 Em petit d'eure retourna
 Et .iiij. grainz a Seth aporta.
 Si con dit li escrit devin,
 L'uns des grainz fu coume de pin,
 L'autre com de ciprès estoit,
 Li tierz con de benus⁽¹⁾ sambloit.
 « Seth, dist li angres, tu iras
 A ton pere et si li metras
 Dedanz la bouche ces .iiij. grainz,
 Et soies seür et certainz,
 Quant en la bouche les avra,
 Que du siecle defenira.
 Par cestui fruit avra acorde.
 Et l'uile de misericorde
 De l'arbre crut, je te plevis.
 Par qu'il est hors de paradis. »
 Atant li angres s'en tourna, (d)
 Em paradis s'en retourna.
 Seth est arrieres retournez

Par la voie ou il iert alez;
 Les grainz emporta trestouz .iiij.,
 A son pere vint demanois
 Et si li conte sanz respit
 Tout ce que l'angre li ot dit.
 Molt en fu liez en son courage.
 Adan fu de molt grant aage;
 En cest siecle ne volt plus estre,
 Les grains fist en sa bouche mestre
 Et li esperiz en issi.
 En enfer vint et descendi,
 Et touz li mondes i ala
 Tant que Diex les siens en jeta.
 Et Eve sa fame ensement
 Mourut après prouchainement;
 U val de Bron (sic) les enfouïrent
 La ligniée qui d'eus issirent.
 Les .iiij. grainz qu'Adan ot germerent;
 Sus lui .iiij. verges en leverent
 Dont ça avant orroiz plus dire
 Quant m'i ame[n]ra la matire⁽²⁾.

L'histoire de Joseph présente plusieurs variantes au récit biblique. Il n'est pas question ici de Putiphar : la dame qui tente vainement de séduire le jeune Hébreu est l'épouse du roi Pharaon. Jacob reconnaît que l'abondance règne en Égypte en voyant la paille que la mer porte sur le rivage, et c'est alors qu'il y envoie ses fils chercher du blé. Ces traits, étrangers à la Bible, se rencontrent en d'autres poèmes français sur l'histoire sainte⁽³⁾.

De l'histoire de Moïse l'auteur passe à celle de Saül et de David, faisant intervenir Moïse dans la légende du bois de la croix (ch. XXXIV) :

Après ce terme li Ebreu (F. 26 d)
 Par le coumandement de Dieu

Issirent de celle contrée
 Et s'en vindrent puis en Judée.

⁽¹⁾ Je ne sais si *de benus* (*benus*, pour *ebenus*, figure dans beaucoup de textes, voir Godefroy) est correct. Peut-être faudrait-il lui substituer *de cedre*. Toujours est-il qu'il y a dans la légende latine : « Hec tria grana infra ejus linguam pones, de quibus surgent tres virgulæ arborum; una erit cedrus, alia cypressus, tertia pinus. » Suit

une interprétation allégorique qui ne paraît pas dans notre poème.

⁽²⁾ Ces deux vers annoncent la seconde partie de la légende, qu'on trouvera plus loin.

⁽³⁾ Par exemple dans un poème français fait en Angleterre, dont nous n'avons plus qu'un fragment. Voir *Romania*, XXXVI, 200.

Si com Moysès s'en venoit (F. 27)
 Envers Jherusalem tu (*sic*) droit
 Parmi la valée de Bron⁽¹⁾
 Passa, si coume nous lisons,
 La ou Adan fu enterrez,
 Si coume u livre oï avez,
 Et des .iiij. grains de paradis
 Qui en la bouche furent mis
 Furent .iiij. granz verges creües,
 Hautes et granz et estandues.
 Moysès tout ce bien savoit
 Que Diex demostré li avoit.
 Près de terre les a coupées
 Et o lui les a aportées,
 Et celle nuist (*sic*) les estoia
 Et l'endemain les regarda,
 Et vit qu'elles furent reprises
 Et toutes .iiij. ensemble prises,
 Si c'une tige n'i avoit
 Et .j. seul arbre tout estoit.
 Quant Moysès a ce veü,

Molt durement joious en fu.
 Lors s'est pensé en son courage,
 Se tant puet vivre par aage,
 Qu'o lui cel arbre emportera
 En la contrée ou il ira;
 Mès il en fu desavanciez,
 C'un poi aprèz fu deviez.
 Icil arbre fu puis porté
 En Jherusalem la cité,
 Quant li Ebreu orent Judée (*b*)
 Par force prise et conquestée.
 Trop i avroit a deviser
 Qui tout ce voudroit raconter,
 Por ce la matiere tendron
 De l'arbre dont parlé avon,
 Et coument crut en lui le fruit
 Par quoi Adan ot son deduit,
 Et touz li monz en ot acorde :
 C'est l'uille de misericorde
 Que Diex premist Adan jadis
 Quant il issi de paradis.

Dans la suite de l'histoire de David, il est encore question du bois de la croix :

Cil rois tint l'abre en grant chierté (F. 28 c)
 Dont je vous ai devant conté.
 Duire le fist molt gentement
 A molt riche cercle d'argent;
 La place ou il estoit seant

Fist clore de haust mur et grant
 Que riens n'y pouïst atouchier
 Qui l'arbre poïst damagier,
 Et en son cuer prophetisoit
 Qu'encor a grant chose vendroit.

Vient ensuite l'histoire de Bethsabée, qui n'est pas contée d'une façon très conforme à la Bible. L'auteur suppose que David, ayant mandé Urie, le fit tuer par ses gens. De Salomon il ne retient que le célèbre jugement, qu'il conte assez longuement. Puis il revient à la légende du bois de la croix, où il fait un emprunt, qui sera spécifié en note, à un poème de la Passion qui a été très répandu.

⁽¹⁾ *Sic*, pour *d'Ebron*. Légende latine :
 « Cumque Moyses propheta, precepto Domini,
 populum Israheliticum ex Egypto, de servitute
 Pharaonis, trans Mare rubrum educeret...

venit in Ebron, ubi, cum castrametatus fuisset
 Moyses... tres virgule que stabant in ora Ade
 apparuerunt... » (Suchier, *Denkmäler*, I,
 180.)

[Ch. XXXVII.] *Comment Salemon fist l'arbre tranchier qui ne pot estre mis en l'œuvre del Temple.*
(Fol. 29 d.)

Cil Salemon le fil Davi
Si fist le Temple Domini.
Adont de l'abre li sovint
Que son pere en tel chierté tint;
Pensa qu'il le feroit trenchier
Et aliner et adrecier
Et u Temple Dieu le metroit,
Que plus haut mestre nel pouoit.
Rois Salemons le fist couper
Et a bons ouvriers charpenter.
Li charpentiers qui l'aportèrent
Eu Temple a terre le geterent,
Tant qu'il fu[st] ouvré et polli. (F. 30.)
En icel tans que je vous di
Mout de gent au Temple venoit
Por veoir l'œuvre qu'en fesoit.
. I. jour une fame i entra;
Desus ce fust qui gesoit la
La fame maintenant s'asist;
Ne s'en garda, por mal nu fist;
Quant fu assise, isnel le pas
De feu espritrent tous ces dras,
Que Damedieu vot demoustrer
A quoi li fust devoit monter.
Quant la fame le feu senti,
Maintenant en estant sailli;
Coume par prophesie dist :
« Merci, fil de Dieu Jhesucrist. »

Quant li Juif ce escouterent
Tantost la fame lapiderent⁽¹⁾.
Quant Salomon l'oï conter
Aus ouvriers a fet coumander
Que d'ilec oster le fesissent
Et que en l'œuvre le mesissent,
Mès charpentier ne pot trouver⁽²⁾
Qui onc le pouist aliner,
Ne fust trop granz ou trop petiz
Ou mout ne fust mis⁽³⁾ a enviz.
Il atendoit la grant honor
De Jesucrist nostre Seignor.
Par mal talent li charpentier
L'estruerent⁽⁴⁾ en .j. bouier.
« Mieux veuz, firent il, porrir ci, (b)
Que estre u Temple Domini.
Fust de reproche aies a non;
Jamès n'iert jour ne te marchon. »
Après lonc tens sage Sebille
Por Salemon vint en la ville.
Par la planche n'osa passer
Et si craint mout l'ève troubler;
Aval s'en vet lez le rivage.
Bien aperçut, tant par fu sage,
Que la char Dieu isseroit lasse;
Encliné l'a, par aval passe.
Grant estoire i avroit a dire
Qui tout le fust⁽⁵⁾ vouldroit descrire,

⁽¹⁾ C'est la légende de Maximilla. J'ai publié en 1866, dans la *Revue critique*, I, 223, trois rédactions en prose française de cette légende.

⁽²⁾ Ce vers et les vingt et un suivants sont empruntés au poème de la Passion, dont j'ai indiqué ailleurs (*Romania*, XVI, 47) douze manuscrits. J'ai publié la leçon correspondante à ce passage dans *Romania*, XVI, 50, d'après le ms. 5201 de l'Arsenal, et *ibid.*, p. 228, d'après un ms. de Grenoble. En outre le même passage avait été publié en 1870 par Mussafia dans l'appendice de son mémoire *Sulla leggenda*

del legno della Croce (n° v de l'appendice). — Ayant probablement perdu le souvenir de cet emprunt, Geufroi de Paris a répété les mêmes vers dans son livre II, au chapitre où il conte la passion du Christ (ci-après, p. 295).

⁽³⁾ La vraie leçon (mss. de l'Arsenal et de Vienne) est : *Ne fust assis mout* . . .

⁽⁴⁾ Il faut sans doute corriger *Le ruerent*. Ms. de Vienne *Le traversierent ou voyer*; ms. de l'Ars, *Le getarent anz ou boier*.

⁽⁵⁾ Mieux, Ars. *Qui de cest* (ms. de Vienne *ce*) *fust*.

Con faitement fu anonciez
 Par signes et prophesiez.
 Li rois Salemon trespasa,
 Et tant du tans avant passa
 Que avera la prophecie,
 Que pieç'a ot dit Isaye,
 Que de la racine Jessé
 Devoit issir par verité
 Une verge qui flouriroit,
 Qui fruit de vie porteroit.

Celle verge nous senefie
 Nostre Dame sainte Marie :
 Del lignage Jessé issi
 Qui fu pere le roi Davi.
 Et Jessé fu, ce treuve l'en,
 Du lignage saint Abraham.
 Pour ce dist la devine page (c)
 Que Jhesu fu de son lingnage,
 Si con nous dit l'evangelistre
 Dont ci porrez oïr le tistre.

Le chapitre suivant (xxxviii), dont je vais transcrire les premiers vers, traite de la généalogie du Christ (d'après MATTH., I) et du mariage de sainte Anne :

Ci parole de la generation Jhesu Crist et del mariement sainte Anne, et coument l'offrande Joachim fu refusée.

Li livres, ce nous dist l'escrit,
 De la ligniée Jhesucrist
 Fiz Abraham et fiz Davi :
 Ce nous raconte sain Mathi

Abraham Ysac engendra,
 Ysac Jacob, n'en doutez ja,
 Et Jacob engendra Juden
 Et ces freres, ce treuve l'en...

La généalogie du Christ est interrompue après le feuillet 30 par une lacune, le dernier feuillet du quatrième cahier et le premier du cinquième ayant disparu. Au fol. 31 (continuation du ch. xxxviii), le poète conte comment Joachim, s'étant présenté au Temple pour y faire son offrande, fut repoussé par le grand prêtre Ysaac, parce que son union avec Anne était restée stérile; c'est, comme on le voit, un récit tiré de l'évangile apocryphe connu sous le nom de *Proto-evangelium Matthæi*. La rédaction est celle de Wace, que Mancel et Trébutien ont publiée sous un titre qui ne convient qu'aux premières pages du poème : *L'établissement de la fête de la conception Notre-Dame* (Caen, 1842), et qui a été éditée, d'après un autre ms., par Luzarche sous ce titre plus approprié : *La Vie de la Vierge Marie* (Tours, 1859). Dans ces deux éditions les 180 premiers vers environ sont relatifs à l'établissement de la fête de la Conception, puis vient la vie proprement dite qui commence ainsi (Mancel et Trébutien, p. 9; cf. Luzarche, p. 10) :

Biens est et droiz que l'en vos die
 De madame Sainte Marie

Comment fu conceüe et née,
 Comment norrie et mariée...

Il est très probable que c'est à partir de cet endroit que Geufroi de Paris s'était mis à copier Wace. On ne peut toutefois en avoir la preuve matérielle, puisque le premier feuillet du cinquième cahier manque. Le fol. 31 commence par ces vers empruntés à Wace (Mancel et Trébutien, p. 11; Luzarche, p. 12) :

Por desirrer et por atente
D'avoir enfant, iert lor entente
As festes de l'an honorer
Que Juïs seulent celebrer.
En iver, ce trovon lisant,
Une feste fesoient grant :
Ce ert la dedication
Qui fu du temple Salemon.

A celle feste s'asembloient
Tuit a leur temple, et s'i portoient
Leur veuz, leur offrandes, leur dons;
S'i fesoient leur oroisons.
Joachim a la feste ala;
O ses voisins s'accompagna,
Por Dieu prier et por orer
Et por s'offrende presenter.

La copie paraît exacte, et il y aura lieu d'en tenir compte lorsqu'on nous donnera une troisième édition du poème de Wace. Mais il convient de remarquer que, à un certain endroit, Geufroi de Paris a modifié l'ordre suivi habituellement dans les manuscrits; ou peut-être a-t-il eu sous les yeux un texte qui ne présentait pas la disposition ordinaire. À la suite du chapitre intitulé *Si coume Nostre Dame fut conceüe et née et offerte au Temple* (fol. 33 d-34 c), qui est, d'après la table en vers publiée ci-dessus, le quarante et unième, il a introduit, comme suit, le petit poème sur les Trois Maries, qui est ordinairement placé à la suite de la Vie de la Vierge, et qui n'est pas annoncé dans la table du commencement. Voici les derniers vers du chapitre xli et le début du suivant :

Donc fu la Vierge monde et pure (F. 34 c)
Et sanz pechié et sanz ordure

En cui li rois de majesté
Prendre daingna humanité⁽¹⁾.

Ci parole del parenté nostre Dame, de ses sereurs et de ses freres.

Du parenté sainte Marie
Avez oï une partie,
Et encore vous en diren
Ce que en escrit en trovon⁽²⁾.
Une serour ot sainte Anna, (F. 34 d)

Icelle ot non Esmeria;
Elizabez fu de li née
Qui Zacharie fu donnée.
Zacharies .j. prestre estoit⁽³⁾,
Le service au Temple fesoit.

⁽¹⁾ Mancel et Trébutien, p. 31; Luzarche, p. 32.

⁽²⁾ Ces quatre vers, qui servent de transition, peuvent être de Geufroi. Les quatre vers suivants appartiennent aux *Trois Maries* (Mancel et Trébutien, p. 54; Luzarche, p. 57).

⁽³⁾ Ici commence un développement qui n'est pas dans Wace. Cet épisode, qui a pour base Luc, 1, 5 et suiv., est conté autrement dans l'*Histoire de Marie et de Jésus* (Rev. des l. rom., 3^e série, XIV, 172-173). On remarquera

La fame a celui Zacharie
 Fu cousine sainte Marie.
 Ensamble furent longuement,
 Ne pouoient avoir enfant.
 Zacharias mout en pesoit;
 Souvent a Damedieu prioit
 Qu'enfant li donnast engendrer.
 .I. jour dut l'autel encenser,
 Li angre Dieu li vint devant :
 « Zacharias, dist il, entent :
 .I. filz avras de grant bonté
 Qui sera Jehan apelé.
 De sa nativité seront
 Les genz liez et joie en feront. »
 Zacharias ne le pot croire.
 L'angre li dist parole voire :
 « Por ce que tu ne me croiz pas,
 Jusqu'il iert nez ne parleras. »
 Quant li angres ot ce conté.
 Parti s'en est et dessevré.
 Si tost com il s'en fu parti,
 Et Zacharies l'uis ouvri
 Et les genz u moustier entrèrent;
 Zacharias muet trouverent¹,

Si con li angres li ot dit. (F. 35)
 Lors l'enmenerent sanz respit
 A Elizabeth sa moulier
 Qui mout s'en print a merveillier.
 La nuit fu Jehan engendré
 Qui Baptiste fu apelé⁽¹⁾,
 Qui le baptesme coumença
 Et qui Jhesucrist baaptiza;
 De Marie vous avons dit
 La verité selonc l'escrit
 Qu'ele fu mere Elizabeth,
 Et l'autre fille Fanoel.
 Sainte Anne, l'autre suer ains née,
 .III. foies fu mariée;
 De li furent .iiij. filles nées
 Qui sont Maries apelées.
 .III. sereurs furent d'une mere,
 Mès chascune ot par soi son pere :
 Joachim fu le premier sire,
 Si com vous l'avez oï dire;
 Li segons ot non Cleophas
 Et li tiers ot non Solomas.
 Joachim fu pere Marie
 Qui nous restora nostre vie. . .

Le texte des *Trois Maries* se poursuit jusqu'à ces vers :

Manne senefie blanchour, (F. 36 b)
 Nouvelle foi et blanche flour.

Cf. Trébutien, p. 60; Luzarche, p. 64⁽²⁾. Immédiatement après, Geufroi revient au poème de Wace sur l'histoire de Marie.

[Ch. XLII.] *De l'assemblée qui fu faite pour Nostre Dame marier.*

Oï avez du parenté
 Nostre Dame par verité;

Or vous diren sanz demourée
 Coume a Joseph fut mariée⁽³⁾.

dans cette interpolation des particularités de langage et de versification qui sont étrangères à Wace, par exemple *-ant* rimant avec *-ent*, et la brisure de certains couplets.

⁽¹⁾ Ici reprend le texte des *Trois Maries* (Mancel et Trébutien, p. 54; Luzarche, p. 57).

⁽²⁾ Il est à noter que ce poème des *Trois*

Maries, qui, dans les manuscrits, prend ordinairement place entre la *Vie de la Vierge* et le poème de l'*Assomption* (Mancel et Trébutien, p. 54-60; Luzarche, p. 57-64), a été parfois copié à part; voir *Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 364-365.

⁽³⁾ Vers de transition qu'on peut attribuer

La Vierge au Temple conversa,
De Dieu servir pas ne cessa.
Toute s'entente et son pensé
Avoit en Dieu servir donné.
Tant fu norrie et tant creüe

Que a .xiiij. anz fu venue,
Donc a li prestres coumandé
Que les vierges de cel aé
Soient a leur parenz livrées
Et d'ore en avant mariées...

Notre auteur continue à transcrire le poème. L'endroit où s'arrête l'emprunt sera indiqué tout à l'heure. Dans le récit de la Visitation il y a une curieuse interpolation. Tandis que Wace s'en tient littéralement au texte de saint Luc, 1, 41 : « Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ et Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth », l'interpolateur fait dialoguer les deux enfants qui étaient encore dans le sein de leurs mères respectives. Voici le passage, où je souligne les vers interpolés :

Et quant les dames s'assemblerent
Qui cousines d'un lignage erent,
Sainte Marie avant parla
Et Elisabeth salua;
Et quant elle le salu oï,
Son filz el ventre s'esjoï;
D'amour et de joie s'esmut;
Son seigneur qui venoit connut.
Cil qui estoit encor a nestre
Connut son seigneur et son mestre,
Deciple mestre, sers seigneur,

Criature son createur.
Encontre lui s'agenoilla
U ventre a la mere et parla :
« Bien viengnes tu, sires puissant,
Que si veuz racheter la gent. »
Et Nostre Sires respondi : (F. 39)
« Amis Jehan, saches de fi
N'est pas li mondes rachetez,
Ainz en seré en croiz penez. »
Dist S. Jehan : « Quant nez serai,
Se vous voulez por vous morrai ⁽¹⁾. »

au compilateur. Ce qui suit correspond à Mancel et Trébutien, p. 31; à Luzarche, p. 32.

⁽¹⁾ La même idée est exprimée, sur d'autres rimes, dans l'interpolation du poème de Wace que renferme le ms. Add. 15606 du Musée britannique :

Sains Jehans dit : « Se vos volez,
Por vos morra[i] cant sera[i] nez. »

(*Romania*, XVI, 238.)

Elle vient originairement d'une des rédactions de l'Histoire de Marie et de Jésus dans laquelle Geufroi (ou son modèle) a pris plusieurs des vers interpolés (voir *Romania*, XVI, 44). Voici quelques vers de la rédaction dont Geufroi paraît avoir fait usage :

« Amis, dist Diex, par verité,
Ançois serai en crois pené. »
Et S. Jean li respondi :
« Très dous Jhesu, et quer me di,
Recevras tu donc en crois mort ?
— Oïl, dist Diex, sans nul resort. »
Dist S. Jehan : « Quant seroi nez,
Por vous morroi se vous volés. »

(B. N. fr. 2815, fol. 200 c.)

Dans les autres rédactions de l'Histoire de Marie et de Jésus se lit aussi un petit discours de Jean, encore à l'état embryonnaire, à Jésus, mais le texte s'éloigne davantage de celui de Geufroi. Ainsi, dans le ms. de Montpellier, publié par M. Chabaneau, il n'y a pas de réponse de Jésus. Le ms. B. N. fr. 1533 (fol 5 d)

*Einsi vont aucuns racontant
Que parlerent li dui enfant.
Dont fu la fame Zacharie ⁽¹⁾*

*Du Saint Esperit resplanie;
Si dist tant par sa prophecie :
« Tu ies beneoite, Marie . . . »*

Il y a une autre interpolation, à la fin du même chapitre, fol. 39 : on y lit une quarantaine de vers sur saint Jean-Baptiste, et notamment sur les circonstances dans lesquelles le nom de Jean lui fut imposé par son père Zacharie (LUC, I, 57 et suiv.). Ces vers ne se trouvent pas dans les manuscrits du poème de Wace que je connais, mais peut-être se trouvaient-ils dans le manuscrit dont Geufroi s'est servi.

*L'une iert dame, virge pucelle,
L'autre vielle, si ert ancelle ⁽²⁾.
Dementiers que sainte Marie
Fu en la meson Zacharie,
Sainte Elizabeth sa cousine (F. 39 b)
Vint au terme de sa gesine
D'enfant avoir; si enfanta,
D'un mout beau filz se delivra.
Chascun di[s]t : « Coument avra non ? »
Zacharie fu en fricon;
Bien sot que[l] non avoir devoit,
Que li angres dit li avoit;
Mues estoit, si con j'ai dit;
Ses tables prist, si a escrit,
Que l'escriture que fet a
Dist que Jehan nommé sera.
« Par foi ! ce di[s]t li parenté,
Ja Jehan ne sera nommé,*

*Qu'en nostre lignage n'avon
Nul homme qui issi ait non. »
Et il rescri[s]t autre foïe :
« Jehan ait non; n'i faudra mie. »
A l'escire si a parlé,
Dit que Jehan sera nommé,
Grant joie en firent li parent;
Jehan apelerent l'enfant,
Icil Jehan dont je vos di,
Dès qu'il ot .vij. ans acompli,
La vie du siecle lessa,
Vin ne but ne char ne menja,
Linge ne lange ne vesti,
En .j. desert leu s'enfouï,
La here emprès sa char portoit,
De poil de chamuel se vestoit;
Aostelles ⁽³⁾, quant les trouva, (c)
Et miel sauvage ce usa.*

est à peu près d'accord avec celui de Montpellier. Le ms. Hamilton (Musée Fitzwilliam, à Cambridge) a ici deux vers presque identiques à ceux de Geufroi, mais pour le reste la rédaction est différente :

*Li enfes qui en li estoit (F. 10 b)
Qui dedens li estoit a nestre,
Connut son seignor et son mestre.
Quant il Jhesu devant lui sot
Tourna soi la ou il gisot :
Dedens le ventre se remut*

*Quant il son maistre reconnut.
Après parla Elysabel :
« E, Diex ! dist ele, Emmanuel. (sic)
Si grant joie m'est avenue
Quant Marie est a moi venue . . . »*

⁽¹⁾ Ici reprend le texte de Wace, Mancel et Trébutien, p. 43; Luzarche, p. 46.

⁽²⁾ Ces deux vers sont encore de Wace (Mancel et Trébutien, p. 44; Luzarche, p. 47), mais ce qui suit est interpolé.

⁽³⁾ Sauterelles.

De ce u desert se vesqui,
La ne pecha ne ne menti;
Les gens doctrinoit par son sens

Et bauplisoit u flum Jordens.
Ici de S. Jehan leron;
De sainte Marie diron.

[Ch. XLV.] *Coument S. Jo. fu esbahiz quant il trouva sa fame ençainte.*

Quant Nostre Daine ot la esté⁽¹⁾ . . .

Le compilateur a transcrit le texte interpolé de Wace à peu près jusqu'au poème des *Trois Maries*, qu'il ne pouvait introduire ici puisqu'il l'avait employé plus haut (fol. 34 c). Voici le point où le texte de Wace, transcrit par Geufroi, se rejoint à un autre poème. Je souligne les vers qui ne sont pas de Wace :

Ja n'est⁽²⁾ fame si pecheriz, (F. 40 d)
Ne hons de pechié si sesiz⁽³⁾,
S'il reclainme sainte Marie
Par bon cuer, que il n'ait aïe.
Se cil l'apelle qui foloie,
El l'a tost mis en droite voie.
Elle est lumiere aus pecheours,
Redrecement, voie et secours;

Restoré nous a et rendu
Ce que nos avions perdu.
Sainte Marie nous rendi
Le bien que Eve nous toli⁽⁴⁾.
Mès de Joseph qui l'espousa
Vous dirai con l'en amena.
Il s'en vindrent en Belleant
Qui près est de Jerusalem.

On peut, je crois, attribuer à Geufroi ces quatre vers de transition qui n'ont pas demandé de grands frais d'imagination.

Les chapitres qui suivent, et qui terminent le premier livre (fol. 41 a-50 b), traitent de la naissance de Jésus et de son histoire jusqu'à son baptême par Jean. Le récit du baptême commence le second livre. Il s'agit donc, à proprement parler, dans cette fin du premier livre, de ce qu'on pourrait appeler « les enfances de Jésus ». Mais il est à remarquer que l'auteur, quel qu'il soit, à qui sont empruntés ces chapitres, ne fait presque aucun usage de l'Évangile de l'enfance⁽⁵⁾, bien que cet apocryphe ait été traduit au moins deux fois

⁽¹⁾ Ici reprend Wace (Mancel et Trébutien, p. 44; Luzarche, p. 47).

⁽²⁾ Il faut *ert*, au futur.

⁽³⁾ *Sic*; Mancel et Trébutien, *lasniz* (p. 51); Luzarche, *laidis* (p. 55).

⁽⁴⁾ Mancel et Trébutien p. 51-52; Luzarche, p. 55.

⁽⁵⁾ Aussi connu sous le nom de *Pseudo-Matthæi evangelium* et publié sous ce titre par Tischendorf dans ses *Evangelia apocrypha* (1^{re} édit., 1853; 2^e édit., 1876). — Texte un peu différent publié par O. Schade : *Liber de infantia Mariae et Christi Salvatoris* (Halle, 1869, in-4°).

en français⁽¹⁾. Ce n'est pas à dire pour cela que ces chapitres soient tirés exclusivement du Nouveau Testament : il s'en faut même de beaucoup, et les données apocryphes y abondent, comme on en jugera par les extraits qui suivent, mais la source immédiate n'est pas toujours facile à déterminer. L'extrait que je donne d'abord fait suite aux vers cités en dernier lieu.

[Suite du ch. XLV.] *Coument Joseph amena Nostre Dame en Belloam, et coument il (fol. 41) trova sa meson gaste.*

Quant Joseph vint en sa contrée
Sa meson trouva degastée.
Illec venoient hesbargier,
Eus et leur bestes, li bergier⁽²⁾.
Quant Joseph a ce esgardé
Ostel va querre en la cité,
Com cil qui mout se desconforte.
.I. riches hom vint a sa porte
Qui mout ot riche herbargage,
Et une fille ot belle et sage
Qui mout joine pucelle estoit,
Mès bras ne mains nules n'avoit
N'onques n'avoit nul jour eū.
Celle delez son pere fu
Qui mout fu avenant et belle,
Anestaise ot non la pucelle;
Joseph le seigneur salua,
Ostel por Dieu li demanda :

« Sire, quar me fai herbergier,
Entre moi et ceste moillier
Qui est traveilliée et lassée
Et de l'errer forment grevée. »
Li riches hom l'a escondit,
Et sa fille li avoit dit :
« Herbergiés les, dist elle, pere,
Por Dieu et por l'ame ma mere.
Bien samblent estre bonne gent,
Et si sont il, mien escient.
En celle craiche les metroiz; (b)
Por Dieu, hui mès leur presteroiz. »
Et li peres l'a otroié;
Issi sont la nuit herbergié.
La se reposerent andoi
Mout saintement, par bonne foi.
La dame ot porté son termine
Et vint au jour de sa gesine.

[Ch. XLVI.] *Coume Nostre Sires fu nez, et des vertuz de sa nativité.*

Adonques fu nez Jhesucrist,
Li filz au roi de paradis,
Sanz criz, sanz lermes et sanz plour,
Sanz angoisse et sans dolour.

Autresi coume la verriere
Qui est toute saine et entiere,
Quant li soulail outre s'en passe,
Ne li voirres ne fraint ne quasse⁽³⁾,

⁽¹⁾ Voir *Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 356.

⁽²⁾ Je ne puis deviner où l'auteur a puisé cette étonnante assertion.

⁽³⁾ Comparaison en quelque sorte classique que l'on trouvera exprimée dans les mêmes termes en un autre récit, ci-après, p. 285,

note 5, et, en d'autres termes, dans le poème de Wace (Mancel et Trébutien, p. 49; Luzarche, p. 52), dans l'*Histoire de Marie et de Jésus* (ms. de Montpellier, éd. Chabaneau, v. 1559 et suiv.; cf. *Revue des langues romanes*, 4^e série, II, 374), et en maint autre

Si fu la mere au Tout puissant :
 Chaste fu après et devant.
 Nostre Dame sainte Marie,
 Que li uns ⁽¹⁾ ne créoient mie,
 Vers mie nuit s'estoit levée,
 Vestue c'est et atournée.
 La dame ne s'est arestue :
 Une chemise avoit vestue,
 Qui est a Chartres la cité,
 Si con l'en dit par verité ⁽²⁾;
 Joseph esveille, si li dit : (c)
 « Or sus, fait elle, sanz respit,
 Et feu et chandelle alemez,
 Et aucune fame querez
 Qui ci ovesques moi sera,
 Qui compaignie me fera,
 Que ja nestra li Sauveour
 .I. petitet devant le jour. »
 Joseph saut sus touz esbahiz,
 Hors de la meson est sailliz;
 Parmi la rue a regardé,
 Vit .j. fournier qui fu levé
 Qui a cel point son four chaufoit
 Por pain que il cuire vouloit.
 Joseph est celle part alé;
 Si li a du feu demandé,

Por Dieu le pere souverain.
 Dist le fournier : « Oz du vilain
 Coume il set or ⁽³⁾ bien preeschier !
 Mout est fetiz a cest mestier.
 Bien samble quoquin et truant. »
 Il li a dit : « Par Dieu le grant,
 Ja de mon feu point nen avrés,
 S'en vostre geron n'en portez. »
 Joseph en fu mout esbahi,
 Et nequedent il respondi :
 « Por ce ne remaindra »; ce dist.
 Et li forniers la pele prist;
 De la vive brese alumée
 Li mist u geron grant pelée.
 Joseph a l'ostel l'emporta, (d)
 Onques la robe ne brulla ⁽⁴⁾.
 U leu ou fu nez Jhesucrist,
 Si con d'aucunes gens est dit,
 Envoia Diex de majestez
 .III. cierges clers et alemez.
 Qui encor ardent et ardront;
 Jamais a nul jour n'estaindront.
 Li dui en sont, par verité,
 A Meques, la riche cité,
 Devant les diex aus Sarrazins :
 C'est Mahommet et Apollins;

ouvrage; voir *Bull. de la Soc. des anciens textes*, 1881, p. 54, et les citations faites par Reinsch, dans la *Zeitschr. f. rom. Philologie*, III, 208-209; Petit de Julleville, *Mystères*, I, 42, note 2.

⁽¹⁾ Corr. *Que Juïs*. Ce vers et le précédent se trouvent dans le *Mariage Notre-Dame* du ms. B. N. 409 (fol. 8 c), qui offre d'ailleurs une rédaction très différente de celle que nous avons ici.

⁽²⁾ Cette mention d'une relique célèbre ne se rencontre pas dans les autres récits en vers français qui nous sont parvenus sur l'histoire de la Vierge, du moins dans aucun de ceux que je connais. On sait que, d'après une légende qui a été très répandue, la cité de Chartres

aurait été protégée contre une attaque des Normands par la vertu de cette relique. Voir à ce sujet l'*Index miraculorum B. V. Mariae* du P. Poncelet (*Analecta Bollandiana*, XXI, 241 et suiv.), n° 76, 77, 81, 268, 302, 695, 1238, 1586, 1710.

⁽³⁾ Ms. *ore*.

⁽⁴⁾ Cet étrange miracle est conté en d'autres termes dans le poème de l'Annonciation Notre-Dame et de la Naissance Jésus-Christ du ms. 5201 de l'Arsenal. Le passage a été publié par M. Émile Roy, *Le mystère de la Passion en France* (Dijon et Paris, 1903, p. 19*). Le même miracle a passé dans le *Mystère de la Nativité N. S. Jésus-Christ* (Jubinal, *Mystères inédits*, II, 61-62).

Toujours ardent illec sanz faindre,
 Que pour riens ne peuvent estaindre.
 N'est pas por ce que Diex les aint,
 Mès il ne peuvent estre estaint :
 S'il erent u floz de la mer
 Si ardroient il ausi cler.
 Cil dui sont devant Mahommet;
 Li .iij. en Contentinoble est
 Devant le cors sainte Sophie,
 En une yglise seingnourie ⁽¹⁾.
 Mès d'Anestaise vous doi dire
 Coument el reçut Nostre Sire.
 Illeques vint celle meschine,
 Ce nous dist la page devine,
 L'enfant reçut dont vous oez
 La meschine, quant il fu nez,
 Qui Anastase fu noumée. (F. 43)
 Tele ot esté sa destinée
 Que mains n'avoit onques eü,
 Ne braz, savez coument ce fu?
 Fust ce par le forfet son pere
 Ou deservi l'avoit sa mere?
 Nennil, mès Damedieu vouloit
 A celle qui mout li plaisoit
 Bras donner et nouvelles mains.
 Trestout ausi com il iert sains,
 De saintes mains fu receüz,

⁽¹⁾ Dans le ms. 5201 de l'Arsenal il n'est fait mention que de deux cierges, et il n'est pas question de la Mecque ni de Sainte-Sophie. Au contraire, dans la rédaction du ms. de Montpellier publiée par M. Chabaneau (*Revue des langues romanes*, 3^e série, t. XIV, p. 194-195), se trouve un récit analogue à celui de Geufroi de Paris, mais autrement rédigé. Cf. la note de M. Chabaneau, *Revue des langues romanes*, 4^e série, II, 370. Le ms. B. N. fr. 1533 (fol. 6 d) présente le même texte que le ms. de Montpellier; voir Rob. Reinsch, *Die Pseudo-Evangelien von Jesu und Maria's Kindheit* (Halle, 1879), p. 50-51.

⁽²⁾ Le haut du bras; Godefroy, MAHUSTRE.

Couchiez et levez et tenuz.
 Anataise, la bonne ancelle,
 Vint erraument a la pucelle
 Nostre Dame sainte Marie,
 S'ele pouïst, pour faire aïe.
 Et quant elle vit nez l'enfant,
 Ses mahuïestres ⁽²⁾ tent avant;
 Coume ainz pot ce vouloit faire,
 Prendre l'enfant et vers lui traire,
 Einsi com faire devoit on,
 Que n'i ot fame se li non.
 Si coume elle ot le bon pensé,
 Diex, li Sires de majesté,
 Mains li donna toutes nouvelles ⁽³⁾,
 Dont fu liée et fist joie grant.
 Entre ces .ij. mains prist l'enfant;
 Le roi de toute creature
 Couvri de povre couverture. (b)
 Dont fu en une creche mis
 Nostre sauvierrres Jhesucris.
 Ainsi fu nez de povre mere
 Cil qui fu rois et emperiere.
 Ne s'en doit nus esmerveillier,
 Que il se volt humelier,
 Et li prophete leur rendit ⁽⁴⁾,
 Si con nous trouvons en escrit ⁽⁵⁾.
 De Anaitase vous iert conté

Le ms. 5204 de l'Ars. porte *Ses manchettes*.

⁽²⁾ Un vers a été omis.

⁽³⁾ Sic, Ars. 5204 : *le rent dit*.

⁽⁵⁾ Dans tout ce chapitre, Geufroi a fait des emprunts considérables à l'Histoire de Jésus mentionnée ci-dessus (p. 272), dont je vais citer quelques vers :

Atant vindrent en Bethleem
 Qui près iert de Jherusalem;
 Illuec furent (l. firent) assemblément
 En bonne foy et saintement,
 La dame porta son terminc
 Et vint au jour de sa gesine.
 Adonques fu Jhesucrist nés,
 Le filz au roy de majestés,
 Sanz cri, sanz lermes et sanz plour,
 Sanz angoisse et sanz dolour.

A qui Diex fist si grant bonté
 Qu'il li donna, li souverains,
 Nouviaus braz et nouvelles mains.
 Quant li peres a ce veü
 Que de sa fille est avenu,
 Si cuida bien veraïement
 Que tout ce fust enchantement :
 De mal talent est forsené.
 Lors en a le grant Dieu juré
 Que les .ij. mains li tranchera
 Et que de ceus se vengera
 Qui ont sa fille deceüe.
 Adonques, sanz plus d'attendue,
 Comme felon et d'ire plains,
 Seur un tronc li mist ces .ij. mains;
 Tranchier li vout d'une coingniée

Que il avoit apareilliée,
 Mais maintenant fu aveglé
 Et si perdi sa poesté. (c)
 De son cors ne se pot aidier;
 A sa fille prist a proier
 Que elle priast Dieu por lui
 Que il eüst de lui merci,
 Que bien creoit certainement
 Que cil estoient sainte gent
 Par qui li estoit avenu
 Tel miracle et si grant vertu.
 La pucelle Dieu depria
 Et Nostre Sires le sana;
 Puis fist il mout bien aasier
 Joseph et sa bonne moillier ⁽¹⁾.

Les chapitres suivants content l'adoration des pasteurs, la visite des rois mages, la circoncision, le massacre des Innocents, la fuite en Égypte, le retour en Judée, après la mort d'Hérode, l'épisode de Jésus enfant parmi les docteurs de la loi (Luc, II, 42 et suiv.).

Dans le récit de la fuite en Égypte le compilateur a introduit deux contes que je n'ai pas trouvés dans les poèmes relatifs à l'enfance de Jésus. Voici le

Autresi coume la verriere
 Qui toute est sainne et entiere,
 Quant le soleil outre s'en passe,
 Le voirre ne fent ne ne quasse,
 Ausi la mere au roi puissant
 Chaste fu après et avant.
 Iluec ot près une mechine,
 Ce nous dit la page devine,
 L'enfant reçut quant il fu nés,
 Le non de la meschine oés :
 Anestaise fu apelée.
 Itele estoit sa destinée
 Que mains n'avoit onques eü,
 Ne bras, savez coument ce fu ?

 Ne s'en doit nuls esmerveillier
 Car il se volt humilier;
 Et li prophete l'orent dit,
 Si com nous trouvons en escrit.

(Ars. 5204, fol. 1 v°, col. 2 et 3.)

⁽¹⁾ L'épisode d'Anastase (ailleurs Onestasse), née sans mains, se rencontre, autrement rédigé, dans l'*Histoire de Marie et de Jésus* (voir *Revue des langues romanes*, 3^e série, XIV, 196), d'où il a passé dans le mystère provençal du Mariage de la Vierge, et ailleurs (*Romania*, XIV, 497-498). On ignore où l'*Histoire de Marie et de Jésus* a pu puiser cette singulière légende, qui ne peut venir directement du *Pseudo-Matthæi evangelium*, où il est parlé de deux sages femmes, Zélémi et Salomé. Les recherches qui ont été faites à ce sujet n'ont donné aucun résultat (voir R. Heinzel, *Ueber das Gedicht von König Orendel*, p. 64, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1892; E. Roy, *Le mystère de la Passion en France*, p. 18^a).

résumé du premier, qui se trouve dans le chapitre (XLIX) relatif au massacre des Innocents. Marie, Joseph et l'enfant Jésus, poursuivis par les « sergents » d'Hérode, passent près d'un champ qu'un prudhomme semait. Par la volonté de Jésus, le blé, à peine tombé en terre, lève, croît et vient à maturité. Le semeur, frappé de ce miracle, suit les fugitifs et se met à leur service.

Et li preudom a tout guerpi, (F. 46 d)
 La dame et son enfant sivi.
 Tant les sivi et tant les quist
 Qu'il les trouva, ce dist l'escrit,
 O eus se tint tout son aage
 Et les servi par bon courage.
 Diex l'en rendi bon guerredon,
 Que il est sains, si con lison;

Ce fu, si coume dit l'autour,
 Le beneoit saint Amadour.
 Son cors, ce set on tout de fi,
 Est entier, c'onques ne porri.
 Encor le voient mainte gent
 A Rochemador voirement,
 La ou il gist, bien le set on.

Robert de Torigni conte en effet ⁽¹⁾ que saint Amator « famulus beatæ Mariæ et aliquando beatus et nutricius Domini », se rendit en Gaule après l'Assomption de la Vierge, et, ayant mené la vie d'ermite, fut enterré au lieu où, miraculeusement, sa tombe fut retrouvée en 1166. Ce lieu devint, sous le nom de Rocamadour, le but d'un pèlerinage. Mais ce n'est sans doute pas chez ce chroniqueur que Geufroi a été se renseigner ⁽²⁾.

L'autre conte (fol. 47) met en scène deux larrons, Dimas et Gestas, qui plus tard devaient être crucifiés aux côtés du Christ ⁽³⁾.

Cette fin du premier livre n'a aucun rapport avec la partie correspondante de l'*Histoire de Marie et de Jésus*. Geufroi ne fait presque aucun usage du *Pseudo-Matthæi evangelium*. Il lui emprunte cependant un trait lorsqu'il conte (fol. 48) que, lors de l'arrivée de Jésus en Égypte, les idoles des temples égyptiens tombèrent en morceaux ⁽⁴⁾. Mais il s'est certainement servi de l'Histoire de Jésus citée plus haut d'après le ms. de l'Arsenal. J'ai noté des emprunts à ce poème dans le chapitre relatif au massacre des Innocents (chap. XLIX).

⁽¹⁾ À l'année 1170, *Chronique de Robert de Torigni*, édit. Delisle, II, 23.

⁽²⁾ Cette légende a fourni un sujet de décoration à des artistes du XIV^e siècle; voir E. Male, *L'art religieux en France au XVIII^e siècle* (1898), p. 286.

⁽³⁾ Ce conte doit venir de quelque apocryphe analogue à l'*Evangelium infantiae arabicum* (édition Tischendorf, chap. XXIII).

⁽⁴⁾ Édition Tischendorf, chap. XXIII; éd. Schade (*Liber de infantia Mariæ et Christi Salvatoris*), p. 40.

Pour ne pas multiplier les citations, je transcrirai le dernier chapitre, y joignant en note le passage correspondant du manuscrit de l'Arsenal. Je marque d'un astérisque les vers empruntés. Quant aux vers qui ne sont pas empruntés au récit susindiqué, je n'oserais affirmer qu'ils aient été réellement composés par Geufroi : il n'est pas impossible qu'il y ait eu de ce même récit une autre rédaction, plus développée, que je ne connais pas.

[Ch. LI⁽¹⁾.] *Ci parole de S. Jehan Baptistre et coument Nostres Sire parla de lui a ses deciples.*

* Et quant il ot passé .xxx. anz
 * Si le baptiza S. Jehans
 Qui en .j. desert couversoit⁽²⁾;
 De mout sainte vie vivoit,
 De poil de chamel tout vestu⁽³⁾
 Et de la here estoit vestu.
 S. Jehan aostes mengoit
 Et miel sauvage qu'il cueilloit
 * Et donnoit au peuple baptesme,
 * Mès n'i avoit huile ne cresseme.
 * En flun Jordan les baptizoit
 * Et Jesu Crist leur anonçoit,
 * Celui qui mout iert desirrez
 * Por cui li mont seroit sauvez.
 * Cil leur donroit baptizement
 * Du saint Espir et sauvement.
 Li Juïf forment le haoient
 Li mestre de la loi disoient :
 « Jehans, li filz Elizabeth,
 Nostre loi destruit et desfet. » (F. 50)
 Li disciple Jhesu alerent
 A Jehan et li demanderent
 Qu'i leur deïst qui il estoit
 Qui ceus⁽⁴⁾ en ce desert manoit.
 « Une voiz sui, dist il, criez;
 Tourz jourz crierai mon vivant. »

Li deciple sont retorné
 A Jhesum, si li ont conté.
 Jhesum leur dit tout en apert⁽⁵⁾ :
 « Que queïstes vous u desert ?
 Vous n'alastes mie querant
 Le rosel que chace le vent.
 Homme veulz tu⁽⁶⁾ de cel conroi
 Est establi a servir moi.
 Mès li serjanz au rois des genz
 N'ont pas vestuz telz garnemenz.
 Plus haus hom de Jehan n'est né
 Qui d'autre homme soit engendré. »
 * Dieu avoit fait son mesagier
 * De saint Jehan pour anoncier
 * Jhesum qu'il onques n'ot veü
 * Por ce qu'il l'eüst queneü;
 * Mès Diex li dist tout a fiance
 * Et si li donna quenoissance (b)
 * Creïst a celui qui vendroit
 * Sus qui S. Espirs descendroit
 * En la semblance d'un colon.
 * Ainsi connoistroit bien Jhesum⁽⁷⁾.
 Ci fine li vielz Testament;
 Li noviaux prent coumencement,
 Ce est la crestienne loi;
 Or l'entendez sanz nul deloi.

⁽¹⁾ Ce chapitre n'est pas compris dans la table en vers (ci-dessus, p. 262, col. 2).

⁽²⁾ Il y a bien *couversoit* et non *conversoit* : dans ce manuscrit l'*u* est nettement distinct de l'*n*.

⁽³⁾ MATTH., III, 4 et suiv.; MARC., I, 6 et suiv.

⁽⁴⁾ Corr. *seus* (seul).

⁽⁵⁾ LUC., VII, 24.

⁽⁶⁾ Corr. *H. vestu* (« hominem mollibus vestimentis indutum », LUC., VII, 25).

⁽⁷⁾ Voici le passage correspondant du ms. de l'Arsenal (fol. 4 r°, col. 2) :

Et quant il ot passé .xxx. anz,
 Dont le baptiza S. Jehans.

LIVRE II.

Il n'y a pas lieu d'analyser ce livre, intitulé « Le Nouveau Testament ». La table des chapitres imprimée plus haut donne suffisamment l'idée de ce qu'il contient. Il est plus opportun de vérifier à l'aide de quels éléments il a été composé. On y peut distinguer trois sections. La première (chap. 1 à xxiv) conte la vie de Jésus depuis son baptême par Jean-Baptiste jusqu'à son entrée triomphale dans Jérusalem (fol. 50-92). La seconde (chap. xxv à xxxviii) est un récit de la Passion dans lequel Geufroi a introduit (chap. xxxv à xxxviii) des extraits, fort remaniés quant à la forme, du poème en strophes de 12 vers connu sous le nom de *Regrès Nostre Dame* (fol. 107-112). La troisième (chap. xxxix et suiv.) est la Descente de Jésus en enfer (fol. 112 à 143).

La première section est la transcription presque complète de l'Histoire de Jésus du ms. 5204 de l'Arsenal, dont Geufroi a commencé à faire usage, comme nous l'avons vu en divers endroits du livre premier, surtout vers la fin. La distinction entre le premier livre et le second est peu nette, puisque la coupure se produit au milieu du récit du baptême de Jésus.

Voici le début du second livre de Geufroi :

Ci coumence le secont livre qui est fet del Novel Testament. (F. 50 c.)

Entendez tuit, bon crestien
Qui volentiers ouez le bien;
Escoutez le coumencement
De nostre nouvel Testament.

Au terme que Diex i ot mis
Au baptesme vint Jhesucrist;
A S. Jehan en est alé
Qui Baptistre fu apelé.

Cil donnoit au pueple baptesme,
Mès n'i avoit huile ne cresseme :
Ou flun Jourdain les baptisoit,
Et Jhesucrist lor anonçoit
Celui qui mout iert desirré
Par qui li mondes iert sauvé,
Qui lor donroit baptizement
Et du S. Esprit sauvement.
Deux avoit fait son mesagier

De S. Jehan pour anoncier
Jehan (*l. Jhesu*) qu'i[1] n'ot onques veü
Pour ce qu'il l'eüst conneü;
Mès Deux li donna connoissance
Car il li dist tout en fiance
Creïst en celui qui verroit
Sus qui S. Esprit descendroit
En la semblance d'un coulön;
Ainsi connoistroit bien Jhesum.

NOT. ET EXTR. — T. XXIX.

37

IMPRIMERIE NATIONALE.

« Cousin, dist il, baptise moi.
 — Non feré, dist Jehan, par foi;
 Ne sui digne d'a toi touchier
 Ne de ton souler deslier.

— Si feras, dist, Jehan ami,
 Ne te doute, ju veil ainsi ⁽¹⁾. »
 De sa robe s'est desfublé
 U flu[n] Jordan en est entré.

[Ch. 1.] *Si coume nostre seigneur Jhesu Crist fu baptisiez el flum Jordan.*

Du ciel .j. angre descendi,
 Une aube blanche li vesti.
 Jehan le vit, si l'esgarda ⁽²⁾;
 Le coulon que Diex li nonça
 Vit seur lui descendre et venir
 Et vit tous les ciex aouvrir.
 Après fu une voiz oïe
 Qui dist : « Diex filz sainte Marie, (d)
 Cist est mes filz, le mieuz amez;
 Cist me plaist bien, cestui creez. »
 Quant saint Jehan ot ce oï,
 Donc fu bien seürs, si creï.
 « Merci, dist il, Jhesu sauvere;
 Tu ies mon Dieu, mon gouvernere. »

Dont fu li fluns saintefiez,
 Que Jhesus i fu baptiziez :
 Le flun beneï et seigna
 Et S. Jehan le baptiza,
 Li sains angres en son baptesme,
 Enmi le front li mist le cresseme.
 Jesus ot non, ce dist l'escrit,
 Et S. Jehan le nomma Crist.
 De Crist sunt crestiens nommez.
 Jhesucrist fu crestianez
 Et il baptiza sain[t] Jehan.
 Illec li mont, qui par Adan
 Estoit perduz, fu eslevez,
 De Saint Espir renouvez.

⁽¹⁾ Ce dialogue entre Jean-Baptiste et Jésus n'existe pas dans l'Évangile : il a été fabriqué à l'aide de MATTH., III, 13-14 et 11.

⁽²⁾ Ici nous revenons à l'Histoire de Jésus citée plus haut, p. 288-289, en note. Les vers qui suivent immédiatement, dans le ms. de l'Arsenal, sont ceux-ci :

Jhesucrist si vint en ce terme
 Qu'il ot mis pour avoir baptesme.
 Jehan le vit, si l'esgarda;
 Le coulon que Deux li nonça
 Vit desus descendre et venir
 Et trestouz les cieus aouvrir.
 Après fu une voiz oïe
 Qui vint du filz sainte Marie :
 « Cist est mon filz li plus amez,
 Cist me plect bien, cestui amez. »
 Quant S. Jehan la voiz oï,
 Dont crut bien et s'en esjoï.
 « Merci, dist il, Jhesu Sauviere, (F. 4 r^o c)
 Tu es mon Dieu, mon gouvernierre. »

Dont fu li fluns saintefiez
 Quant Jhesu i fu baptiziez.
 Le flun beney et seingna,
 Et S. Jehan le baptiza,
 Et il baptiza saint Jehan.
 Illec le mont, qui par Adan
 Estoit perduz, fu eslevez
 Par S. Esperit renouvez.
 Dont entra en la quarantaine,
 Ou sa char ot travail et painne :
 Onc n'i menga ne onc n'i but.
 Deables ne sot que ce dut,
 Qui mout de lui se merveilloit
 Conment et par qui il ouvroit.
 Quant il ot ainsi jeüné
 Si li prist fain, ce avons trouvé,
 Mès ce ne fu pas de mengier,
 Ainz avoit mout grant desirrier
 De ce qu'il avoit adiré
 Quatre mile anz avoit passé.
 Dont fu essaié et tempté
 Li filz au roi de majesté. . .

Quant Jhesucrist fu baptiziés ⁽¹⁾
 S. Jehan en a aresn[i]és :
 « Cousin, dist il, .j. don avras
 Tel con tu le demanderas. »

Dist saint Jehan : « Point n'en demant
 Juques au jour du jugement. »
 Icel Jehan dit Diex que fu
 Li plus haus homme conceü.

Ci parole de la mort S. Jehan Baptiste ⁽²⁾.

Li rois Herode le felon
 Mist puis cel Jehan en prison

Por ce que il le reprenoit
 D'Erodias que il tenoit ⁽³⁾ . . .

[Ch. II.] *Si coume Nostre Sires geüna el desert, et coament il fu tempte de l'anemi (F. 51 b) ⁽⁴⁾.*

Donc entra en la quarantaine
 Ou Sathan ot travail et painne
 Qui mout se merveilloit de lui
 Coument il ouvroit et par qui.
 Quant il ot ainsi conseurré,
 Si li prist fain, ç'avons trouvé,
 Mès ne fu mie de mengier,
 Ainz avoit mout grand desirrier
 De ses amis qu'avoit perduz
 Passé .iiij. .M. anz ou pluz.
 Dont fu essayez et tempte, (c)
 Issi com vous dire m'orrez,
 Jhesum le filz sainte Marie.
 Deable l'ot en sa baillie.
 Li deables, qui le tempta,

Dures pierres li aporta
 En un desert ou il estoit,
 Ou S. Espir porté l'avoit.
 Puis si li dist li anemis :
 « Se tu ies filz de Jhesucris,
 Di que les ⁽⁵⁾ pieres soient pain,
 Que ne te face mal la fain. »
 Jhesu li dist par grant mesure :
 « Di va ! dolente creature,
 De pain tout seul ne vit mie hom,
 Mès de parole et de sermon
 Qu'il l'ot de Dieu ou il s'entent ⁽⁶⁾
 Issi vit li hons voirement. »
 Cil s'en ala qui fu vaincuz,
 Cele foiée ne dist plus.

Si coume li deable porta Jhesucrist sus le pignon del Temple ⁽⁷⁾.

Après, en la sainte cité
 Revint a li quant l'ot trouvé.
 Si le porta sus le pignon
 Bien haust (sic) du temple Salemon,
 Puis si li dist li forsenez :

« Tu qui filz Dieu es apelez
 Lesse t'aler si contreval;
 Bien le puez faire sanz nul mal, (d)
 Que Diex te sire a coumandé
 Aus angres de sa majesté

⁽¹⁾ Comme on le voit à la note précédente, la fin du chapitre, depuis ce vers, et le chapitre suivant (dont je ne donne que les premiers vers) manquent dans le ms. de l'Arsenal.

⁽²⁾ Cette rubrique n'est pas comprise dans la table du commencement (voir p. 263, col. 1).

⁽³⁾ LUC, III, 19, 20.

⁽⁴⁾ Ici Geufroi revient au texte de l'Arsenal;

voir la citation de la page précédente, note 2.

⁽⁵⁾ Ms. *Si que ses*.

⁽⁶⁾ « Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei » (MATTH., IV, 4).

⁽⁷⁾ Cette rubrique et la suivante ne sont pas mentionnées dans la table du commencement; c'est la suite du chapitre II.

Que tu soiez bien recueilliz
Ne de riens ne soies malmis. »
Jhesu li dit : « Va, Satenas !

Ja ton seigneur ne tempteras. »
Donc s'en ala li souduianz
Qui fu plains d'engins et d'enganz.

Coument li anemi porta Nostre Seigneur en une montaigne.

Après li fist le tierz assaut :
En .j. mont le porta en haut;

Si li montra tout le païs,
Et les beautez et les deliz. . .

Voici le dernier chapitre de cette section, qui est le chap. xxiii, d'après la table du commencement. Même texte dans Ars. 5204, fol. 17 r° b et dans 9588.

Un jor venoit de Besfagé ⁽¹⁾ (F. 91)
Jhesucrist dont vos ai conté.
El mont Olivet iert venuz,
Cel jor estoit por lui meüz
Grant peuple de mainte maniere. (b)
A la cité que tant ot chiere
Vouloit venir et aprochier,
Jerusalem, por preeschier,
Et dist a .ij. de ses amis,
De ses privez qu'il ot esliz,
Il leur a dit et comandé :
« Alez, dist il, en la cité
.ii. asnes trestot a bandon,
Une fumele et .j. faon,
Ilec assez prèz trouverez;
Prenez les, ses mes amenez.
Et se nus hom vous en demande,
Dites que Jhesucrist les mande
Dont ⁽²⁾ il ont bien oï parler;
Ses vous en leront amener;
Mestier en a, ce porroiz dire,
Que fere en veut li nostre sire. »
Les .ij. asnes dont vos é dit
Prenoient tuit cil de la cit;
A leur besoing et par esgart
I metoit chascun hom sa part,
Et quant des bestes fet avoient,

Arriere en leur lex les metoient.
Cil entrerent en la cité
Ainsi com leur fu comandé.
Ambedeuz les asnes trouverent,
A leur mestre les amenerent.
Adonques furent acomplies
De Jhesucrist les prophecies,
Qui distrent que Jhesu vendroit (c)
Et seur .j. asne se serroit,
Et seur son faon ensemment,
Passé avoit mil anz et cent.
Quant les bestes furent venues,
Les genz saillirent hors es rues
Por esgarder et por veïr
Jhesu qui la devoit venir.
Li soen peuple et pluseurs genz
Pristrent leur plus beax vestemenz,
Ses mistrent seur chascune beste.
De Jhesu Crist firent grant feste;
Puis le mistrent desus seïr,
A son bon et a son plesir.
Premierement s'asist Jhesus
Sus l'asne, et puis rala jus;
Si remonta sur le foon.
Ce fu signefication :
La femele senefia
La viez loi que Dieu coumanda,

⁽¹⁾ La place de la rubrique a été laissée vide. Il en est de même pour les trois chapitres précédents. — ⁽²⁾ Ms. *Donc*.

Et le foon la loi nouvelle.
 Por ce monta seür la femelle
 Por la viez loi qu'il vot garder;
 Et si la voloit amender,
 Por ce monta seur le foon.
 Par tot avoit sens et raison.
 Tot isi vint en la cité
 Li filz au roi de majesté
 Qui por nous soffri maint ennui.
 Li peuple vint encontre lui :
 Li .j. pristrent leur dras plus beax, (d)
 Leur vestemenz et leur manteax,
 Ses estendirent en la voie,
 Qui de lui orent mout grant joie,
 Et li autre, les povres genz
 Qui n'orent si bons vestemenz
 Ne ce de quoi li hom s'orgueille,
 Pristrent rains o toute la fueille
 Por lui honnourer et servir.
 Einsi com il devoit venir
 Li estendirent ensement,
 Et cil derriere et cil devant.
 Et disoient coumunement :
 « Osanna ! » ce estoit leur chant.
 « Beneoiz soit li filz Davi
 Et si deciple et si ami ! »
 Ces paroles que ci vos cont
 Sont del seigneur de tot le mont,
 Li rois de toute majesté
 Qui toz tens ama verité.
 Il ne dist onques se voir non
 N'en parole ne en sermon.
 Et si sachiez seürement
 Qu'il n'ot onques coumencement;

Toz tens fu et toz tens sera,
 Ne ja sa vertu ne faudra.
 Par sa vertu qui mout est ample
 Nous donna il mout bon essample,
 De bonnes oeuvres et de dis,
 Ce nous tesmoigne li escriz.
 Forment fu humbles et humainz; (F. 92)
 En terre fist mains biens a mainz.
 Einsi com vos avez oï,
 Des malades ot grant merci
 Qui avoient humilité,
 Bonne creance et charité,
 Mout est sages qui s'umelie,
 Que Dieu, qui tot a em baillie
 L'en rendra mout bon guerredon
 En la durable mansion
 Ou toz tens a vie sanz mort.
 Qui ce ne croit si a grant tort :
 Sanz fin i a amor et pès,
 Joie et leesce sanz relès,
 Simplicité et grant acorde.
 Onques n'i aprocha discorde.
 Sanz teniebres i a clarté,
 Ce sachiez bien de verité.
 Mout en est posteïs li sire,
 Que ainz n'ot en lui mal ne ire,
 Humbles fu mout et paciencz
 Jusqu'a la mort obedienz.
 Mout s'umelia li Sauvere
 Quant de sa fille fist sa mere,
 Et il daigna de cex descendre
 En une fame por char prendre,
 Et cele char donna a mort,
 Que ainz n'ot cure de deport.

Deuxième section. — Le poème sur la Passion, qui occupe les feuillets 92 b à 107 (ch. xxv à xxxviii) est fort connu, bien qu'il n'ait pas été publié sous sa forme originale. Les manuscrits en sont très nombreux⁽¹⁾. Il fait suite à l'une des rédactions de l'*Histoire de Marie et de Jésus*. Il se retrouve, très remanié, dans la compilation du manuscrit de Montpellier, que M. Chabaneau

⁽¹⁾ Voir *Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 355.

a publiée sous le titre de *Roman de saint Fanuel* (titre qui ne convient qu'à la première partie de cette compilation) dans la *Revue des langues romanes*, 3^e série, t. XIV, p. 230 et suiv. En voici le début ⁽¹⁾, qui a déjà été publié, d'après d'autres manuscrits, dans *Romania*, XVI, 48, 227, 244, et XXV, 551.

Ore oez tuit coumunement, (F. 92 b)
 Gardez qu'i n'i ait pallement.
 La passion Dieu entendez
 Coument il fu por nous penez.
 Ne le doit oïr creature
 N'en ait dolor, ja tant n'iert dure,
 Por quoi il ait entendement
 Au roi del ciel omnipotent.
 La lestreüre vos ai dite
 Que raconte l'esvangelistre,
 Mès ne seüsmes que monta.
 Si bien vous plest, si l'orez ja.
 La feste aus Juïs aprismot,
 Ce dit li livres mot a mot,

Qui Pasques estoit apelée;
 Sus toute riens estoit gardée.
 Li mestre prince de la loi,
 Qui n'ont cure de Dieu le roi,
 Et li provoïre et tuit li mestre
 Queroient ⁽²⁾ mout destre et senestre
 Coument peüssent Jhesum prendre
 Et par boidie en la croiz pendre.
 Chiés l'evesque sont assemblé
 Qui Kaïphas iert apelé.
 Ileques fu conseil tenu.
 La parole fu de Jhesu
 Comfaïtement le traïroient
 Por les torbes que il cremoient...

La légende du bois de la croix a été introduite dans le poème de la Passion à propos du crucifiement. Je transcris ici une partie de cet épisode. On pourra en comparer le texte avec celui qu'on a publié d'après d'autres manuscrits ⁽³⁾ :

Ci parole del ⁽⁴⁾ fust dont la croiz Nostre Seigneur Jhesucrist fu faite ⁽⁵⁾. (F. 105.)

Icist saint fust dont je vous dis
 Aportez fu de paradis.
 .I. filz Adan l'en aporta,
 Et .j. saint angre li bailla

Qui, ou la flamboiant espée,
 De paradis garde l'entrée.
 Del poumier fu ou crut la pomme
 Qui mist a mort le premier homme ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ La place de la rubrique a été laissée vide, mais le morceau commence par une grande capitale.

⁽²⁾ Une partie de l'écriture est enlevée : on ne peut plus distinguer que les lettres *Q'...ét.* Cf. la leçon du ms. du Musée britannique Add. 15606 : *Querent a destre...* (*Romania*, XVI, 244).

⁽³⁾ Voir *Romania*, XVI, 50, 227-228, 244. Cf. Arsenal 5204, fol. 22 r° c.

⁽⁴⁾ Ms. *des.*

⁽⁵⁾ Cette rubrique n'a pas son équivalent dans la table du commencement. Elle devrait prendre place entre les chapitres xxxii et xxxiii de cette table.

⁽⁶⁾ Ici *pomme* et *homme* en toutes lettres.

Le fust cyprès apelion⁽¹⁾,
 Que près d'ilec le trova l'on.
 Rois Salemon trenchier le fist
 Quant le temple Damedieu fist, (F. 105 b)
 Mès charpentier ne pot trouver
 Qui ainz le peüst aliner
 Ne fust trop granz ou trop petiz,
 Ou mout ne fust [mis] a envis⁽²⁾.
 Il atendoit la grant honor
 De Jhesucrist, nostre seignor.
 Par maltalent li charpentier
 Le ruerent en .j. bouier :
 « Mieuz veuz, firent il, porrir ci
 Que estre el Temple Domini.
 Fust de reproche aies a non ! »

Jamès n'iert jor ne te marchon. »
 Après lonc tens sage Sibile
 Por Salemon vint en la vile.
 Par la planche n'osa passer
 Et si crient mout l'eve trobler ;
 Aval s'en vet lez le rivage.
 Bien aperçut, tant par fu sage ,
 Que la char Dieu i seroit lasse.
 Encline li, par aval passe.
 Grant estoire i avroit a dire (F. 105 b)
 Qui tot le fust voudroit descrire
 Com fetement fu anonciez
 Par signes et propheciez ;
 Mès or pallons de la dolor
 Que Crist soufri por nostre amor.

[Ch. xxxiii.] *Ci raconte coument la fame forja les .iiij. clouz a crucefier Jhesu Crist⁽³⁾.*

Quant li Juif ont la croiz fete (c)
 Qu'il avoient del bouier trete,
 N'i a celui porter la daint,
 Ainz dist chascun : « A moi qu'ataint
 Que je li face tel service ? »
 Deseur le col Jhesu l'ont mise.
 « Bien est droit, font il, qu'i[l] la port,
 Que Jesus souferra la mort.
 Avez les clox touz aprestez ?
 — Nenil. — Au fevre tost alez. »

A la forge vindrent tot droit.
 Quant Israel venir les voit,
 Ses mains repost; si s'est asis,
 N'en fera nus, ce m'est a vis.
 « Dant fevre, font la male gent,
 .III. clox faites isnelement.
 Jhesuun voulons crucefier,
 Que il ne puisse mès regner.
 — Seigneurs, dist il, mal ai es mains;
 « Molt a grant tans que ne fui seins.

⁽¹⁾ Sic, sans doute pour *apele on*. Les autres mss présentent des leçons différentes : *L'on dit de fi cyprès a non*; *L'en dist fust de cyprès a non*, etc.

⁽²⁾ Nous avons vu plus haut (p. 276) que Geufroi avait déjà introduit ce passage dans le ch. xxxvii de son premier livre, mais les différences montrent qu'il a dû suivre un autre manuscrit.

⁽³⁾ L'épisode de la femme qui, au défaut de son mari et par haine du Christ, forgea les clous qui devaient servir à la crucifixion, est emprunté à l'Histoire de Jésus du ms. 5204 de l'Arsenal (fol. 22 v°, col. 1). Il se retrouve dans les mystères de la Passion

composés au xv^e siècle et a souvent été représenté dans les miniatures du même temps, par exemple dans une de celles du livre d'heures d'Étienne Chevalier, au Musée Condé. On n'en connaît pas l'origine, mais on voit que M. Male s'est trompé lorsqu'il l'a attribué à l'imagination de quelque auteur de mystère de la fin du xiv^e siècle (*Gazette des Beaux-Arts*, XXXI, 290-292). Le même épisode a fourni le sujet d'une des peintures dont se compose une histoire sainte en images composée en Angleterre au commencement du xiv^e siècle et conservée à Holkham. Voir L. Dorez, *Les manuscrits à peintures de la Bibliothèque de Lord Leicester*, à Holkham Hall (Paris, 1908, in-fol.), pl. XXVII.

— Quel mal est ce? — El feu me cuis.	Gil tret ses mains, qui paor ot,
— Mostrez les nous. — Seigneurs, ne puis.	Toutes liepreuses com Diex plot.
— Por quoi, deable! ne pouez?	Sa male fame o le cuer faux
— Touz ai, fet il, les doiz enflez.	Li dist : «Tost vous est pris cest max.
— Par le grant Dieu vous mosterrez.	N'a encor[e] se petit non
Tost estes mort se vous mentez. »	Qu'entre moi et vous forgion. . . »

Le dialogue est conçu avec un art qui, assurément, dépasse les capacités littéraires de Geufroi.

Ce chapitre est suivi de deux autres qui sont intitulés respectivement : *Si coume Dieu parla aus dames de Jerusalem* (fol. 105 d), et *Coument Jhesucrist fu mis en la crois et coument Longis le feri de la lance* (fol. 106 b), et correspondent à la fin du chapitre xxxiii et au chapitre xxxiv de la table du commencement. Ils sont encore empruntés à l'*Histoire de Jésus* du ms. de l'Arsenal 5204. À la suite du dernier de ces chapitres, Geufroi, s'écartant de son modèle, a jugé à propos d'introduire, nous verrons tout à l'heure d'après quelle source, les lamentations de la Vierge au pied de la croix. Voici les derniers vers du chapitre sur la crucifixion. Après avoir conté le miracle de Longin, à qui la vue fut rendue par la vertu du sang qui découlait de la plaie de Jésus, le texte se poursuit ainsi (cf. Arsenal 5204, fol. 23 r^o b) :

Seignor, mès li Juïf felon	Il ne sevent, la fole gent,
Qu'ilec estoient environ,	Se il font bien ou malement. » »
Por miracle que Dieu feïst (F. 107 b)	Joste la croiz estoit Marie,
Ne por riens que il leur deïst,	La seue mere l'esbahie;
Por ce ne creïrent ainçois,	S'i fu Marie Cleophé
Que mout ert mauvesse leur lois.	Et Marie Magdalené,
Eure de tierce droit ce fu	Et pluseurs autres i estoient
Quand il l'orent en croiz pendu;	Qui sainte Marie sivoient
Por ceus a fet une oroïson	Grant aleüre au monument ⁽¹⁾ ;
Qui ne li font se honte non :	Après lui vont coumunement.
« Pere, fet il, des ciex amont,	Dieu amoient moult et cremoient
Pardonne leur ce que il font :	Et mout dolentes en estoient.

Ce qui suit immédiatement est le remaniement du poème connu sous le

⁽¹⁾ Ce vers et le suivant manquent dans le ms de l'Arsenal, qui a, par suite, quatre vers sur la même rime.

nom de *Regret* (c'est-à-dire « plainte ») de *Notre-Dame*⁽¹⁾, poème qui a été composé avant 1243 (date que porte le manuscrit de la compilation de Geufroi) par le trouvère Huon, dit le Roi de Cambrai, dont on possède d'autres écrits. Il vient d'être publié par un jeune érudit finlandais, M. Långfors⁽²⁾, qui a établi, dans sa préface⁽³⁾, une concordance exacte entre le poème et la rédaction de Geufroi. M. Långfors a même imprimé en appendice la partie de la compilation de Geufroi qui correspond au poème original. Il me sera donc possible de passer très rapidement sur cette section.

Je me bornerai à dire que Geufroi n'a pas reproduit tout le poème; qu'il ne s'est pas astreint à en suivre l'ordre; qu'il a, au contraire, transposé certaines strophes, et qu'il les a dispersées en trois ou quatre endroits de sa compilation : d'abord ici, aux fol. 107-110, puis aux fol. 171, 176-178, 179, 181-182, 187; qu'enfin il a modifié, souvent d'une façon assez maladroite, la forme des strophes qu'il s'est appropriées. Huon emploie la strophe des *Vers de la mort*, a a b a a b b b a b b a. Geufroi a mis le texte en couplets de deux vers, tout en gardant le plus possible de la rédaction originale. Il pouvait conserver intacts les trois premiers vers de chaque strophe (a a b), mais, à partir du quatrième, il lui fallait modifier ou transposer les vers pour les mettre en couplets de deux vers. C'est ce qu'on verra par le début du remaniement, en regard duquel je place les deux premières strophes de l'original :

HUON DE CAMBRAI, str. 167.

*Dieus, qui au jour du Venredi
Pour pecheours en crois pendi,
N'ot pas cele mort deservie,
C'onques travail ne deservi.
Il ne pecha ne ne menti
Ne onques n'ama felonnie,
Ains fu por nos sa mort jugie.
Dont n'est mout fols cil qui oublie
Le roi des rois, qui consenti*

*Ci parole coument nostre Dame
regreta son chier filz en la croiz (F. 107 b).*

Dieu qui, au jor del vendredi,
Por pecheors en crois pendi,
N'ot pas cele mort deservie,
Ainz fu a tort sa mort jugie,
Qui onques n'ama felonnie. (c)
Dont n'est mout fols cil qui oublie
Le roi des rois qui consenti

⁽¹⁾ C'est le vrai titre; mais, dans certains mss, on trouve des titres différents. Voir ce que je dis à ce propos dans les *Notices et extraits*, XXXIV, 1^{re} partie, p. 249.

⁽²⁾ *Li Regrès Nostre Dame*, par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les mss connus

par Artur Långfors, Paris, Champion, 1907.
— J'ai dit que, par suite d'une erreur historique, M. Långfors a cru devoir placer la composition du poème entre 1244 et 1248 (ci-dessus, p. 257).

⁽³⁾ P. CXXVI.

*Que sa cars fu morte et plaie
Et del felon Judas traie
Sans pieté et sans merci?*

Str. 7.

*Mout fu la mors pesme et obscure
Et la dolors pesans et dare
Que Dius souffri a cele fois.
En la crois pendi sa figure
Qui tant par ert et bele et pure.
Pour nous souffri les grans destrois
Cil qui du mont est sire et rois.
E! las, çou ne fu mie drois
Qu'il endurast le mort si sure⁽¹⁾,
Mais il fu pour nous si courtois
Par cele mort nous fist desfois
D'infer, çou conte l'escriture.*

*Que, sanz proiere et sanz merci,
Fu sa char et morte et plaiée
Et de felons Juïs traie⁽¹⁾?*

*Mout fu la mors pesme et obscure
Et la dolor pesant et dure
Que Diex soffri a cele foiz.
Por nous souffri les granz destroiz,
Qu'en la crois pendi sa figure
Qui tant par est⁽²⁾ et bele et pure.
Cil qui del mont ert sire et rois.
Hé! las, ce ne fu mie droiz
Qu'il endurast la mort si dure.
Mès d'enfer, ce dist l'escriture,
Par cele mort nous fist desfroiz⁽³⁾.
Einsi fu il por nous cortois.*

Geufroi démarque encore de cette façon les strophes 8 à 37 du *Regret*, puis il revient au poème de la Passion :

[Ch. xxxv.] *Si coume Nostre Dame covri son fil en la crois del drap qu'ele avoit sus li.*

*Seigneurs, sachiez de verité. (F. 110 d)
Que, quant li Juïf forsené
Durent Jhesus en crois drecier,
Tot nu le firent despoillier.
Si nuz coum' il fu nez de mere
Fu mis en crois nostre sauvere,
Et si estoit jor de marchiez
En Jerusalem, ce sachiez,
Que la gent del païs entor
En Jerusalem a cel jor*

*Venoient vendre et acheter.
Par la en couvint mout passer (F. 111)
Ou Jhesus fu en la crois mis,
Le filz au roi de paradis.
Quant en crois si nu le veoient
Mout de gens pitié en avoient
Maint em plouroient de pitié
Par cui ne pouest (sic) estre aidie;
Mès li cuvert et li felon
N'en fesoient se gaber non.*

Cet extrait de la Passion s'arrête au chapitre [xxxviii] intitulé *Si coume li Juïf abevrerent Jhesucrist de fiel et d'esil en la crois*, dont voici les derniers vers :

*Ileques furent longuement, (F. 112 d)
Que mout estoient fole gent.
Toz jors peüssent il atendre*

*Einçois qu'il le pouissent prendre;
Ilec estoient coume enfant
Qui la folie vont chaçant.*

⁽¹⁾ On voit que Geufroi a omis deux vers : les vers 4 et 5 de la strophe originale.

⁽²⁾ Corr. *ert*, comme dans l'original. Mais, au vers suivant, c'est au contraire notre texte

qui permet de corriger la leçon adoptée par l'éditeur du *Regret*.

⁽³⁾ L'éditeur aurait dû adopter la leçon *dure* fournie par plusieurs copies.

⁽⁴⁾ Lisez *desfoiz*.

À ces vers fait suite le poème de la Descente de Jésus en enfer, dont nous avons plusieurs copies qui diffèrent beaucoup entre elles. J'ai publié, en diverses occasions, le début de plusieurs de ces copies, qui sont toujours jointes, comme ici, au poème de la Passion⁽¹⁾. Je n'ai pas fait la comparaison détaillée de toutes ces copies, dont aucune n'a été éditée en son entier. Il m'a paru toutefois que le texte utilisé par Geufroi devait être à peu près identique à celui que nous a conservé le ms. Hamilton, actuellement au Musée Fitzwilliam (Cambridge), et à l'*Histoire de Jésus* du ms. 5204 de l'Arsenal (fol. 23 v^o c).

[Ch. XXXIX.] *Coume li esperis Jhesucriz issi del cors et coument il ala en enfer.* (F. 113 d.)

Or n'i volt plus Jhesus ester;
De cest siecle s'en volt aler,
Coume sires del tot puissant
Qui bien puet fere son coumant
La ou sa volenté sera,
Que nus ne li contredira.
Or escoutez tout sanz faillance
La verité et sanz doutance;
Ce que il a a la fin dist
Vous dirai je selonc l'escrit.
Quant toute riens mortex se test,
Donc a dit : « *Consummatum est.*
Es mains de mon pere puissant
Met je mon espir et coumant,
Qui Diex et sires est de lasus
Et de la terre de ça jus.
Je sui ses filz et il mon pere;
De tot cest mont est il sauvere. »
Lors encline son chief Jhesus,
Li esperis s'en est issus.
Ainsi com porveü l'avoit, (F. 113)
En enfer est alez tot droit,
Et ilec ses amis trouva
Que il dehors en amena.

La vint Jhesus premierement
A ceus qui ierent en torment
Por le forfet del premier homme
Qui seur desfens menja la pomme⁽²⁾.
Aus portes qui furent fermées
Et des aversiers aornées⁽³⁾
Estoit venu sanz demorance,
Que de ses amis ot pesance.
Or oez comme il les ot chiers,
Quant il a eus vint tot premiers,
Ainz que il resuscitez fust,
Ne que son cors respit eüst.
Aus mestres portes de enfer,
A la mesniée Lucifer
Parla Jhesus mout simplement,
Dont il furent puis tuit dolent.
Or oez que li Sires dist,
Si com le tesmoingne l'escrit :
« Ouvrés vos portes, souduiant,
Encontre le roi tot puissant
Qui por ses amis est venus
Que vos avez laiens repus.
Or en vueil geter mes amis
Que je ai par ma mort conquis,

⁽¹⁾ Voir *Notices et extraits*, XXXIII, 1^{re} partie, p. 54; *Romania*, XVI, 52, 228, 244; XXV, 552.

⁽²⁾ Ms. *hōme-pōme*, mais il est bien probable que l'on prononçait *houme-poume*.

⁽³⁾ Mieux, dans le ms. Hamilton, *encombrées*.

Qui soufferte ont la grant dolor
D'enfer lonc tens et la puor.
En la joie de paradis (b)

Les monteré o mes amis.
Vous en remaindroiz tuit dolent
Sanz fin en enfer le puant . . . »

Je transcris un morceau que j'ai publié jadis d'après le ms. Hamilton ⁽¹⁾. On pourra comparer (cf. Arsenal 5204, fol. 30 r° b).

[Ch. LVII.] *Si coume S. Pere gari .j. contret el non Jhesucrist* ⁽²⁾.

Un jor avint en la cité ⁽³⁾,
En Jerusalem la cité,
S. Peres et si compaignon
Au temple aloient Salemon.
Droit a l'entrée del mostier
Estoit alez por mendier
.I. povres hom, contrés estoit;
Ilec par costume seoit,
De la cité nez et norriz;
Eneas ot non, ce m'est vis;
Ilec rouvoit aus trespasanz, (F. 134)
Et si l'avoit fet de lonc tenz.
Quant il S. Pere vit entrer,
Dont li coumence a demander :
« Por Dieu, auques de bien me fai;
Povres hons sui, mestier en ai.
De par celui le te demant
A qui vous iestes tuit servant.
Auques me fai de charité
A soutenir ma povreté. »
Quant oï orent s'oroison
S. Peres et si compaignon,
Tuit s'arestent coumunement.
Pierres palla premierement :
« Amis, dist il, que veuz, que quiers ?

Je ne port argent ne deniers;
Mès, se tu veus, je te donrai.
El non Jhesucrist, ce que j'ai. »
Cil fu tot liez; si s'esjoï
Quant il le saint homme ot oï;
Aucune chose cuida prendre
Dont poïst sa dolor desfendre.
Si fist il voir, n'i failli mie;
Pierres li fist mout bele aïe,
Que il li dist : « Mes chiers amis.
De t'enferte soies gari;
El non Jhesus soies toz sains;
Ne te dueille ne piez ne mains.
Lieve de ci, ne demorer.
De Jhesu servir et loer
Ne soies pas tardis ne lenz : (b)
Ce ne seroit mie bon sens. »
Cil leva sus et fist grant joie;
Jhesus loua et tint sa voie.
Issi com saint Pere li dist
Rendi graces a Jhesucrist,
Voiant toz ceus de la cité
Qui durement en sont troblé,
Que bien sorent cil fu gariz
Qui toz tens ot esté mendiz.

Ici s'arrête le poème dans le manuscrit Hamilton; mais, dans la compilation de Geufroi, il y a cinq chapitres de plus, comme on peut le voir par la table du commencement ⁽⁴⁾. Le premier, qui se trouve aussi dans le ms. de l'Arsenal (fol. 30 v°, col. 1), commence ainsi :

⁽¹⁾ *Romania*, XXV, 553.

⁽²⁾ C'est le développement très libre des versets 32-35 du chap. ix des *Actes des Apôtres*.

⁽³⁾ Le ms. Hamilton porte *qu'avons trové*.

⁽⁴⁾ Les rubriques du texte sont, à partir d'ici jusqu'à la fin du livre, plus nombreuses que

[Ch. LVIII.] *D'une pucelle morte que saint Pere resuscita de mort a vie*⁽¹⁾. (F. 134 b.)

Puis ouïrent autre novele,
En la cité, d'une pucele
Qui mout estoit bonne et saintisme.

Par bon cuer servi Dieu l'autisme;
Thabita si fu apelée,
De bonne eure fu ele née...

Ici s'arrête l'accord avec le ms. de l'Arsenal. Dans ce dernier, l'histoire de Tabitha est suivie d'une sorte de sermon ayant pour texte la parabole du fermier (LUC, XVI, 1). Chez Geufroi, la fin du second livre est en grande partie empruntée à l'Évangile de Nicodème. Je vais transcrire quelques vers où se manifeste l'emploi de cet apocryphe, mais précisément à cet endroit il paraît bien que le copiste de notre manuscrit a omis une portion plus ou moins considérable du poème qu'il transcrivait, de sorte qu'on ne peut déterminer avec précision le point où l'auteur s'est mis à suivre l'apocryphe.

Coument li Juïf furent esbahis des signes de la mort Jhesucrist. (F. 135.)

Des apostres si vous leron
Et des Juïs vous rediron.
Li Juïf furent mout troublé;
Durement sont espoenté
De ce qu'ont veü avenir,
Ne s'en sorent a quoi tenir.
Le cors Jhesu perdu avoient
Qu'el sepucure garder fesoient,
Et les granz signes ont veüz

Qui por sa mort sont avenuz. (b)
Adonc cuida, n'en doutez mie⁽²⁾,
Que ce fust le prophete Helie
Qu'en cele chartre veïsse estre.
Lors l'apelai : « Helie mestre. »
Donc me respondi Jhesucrist :
« Ne sui Helies, amis, pas⁽³⁾,
Ainz sui Jhesus, nel douter pas,
Que en ton sepucure couchas. »

Voici maintenant la fin du dernier chapitre de cette section, intitulé *Coume nostre Sires osta de prison Joseph d'Arimathie*, et qui correspond au chapitre LXI de la table :

Et Joseph et Nichodemus (F. 137 d)
Maintenant, sanz atendre plus,
Conterent ce tot mot a mot
A dan Pilate le prevost,

Si con veü l'ont et oï.
Pilate, quant ce entendî,
Maintenant fist mestre en escrist
Quanke l'en avoit fait et dist

celles de la table, de sorte qu'il n'est plus possible d'assigner aux rubriques du texte les numéros fournis par cette table.

⁽¹⁾ *Acta Apost.*, IX, 36-41,

⁽²⁾ Ici commence l'imitation de l'Évangile de Nicodème : « Et dixi ad eum : Rabbi Elias

es tu? Et dixit mihi : Non sum ego Elias. Et dixi : Quis es, Domine? Et dixit mihi : Ego sum Jesus... » (éd. Tischendorf, fin du chap. XV). Il est évident qu'entre ce vers et le précédent il y a une lacune importante.

⁽³⁾ Corr. *pas*, amis.

Contre Jhesu, toute l'estoire
Mist en ses livres el pretoire;

Puis fist letres de cele somme
Que il envoia puis a Romme ⁽¹⁾.

Nous arrivons présentement au poème de l'*Assomption* ou *Trespasement Nostre Dame*, de Wace, qui est le dernier des morceaux dont se compose le second livre de Geufroi.

*Coume li angres dist a Nostre Dame le jor de sa mort
et coume il li donna (fol. 138) le rain de paumes.*

Or vous leirons ice ester;
Ci après vous voudrai mostrer
De madame sainte Marie
Coument issi de ceste vie,
Quant Diex la fist el ciel monter ⁽²⁾.
S. Jehan qu'oïstes conter,
L'ewangelistes, ce vous di,
Si com Jhesus l'ot establi,
Ot en garde et en coumendie
Nostre Dame sainte Marie.
Quant li apostre preeschierent
Et par le mont Dieu anoncierent,
Et il orent issi sorti
Que trestuit furent departi,
Jehan a sa dame ostel prist,
Joste Mont Olivet la mist
O la gent de son parenté
Qui mout l'orent en grant chierté.
Virges plusors o soi avoit
Qu'ele enseignoit et norrisoit.
L'autre an après la passion ⁽³⁾
Fu Nostre Dame en sa meson,
Seule en .j. lit privéement.

Si prist a plorer tendrement
Por amor et por desierrer
De son douz filz qu'ele ot tant chier.
Por desierrer de roi hautisme
Se dementoit a soi meïsme. (b)
« Mout vousise, se Dieu pleüst,
Que dès or mès me receüst.
Forment desir que je la fusse
Ou je mon fil veoir peüsse.
Beau sire filz, regarde moi,
Fai que je puise estre avec toi,
La ou tu ies, em paradis
Que tu pramès a tes amis. »
A ce que la dame ploroit
Por son fil que tant desiroit,
Eiz vos l'angre Nostre Seigneur
O merveilleuse resplendeur.
Devant lui vint, si li donna
.I. raim de paumes qu'il porta.
O le raim devant li estut;
Salua la si con il dut.
Puis li a dit : « De Paradis
T'a Diex cest rain par moi tramis . . .

⁽¹⁾ Cf. la fin du chap. xxvii (ou chap. xi de la seconde partie) dans l'édition de Tischendorf.

⁽²⁾ Ces cinq vers sont à peu près ceux de Wace (éd. Mancel et Trébutien, p. 53; éd. Luzarche, p. 57), en tête de la partie consacrée aux Trois Maries. Ce qui vient ensuite a sa place à la fin du même poème, avant ce qui est pro-

prement le poème de l'Assomption (Mancel et Trébutien, p. 60; Luzarche, p. 64).

⁽³⁾ C'est ici proprement que commence le poème de l'Assomption ou du « Trespasement Nostre Dame », Mancel et Trébutien, p. 60; Luzarche, p. 65. On sait qu'il en existe une rédaction abrégée; voir *Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 365.

Le poème de l'Assomption est transcrit assez correctement, sauf quelques transpositions, dues peut-être à un copiste, qu'il n'est pas utile d'indiquer. Il se termine ainsi qu'il suit, comme dans les éditions de Mancel et Trébutien (p. 82) et de Luzarche (p. 90) :

Bien pot donques resusciter (F. 142 c)
Sa mere et vive el ciel porter.
Or creon donc coumunement
Que tot' est el ciel haustement.
Or deprion la glorieuse,
La sainte Vierge precieuse,
Si vraiment con Diex l'out chiere
Que ele oie nostre priere,
E nous face la joie avoir

Que onques oil ne pot veoir
Ne bouche d'omme raconter
Ne oreille oïr ne penser,
Que Dieu Nostre Sire a pramis
Em paradis a ses amis;
Et Diex parçonniers nous en face
Par sa pitié et par sa grace,
Et por l'amor sainte Marie; (d)
Amen Amen chascun en die!

Ici se termine le poème de l'Assomption dans tous les manuscrits que j'ai pu examiner⁽¹⁾. Mais, dans notre compilation, il y a une suite qui n'est distinguée de ce qui précède par aucun signe extérieur, et qui nous ramène à l'Évangile de Nicodème. Voici cette suite :

Bien devon croire par droiture (Fol. 142 d)
Quanke dit la seinte escreture
Des saintes oevres Jhesu Crist
Que il por nos en terre fist,
Que bien moustra de lui la soume
Que verai Dieu est et verai houme,
Qui ⁽²⁾ il resurrexi de mort;
Et qui ce ne croit, il a tort,
Que, quant de mort resurexi,
Pluseurs en resort avec lui,
.II. filz Simeon le provoire,
Si coume raconte l'estoire ⁽³⁾.
Li mestre de la loi les virent,
Aler et parler les oïrent;
Et ices .ij. freres germains

Si escristrent puis de leur mains
Tot ce qu'il avoient veü
En enfer dont furent issu.
En une chartre tout escristrent,
El temple Dieu ou il se sistrent.
Cel escrit que je vous devis
Baillierent cil frere aus Juïs,
Qui apertement devisoit
Con Jhesuscrist resors estoit,
Coument par force enfer brisa
Et con ses amis en geta.
Cil escriz devisoit la somme. (Fol. 143)
Puis [l']envoia Pylate a Romme,
Qui ot fet escrire l'estoire
De Jhesucrit en son pretoire ⁽⁴⁾,

⁽¹⁾ Voir les éditions de Mancel et Trébutien et de Luzarche; cf. *Romania*, XVI, 247.

⁽²⁾ Corr. *Quant*.

⁽³⁾ Karinus et Leucius, nommés dans le premier chapitre du *Descensus Christi ad inferos*, seconde partie de l'Évangile de Nicodème

(Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, éd. de 1853, p. 368-369).

⁽⁴⁾ « Et ipse Pilatus scripsit omnia quae gesta et dicta sunt de Jesu a Judaeis, et posuit omnia verba in codicibus praetorii sui publicis. » *Descensus Christi ad inferos*, fin du chap. XI.

A l'empereor sanz faillie
 De cui il tenoit sa baillie,
 Et li manda par verité
 Con li Yuïs orent ouvré⁽¹⁾,
 Coument leur roi par traïson
 Orent occis coume felon.
 Prophaites et sainz bons estoit,
 Tant de miracles fêz avoit :
 Mains malades avoit sanez,
 Neïs les mors resuscitez,
 Et a pié sec deseür la mer
 L'avoit aucun veü aler.
 « Par devant moi le m'amenerent
 Et par envie l'encorperent.
 Je cuidai qu'il deïssent voir :
 Si leur livrai a leur voloir,
 Et il l'ocistrent a grant tort,
 Mès puis est il resort de mort,
 Que mainte gent l'ont puis veü.
 Einsi m'en ont il deceü. »
 Pilates issi le manda,
 A Roume en escrit l'envoia.
 Dieu se demostra a plusors
 Puis que il fu de mort resors,
 Que Jo., cil d'Arimathié,
 Qui el sepucure l'ot couchié
 Delivra il de la prison (b)
 Ou mis l'avoient li felon;
 Mès Nostre Sires l'en geta
 Que onques chartre n'en brisa,
 Ains fu des gardes retrovée,
 Ausi bien con devant fermée.
 Bien le pot feire Jhesucrit.
 Puis le mena, ce dist l'escrit,
 Au sepucure et si li mostra

Le drap dont il l'envelopa,
 Por ce que miex en fust creant,
 Et l'en mena sains et vivant
 A sa fame et a sa mesniée
 Qui por lui estoit esmaiée.
 Puis se raparut il assez
 A ses amis et ses privez,
 Eissi con vous avez oï.
 Neïs la croiz ou mort soffri,
 Quant sainte Helainne la trova,
 .I. mort homme resuscita.
 Si con dit l'escrit, ce me samble,
 .III. croiz i trova l'en ensamble :
 La croiz Jhesucrist, ce lisons,
 Et les .ij. croiz aus .ij. larrons,
 Ces .ij. croiz, si con l'ai leü⁽²⁾,
 Qui avec lui furent pendu,
 Mist l'en seur .j. mort homme lors,
 Mès onques ne se mut le cors,
 Et par la croiz au filz Marie
 Revint tantost de mort a vie⁽³⁾.
 Saint Brandan meïsmes trova (c)
 L'ame Judas, et esgarda
 Le grant torment ou il estoit
 Por ce que Dieu traï avoit⁽⁴⁾,
 Et tant a puis fet de vertuz
 Por ses amis et por ses druz
 Qu'en doit savoir de verité
 Que il est Dieu de majesté.
 Et qui issi ne le cresa
 En enfer dampnez en sera
 Es painnes, sanz jamès issir,
 Dont ci après porroiz oïr.

Explicit l'estoire de saint Sauveor.

⁽¹⁾ Résumé de la lettre de Pilate à l'empereur Claude, chap. XIII du *Descensus Christi ad inferos*.

⁽²⁾ Il faut transposer ce vers et le suivant.

⁽³⁾ C'est ce qu'on lit dans l'*Inventio sanctæ*

crucis (ed. Holder, 1889, p. 10) et dans tous les textes qui en sont dérivés.

⁽⁴⁾ Cf. Wahlund, *Die altfranzösische Prosa-übersetzung von Brendans Meerfahrt* (Upsal, 1901), p. 82.

LIVRE III.

Le pieux récit de la descente de saint Paul en enfer, sous la conduite de l'archange saint Michel, composé originairement en grec, traduit de bonne heure en latin⁽¹⁾, a été maintes fois mis en vers français. J'ai donné la bibliographie de ces différentes versions dans les *Notices et extraits*, t. XXXV, p. 155-156. À cette occasion j'ai fait mention de la version de Geufroi de Paris, en indiquant sa source, qui est une version en quatrains de vers alexandrins dont on connaît plusieurs copies⁽²⁾. Je me bornerai à transcrire ici le commencement et la fin du livre III⁽³⁾, mais en premier lieu je donnerai la partie correspondante de l'original, pour qu'on puisse se rendre compte de la façon dont s'y est pris Geufroi pour réduire les quatrains de vers de douze syllabes à la forme de vers octosyllabiques à rimes appariées.

La rédaction originale, en quatrains, a été rencontrée jusqu'ici dans cinq manuscrits : B. N., fr. 24429, fol. 133 v° (A); Vatican, *Regina* 1682, fol. 92 (A¹); 9222, fol. 6 v° (B); 24432, fol. 91 c (C); Musée Britannique, Add. 15606, fol. 81 (D). Ces copies présentent de nombreuses variantes et aucune n'est très correcte. Le texte le plus incorrect est celui de D, dont j'ai publié jadis des extraits (*Romania*, VI, 12-16)⁽⁴⁾. Je donne ici le texte du ms. A (fr. 24429), qui, dans l'ensemble, se rapproche le plus de la leçon que Geufroi a eue sous les yeux. J'indique occasionnellement les principales variantes, sans entreprendre d'établir un texte critique, pour lequel il faudrait mettre à contribution le remaniement dû à Geufroi.

*Seingneurs, or escooutez, qui Demeldieu amez,
Qui les painnes d'enfer et les doulours cremez;
Je vous ferai entendre, se croire me voulez,
Comment pechierres hons est en enfer penez.*

⁽¹⁾ On en possède une traduction latine dans un ms. du VIII^e siècle; voir *Romania*, XXIV, 358.

⁽²⁾ Cette indication avait déjà été donnée par un savant russe, M. Th. Batiouchkoï, dans la *Romania*, XX, 25-26.

⁽³⁾ Ce troisième livre a été publié récem-

ment, mais de la façon la plus défectueuse, dans la *Revue des langues romanes*, t. XLIX, p. 321-351.

⁽⁴⁾ Ce texte vient d'être publié, d'une façon également défectueuse, dans le même tome de la *Revue des langues romanes*, p. 427-450.

*Des grans painnes d'enfer vous sai dire partie
Par garant d'escripture, si n'en mentirai mie,
Comment pechierres hons le desert en sa vie
Qui Dieu ne velt amer et il maint en folie ⁽¹⁾.*

*Seigneur, deuseur cel air est li ciel compassez,
De lune, de solleil et d'estoilles li[s]tez,
Par coi trestouz li mons est bien enluminez.
Deseur cel en a autre qui est ciel appelez.*

*En après est li sieges et la grant maiestez
Ou li filz Dieu parmaint qui de virge fu nez,
Qui por les pecheors fu en la croiz penez,
(Que deables avoient trestouz emprisonnez.*

*Ainz ne fu hons mortieus qui cest estre veïst,
L'ors l'apostre saint Pols que Dameldieu conquist;
Cil vit jusqu'au tiers ciel la joie Jhesucrist,
Par saint Michiel l'archange que Jhesu li tramist.*

*Cele très grans hautesce qui gloire est apelée,
La ou sainte Marie est roïne clumée,
Par cuer de crestien ne puet estre nombrée,
Par bouche de bon clerc ⁽²⁾ dite ne racontée.*

*Icele grant hautesce vit saint Pols resplandir;
Ne la puis raconter car nus ne a loisir,
L'ors le filz Dieu meïsmes qui por nous ⁽³⁾ vost morir,
Ne li mons n'est pas dignes qu'il la peüst oïr.*

*Seigneur, or vous dirai ce que vous ai promis,
Com sont grant li torment ou doulereus païs,
La ou li pecheour seront ensamble mis
Qui ne veulent emer ne Dieu ne ses amis.*

*Saint Pols fu en enfer ainçois que il transist
Car saint Michiel li ange l'i mena et conduist.
Dieux vost qu'il conneüst les painnes et veïst;
Tant en poons savoir com saint Pols nous en dist.*

*Or oez dont parler de l'inferral doulour:
A garant vous en trai saint Pols, nostre doctour,*

⁽¹⁾ B C il maint en felonie, D ains maint en fole vie (cette dernière leçon étant évidemment une corruption de felonie). Le

texte suivi par Geufroi portait aussi felonie.

⁽²⁾ Ms. cuer; les autres mss ont clerc ou cler.

⁽³⁾ Ms. lai.

*Comment sont corroucié⁽¹⁾ li malvès pecheour
Qui pour leur vanité⁽²⁾ lessent leur criatour.*

*A l'entrée d'enfer a un arbre planté
Dont li cimes⁽³⁾ desus sont charbon embrasé,
Les cimes sont de flambes et li rain borjonné,
Le brandon plus ardent que n'est feu embrasé⁽⁴⁾.*

*Illuecques vit saint Pols pecheors crucier,
Par les branches desus es broçons clofichier⁽⁵⁾.
Li uns pent par les mains, li autres par les piez,
Li autres par les langues, chascun por ses pechiez.*

*Saint Pols a regardé vers la senestre part,
Et vit une fornasse de feu qui toz tens art.
La flambe par .vij. lieus devise et depart.
Or prions Dieu le roy que il toz nous en gart.*

Voici maintenant le texte de Geufroi :

Ci coumence li tierz livre qui est fet des tormenz et des paines d'enfer. (Fol. 143 d.)

Vous gens, por Dieu, or escoutez,
Qui Damedieu de cuer amez,
Et je vous ferai ja oïr,
Se il vous venoit a plesir,
Coument li pechierres chaitis
Est en enfer boutez et mis.
Des granz paines, de la haschie

D'enfer vous conteré partie.
Par garant d'escriture ira;
Si ne vous en mentiré ja,
Coume pechierres, hom ou fame,
Le desert a sa vie et s'ame,
Qui Dieu ne veut amer ne pès,
Ainz maint a[n] felonnie adès.

[Ch. 1.] *Si coume S. Pox l'apostres vit les .iiij. cieus et la gloire nostre Seigneur.*

Seignor, sor cest air que veez
Est li premier ciel, ce savez,
Ou li souleuz est et la lune
Et des estoilles la coumune,
Par cui trestoz li monz est bien
Enluminez en toute rien.
.I. autre a après establi (Fol. 144)

Que ciel est apelez ausi.
Après est li tiers ciel seant.
Et la majesté Dieu le grant,
La ou Dieu maint, li nostre pere,
Qui fu nez de la vierge mere,
Qui en terre, por nos pechiez,
Fu en la croiz crucefiez,

⁽¹⁾ *Tormenté*, leçon de Geufroi, est aussi celle des autres copies.

⁽²⁾ *C D Vaine gloire*, et aussi Geufroi.

⁽³⁾ *BCD siege* ou *sege*, leçon qui est aussi celle de Geufroi.

⁽⁴⁾ Les deux derniers vers, diversement corrompus dans les mss, ont été omis par Geufroi.

⁽⁵⁾ Ce vers et le suivant n'ont pas non plus leur équivalent dans Geufroi. Tous deux doivent rimer en *-iez*. *Broçons* est une forme de *bourgeons*; voir Godefroy, *BROÇONNER*; mais cette leçon est isolée; *B a claus de fer fichiés*, *C est chascun clofichiez*.

Et por ceus qui a tort estoient
 En enfer, ou les max souffroient.
 Puis ne fu homme mortex nus
 Qui les .iij. ciex veïst lasus,
 Fors l'apostre S. Pol le ber,
 A qui Dieu le volt demostrer,
 Qui jusqu'as .iij. ciex lassus vint⁽¹⁾
 La grant joie Dieu Jhesucrist,
 Et par l'archangre S. Michiel
 Que Diex a lui tramist del ciel,
 Icele hautece honorée
 Qui sainte gloire est apelée,
 Ou la mere Dieu, pure et fine,
 Est clamée dame et royne,
 Que cuer de crestien mostrer
 Nel puet ne dire ne penser.
 Par bouche de nul clerc letre
 Ne puet estre dit ne conté.
 Cele grant hautece a loisir
 Vit S. Pol luire et resplendir.
 Ne la puis raconter ne lire, (b)
 Que nus ne l'a loisir de dire
 Fors le filz Dieu qui⁽²⁾ nostre mestre,
 Qui por nous volt morir et nestre.
 Li mons ne n'est⁽³⁾ pas digne a droit
 Ne il soffrir ne le porroit.
 Seigneurs or vous diré atant
 Ce que vous ai promis devant,
 Con sont grant li torment assis
 D'enfer li⁽⁴⁾ dolerex païs,
 Ou li pecheor mis seront
 Qui leur pechiez ne lesseront

Ne ne voudront en bien finer,
 Ne Dieu ne ses amis amer.
 S. Pol fu en enfer menez
 Ainçois que il fust trespassez,
 Et S. Michiel li angres la
 Si le conduit et le mena,
 Dieu volt que connoistre poïst
 Les painnes et qu'i les veïst.
 Tant en poons nous bien savoir
 Coume S. Pol nous dist por voir.
 Or oez donc sanz nul sejour
 Paller de l'inferral dolor,
 Ice que S. Pol nōus en dit,
 Nostre mestre, par son escrit;
 Coument sont ilec tormentez
 Les mauvès pecheors dampnez,
 Qui, por la vaine gloire aquerre, (c)
 Lessent leur creator en terre.

A l'entrée d'enfer li vils
 A .j. arbre plenté et mis,
 Dont le siege, par verité,
 Est de charbon tot embrasé.
 Illec vit S. Pol, ce sachiez,
 Pecheors mis et atachiez :
 Li .j. i pendoit par les mains
 Et l'autre par les piez as rains;
 L'autre par la langue i estoit,
 Chascun por ses pechiez pendoit.

Saint Pol a geté son esgart
 Amont de la senestre part,
 Et vit une fornoise grant . . .

Voici la fin de ce troisième livre (fol. 153 d) :

Or prion Dieu, le roi hautisme,
 Par icele pitié saintisme
 Qu'ot de Marie Magdalainne
 Quant cheï a ses piés demainne
 Qu'il li pardonna coume douz
 Ses orrible[s] pechiez trestouz,
 Qu'il nous pardoint les noz pechiez

Dont nous soumes trestoz chargiez.
 La nous face [seoir ?] li Sire
 Ou li bon seront lié sanz ire,
 La sus en gloire pardurable,
 En son haut ciel esperitable.

Amen, explicit.

⁽¹⁾ Lire *vit*. — ⁽²⁾ Corr. *le*. — ⁽³⁾ Ainsi coupé; lire *n'en*. — ⁽⁴⁾ Corr. *le*.

LIVRE IV.

Après avoir décrit l'enfer à l'aide de la Vision de saint Paul, Geufroi passe à la description du Purgatoire. Les idées du moyen âge sur l'état du Purgatoire semblent avoir été assez confuses, même chez les théologiens. La conception rationaliste d'un lieu de purgation temporaire, avant l'admission au séjour des bienheureux, ne s'est fixée qu'à une époque assez tardive, vers le XII^e siècle, et l'absurde composition du moine Henri de Saltrey, *De Purgatorio sancti Patricii*⁽¹⁾, qui date du milieu de ce siècle, a notablement contribué à la populariser.

Le quatrième livre de Geufroi est la traduction en vers du récit de Henri de Saltrei. Mais cette traduction n'a pas été faite sur le latin. Geufroi a préféré mettre en vers, à grand renfort de chevilles et non sans quelque dommage pour la syntaxe, une version en prose qui était fort répandue de son temps⁽²⁾. Il le dit en propres termes tout au début : *Geifroi de Paris la cité | Le vous a del conte rimé.* « Le conte » désigne la version en prose. On pourra s'étonner qu'il n'ait pas tout simplement transcrit l'une des six versions rimées que nous possédons du Purgatoire de saint Patrice et dont on trouvera la liste dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXXIII, 371. Une seule, celle de Bérout, qui est en quatrains, eût exigé de sa part un remaniement. Mais il est fort probable qu'il ne les connaissait pas. Elles paraissent en effet avoir été peu répandues, spécialement sur le continent. Nous ne possédons de chacune d'elles qu'une seule copie, rarement deux, et la plupart de ces copies ont été faites en Angleterre.

Je donnerai ci-après des extraits du texte de Geufroi, plaçant en regard les parties correspondantes de la version en prose.

⁽¹⁾ Colgan, *Acta sanctorum veteris et majoris Scotiae seu Hiberniae* (Lovanii, 1645, 1647), II, 273 et suiv. Nouvelle édition, par Ed. Mall, dans *Romanische Forschungen*, VI, 140-197. En face du texte de Colgan, M. Mall a imprimé le texte, souvent meilleur, d'un ms. de Bam-

berg. Voir, pour d'autres éditions, la *Bibliographia hagiographica latina* des Bollandistes, sous PATRICIUS.

⁽²⁾ On en possède de nombreux mss; voir *Histoire littéraire de la France*, XXXIII, 391.

Je cite la version en prose d'après le ms. B. N. nouv. acq. fr. 10128⁽¹⁾.

Faites pès por Dieu, bonne gent, (Fol. 154)

Si entendez diligenment.

D'enfer avez oï l'estoire,

Après orroiz del purgatoire.

GEIFFROI de Paris la cité

Le vous a del conte rismé.

Seigneurs, ce fu en icel tens

Que saint Patrice estoit, li granz,

En Irlande ou il pre[e]schoit

La parole Dieu et mostroit

Au peuple que il i trova,

Et nostre Sire conferma

Par vertu son preeschement.

S. Patrice trova la gent

De la terre si deshonestes,

A la creance coume bestes;

Il mist grant paine a enseingnier,

A eus aprendre et avoier,

Et sovent d'enfer leur parloit

Et des tormenz qu'en i souffroit

Et des joies de paradis,

Por ce qu'il les cuidoit toz dis

Par les tormenz, par la doutance,

Retrere de leur mescreance,

Et par la grant douceur des joies (b)

Qu'il leur prametoit totes voies

Les cuidoit confermer en foi,

En bonne oevre et en bonne loi.

Mès ce ne leur valut noient,

Que il distrent apertement

Ja ne croiront ce qu'il disoit

S'aucuns les joies ne veoit

Des bons dont il palloit adès,

Et les granz douleurs des mauvès,

Que del tot nel voudront creïr

Ne a sa pramesse tenir.

S. Patrice, qui ententis

Fu mout a Damedieu toz dis,

Coumença mout Deu a proier,

Ci commence le Purgatoire S. Patrice. (F. 163.)

En cel tens que seinz Patrices li granz pre-

eschoit en Yrlande de la parole de Dieu, Nostre

Sires conferma son preeschement par glorieus

miracles. Seint Patrices trouva les genz de cele

terre aussint sauvages a creance com se ce

fussent bestes, et il i mist mout grant poinne a

elz enseingnier, et souvant leur parloit des tor-

menz de infer et des joies de paradis, por ce

que il les cuidoit, par la doutance des tormenz,

retrere de leur mescreance et de pechié, et.

par la douceur des joies que il leur prometoit a

avoir, les cuidoit comfermer en foi et en bones

oevres. Mès ce ne leur valoit neant, quar il

dient qu'il n'i creroient ja, se aucuns d'euls ne

veoient les joies des bons et les douleurs des

mauvès, quar il ne [se] voloient mie del tout

tenir a sa promesse. Seinz Patrices, qui mout

estoit ententis a Dieu, commença a geüner et a

⁽¹⁾ J'ai indiqué en détail le contenu de ce ms. dans l'*Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 400-404.

A geüner et a veillier,
Oroisons et autres biens fere
Por le peuple a sauvement trere.

Nostre Sire a lui s'aparoit,
Si con maintes foiz fet avoit :
Les evangiles en .j. livre
Et .j. baston li donne et livre ;
Ce tient l'en en Irlande encore
Por granz reliques jusqu'a ore.
Le baston dont ge vous ai dit
A non le baston Jhesu Crist,
Por ce qu'a son saint le donna
Einsi li peuples le nonma
Et la vie S. Malachie (c)
Tesmoingne ce, n'en dotez mie,
Que li arcevesques d'Imberne,
Quel que il soit qui la gouverne,
A cel livre et a cel baston,
Et c'est enseigne de cel don
Qu'il est apostoiles et sires
D'Imberne et de toute l'empire.

Après ce prist Nostre Seigneur
S. Patrice par grant amor.
En .j. desert leu le mena
Et une fosse li mostra
Roonde et obscure dedenz,
Et dist que, qui enterroit enz
Repentanz en confession,
Creanz par bonne entencion,
Qu'il seroit purgiez sanz sejour
En une nuit et en .j. jor
De ses pechiez et des mesfèz
Qu'en toute sa vie avroit fèz.
Des mauvès verroit les tormenz
Et les joies des bonnes gens
.....

Au tens le roi Estevenon, (Fol. 156 b)
Rois [d']Engleterre, issi ot non,

(1) Ms. li livres.

veillier et a fere oroisons et autres biens a
Dieu por le salu del pueple, et Nostre Sires
s'aparut a lui si conme il avoit fet meinte
foiz, et si li dona le livre⁽¹⁾ des evangiles et un
baston; et ces choses tient l'en encore en Irlande
por granz reliques, si conme droiz est. Li bas-
tons a non le baston Jhesu, por ce qu'il le dona
a son seint; et la vie seint Malachie tesmoingne
que li arcevesques de Yberne, qui que il soit,
a ce livre et a cel baston; et ce est enseigne
qu'il est apostoiles d'Yberne.

Après ce mena Nostre Sires seint Patrice en
.j. leu desert, et si li moustra une fosse roonde
et obscure dedenz; si li dist que qui enterroit
enz, verais repentanz et bien creanz, par bone
entencion, qu'il seroit espurgiez en .j. jor et
en une nuit de touz les pechiez qu'il avoit fez
en sa vie, et verroit les tormenz des mauvès et
les joies des bons.

(Fol. 164 b.) Au tens le roi Estevenon, qui

Avint c'uns chevaliers senez
 Qui Oiens estoit apelez
 Vint a cel evesque paller
 Dont vous m'avez oï conter,
 En cui eveschié, ce vous dis,
 Cil purgatoires est assis.
 Quand li evesques ot oïe
 Sa confession et sa vie,
 Mout le blasma et le reprist
 Por ses pechiez, et si li dist
 Que il ⁽²⁾ avoit mout courocié
 Nostre Sires par son pechié.
 Li chevaliers fu mout dolent, (c)
 Si se porpensa mout coument
 Digne penitance feroit
 Por ses pechiez dont se doloit;
 Quant l'evesque li volt charchier
 Et sa penitance baillier,
 Selon ce que ses oeuvres estoient
 Et que si pechié requeroient,
 Li chevaliers li dist : « Beau sire,
 J'ai mout corrocié Nostre Sire;
 Si m'en couvient querre acordance,
 Pour ce la plus grief penitence
 De toutes les autres prendrai,
 Que bien sachiez que g'enterrai
 El purgatoire S. Patrice. »
 Li evesque fu mout propice;
 Mout durement li desloa
 E mout li dist et conseilla
 Que de ce ne fust ja hardis,
 Que maint homme i estoit peris;
 Mès li chevaliers aferma
 Que por ce ne remaindroit ja,
 Coument que fust, qu'il n'i alast.

Fin du quatrième livre :

Il avoit .j. moingne jadis, (Fol. 169 c)
 Relegieus et ententis
 A bonne oeuvre, la ou g'estoie,

fu rois d'Angleterre, avint que .j. chevalier
 qui avoit non Olens (*l. Oiens*) se vint confesser
 a l'esvesque en cui eveschié cil purgatoires est.
 Quant li evesques ot oïe sa confession il la ⁽¹⁾
 commença mout a blasmer por ses pechiez, et
 si li dist qu'il avoit mout Nostre Seingneur cor-
 roucié, et li chevaliers en fu mout dolenz. Si
 se porpenssa mout comment il porroit estre
 dingne par penitance de ⁽²⁾ ses pechiez. Et si
 conme li evesques li vost chargier penitance,
 selonc ce qu'il veoit que si pechié requeroient,
 li chevaliers li dist : « Ge prendré la plus grief
 penitance de toutes les autres, quar ge en-
 terré el purgatorre seint Patrice. » Li evesques
 li consseilla mout, et li dist que meint home i
 avoient esté periz, mès li chevaliers dist que
 por ce ne remeindroit il que il n'i entrast.

(Fol. 171 c.) Il avoit un moine mout reli-
 gieus et mout ententis a bones oeuvres fere en

⁽¹⁾ On préférerait *le*; toutefois il y a *la* dans fr. 412. — ⁽²⁾ Ms. *ill.* — ⁽³⁾ Lire, avec le ms. B. N. fr. 412, *comment il porroit digne penitance feire por.*

En .j. leu ou ge maintenoie.
 Li deable mout le haoit
 Et mout grant envie en avoit;
 Si le pristrent li anemi
 El dortoir la ou il dormi,
 Et fu .iiij. jors entierement
 Et .iiij. nuiz hors de son covent,
 Ne ne sot onques dire nus,
 Loing ne près, qu'il fu devenus.
 Au chief de .iiij. jors fu portez
 Arriere en son lit et getez,
 Mès, si laidement fu bleciez
 Et si orriblement plaiez
 Que par .j. pou qu'il ne fu morz. (d)
 Ce li firent par leur esforz
 Li deable, li anemi,
 Et, si coume il dist et gehi,
 Il vit tormenz si très hideuz
 Et si destroiz et angoisseuz
 Que il en ot si grant paor,
 Ne onques puis ne fu nul jor
 Que il oublier le peüst.
 Et puis, ainçois que il morust,
 .XV. anz vesqui par verité,
 Puis que einsi fu atorné,
 Mès onques les plaies curées
 Ne porent estre ne sanées,
 En sa vie, ainz erent apertes
 Adès et fresches et overtes;
 E s'en i avoit vraiment
 Aucune si parfonde et grant
 Que tu i pouïsses bouter,
 Tout seüremant, sanz douter,
 Tout le plus lonc doi de ta main
 Jusqu'a la paume tout de plain.
 Et quant il veoit corroucier
 Aucun joine home et aïrier,
 Ou desordenéement fere
 Aucune chose de contrere,
 Il li disoit par grant savoir :
 « Ha! se tu savoies por voir

une meson que ge maintenoie. Li deable, qui
 mout en avoient grant envie, le pristrent el
 dortoir ou il dormoit, et si fu .iiij. jors et .iiij.
 nuiz hors del couvant, ne ne sot onques nul
 que il fu devenuz. Au chief de .iiij. jorz [fu
 raporte⁽¹⁾] et gitez en son lit, mès si lede-
 ment [fu] batuz et si orriblement plaiez que par
 un pou qu'il ne fu morz; et tout ce li firent li
 deable; et, si comme il dist, il vit tormenz si
 hideus et si destroiz que il en ot grant poor, ne
 onques puis ne les pot oblier. .XV. anz vesqui
 puis que ce li fu avenu, mès onques ses plaies
 ne porent estre sanées en sa vie, einz estoient
 adès fresches et ouvertes, et si en avoit au-
 cune si parfonde que tu i pouïsses bouter le plus
 parfont doi de ta mein jusques a la main. Et
 quant il veoit aucune juenne ame aïriée ou
 fere desordenéement aucune chose, il li disoit :

⁽¹⁾ Ce qui est entre [] est restitué d'après fr. 412.

Con grant painne il te couvendra
 Soffrir por ce que tu fez la,
 Bien sai que tu rien n'en feroies (Fol. 170)
 Ne ja ne t'en entremetroies. »
 Ce dist Dan Gillebert : « Seignor,
 Ja vi cel preudomme maint jor;
 Je meïsmes les plaies vi
 Et par maintes foiz les senti
 Et graces et merciz en rent
 A nostre Seigneur bonnement,
 De ce que je l'enseveli
 De mes deus mains quant il feni. »
 Li moïnnes donc ⁽¹⁾ vous dist devant,
 Qui compains Gillebert fu tant.
 Toutes ces choses fist escrire
 Qu'il li oï conter et dire.
 Si prions por nous et por lui
 Diex que il ait de nous merci.

Amen. Explicit.

« Hé! se tu savoies com grant poinne il te cou-
 vient souffrir por ce que tu fès, tu n'en feroies
 rien. Et ge meïsmes vi les plaies et les santi-
 meintes foiz, et graces et merciz a Nostre Sein-
 gneur de ce que je l'enseveli de mes .ij.
 meins. »

LIVRE V.

Nous avons vu plus haut (p. 297) que Geufroi avait introduit dans le récit de la Passion, qui fait partie de son deuxième livre, un certain nombre de strophes empruntées au *Regret Nostre Dame*, en les modifiant de façon à obtenir des vers rimant par paires. Il a de nouveau mis à contribution ce même poème, dans son cinquième livre, traitant les strophes empruntées de la même manière que précédemment. C'est ce qu'on verra plus loin ⁽²⁾.

Mais, avant de procéder à cet emprunt, Geufroi développe, en manière de prologue, divers lieux communs sur la misère de la condition humaine. On reconnaît là certaines idées familières au moyen âge, qui forment le fond du *De contemptu mundi*, sive *de miseria humanæ conditionis* d'Innocent III, et qui ont été exprimées, en vers français, non sans une certaine éloquence, par Guillaume le clerc de Normandie, au commencement de son *Besant de Dieu*,

⁽¹⁾ Corr. *dont*.

⁽²⁾ Je citerai seulement un petit nombre de vers, la partie du cinquième livre de Geufroi

qui est empruntée au *Regret* ayant été imprimée par M. Långfors à l'appendice de son édition du *Regret* (p. 186-192).

et par d'autres écrivains. Puis il énumère les trois ennemis traditionnels de l'homme : le diable, le corps⁽¹⁾ et le monde, qui sont, comme on sait, le sujet d'un poème français signalé, pour la première fois dans la *Romania* (XVI, 1-2/4). C'est après ce long préambule, dont la source directe ne m'est pas connue, que Geufroi adapte à son objet un certain nombre de strophes du *Regret Nostre Dame*.

Je transcrirai d'abord le préambule et une bonne partie du premier chapitre⁽²⁾.

Ci coumence nostre qint livre qui es fet de la condicion humaine.

Reson est de tot bien oïr, (Fol. 170 b)
Car tuit i doivent obeïr,
Et bien devons entendre tuit
Coument li mondes se conduit.
En la condicion⁽³⁾ humaine
N'a riens fors que travail et painne.
En grant ardure de pechié
Est hons conceüs et crié;
En la mere l'anfes petiz
Est de grant ordure norriz,
Nez a travail et a dolor,
Norriz a painne et a suor;
Et quant il vient a quenoissance,
Adonques painne li coumence.
En grant painne, n'en doutez mie,
De jor en jor use sa vie.
Toute sa force et son pouoir
Si puet assez petit valoir.
Quant li hons est de mere nez,
Ainz qu'en aage soit montez,
N'a creature el monde vive,
Tant soit petite ne chaitive,
De quoi il se pouïst desfendre,
Ne ne puet savoir ne entendre.
Ja en aage ne vendroit

S'autre ne s'en entremetoit.
De plus povre condicion (c)
Est honme et fame, ce veon,
Que beste ne oisiax ne sont,
Ne creature de cest mont;
Que, quant la beste est née, errant
O sa mere vet pasturant.
Li oisiax n'iert ja si menuz,
Tantost con de plume est vestuz
Que sa pasture ne voist querre,
Si con sa mere, par la terre;
Mès hom et fame met grant tens
Ainçois qu'il ait raison ne sens,
Et quant a force et escient
Souvent en euvre malement.
Ce fere ne deüsson pas,
Que cist siecles n'est c'un trespas;
Veoir le puet on sanz mentir :
Cil qui plus le cuide tenir,
Ce est cil qui plus tost le pert;
Ce veon souvent en apert.
Riens n'i a vrai ne estable,
N'i a bien ne joie durable.
Des biens, des joies, des douçors
Del monde la fin est dolors;

⁽¹⁾ Ceci n'est pas ordinaire ; c'est généralement la chair qui figure ici.

⁽²⁾ Je me règle, pour définir le premier chapitre, sur la table du commencement. Dans le

texte qui suit, ce premier chapitre est divisé en trois paragraphes qui ont chacun sa rubrique.

⁽³⁾ Ms. *conduicion*.

Ce tesmoigne et dit Salemon
Qui fu prophetes et sages hom :

N'i a pès ne repos, sanz faille, (d)
Honme ne fame, mès bataille.

[Ch. 1.] *Ci parole des anemis que li cors a tant coume il vist el monde.*

Pouuz et puces le guerroient,
Mouches le poignent et cuivroient;
D'autres bestes est guerroiez,
De gens meïsmes, ce sachiez,
Sovent blatengiez et laidiz.
Neïs quant il est endormiz
N'a pas repos entierement,
Ainz est en grant freor sovent,
Et mout d'autres aversitez

Dont jor et nuit sonmes templez :
Fain et soif et enfermetez,
Maladies et povretez,
Chaut et froit, travail et labor
En grant cuisençon nuit et jor.
Ceste g[u]erre a li cors sanz faille,
Mès l'ame a mout plus fort bataille,
Et si n'a que .iij. aversaires,
Mès cil li font touz les contraires.

Des anemis a l'ame et de la fort bataille que il font.

Li premiers c'est li anemis,
Li deable qui est soutis,
Qui en toutes guises la tente,
Jor et nuit i met grant entente.
Fole pensée li apreste, (Fol. 171)
Le fol delist li amoneste.
Li segonz aversaires est

Li cors qui a mal faire est prest.
.....
Oiez del tierz conme il est max,
Qui a l'ame fait granz asaux :
Li mondes fel et anuieux,
Cest [est] en aide a ices .ij. . .

La partie empruntée au *Regret Nostre Dame* commence ainsi :

*De la fole entencion del cors
et de ta fole porveance. (F. 171 b.)*

Hon, tes⁽¹⁾ org[u]eux est si vilains
De Dieu, qu'est peres souverains,
Ne veuz oïr conter les fèz.
4 Des .ij. geus prenz les plus mauvès.
Plus volentierz oz les dis vainz,
De quoi tu es garnis et plains,
Ne veus ouïr les sermons vrais.
8 « Coument ! fès tu, n'orrons jamais
Se des saintes non et des sains ? »
De vanité par ies si plains
Qu'a ton pouoir celui desfès
12 Par cui tu ies formez et fès.

REGRET NOSTRE DAME.

[Str. 137.] Homs, tes orgués est si vilains
De Diu qui est peres sovraïns
Ne veus oïr conter les fais.
Plus volentiers os les dis vains
De coi tu es garnis et plains.
De .ij. jus prens le plus malvais;
Ne veus oïr les sermons vrais :
« Coment ! fais tu, n'orrons nous mais
Se de saintes non et de sains ? »
De vanité par es si vais
C'a ton pooir celui desfais
Qui te forma a ses deus mains.

⁽¹⁾ Le copiste a écrit *Hontes*, en un mot.

Chaitives genz, vous escoutez
 Plus volentiers les vanitez
 Que ne faites vrais sermons,
 16 Ja est li escouters si bons.
 Vous despisiez les veritez
 Par voz felons iniquitez
 Par pechié et par mesprisons
 20 De celui qui vous fet les dons
 Plus granz que vous ne deservez. (c)
 De lui nest bien et charitez.
 Mauveisement i entendons,
 24 Povre merite li rendons
 De ce qu'il fu por nous penez
 Et qu'il nous fet tant de bontez.

Bien deüsson essample prendre
 28 A nous meïsmes sanz atendre,
 Que chascun jor li jors (*sic*) decline
 Por l'aspre mort qui tout afine.
 Nous ne nous em poons desfendre
 32 Ne ne voulons riens a Dieu rendre.
 Mauveise gent, fole et ferine,
 Chascun gerra teste sovine.
 Mal veut chascun son sens despendre,
 36 La blanche char devendra tendre.
 Qui vous couchiez desouz cortine
 Mal aprenez la vil doctrine.

[Str. 138.] Caitives gens, vous escoutés
 Plus volentiers les vanités
 Que ne faciés les vrais sermons.
 Vous desprisiés les verités
 Por vos foles iniquités.
 Ja est li escoters si bons
 De celui ki nous fait les dons
 Plus grans que nous ne deservons.
 De lui naist fois et carités.
 Malvaisement i entendons;
 Povre merite li rendons
 De çou qu'il fu pour nous penés.

[Str. 189.] Bien deüssons essample prendre
 A nous meïsmes sanz atendre,
 Car cascun jour li mons decline.
 Nous ne volons a Diu entendre,
 Et si ne nos poons desfendre,
 Vers l'aspre mort qui tout afine,
 Mauvaise gent fole et frarine,
 Cascuns girra teste souvine;
 Li blanche cars devendra cendre,
 Que vous couciés desous courtine,
 Mar aprendés la vil doctrine
 U cascuns veut son sens despendre.

LIVRE VI.

On connaît, indépendamment de la version qui occupe ce sixième livre, trois poèmes français sur l'Antéchrist⁽¹⁾. Aucun d'eux n'est la source de Geufroi. Il existe aussi une version en prose qui a été souvent copiée⁽²⁾. J'ai vérifié qu'elle n'a aucun rapport avec le texte dont je vais transcrire le début, texte qui, provisoirement du moins, peut être considéré comme l'œuvre de Geufroi.

[Ch. 1.] *Ci coumence nostre sissiesme livre, d'Antecrist et de sa subdicion.* (F. 179 b.)

Ouez, por Dieu et por son nom,
 Vous qui avez sanz et reson.

Cistes sistes livres sanz faillic
 Dit d'Antecrist et de sa vie.

⁽¹⁾ *Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, 339. — ⁽²⁾ *Ibid.*, 392.

L'escreture dist et espont
 Qu'encontre la fin de cest mont
 Doit Antecrist venir en terre (c)
 Por le monde, s'il puet, conquerre.
 Ce dient sages clers letrez
 Qu'en Babiloine sera nez ;
 De la ligniée Adem⁽¹⁾ istra,
 .I. prophait le dist pieça.
 Por ce iert il⁽²⁾ nommé Antecrist
 Qu'il iert contrere a Jhesucrist

De quanque il fere porra.
 Or ouez⁽³⁾ coume il avendra :
 Ausi con Dieu de grace empli
 La vierge de qui il nasqui,
 Celle dont Antecrist nestra
 Del deable plainne sera.
 Par le deable iert conceüs
 Et formez et nez et creüz.
 L'engin avra de l'aversier,
 Por ce fera maint encombrer.

[Ch. II.] *Ci parole des fax miracles Antecrist.*

Quant d'aage .xv. anz avra
 Adonques preeschier voudra.
 Filz Dieu se fera et magistres,
 Par le monde avra ses menistres.
 Sa doctrine preeschieront,
 Hommes et fames decevront.
 Antecrist, tout premierement,
 Acointera la haute gent
 Par avoir que il leur donra,
 Par fax miracles qu'il fera.

Ce fera il por mieuz avoir (d)
 Sus l'autre peuple le pooir.
 Quant il issi avra seurprise
 La haute gent a sa devise,
 Adonques ira preeschier
 Par leur contrées sanz targier.
 Mout fera de fauses vertuz
 Dont⁽⁴⁾ plusieurs seront deceüz :
 Aus povres donra a mengier,
 Ce sera por eus engingnier . . .

La version du *De Antichristo* se termine proprement avec le chapitre v⁽⁵⁾ : *De la mort Antecrist et coument li Juïf se convertiront a Dieu*. Les cinq derniers chapitres du livre traitent de la fin du monde et du Jugement dernier. Ils ont pour source des strophes prises en divers endroits du *Regret Nostre Dame*. Voici le dernier de ces chapitres :

[Ch. v.] *De la joie et des deliz
 que li bon avront en paradis.* (F. 182 c.)

Cil qui em paradis sera
 Tant grant douçor i sentira,
 Oudeur de basme et de piment;
 Envers celui ne vaut noient.
 Doucement i chantent li angre,
 Sainz et saintes et li archangre.
 L'en i vist glorieusement,
 Chascun jor voit on proprement

REGRET NOSTRE DAME.

[Str. 155.] Jou vous di bien k'il samblera
 Celui qui mains de paine ara
 Que nus, s'il non, n'i ait torment.
 Cil qui em paradis maura
 Tant grant douçour i sentira,
 Odours de basme et de piument;
 Envers celui ne vaut nient.
 Li angle i cantent doucement;

⁽¹⁾ Corr. a Dan. — ⁽²⁾ Suppr. il. — ⁽³⁾ Ms. ouec. — ⁽⁴⁾ Ms. Donc. — ⁽⁵⁾ D'après la table du commencement.

Le Seigneur qui le mont cria. (d)
Ja cele joie ne faudra.

Ja cele joie ne fera.
On i vit glorieusement :
Chascun jour voit on proprement
Le Signour qui le mont cria.

Cil deüst bien penser toz dis
A la joie de paradis
Qui es viex pechiez jue et balle ⁽¹⁾.
A hi! con glorieuse salle!
Que lassus est li granz delis
De fleurs, de roses et de lis,
Ne nus n'i porte couleur pale.
N'i a mestier tresor ne male,
Que nus n'i sera ja mendis :
Mès cil sera toz tens broïz
Qui en enfer vet et avale
En la douleur qui tant est male.

[Str. 90.] Cil deüst bien penser toudis
A la joie de paradis
Qui jue es vieus peciés et bale,
Car lassus est grans li delis
De flours, de roses et de lis.
E! Dius, con glorieuse sale,
U nus ne porte coulour pale!
N'i a mestier tresors ne male,
Car nus n'i est onques mendis.
Mès cil qui en infer avale
Endure la dolour si male
Qu'il est tous tans ars et boulis.

Mere Dieu, prie ton enfant
Que il nous doint volenté grant
De fere tout a son plesir,
Qu'après la mort puissions vesquir,
Si que del let enfer puant
Le puist chascun trere a garant,
Au jor que il devra morir,
Que la grant joie puist veïr
La ou des angres sont li chant,
Qu'a lui soions obeïssant
Proiez li que del S. Espir
Nous puist doctriner et sesir.

[Str. 164.] Mere Deu, prie ton enfant
Que il nous doint volenté grant
De fere tout a son plaisir,
Si que del lait enfer puant
Le puist cascuns traire a garant
Au jor que il devra morir,
Qu'après la mort puissions vesquir,
A cele grant joie avenir
La ou des angres sont li cant.
Prie li que del Saint Espir
Nos puist doctriner et saisir
Qu'a lui soions obeïssant.

Amen. Explicit.

LIVRE VII.

Ce livre est la copie du poème bien connu des *Quinze signes de la fin du monde* dont on connaît une vingtaine de manuscrits ⁽²⁾, qui a été traduit en provençal ⁽³⁾ et en italien ⁽⁴⁾, et qui, se trouvant joint, dans un manuscrit de Tours, au mystère d'Adam, a été publié comme faisant partie de ce mys-

⁽¹⁾ Ms. *june et baille*.

⁽²⁾ Je les ai énumérés pour la plupart dans la *Romania*, VI, 22 et suiv; cf. XXXVI, 53.

⁽³⁾ *Romania*, VI, 25; Suchier, *Denkmäler*

provenzalischer Literatur und Sprache, I, 155 (texte), 490 (notes).

⁽⁴⁾ Voir la *Raccolta di Studii critici dedicata ad Al. d'Ancona* (1901), p. 241-259.

tère⁽¹⁾. Geufroi a fait usage d'un texte qui n'avait pas le prologue (*Oiez seignor communalement*) et commençait, comme beaucoup de copies, au vers : *Se ne vos cuidasse enuier* (ici *esmaier*).

Ci coumence le .vij. livre, des signes et del Jugement. (Fol. 183.)

A cestui⁽²⁾ livre doit entendre
Qui garder se veut de mesprendre.
Des signes et del Jugement
Vous dirons ci après briement,
Por ce que plusors gens enuie
Longue parole plus que pluie.
Aclinez ça touz vos oreilles,
Ja porroiz oïr granz merveilles.
S'or ne vous cuidoie esmaier
Et destorber d'aucun mestier,
Des .xv. signes vous deïsse,
Ainz que remuer me queïsse.
Toute la pure verité.
Vous vendroit il a volenté
A oïr la fin de cest mont,
Quant toutes choses trambleront ?
N'a souz ciel home⁽³⁾ tant felon,
Se vers Dieu a s'entencion,
Que bien ne pouïst amender

S'il me vouloit oïr parler.
Que, quant cil siecle fenira,
Nostre Sires signes fera,
Ce nous raconte Jeremie,
Zorobabel et Ysaïe,
De Babiloinne Daniel, (b)
Et si⁽⁴⁾ l'aferme Ezechiel,
Naon⁽⁵⁾, Aimon et Moïses,
Tuit li autre propheite après,
C'un pou devant le Jugement,
Que li selon seront dolent,
Mouterre Diex la poesté
En terre de sa majesté.
Qui or veut oïr la merveille
Envers qui riens ne s'apareille,
Oevre ses iex, si me regart,
Et je li diré de quel part
Vendra la très grant desmesure
Qui passera toute nature.

Del sanc qui⁽⁶⁾ plouvra et des enfanz qui crieront es ventres des meres.

Oez la premiere journée
Qui tant doit estre redoutée.

Del ciel charra pluie sanglante,
Ne cuidiez pas que je vous mente . . .

Le poème des quinze signes se termine diversement, selon les manuscrits.
En voici la fin d'après Geufroi⁽⁷⁾ :

⁽¹⁾ Éd. Luzarche (1854), p. 69 et suiv.

⁽²⁾ Corr. *Icestui*, l'acrostiche exigeant ici i ou y.

⁽³⁾ Ms. *ame*.

⁽⁴⁾ Ms. *sa*.

⁽⁵⁾ Le prophète Nahum. Ailleurs Aaron (*Romania*, VI, 25, vers 43; Luzarche, *Drame d'Adam*, p. 71).

⁽⁶⁾ Ms. *quil*.

⁽⁷⁾ Cette fin est fort différente de celle que nous trouvons dans le manuscrit de Tours, édition Luzarche, p. 84. Pour d'autres textes, qui présentent une extrême variété, voir *Romania*, VIII, 314; XV, 291; XXXVI, 537; *Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen*, LXIII, 65, etc.

[Ch. XIX.] *Coument Nostre Sires parl[er]a aus dampnez, au Jugement.*

Donc dira aus maleürez
 Que il avra des bons seurez :
 « Alez, dolens, o les deables,
 Sanz recouvrer es feus durables,
 Aus angres de perversité
 Que vous servistes seur mon gré.
 Quant je oi fain et povretez
 Et je soffri les granz viltez,
 Que vous me veïstes mendi,
 Ainz n'eüstes de moi merci. »
 Donc palleront cil a senestre :
 « Sire, dis nous quant ce pot estre
 Que tu povres fus et mendiz
 Et de dolor si entrepris,
 Et nous a toi n'amenistrames

Et volentiers ne te donnames ? »
 Dieu leur dira sanz couverture :
 « Einz ⁽¹⁾ de povres n'eüstes cure,
 Einz les eütes en despiz,
 Tant tendiez a vos deliz.
 S'adonc orent les povretez,
 Or avront les granz richetez,
 Et vos avroiz tel guerredon ^(b)
 Coume couvoitex et felon. »
 Atant seront toz departiz,
 Les uns a joie em paradis,
 Et les autres es feus durables
 En la compaignie aus deables.
 Adonc tout acompli sera,
 Chascun son louier recevra.

Suit immédiatement l'épilogue où Geufroi se nomme, donne la date de son œuvre, et indique la signification morale qu'il attache à chacun de ses sept livres.

Ci define, ce m'est a vis,
 La Bible Geffroi de Paris.
 Ouez en quel tens fu trestiée
 Ceste estoire qu'avez oïe :
 L'incarnation entendez
 Mil et .cc. anz, touz nombrez,
 Et .xliij., touz de fi;
 En cele année que je di
 Fu ceste Bible compilée,
 De ces .vij. livres ordenée.
 Mout est bonne chose a entendre,
 Maint bon essample i puet on prendre.
 Si prions Dieu qui tout cria
 Por celui qui la compila,
 Et por nous touz, que, par sa grace,
 A sa merci venir nous face,
 Et qu'o lui soions en sa gloire.
 Amen; ci fine nostre estoire

Qui des .vij. estaz se decline,
 Par quoi li mondes se define.
 Li premiers estaz fu de foi, ^(c)
 Et li secons de bonne loi;
 Li tiers si est de dampnement;
 Li quarz si est de paiement;
 Li quinz est de condicion;
 Li sistes de subdicion,
 Et li .vij. voirement
 Des signes et del Jugement.
 Or nous doint Dieu, par son plesir,
 Qu'a sa merci puissions venir.

Amen.

*Explicit iste liber ⁽²⁾.
 La Bible des .vij. estaz du monde.*

⁽¹⁾ Corr. *Ainc.* — ⁽²⁾ Un copiste du xv^e siècle a complété le vers en ajoutant : *scriptor sit crimine liber.*

Il est assez difficile de préciser les caractères de la langue de Geufroi. Outre qu'on ne peut pas toujours faire le départ entre les chapitres qu'il a rédigés et ceux qu'il a empruntés à divers poèmes, et à s'en tenir aux parties dont il est indubitablement l'auteur, il faut bien s'attendre à ce qu'un aussi médiocre écrivain ne se soit pas toujours montré très scrupuleux dans le choix des formes, et qu'il ait employé concurremment les unes et les autres selon les besoins de la rime.

Voici quelques traits qui se dégagent des rimes que nous pouvons attribuer avec sécurité à Geufroi. Les finales *an* et *en* se confondent en un même son : *Adam* (écrit *Aden*) rime avec *sen*, prologue, v. 101-102 ⁽¹⁾; *puissant* avec *seulement*, *ibid.*, 309-310; *avant* avec *coment*, *ibid.*, 479-480, etc. — *Voir* (*vērūm*) rime avec *air*, prologue, v. 823, mais je n'oserais tirer aucune conclusion de ce cas isolé. — Les finales *s* et *z* ne sont pas distinguées à la rime : *deliz-paradis*, prologue, v. 91-92; *tens-granz*, fol. 154. — Geufroi ne pronçait guère l'*s* suivie d'une consonne; il fait rimer *terrestre* avec *letre* ⁽²⁾, prologue, 89-90; *dit, vit*, avec *fist*, *ibid.*, 189-190, 227-228; *descrie, dit*, avec *Crist*, 295-296, 311-312, etc. Le copiste ajoute souvent l'*s* sans raison. — La finale des participes passés féminins des verbes en *-ier* peut se réduire à *ie* : *traitie* ⁽³⁾—*oïe*, fol. 187 b.

Les règles de la déclinaison sont souvent violées au profit des rimes : je me bornerai à renvoyer au prologue, vers 55-56, 129-130, 173-174, 233-234, 259-260, 419-420, 427-428, etc. — Dans la conjugaison, on peut noter les infinitifs *veïr*, prologue, 493 (en rime avec *sentir*), et, ce qui est plus singulier, *creïr*, fol. 154 b (en rime avec *tenir*). — Au futur, la première personne du pluriel est en *-on* ou en *-ons*, selon la rime. — De même, la seconde personne paraît être indifféremment *-oiz*, forme étymologique, ou *-ez*, forme analogique : *orroiz* ⁽⁴⁾ rime avec *rois*, prologue, 267-268, et avec *fois*, *ibid.*, 487-488; *orrez* rime avec *veritez*, *ibid.*, 467-468.

⁽¹⁾ Je cite le prologue par les numéros des vers; pour les autres parties du poème, je renvoie aux feuillets du manuscrit.

⁽²⁾ Ce qui a induit le copiste à écrire *lestre*. Il va sans dire que, dans la présente recherche,

je ne tiens aucun compte de la graphie de ce copiste.

⁽³⁾ Le ms. porte *trestiee*.

⁽⁴⁾ Le ms. porte *orrez*.

BOUND

OCT 20 1951

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 05145 0875



